



BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

42

FABLES

DE

PHÈDRE

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

FABLES
DE PHÈDRE

Traduites en français par M. E. Panckouke

SUIVIES DES ŒUVRES

D'AVIANUS, DE DENYS CATON, DE PUBLIUS SYRUS

TRADUITES

PAR LEVASSEUR ET J. CHENU

NOUVELLE ÉDITION REVUE AVEC LE PLUS GRAND SOIN

PAR M. E. PESSONNEAUX

Professeur au lycée Napoléon

ET PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR PHÈDRE

PAR M. CHARPENTIER

Ancien Inspecteur de l'Académie de Paris, agrégé de la Faculté des Lettres

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

— 42 —

FABLES

DE

PHÈDRE

PARIS. — TYPOGRAPHIE TOLMER ET ISIDOR JOSEPH,
rue du Four-Saint-Germain, 43.

FABLES
DE PHÈDRE

TRADUITES EN FRANÇAIS PAR M. E. PANCKOUCKE

SUIVIES DES ŒUVRES

D'AVIANUS, DE DENYS CATON, DE PUBLIUS SYRUS

TRADUITES

PAR LEVASSEUR ET J. CHENU

NOUVELLE ÉDITION REVUE AVEC LE PLUS GRAND SOIN

PAR M. E. PESSONNEAUX

PROFESSEUR AU LYCÉE NAPOLÉON

ET PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR PHÈDRE

PAR M. CHARPENTIER

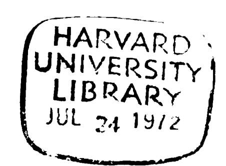
ANCIEN INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL 215

1864


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUL 24 1972

ÉTUDE

SUR PHÈDRE

Comme l'histoire politique, l'histoire littéraire a ses énigmes. Le Pétrone, arbitre, à la cour de Néron, du bon goût et des élégantes délicatesses, et qui, plus tard, compromis dans la conjuration de Pison, y périt, est-il le même que l'auteur du *Satyricon?* et, en admettant l'identité, le *Satyricon* que nous possédons est-il bien cet écrit dans lequel, sur le point de mourir, Pétrone détailla les monstruosités du prince, sous des noms de débauchés et de femmes perdues, et qu'il envoya à Néron, scellé de son anneau; ou bien le *Satyricon* est-il d'un temps plus reculé et d'un autre auteur; composé sous le règne d'Adrien, nous retracerait-il, non les lubricités impériales, mais les mœurs dissolues de Naples? Le *Dialogue des Orateurs* est-il de Tacite, de Quintilien, de Pline le Jeune, d'Aper, ou de tout autre auteur inconnu? Quand vécut et écrivit Quinte-

Curce? On a placé sa naissance tantôt cinquante ans avant Jésus-Christ, tantôt sous Constantin ; quel est le prince auquel il faut rapporter la gloire de ce repos et de cette prospérité inespérés de l'empire, dont il fait un si brillant tableau? On l'ignore. Même incertitude sur Velleius Paterculus : avant le sixième siècle, nul ne parle de lui; Priscien est le premier qui le nomme. Sur tous ces points et sur beaucoup d'autres, la critique n'a que des conjectures. Il en est de même de la vie et des ouvrages de Phèdre. Sur sa vie, nous n'avons de renseignements que ceux qu'il nous donne ou nous laisse entrevoir dans ses écrits, qui eux-mêmes, nous le verrons, sont restés enveloppés d'une longue et assez profonde obscurité. Voici toutefois ce que l'on peut en tirer de moins incertain.

Phèdre, lui-même nous l'apprend, vit le jour en Thrace :

Ego, litteratæ qui sum propior Græciæ,
Cur somno inerti deseram patriæ decus?
Threissa quum gens numeret auctores suos,
Linoque Apollo sit parens, Musa Orpheo.

Il naquit probablement dans le voisinage de la Macédoine comme l'indiquent quelques vers du troisième livre :

Ego, quem Pierio mater enixa est jugo,
In quo tonanti sancta Mnemosyne Jovi,
Fecunda novies, artium peperit choron.

Ce dut être environ dix ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire la vingt-deuxième année du règne d'Auguste. Il ne peut y avoir aucune difficulté à ce sujet; car, racontant une anecdote dans laquelle figure l'empereur Auguste, il dit :

Narrabo memoria, quod factum est mea.

Qu'étaient ses parents, comment s'écoulèrent ses premières années, quels événements le privèrent de la liberté et l'amenèrent à Rome? nous ne nous arrêterons pas sur toutes ces questions où s'est exercée, sans les pouvoir éclaircir, la subtilité des commentateurs. Nous savons seulement qu'il fut un des affranchis de l'empereur Auguste. Le titre de ses fables nous le dit : *Phædri Augusti liberti liber fabularum.*

Les écrits de Phèdre ouvrent aussi quelque jour sur son caractère. D'un naturel honnête et franc, s'il avait parfois le courage de dire la vérité, il n'avait pas toujours celui de n'en point craindre les suites; d'un esprit inquiet, la vivacité du premier mouvement passée, il s'effrayait de sa hardiesse. Ainsi fait de caractère et d'imagination, aimant à dire la vérité et facilement épouvanté de sa franchise, Phèdre devait chercher un genre de littérature qui conciliât son double besoin d'écrivain sincère et d'homme prudent; un genre qui fut autant que possible sans périls : l'apologue s'offrait naturellement à lui.

L'apologue a été la première forme sous laquelle s'est produite la vérité timide et hardie tout ensemble. Aussi la création en appartient-elle à l'Orient, c'est-à-dire au pays où, pour se faire entendre et goûter, la vérité a eu le plus besoin de s'entourer de voiles. Les plus anciennes fables qui nous soient connues sont, au livre des Juges, la fable des « Arbres qui se choisissent un roi ; » et au second livre des Rois, celle de Nathan « la Brebis enlevée. »

Invention naturelle de l'esprit humain, l'apologue semble cependant devoir appartenir plus particulièrement, dans les évolutions de l'intelligence et de la pensée, à l'époque où la période de l'imagination fait place à celle de la raison. A sa

première apparition en Grèce, il se produit comme auxiliaire de la philosophie : il est contemporain de la poésie gnomique, il s'associe également à la poésie didactique. On trouve dans Hésiode la fable du Rossignol et de l'Épervier. Plus tard, il se marie à la poésie lyrique. Nous connaissons deux fables qu'Archiloque avait fait entrer dans ses odes : l'une était celle de l'Aigle et du Renard, dirigée contre Lycambe; la seconde, celle du Renard et du Singe : on en sait moins le sujet. La fable, à son origine, ne formait donc pas un genre particulier; et Ésope, toute son histoire le prouve, ne l'affranchit pas des liens qui l'assujettissaient à d'autres genres. Quand, plus tard, elle se fit un domaine à part, elle ne cessa pas cependant de se mêler aux autres genres : elle fut surtout au service de l'éloquence : témoin la fable que Stésichore raconta aux Himériens, lorsqu'ils chargèrent Phalaris du commandement de leurs troupes; celle dont Menenius Agrippa se servit pour réconcilier le peuple et les patriciens, et bien d'autres qui se sont conservées dans les historiens.

La fable, n'étant pas un genre distinct et indépendant, était racontée en prose, et tout porte à croire qu'Ésope n'a point écrit en vers. A-t-il même écrit ses Fables? L'opinion contraire a plus de vraisemblance. Il n'en est pas moins le créateur de la fable *Ésopique*, bien que nous ne possédions aucune fable telle qu'elle est sortie de sa bouche, ou, si l'on veut, de sa main. Je dis le créateur : ne me trompé-je pas? La propriété de ses ouvrages et la priorité de l'invention ne lui sont-elles pas contestées par un poëte de l'Orient qui, selon l'opinion commune, parut longtemps avant lui? Lokman ne serait-il pas le véritable Ésope?

Entre Ésope et Phèdre se place un autre nom de fabu-

liste, aussi mystérieux, aussi problématique, que celui d'Ésope, le nom de Babrius. Babrius était-il connu à Rome? Phèdre s'est-il aidé de son ouvrage qui est peut-être la plus ancienne reproduction que nous connaissions de la plus ancienne collection ésopique dont on puisse historiquement constater l'existence? il serait difficile de le dire : Phèdre ne le nomme pas ; néanmoins il est vrai qu'il a, plus d'une fois, traité les mêmes sujets : dix-neuf fables de Babrius se retrouvent dans Phèdre; et dans tous ces sujets, tous deux se rencontrent ; mais tous deux racontant brièvement, il n'est pas étonnant que, même sans se connaître, ils emploient à peu près des termes semblables. Seulement Babrius, plus ami et plus voisin de la tradition grecque, est quelquefois supérieur à Phèdre. Quoi qu'il en soit, c'est à Ésope que Phèdre se rattache naturellement et reconnaît se rattacher :

> Æsopus auctor quam materiam repperit
> Hanc ego polivi versibus.

Mais, de l'étroit sentier d'Ésope, il a fait un chemin :

> Ego illius pro semita feci viam.

Et de quel côté a-t-il plus particulièrement élargi ce sentier d'Ésope? Vers une pente périlleuse :

> ... Cogitavi plura quam reliquerat,
> In calamitatem quædam diligens meam.

Chez Phèdre, en effet, l'apologue tourne quelquefois à la censure politique; et cette censure lui aurait, dit-on, fait un ennemi de Séjan.

Ces allusions qui auraient blessé Séjan et attiré sur

Phèdre la colère du puissant favori de Tibère, on a cru les voir plus particulièrement dans deux fables : 1° *le Soleil et les Grenouilles*; 2° *les Grenouilles demandant un roi*. La première aurait eu trait au mariage que Séjan osa projeter avec Livie, fille de Germanicus, et successivement mariée à Caïus, petit-fils d'Auguste, puis à Drusus, fils de Tibère; la seconde, *les Grenouilles qui demandent un roi*, concernerait Tibère : ce soliveau sur lequel les filles des marais sautent avec tant d'irrévérence, ce serait Tibère, retiré à Caprée, et abandonnant à Séjan le soin des affaires. C'est là une belle histoire et qui ferait grand honneur au courage de Phèdre, si elle était véritable; malheureusement, s'il l'eut ce courage, ce qui est douteux, ce fut un courage rétrospectif : comme Juvénal, Phèdre n'a donné cours à son indignation qu'après coup et à huis clos : ses Fables n'ont paru que sous le règne de Claude, époque où, selon toute vraisemblance, il mourut.

Quand Phèdre dit :

> Quod si accusator alius Sejano foret,
> Si testis alius, judex alius denique,
> Dignum faterer esse me tantis malis
> Nec his dolorem delinirem malis,

Séjan ne vivait plus, ou sa chute soudaine aurait seule préservé le poëte de sa vengeance. Mais, tout en abandonnant ces allusions directes et pour ainsi dire personnelles, trop difficiles à saisir, on ne peut méconnaître dans Phèdre des censures contemporaines générales. Eh! comment en eût-il été autrement? On était sous Tibère, c'est-à-dire au temps des bassesses, des délations, des crimes, de toutes les faiblesses et de toutes les hontes de la nature humaine. Le coin politique de la fable, dans Phèdre, est donc réel; il en

forme le côté original, et c'est dans ce sens qu'il a pu dire sans vanité qu'il avait élargi la voie ouverte par Ésope.

En effet, sans aller chercher *le Soleil et les Grenouilles les Grenouilles demandant un roi*, ces deux fables : *l'Homme et l'Ane*, *les Mulets et les Voleurs* ne sont-elles pas des peintures, ou plutôt des censures assez vives de ce qui se passait au temps de Séjan? L'âne refusant les restes de l'orge qui avait engraissé le porc, parce que celui qui s'en était nourri avait été égorgé, n'est-ce pas là un avertissement à tous ces hommes qui engraissés des dépouilles de leurs ennemis, étaient à leur tour immolés et dépouillés par les délateurs :

Tuum libenter prorsus appeterem cibum
Nisi, qui nutritus illo est, jugulatus foret?

L'homme sage, au contraire, s'abstenait de prendre part à ces richesses précaires, à ces dons empoisonnés. Cependant l'appât pouvait tenter : tous n'en meurent pas,

Qui rapuere divitias, habent.

Gardez-vous, leur crie le sage, de vous y laisser prendre

Numeremus agedum qui deprensi perierint :
Majorem turbam punitorum reperies.
Paucis temeritas est bono, multis malo.

La fable *les Mulets et les Voleurs* n'offre pas de moins vives et saillantes leçons. Ce mulet qui, fier de porter ses sacs d'argent, marche la tête haute, fait sonner la sonnette à son cou, et qui surpris par des voleurs qui pillent son précieux fardeau, dépouillé, se met à déplorer son destin, ne fait-il pas envier le sort de son compagnon, qui n'a

rien perdu et qui est sans blessure ? Combien, sous Tibère, devaient, comme l'autre mulet, respecté des voleurs grâce à ses sacs d'orge, se dire que les plus hautes fortunes courent les plus grands périls, et se trouver heureux dans leur humble sort :

Hoc argumento tuta est hominum tenuitas;
Magnæ periclo sunt divitiæ.

Voilà Phèdre dans sa force et son originalité : ce ne sont plus souvenirs éloignés ou imitation d'Ésope ; c'est la vie contemporaine saisie au vif, l'histoire prise sur le fait : Phèdre est ici le précurseur et le rival de Tacite ; il en a le sens profond et la vigoureuse concision.

On conçoit que ces hardies allusions, pour ne pas aller directement à tel ou tel, devaient lui faire de nombreux ennemis. Aussi a-t-il beau dire, comme la Bruyère, qu'il n'a voulu que « peindre les hommes en général » et protester « contre toute fausse application ».

Suspicione si quis errabit sua
Et rapiet ad se, quod erit commune omnium
Stulte nudabit animi conscientiam.
Hinc excusatum me velim nihilominus :
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verum ipsam vitam et mores hominum ostendere.

on ne l'en croyait pas; et, s'il a véritablement encouru la haine de Séjan, ce sera moins par une attaque directe, qu'il n'aurait pas osée, que par une de ces satires détournées, mais mordantes des vices de son temps.

Mais s'il avait des ennemis, Phèdre eut aussi des amis dévoués, au nombre desquels il nomme Eutychus, Particulon et Philetus, trois affranchis, on le croit, de la cour de

Claude, et dont les noms trahissent une origine étrangère. Eutychus, auquel il dédia son troisième livre, semble, d'après les expressions employées par Phèdre, avoir occupé dans l'État des fonctions importantes et joui d'un certain crédit. C'est sans doute le patron, qu'il ne nomme pas, mais dont nous le voyons implorer la justice dans une accusation qui lui avait été intentée, et dont il ne fait pas connaître la nature :

Sæpe impetravit veniam confessus reus :
Quanto innocenti justius debet dari !
. . . .
Decerne quod religio, quod patitur fides
Et gratulari me fac judicio tuo.

Particulon, à qui il adressa son quatrième livre, en fut un digne appréciateur :

Mihi parta laus est, quod tu, quod similes tui,
Vestras in chartas verba transfertis mea,
Dignumque longa judicatis memoria.

Malgré ces protections, Phèdre paraît avoir vécu dans un état assez voisin de la pauvreté, et sa vieillesse semble en avoir été attristée.

En même temps que des ennemis politiques, Phèdre eut des ennemis littéraires, qui faisaient honneur à Ésope de toutes ses bonnes fables, ne lui laissant que les médiocres ; lui reprochant, ceux-ci, sa concision, ceux-là, son obscurité ; estimant d'ailleurs de peu d'importance le genre qu'il avait choisi. Sensible à la critique, il ne s'en laisse point déconcerter cependant. Il compare ses censeurs au coq qui trouve une perle sur un fumier et lui préfère *un grain de mil ;* il en appelle de leur injustice à la postérité. Cette postérité sur laquelle il comptait a pourtant bien failli lui

manquer. Quintilien ne parle pas de lui, et Sénèque, plus rapproché de son temps, ne le connaît pas. Engageant un certain Polybe, affranchi de l'empereur Claude, à faire des fables à la manière d'Ésope, il écrit cette phrase qui, si elle ne ruine pas, ébranle du moins fortement toutes les suppositions sur lesquelles repose le peu que l'on croit savoir de la vie de Phèdre : « Je n'irai pas jusqu'à vous conseiller d'appliquer à la composition de fables et d'apologues dans le goût d'Ésope, genre que n'ont pas essayé les Romains, cette grâce de style qui vous est propre : *non audeo te usque eo producere, ut fabulas quoque et Æsopeos logos, intentatum Romanis ingeniis opus, solita tibi venustate connectas.* » Toutefois ce silence de Sénèque sur Phèdre peut s'expliquer. Phèdre, nous l'avons dit, n'a fait paraître ses fables que dans les premières années du règne de Claude; et, à l'avénement de cet empereur, Sénèque avait été relégué pendant deux ans dans l'île de Corse : ce fut de son exil qu'il adressa ses consolations à Polybe; il n'est donc pas étonnant qu'alors il ne connût pas les fables de Phèdre. Du reste, les fabulistes jouent, ce semble, de malheur. Boileau ne nomme point la Fontaine dans son *Art poétique*. Était-ce ressentiment d'une amitié rompue? ou bien, comme les ennemis de Phèdre, et comme un peu Louis XIV, pensait-il que le genre de la fable était un genre secondaire? Quoiqu'il en soit, dans l'antiquité, Martial et Avianus seuls font mention de Phèdre. Martial demande à sa muse ce que fait son ami Rufus :

An æmulatur improbi jocos Phædri?

Et Avianus, parlant des fabulistes latins, dit de Phèdre : « *Phædrus etiam partem aliquam quinque in libellos re-*

solvit. » *Cette gloire solennelle* qu'il se promettait en dédommagement des critiques de l'envie :

> Ergo hinc abesto Livor : ne frustra gemas
> Quoniam sollennis mihi debetur gloria,

cette gloire ne lui vint que bien tard : elle se fit attendre quinze siècles ! En 1562, des protestants ayant pillé la bibliothèque d'une abbaye catholique, le bailli de cette abbaye sauva de la fureur des pillards quelques manuscrits précieux : celui de Phèdre était du nombre. Il fut acheté par François Pithou qui en fit cadeau à Pierre Pithou, son frère, lequel fit une copie de ce manuscrit, annota les passages obscurs et livra son travail à l'impression. De ce jour seulement commença l'immortalité de Phèdre. Sa place fut marquée à côté d'Ésope. Moins naturel que celui-ci ; saisissant moins, dans les animaux, le trait qui doit, en les peignant, faire ressortir le travers ou la vérité qu'il veut mettre en saillie; moins fabuliste en un mot que moraliste, Phèdre a des qualités particulières d'observation et de finesse qui le maintiennent au niveau, sinon au-dessus de son devancier.

On l'a comparé aussi, et on le devait naturellement comparer à la Fontaine : le rapprochement, pour avoir été souvent fait, n'en est guère plus juste. Le genre de la fable n'est pas pour Phèdre une vocation irrésistible. A-t-il cependant, comme on l'a dit, choisi ce genre, en quelque sorte en désespoir de cause, et parce que dans les autres genres, le meilleur, au siècle d'Auguste, était enlevé ? je ne le crois pas. Assurément, en général, Phèdre a mis dans son ouvrage, son esprit plus que son âme, sa raison plus que sa sensibilité, c'est-à-dire tout le contraire de ce qu'y a mis la Fontaine. La Fontaine, on l'a très-bien dit, est un

fablier : il porte naturellement ce fruit doux et charmant de l'apologue qui né, sous le ciel d'Orient, retient encore dans l'imagination naïve d'Ésope sa grâce primitive et sa fleur de jeunesse. Phèdre, en le cultivant, en le perfectionnant, lui ôte peut-être quelque chose de son naturel et de sa fraîcheur. La Fontaine, lui, au contraire, lui rend ou plutôt lui conserve sa beauté originelle. Comme Ésope, plus que lui, il observe, il surprend, il aime et fait aimer les mœurs des animaux qu'il met en scène : il devine leurs mouvements, leurs allures, leurs habitudes; toute leur vie intime lui est familière. A l'égal des animaux, il aime, il sent la nature. Ses effets les plus brillants, ses jeux les plus magnifiques : le lever de l'aurore, le coucher du soleil, les feuillages divers des arbres et les diverses nuances des saisons, toutes les harmonies, en un mot, de la nature se colorent et s'animent chez lui des tons et des reflets les plus pittoresques comme les plus vrais : « Le style de la Fontaine, dit Chamfort, est peut-être ce que l'histoire littéraire offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il était réservé de faire admirer, dans la brièveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées ; nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit les mouvements de son sujet. » Phèdre est loin de cette richesse et de cette variété. Différents par le fond, ils ne le sont pas moins dans la forme, c'est-à-dire par le style. La Fontaine écrit, sinon tout à fait en pleine lumière du siècle de Louis XIV, du moins aux premiers et brillants rayons de ce siècle; mais en même temps qu'il en reçoit ce bon goût, cette pureté de diction, cette sobriété délicate qui en sont les traits distinctifs, il y joint une grâce de naturel, qui n'est qu'à lui. Par son pen-

chant et par le genre même qu'il cultive, il est ramené à la naïveté gauloise; il rouvre les sources oubliées et si abondantes de notre vieille poésie, et les fait, habilement détournées et rajeunies, couler dans ses vers en images charmantes et en riches descriptions : naïf tout ensemble et sublime, quand le sujet le demande, alliant la simplicité gauloise à l'élégance du dix-septième siècle. « La Fontaine, a dit M. Joubert, offre une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les auteurs français. »

Il n'en va pas ainsi de Phèdre. Il a vu, il est vrai, le siècle d'Auguste, comme la Fontaine a vu celui de Louis XIV, mais il n'en a vu que la dernière partie et presque le déclin. Il en a bien reçu l'élégance, la pureté, la précision, le talent de la composition, l'art du dialogue, le secret d'enfermer, dans un cadre bien choisi, l'observation morale qu'il veut présenter; de disposer et de faire parler à propos et avec mesure ses personnages, tous côtés par où il tient au siècle d'Auguste et mérite d'y être compté; mais, par d'autres points, il touche à la décadence : lui aussi il a, dans son style, quelque chose qui n'est pas du siècle d'or de la littérature latine; mais ces expressions qu'on y relève et qui souvent y font disparate avec sa pureté ordinaire, elles ne viennent pas, comme chez la Fontaine, d'une bonne source, d'une source indigène, si je puis ainsi parler. Ce sont eaux jaunes et chargées de limon qui s'infiltrent par des détours souterrains dans le domaine, jusque-là préservé, de la littérature latine, et qui, commençant ou recommençant la langue rustique, préparent la ruine de cette langue savante qu'avec tant de peine ont créée et perfectionnée Cicéron et Tite Live, Horace et Virgile. Le signe de cette décadence, c'est surtout l'emploi trop fréquent des

termes abstraits : *benignitas*, *jucunditas*, *calamitas*, *improbitas*, *tenuitas*, *credulitas*, etc. Valère Maxime, son contemporain, en abuse également : *imperia* pour *imperantes; militaris ignavia* pour *milites ignavi; humilitas* pour *humiles homines; mea parvitas;* Velleius Paterculus écrivain du même temps, quoique beaucoup plus élégant, a dit aussi, dans ce même sens : *mediocritas*. Je ne blâmerais pas cependant, dans Phèdre, le *colli longitudinem* qui fait image dans le passage où le poëte nous montre la cigogne introduisant son long cou dans la bouteille, où, en retour du mets liquide qu'il lui avait servi sur une assiette, elle sert au renard de la viande hachée. La Fontaine se souvenait de Phèdre, ce me semble, quand il a dit :

Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Malgré ces taches légères, Phèdre est bien encore du bon siècle de la littérature latine. Poëte ingénieux et élégant, moraliste fin et sage, âme un peu inquiète, mais honnête, et au besoin courageuse, ses écrits respirent le bon goût en même temps que le sentiment, l'amour de la vertu. Moins agréable que la Fontaine, sa pensée se grave peut-être mieux dans l'esprit, et ses moralités, plus précises que celles du fabuliste français, ne s'oublient plus, quand une fois elles sont entrées dans la mémoire ; précieux à l'enfance qu'il initie à l'expérience de la vie, il plaît également aux hommes d'un âge mûr : le plus souvent, ne sont-ils pas encore de grands enfants !

J. P. CHARPENTIER.

DES
MANUSCRITS DE PHÈDRE

On n'a découvert, jusqu'à présent, que trois manuscrits de Phèdre :

1° Le manuscrit Pithou.
2° Le manuscrit Daniel,
3° Le manuscrit de Reims.

Quant aux trois autres ouvrages connus sous les noms de

Manuscrit Perotti,
Manuscrit de Dijon,
Manuscrit de Weissembourg,

c'est improprement qu'on les appelle manuscrits de Phèdre : le premier est un recueil de fables de divers auteurs, et les deux autres renferment, non pas le texte de Phèdre, mais des fables imitées et entièrement dénaturées.

Nous croyons qu'il sera intéressant pour nos lecteurs de leur offrir quelques détails sur chaque manuscrit en particulier.

1° MANUSCRIT PITHOU

Les calvinistes, en 1562, ayant pillé la bibliothèque de Saint-Benoît-sur-Loire, tous les ouvrages qu'elle renfermait furent dispersés et vendus à vil prix. Pierre Daniel, avocat d'Orléans [1], s'empressa d'ache-

[1] P. Daniel, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, était un homme d'une vaste érudition. Il a donné plusieurs éditions des auteurs latins et ce fut lui qui trouva l'*Aulularia Plauti*, qu'il fit imprimer en 1564. — Mort en 1603. (Moréri, t. IV, p. II, p. 31.)

ter beaucoup de ces livres précieux, et l'on croit que ce fut ainsi qu'il devint possesseur de deux manuscrits de Phèdre [1].

François Pithou [2], jurisconsulte distingué, acquit de Pierre Daniel un de ces manuscrits; et il est à présumer, dit M. Adry, que le vendeur, dont les titres n'étaient pas merveilleusement constatés, exigea de l'acheteur un silence qu'il lui garda fidèlement [3]. En effet, MM. Pithou n'ont jamais parlé de l'origine de leur manuscrit.

Quoi qu'il en soit, François Pithou, ne pouvant s'occuper de la publication des fables de Phèdre, en chargea son frère Pierre Pithou en 1595 [4]. Ce savant, nommé à juste titre le *Varron* de la France, fit avec soin une copie de ce manuscrit, annota les passages obscurs, et livra son travail à l'impression [5]. Mais, la peste s'étant déclarée à Paris, il fut forcé de fuir cette ville, et il vint se réfugier à Troyes, son pays natal.

« Afin de s'y ménager, dit Grosley [6], un amusement de son goût, et mettre ce voyage à profit pour le public, il avait retiré le *Phèdre* des mains de Patisson [7] pour le faire imprimer à Troyes, sous ses yeux, par Jean Oudot, imprimeur de cette ville.....

« J'ai cette édition; elle est de soixante-dix pages in-12, en caractères italiques, avec les titres en romain, le tout exécuté d'une manière à faire honneur à l'ancienne typographie de Troyes. Elle fut terminée en août 1596.....

« Tous les savants de Rome [8] eurent pour cette nouveauté l'empres-

[1] *Voyez* Dissertation sur les quatre manuscrits de Phèdre, par Adry. (*Magasin encyclopédique*, 6e année, 1800, t. II, p. 441 et suiv.)

[2] François Pithou, avocat au parlement de Paris, naquit à Troyes en 1544. Il a travaillé avec son frère à la plupart des ouvrages que ce dernier a donnés au public. — Mort en 1621. (Moréri, t. VIII, p. 385.)

[3] Dissertation Adry, 444.

[4] Pierre Pithou naquit à Troyes en 1539. Il a composé plusieurs ouvrages sur le droit civil et canonique, et enrichi la république des lettres d'un grand nombre d'auteurs qu'il a tiré de l'obscurité. On peut le regarder comme le principal auteur de la satire *Ménippée*. — Mort en 1596.

[5] *Voyez* Grosley, *Vie de P. Pithou*, avec quelques mémoires sur son père et ses frères; 2 vol. Paris, 1756; Guill. Cavellier, t. I, p. 364. — M. Berger de Xivrey a fait, dans sa préface, p. 8, une erreur qu'il nous semble important de relever. Il dit : « Cet heureux hasard consiste dans la découverte faite en 1596, par François Pithou, d'un manuscrit de Phèdre... » Nous ne savons pas au juste l'époque de la découverte du manuscrit de Phèdre; mais il est hors de doute que François Pithou l'ait connu dès 1594, puisqu'il le donna à son frère en 1595.

[6] Page 369.

[7] Imprimeur de Paris.

[8] Grosley, t. I, p. 373.

sement qu'elle méritait : elle les mit d'abord en défaut. La crainte de compromettre leur sagacité suspendit leurs jugements et les empêcha de reconnaître au premier coup d'œil, dans les fables de Phèdre, la latinité du siècle d'Auguste. Leur délicatesse et leurs scrupules à cet égard étaient justifiés par une infinité de supercheries dont de très-habiles gens avaient été dupes; mais l'examen réfléchi de ces fables, le style de l'auteur, le nom de l'éditeur, levèrent bientôt ces scrupules, et Phèdre reparut à Rome avec plus d'éclat que la première fois qu'il y avait publié ses œuvres.

« Les fables de Phèdre furent le dernier présent dont Pierre Pithou enrichit la république des lettres; il ne survécut que deux mois à l'édition de ces fables [1]. Dire que la découverte de ce petit volume appartient à François Pithou, c'est dire que la république des lettres lui a infiniment plus d'obligation qu'à tant de gens dont les ouvrages remplissent des in-folio; souvent il est plus glorieux de conserver que de créer : rien de si commun que les écrivains; rien de si rare que les chefs-d'œuvre. »

Ce manuscrit de Phèdre appartient aujourd'hui à M. le Peletier de Rosambo. En 1830, M. Berger de Xivrey a publié une édition très-remarquable de ce manuscrit [2].

Nous pensons qu'on nous saura gré de donner ici quelques détails sur le manuscrit Pithou, et nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler M. Berger de Xivrey [3] :

« Le manuscrit de Rosambo n'est certainement pas plus récent que le dixième siècle. Il est tout entier d'une très-belle conservation. L'écriture est de la plus grande régularité; c'est cette minuscule arrondie du dixième siècle que les calligraphes de Florence imitèrent au seizième, mais en diminuant la dimension des lettres, et en ornant leurs majuscules de jolies arabesques; tandis que les manuscrits

[1] GROSLEY, t. I, p. 375.

Cet première édition de Phèdre est intitulée : *Phædri Augusti liberti fabularum Æsoparium lib. V, nunc primum in lucem editi. Augustobonæ Tricassium, excudebat Joan. Odotius, typog. regius,* anno CIↃ DXCVI.

Grosley dit, t. II, p. 223 : « Dans les livres de François Pithou, j'ai oublié de rappeler le *Phèdre* que son frère avait donné au public, en 1594, sur un manuscrit qu'il tenait de lui. » — Il y a ici une faute d'impression; il fallait mettre 1596.

[2] Le lecteur qui voudra apprendre de quelle manière ce manuscrit est passé entre les mains de M. de Rosambo, n'a qu'à consulter la préface de l'édition de *Phèdre* donnée par M. Berger de Xivrey : *Phædri Aug. liberti fabularum Æsopiarum libros quatuor... etc... Parisiis, excudebat Ambrosius Firminus Didot,* 1830.

[3] Édition de *Phèdre* de M. Berger de Xivrey, p. 54.



des neuvième et dixième siècles n'ont le plus souvent aucune espèce d'ornements. C'est le cas de celui-ci. Les grandes lettres du commencement des fables sont des majuscules toutes simples, écrites avec pureté, et ayant environ trois ou quatre fois la hauteur des autres lettres. Elles sont d'une encre rouge ou tirant sur le violet. Les titres sont d'un beau rouge, ce qui indique facilement à l'œil la séparation des fables; car du reste ils sont écrits à la suite du dernier mot de la fable précédente [1]..... La séparation des vers n'est nullement indiquée. Les mots y sont ou réunis, ou bien séparés tantôt régulièrement, tantôt à contre-sens, comme dans le commencement : *hance go polivi*...

« Les lettres *l* et *i* ou *j* [2], au commencement des mots, sont absolument pareilles; ce qui fait que *jocus* ne peut se distinguer de *locus* que par le sens

« L'*e* y est assez souvent substitué à l'*i*, le *b* au *v*, et l'*o* à l'*u*.

« Les principales abréviations sont un trait au-dessus de la voyelle, à la place de la lettre *m*, le même trait pour indiquer la duplication des consonnes, et sur l'*e* pour *est*, *q* pour *que*, conjonction copulative;

« : pour la terminaison *us* aux datifs pluriels, après un *b*. »

M. Berger de Xivrey a joint à son édition un *fac-simile* d'une page du manuscrit.

2° MANUSCRIT DANIEL

Ce manuscrit, connu parmi les savants sous le nom de *Vetus Danielis chartula*, est un de ceux qui furent recueillis par Pierre Daniel lors du pillage de la bibliothèque de Saint-Benoît-sur-Loire.

A la mort de Pierre Daniel, deux de ses amis, Jacques Bongars et Paul Petau [3], achetèrent sa bibliothèque. Le manuscrit de Phèdre se trouva dans la part de ce dernier; c'est pourquoi on l'a appelé depuis *Petaviensis codex*.

La reine Christine de Suède, à la vente de Paul Petau, acheta le *Phèdre* avec beaucoup d'autres manuscrits, et les fit transporter à Stockholm; mais, en mourant, elle légua sa bibliothèque au pape Alexandre VIII [4]. Il est bien probable que ce manuscrit est aujourd'hui au Vatican [5].

[1] Édition de *Phèdre*, de M. Berger de Xivrey, p. 55.

[2] *Ibidem*, p. 56.

[3] Paul Petau, homme de lettres, grand antiquaire et conseiller au parlement de Paris. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables. — Mort en 1614.

[4] Tout le monde sait que Christine est morte à Rome, en 1689, et qu'elle fut inhumée en l'église de Saint-Pierre.

[5] *Voyez* le *Voyage littéraire* des Pères dom Martenne et dom Durand, t. I,



Ce manuscrit n'est réellement qu'un fragment; car il ne contient qu'une partie du premier livre, et des variantes depuis la première jusqu'à la vingt et unième fable[1]. Le P. Desbillons, qui en a parlé, ne désigne pas le siècle auquel il peut appartenir[2].

5° MANUSCRIT DE REIMS

Pierre Pithou avait fait distribuer des exemplaires de son *Phèdre* à plusieurs de ses amis, et en avait envoyé au P. Sirmond, qui était alors à Rome[3].

Douze ans après, en 1608, le P. Sirmond vit à Reims un autre manuscrit de Phèdre[4]; il le collationna sur l'édition de Pierre Pithou, copia les variantes, et les donna à Rigault, qui, en 1617, publia une nouvelle édition de *Phèdre*[5].

On a longtemps cru que ce manuscrit avait été brûlé lors de l'incendie qui, en 1774, ravagea la bibliothèque de Reims; mais il paraît qu'il avait été apporté à Paris quelque temps avant ce sinistre événement, et qu'il a été vu à la Bibliothèque royale.

Voici, à ce sujet, quelques éclaircissements qu'on nous a communiqués :

« Il existait dans les livres de feu M. Dacier un *Phèdre*, édition Ro-

p. 66. Mais dom Cl. Étiennot de la Serre, dans une lettre où il fait l'historique de Saint-Benoît-sur-Loire, t. I, p. 461, dit que les livres de P. Petau sont encore à Stockholm.

[1] M. de Xivrey dit, en parlant de ce manuscrit : « Ce n'est qu'un fragment contenant seulement les vingt et une premières fables du deuxième livre. » Il y a ici une erreur, car il ne s'agit pas du deuxième livre, mais du premier. Le deuxième livre ne contient que huit fables, un prologue et un épilogue. *Voyez* dans la préface de M. Berger de Xivrey, p. 9.

[2] *Voyez* M. Adry, Dissertation, p. 443, 444, et *Journal des Savants*, décembre 1830, notice de M. Daunou, p. 749.

[3] Jacques Sirmond, jésuite célèbre par son érudition, et confesseur de Louis XIII, roi de France. En 1590, il fut appelé à Rome par le P. Aquaviva, général de sa Compagnie, dont il fut secrétaire pendant plus de seize ans. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, et l'on compte plus de quarante auteurs ecclésiastiques qu'il a donnés au public avec des notes. *Voyez* Moréri, t. IX, p. 455.

[4] Grosley dit dans ses *Éphémérides troyennes* : « Ce manuscrit format d'in-8° très-allongé, est en vélin ou parchemin. L'écriture paraît être du neuvième siècle. » Mais l'opinion des savants est que ce manuscrit doit appartenir au dixième siècle.

[5] Nicolas Rigault, appelés par les commentateurs Rigaltius, garde de la Bibliothèque du roi, conseiller au parlement de Metz, a laissé des commentaires sur plusieurs auteurs latins. — Mort en 1654.

bert Étienne; il contenait, outre deux notes de M. Dacier et de M. de Foncemagne, une lettre de dom Vincent, bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Remi de Reims, à M. de Foncemagne, en date du 31 octobre 1769, dans laquelle il rappelle celle [1] qui se trouvait jointe à un exemplaire de *Phèdre* qui a été pris à la Bibliothèque.

« Outre la feuille volante sur laquelle est écrite cette lettre, il y a encore un *fac-simile* du manuscrit de Reims calqué par dom Vincent sur un feuillet de papier verni.

« La note de M. de Foncemagne affirme que le manuscrit de Reims n'avait pas été brûlé, ainsi que le croyait dom Vincent, mais qu'il a été retrouvé à la Bibliothèque royale. Ce que M. de Foncemagne en dit prouve évidemment que ce n'est pas celui de M. de Rosambo, auquel rien ne manque, et où le texte de Phèdre est suivi d'un traité *de Monstris* [2]. L'écriture aussi diffère, ainsi qu'on peut le voir par le *fac-simile* de M. de Rosambo. Enfin, la partie calquée par dom Vincent contient plusieurs variantes notables avec le manuscrit de M. de Rosambo, qui auraient été remarquées par M. de Foncemagne. »

NOTE DE LA MAIN DE M. DACIER

Écrite sur le *Phèdre*, édit. de Rob. Étienne.

« La bibliothèque de Saint-Remi de Reims possédait, avant l'incendie qu'elle a éprouvé en 1774, un manuscrit de Phèdre autre que celui de Pithou. On trouvera, à la tête de ce volume, un échantillon de l'écriture du manuscrit qui m'a été envoyé autrefois de Reims par dom Vincent, bibliothécaire de Saint-Remi. J'y ai joint la lettre par laquelle il m'annonçait en même temps un pareil échantillon de l'écriture d'un manuscrit du *Querolus*, qui a péri comme le *Phèdre*. J'ai placé cet échantillon à la tête de mon exemplaire du *Querolus*. Ces deux morceaux sont aujourd'hui tout ce qui reste des deux manuscrits. »

NOTE DE LA MAIN DE M. DE FONCEMAGNE

écrite sur le *Phèdre*, édit. Rob. Étienne.

« Depuis que cette note a été écrite, on a recouvré à la Bibliothèque du roi l'exemplaire de Reims, qui avait été tiré de la bibliothèque de

[1] C'est la lettre que cite M. Berger de Xivrey dans sa préface, p. 78.

[2] Dans les *Éphémérides troyennes*, pour l'année 1765, Grosley dit, en parlant de la bibliothèque de Troyes : « Elle eut autrefois le manuscrit unique des fables de Phèdre, sur lequel P. Pithou les avait données au public : ce manuscrit est passé, on ne sait comment, chez les Pères bénédictins de Saint-Remi de Reims. » Tout ce qui a été dit détruit entièrement cette assertion.

Saint-Remi longtemps avant l'incendie. Il m'a été communiqué : l'écriture est la même que celle de l'échantillon ci-joint. Mais ce manuscrit est incomplet : les deux dernières fables et l'épilogue du quatrième livre et tout le cinquième y manquent. »

NOTE DE LA MAIN DE M. DE FONCEMAGNE

« J'ai placé à la tête de mon exemplaire de *Querolus* (édition de 1564) l'échantillon du manuscrit de Reims dont il est parlé dans cette lettre. »

LETTRE DE DOM VINCENT, BIBLIOTHÉCAIRE DE SAINT-REMI DE REIMS, A M. DE FONCEMAGNE

« Le 31 octobre 1769.

« Monsieur,

« Je n'ai point oublié le *specimen* que vous m'avez fait l'honneur de me demander, de notre manuscrit de Phèdre, et de la comédie intitulée *Querolus*, ou *Aulularia*, qui y est jointe. Je crois que vous n'aurez point de peine à vous persuader que l'écriture est du huitième siècle, ou, au plus tard, du commencement du neuvième. J'ai copié, monsieur, ligne pour ligne, et le moins mal qu'il m'a été possible; j'ai conservé la grosseur des lettres, laquelle varie quelquefois; mais, peu accoutumé à ce genre d'écriture, et la plume glissant naturellement sur les papiers transparents, je n'ai pu donner à la lettre du manuscrit toute la netteté qu'elle présente. Du reste, la ponctuation, l'orthographe, etc., tout est exactement copié. Ces papiers mêmes forment dans leur longueur la page écrite. Que ne puis-je, monsieur, vous donner des marques plus étendues et plus circonstanciées des sentiments de mon estime et de la reconnaissance que j'ai aux lumières que vous avez répandues sur notre histoire! J'y joins en particulier mes remercîments pour la complaisance avec laquelle vous avez bien voulu vous occuper de mes brouillons.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« D. X. VINCENT. »

MANUSCRIT PEROTTI[1]

Nic. Perotti, vers 1460, fit pour son neveu un recueil de fables d'Ésope, de Phèdre, d'Avienus, auxquelles il en joignit quelques-unes

[1] Nicolas Pérot ou Perrotti, nommé en 1458, archevêque de Manfredonia.



de sa façon; et, pour ne pas être accusé de plagiat, il eut soin de dire, en tête de son ouvrage :

> Non sunt hi mei, quos putas, versiculi;
> Sed Æsopi sunt, et Avieni et Phædri.
> Collegi ut essent, Pyrrhe, utiles tibi...
> [1] . . . .
> Sæpe versiculos interponens meos,
> Quasdam tuis quasi insidias auribus, etc.

Comme cet ouvrage n'avait été composé que pour l'éducation de son neveu, il resta longtemps dans l'oubli, et ne fut découvert qu'au commencement du dix-huitième siècle.

Mais les savants, qui ne connaissaient de Perotti que son *Commentaire sur Martial*, qui fut d'ailleurs publié après sa mort, ayant remarqué qu'en parlant de ces mots, *palladis arbor* (v. 7, épigr. LXXVII, liv. Ier), Perotti dit : *Allusit ad fabulam quam nos ex Avieno* (il a voulu mettre *ex Phædro*) *in fabellas nostras adolescentes jambico carmine transtulimus*, et cite la fable VI, *Arbores in deorum tutela* (*Phèdre*, liv. III, fab. XVII), ont conclu de là, les uns, que Perotti était un plagiaire, les autres, que Phèdre était un auteur supposé. Tous ces jugements étaient bien précipités, et la découverte faite à Parme, en 1727, par Philippe d'Orville, du manuscrit de Perotti, a détruit tous les soupçons.

C'est parce que ce recueil contient plusieurs fables de Phèdre, que les commentateurs lui ont donné le nom de *Manuscrit de Phèdre*. « Il est, dit M. Robert[2], dans son *Essai sur les fabulistes*, sur papier format in-8°, composé de 178 pages, dont 38 feuillets sont en blanc. La partie écrite se divise en 160 chapitres, tous en vers latins, à l'exception d'un distique grec; les arguments des fables, deux épîtres et quelques petites notes sur l'épigramme sont en prose; les pièces en vers sont un long hymne d'Aurelius Prudentius, 60 morceaux de Perotti, 36 fables d'Avienus, 32 fables de Phèdre, et 32 dont l'auteur est inconnu. Elles sont placées sans ordre, de manière à offrir une

où a été transféré le siége de Siponte dans le royaume de Naples. Ce prélat, savant distingué, nous a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un *Commentaire sur Martial*, intitulé : *Cornucopia, seu Latina linguæ commentarii*, et un Recueil de fables de plusieurs auteurs, dédié à son neveu Pyrrhus Perotti. — Mort en 1480.

[1] Il y a dans cet intervalle dix-neuf vers dont on ne peut lire que le premier mot, le manuscrit étant dans le plus mauvais état.

[2] ROBERT, fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles, et fables de La Fontaine. Paris, Ét. Cabin, 1825, LXVIII, t. I.

pièce de Perotti après une fable de Phèdre ou avant une d'Avienus. »

Dans l'examen des nouvelles fables attribuées à Phèdre, nous reviendrons sur le manuscrit de Perotti.

MANUSCRIT DE DIJON

Quoique les manuscrits de Phèdre soient restés pendant seize siècles ensevelis dans la poussière des bibliothèques sans que le monde savant en soupçonnât l'existence, on peut affirmer cependant que quelques écrivains des douzième, treizième et quatorzième siècles les ont connus, et ne se sont pas fait un scrupule d'en copier plusieurs fables et de les mettre en mauvaise prose. C'est ce qu'on peut facilement remarquer dans les fables ésopiennes de Romulus[1]. Le manuscrit qui les a conservées, connu sous le nom de *manuscrit de Dijon* (*Codex Divionensis*), est du douzième siècle; il fait partie de la bibliothèque de Wolfenbüttel. Ces fables ont été publiées en 1806 par Schwabe[2]; et dans ce recueil on en trouve quarante qui sont entièrement imitées, ou plutôt copiées de Phèdre.

MANUSCRIT DE WEISSEMBOURG

Nous terminerons cette notice sur les manuscrits en mentionnant, pour mémoire seulement, le manuscrit de Weissembourg. MM. Adry et Berger de Xivrey n'en parlent pas; M. Gail[3], qui en dit deux mots, avoue qu'il ne peut donner sur ce manuscrit aucun renseignement. Il ne sait s'il contient, comme le manuscrit de Dijon, une compilation ou des fables d'Ésope mises en prose par quelques écrivains du moyen âge. Privé de tout moyen de résoudre la question, nous la renverrons aux critiques qui sont à même de voir le manuscrit de Weissembourg.

[1] *Voyez* notre Notice sur Romulus.

[2] Ce volume a pour titre : *Phædri Aug. lib. fabul. Æsop. lib. V, ad codices MSS. et optimas editiones recognovit, varietatem lectionis et commentarium perpetuum adjecit Joann. Gottlob. Sam. Schwabe. Accedunt Romuli fab. Æsopiarum lib. IV, ad codicem Divionensem et perantiquam editionem Ulmensem primum emendati et notis illustrati, cum tabulis ære incisis.* Brunswigæ 1806, 2 vol. in.8°.

[3] Voyez *Class. Latins* de M. Lemaire, PHÈDRE, t. I, p. 42.

TÉMOIGNAGES

DES AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SUR PHÈDRE

MARTIALIS, lib. III, epigr. XX, *de Canio.*

An æmulatur improbi jocos Phædri?

AVIENUS, *in præfat. fabularum suarum.*

Phædrus etiam partem aliquam quinque in libellos resolvit.

SEPTIM. FLORENS. CHRISTIANUS, *in Carm. ad Pithæum, de Phædro loquens.*

..... De stylo atque tempore,
Par proximusve Laberio vel Publio.

RITTERSHUSIUS, *in Epist. dedicatoria Phædri.*

Fabellas continet opusculum, expositas sermone Latino et puro atque genuino, in quo multas antiquæ elegantiæ notas impressas cernere est, multas legere sententias, ad quaslibet vitæ partes utilissimas.

RITTERSHUSIUS, *in Epist. ad Camerarium, ubi et de Camerarii Bongarsiique judicio, hoc modo.*

De hoc libello idem ego tecum, et cum politissimo viro Jacobo Bongarsio, sentio, elegantem esse cumprimis, et florente etiam, ac pura lingua Latina scriptum, ac supparem esse judico hunc Phædrum Laberio ac Publio Syrio mimographo.

LIPSIUS, *ad Senec. Consol. Polyb.*, c. XXVII.

Phædrus, Tiberii libertus, jam condiderat (logos Æsopi) et pulcherrimis versibus Latinos fecerat, qui exstant.

RIGALTIUS, *in Dedic. ad Thuanum.*

Hæc ratio fabulares liberti jocos, vernula urbanitate amabiles argutias, placere tibi posse persuasit.

IDEM, *paulo post.*

Habe igitur imperatorum libertum, quem inter rusticandum suaviter fabulantem, imo graviter, et quidem paucis philosophantem admireris.

LAUR. PIGNORIUS, *Epist.* XIII.

Etiam ego venire possim in litterarum plausum, velut loquitur elegantissimus fabulor Phædrus.

BARTHIUS, XXXV, *Adver.*, c. XX.

De Phædri fabulis ita judicant doctorum plerique, esse ingenuæ latinitatis, neque mentiri ævum Tiberii. In quorum ego prorsus opinione sum, licet unam et alteram subdititiam et insititiam esse jam olim notarim.

BARTHIUS, *de Latinæ linguæ scriptoribus*, p. 216.

In Phædri fabulis nativa indoles est Latini sermonis, egoque fere cum Catullo aut Lucretio ponam hunc scriptorem, neque inscius, esse doctos viros, quibus secus videatur; sed talia argumenta forte a nobis producentur, ut illi malint deinceps nobiscum sentire. — Vide et BARTH., *Advers.*, VII, 7; XVI, 14; XXI, 3; XXX, 22; XXXVI, 8; XLII, 10.

SCHOTTUS, *Observ. Humanar.*, lib. II, c. XIX.

Adjicio, pereruditos exstitisse libertos Tiberii, Phædrum, Æsopiarum lepidum scriptorem.

SCHIOPPIUS, *in Paradox. litter.*

Similiter apud Phædrum, cultissimum fabularum scriptorem, legimus.

IDEM, *in Infamia Famiani*, p. 86.

Eum tamen scriptorem (Phædrum) velut domo barbarum, et sermone non parum sæpe plebeium, non nisi cum discrimine ac delectu imitandum intelligo.

IDEM, *in Consultatione* II.

Phædrum tamen et Hyginum, velut elegantiæ minus studiosos, plebeia plusculum usurpasse apparet.

DEMSTERUS, *ad Rosinum*

Phædrus Thrax, Tiberii libertus, fabularum luculentus scriptor.

TANAQUILLUS FABER, *in Præf. ad Notas Phædr.*

De dicendi genere si roges, quid sentiam, dicam equidem, et quasi me censor rogaret, ex animi sententia : Neminem arbitror a felici illa Terentii simplicitate propius abesse... Nemo e veteribus ingenio fuisse videtur ad illam Terentii semper lenitatem magis facto, quam Phædrus, quod et necesse fuerat; ea enim est apologorum, atque adeo fabellarum omnium natura, ut sermone non debeant, nisi facili placidoque, tractari.

RHODIUS, *ad Scribon. Larg.*, p. 5.

Eloquentiam post Ciceronem se retro dedisse, conqueritur Seneca Controversiarum lib. I; nec ullus paullo cultior, qui ejus generis plura in Phædro Augusti liberto non animadvertet.

BROUKHUSIUS, *ad Tibull.* I. *Eleg.* v, v, 13.

Lepidissimus fabulator, quo amabiliorem alium nunquam extulit tellus Thracia; ne Linum, ne Orphea quidem.

LA FONTAINE, *Préface de ses fables.*

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment; et par l'excellence de son ouvrage nous pouvons juger de celui du prince des philosophes.

LA FONTAINE, *Préface de ses fables.*

On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent

Phèdre recommandable.., . Si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence.

IDEM, liv. III, fab. 10.

Phèdre était si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé.
Ésope, en moins de mots, s'est encore exprimé.

LA MOTTE, *Préface de ses fables.*

Phèdre a voulu faire un livre. On sent, dans sa composition, un soin continu d'élégance, et, quoiqu'il soit simple et facile, il n'en est ni moins poli ni moins mesuré. Ésope est un philosophe, et Phèdre un auteur.

IDEM, *ibid.*

Phèdre ne donne guère d'étendue à ses fables ; mais, à tout prendre, il est encore prolixe auprès d'Ésope. Sa brièveté est toujours fleurie : il peint avec des épithètes convenables, et ses descriptions, renfermées souvent dans un seul mot, ne laissent pas de semer dans son ouvrage des grâces inconnues à l'inventeur.

LA HARPE, *Cours de littérature,* ch. VII, t. I.

Après Ésope, le fabuliste qui a eu le plus de réputation, c'est Phèdre, qui, à la moralité simple et nue du récit du Phrygien, joignit l'agrément de la poésie. Son élégance, sa pureté, sa précision sont dignes du siècle d'Auguste.

F. SCHŒLL, *Histoire abrégée de la littérature romaine.*

Phèdre eut le mérite d'avoir le premier fait connaître aux Romains les fables d'Ésope ; non que toutes ses fables soient des traductions de celles du philosoqhe phrygien, mais les deux tiers, qui paraissent originales, ou dont au moins nous ne connaissons pas les originaux grecs, sont dans la manière d'Ésope Dans les fables même qui sont imitées du grec, Phèdre a le mérite de l'invention par la façon dont il les a arrangées ; et il est un poëte aussi original que la Fontaine, qui, comme lui, a pris ailleurs le sujet d'une grande partie de ses fables Phèdre se distingue par une précision, une grâce et une naïveté qui n'ont pas été surpassées. Sa simplicité est le plus sûr garant de l'authenticité de ses fables, que quelques critiques ont contestée. Sa dic-

tion n'en est pas moins élégante, quelquefois même un peu trop recherchée.

WALCKENAER, *Essai sur la fable et les fabulistes.*

Phèdre, qui excite aujourd'hui notre admiration par son exquise élégance et sa concision classique, fut peu connu de son temps.

NOTICE

SUR LES

PRINCIPAUX FABULISTES

QUI ONT PRÉCÉDÉ OU SUIVI PHÈDRE

ÉSOPE

(580 avant Jésus-Christ.)

D'après l'opinion de Quintilien [1], nous devons regarder Hésiode comme l'inventeur de l'apologue. On trouve dans son poëme *des Travaux et des Jours* [2] la fable la plus anciennement connue dans l'Occident. Cependant c'est à Ésope que l'on attribue généralement l'invention de la fable. Il était Phrygien, et florissait du temps de Solon, vers la cinquantième olympiade [3]. La Fontaine rapporte la vie d'Ésope [4] telle, dit-il, qu'elle a été composée par Planude [5]; mais les nombreux travaux littéraires de ce moine, son érudition, sa gravité, prou-

[1] *Voyez* QUINTILIEN, *Inst. oratoire*, liv. V, ch. IX, t. III, p. 12 (*Bibliothèque Latine-Française*, 1831). — « Illæ quoque fabellæ, quæ, etiamsi originem non ab Æsopo acceperunt, nam videtur earum primus auctor Hesiodius, nomine tamen Æsopi maxime celebrantur ducere animos solent, præcipue rusticorum et imperitorum : qui et simplicius, quæ ficta sunt, audiunt, et capti voluptate facile iis, quibus delectantur, consentiunt. »

[2] Vers 202.

[3] L'an de Rome 174, fin du règne de Tarquin l'Ancien.

[4] Tout ce que l'on sait sur la vie d'Ésope a été recueilli par M. de Méziriac, qui en a publié un petit volume en 1632.

[5] Maxime Planude, moine de Constantinople, envoyé comme ambassadeur à Venise en 1327, par l'empereur Andronic Paléologue l'Ancien, apporta en Italie plusieurs ouvrages. Il fit un recueil d'épigrammes en sept livres.

vent assez qu'il n'a pu être l'auteur de ce roman, rempli d'absurdités et d'anachronismes [1].

Il serait bien difficile aujourd'hui de dire si Ésope a composé ses fables dans l'intention de faire un recueil d'apologues, une espèce de code qui pût renfermer dans des fictions allégoriques toute la morale qu'il voulait enseigner, ou bien si ses fables faisaient partie de discours prononcés dans des occasions difficiles pour entraîner le peuple; quoi qu'il en soit, il paraît qu'elles avaient été réunies en corps d'ouvrage, et qu'elles étaient si familières aux Grecs que, pour taxer un homme d'ignorance, il avait passé en proverbe de dire : *Il ne sait pas son Ésope* [2].

Le docteur Coraï, recherchant avec soin toutes les fables qui passent pour être de l'invention d'Ésope, en a publié la collection la plus complète : c'est elle qui nous a servi pour nos indications. (Voyez *Ésope* du docteur Coraï. Μύθων Αἰσωπείων συνηνογή. Πάρις 1810, in-8°.)

GABRIAS, BABRIAS ou BABRIUS

(30 avant Jésus-Christ.)

L'incertitude complète où nous sommes sur le nom de ce fabuliste vient de ce que les copistes ont souvent confondu un B avec un T. Thomas Tyrwhit, savant anglais, qui a donné sur ses fables une très-bonne dissertation, pense qu'il vivait du temps d'Auguste. Ce poëte [3] avait mis en vers coriambiques les fables d'Ésope, et les avait divisées en dix livres. Son ouvrage était tellement estimé, que Sénèque [4] conseillait à un de ses amis de le traduire en latin : aujourd'hui il est presque entièrement perdu. On croit que les fables en prose que nous possédons sont celles de Gabrias, que plus tard des écrivains barbares ont dénaturées et défigurées en voulant les rendre plus claires. C'est le sort qu'ont éprouvé les fables de Phèdre; elles furent oubliées pour les plagiats du douzième siècle.

[1] *Voyez* l'ouvrage de M. de Méziriac.

[2] Plutarque, dans plusieurs de ses ouvrages, parle du fabuliste grec. — Voyez *in Conv. Sapientium*, p. 150; *de Audiendis poetis*, p. 16; *in Vita Solonis*, p. 94; *de sera Numinis vindicta*, p. 396. — *Voyez* aussi Suidas, Étienne Le Clerc, *Questions académiques;* Discours de La Motte *sur la Fable*, p. 37; *Dict. de littérat.* de Sabatier, art. Ésope; *Essai sur les fabulistes*, par M. C. A. Walckenaer, p. 15, dans les *Œuvres de la Fontaine.*

[3] On croit que cet auteur vivait avant le dixième siècle : il a composé un *Lexicon* qui nous a été conservé par les soins de G. Wolfius, d'Émilius Portus. Kusler nous en a donné une édition; Cambridge, 1704.

[4] Sénèque, *Consolat. à Polybe*, c. XXVII. *Voyez* aussi Quintilien, *Instit. oratoire*, liv. I, ch. IX.



Dans le neuvième siècle, un moine, nommé Ignace, s'imagina d'abréger les fables de Gabrias; il en fit des quatrains qui nous sont restés, et qui ont usurpé le nom du fabuliste grec [1].

Nous nous sommes servi, dans nos citations, de l'édition intitulée Gabriæ *Mythologia Æsopica*, etc. Francof., 1810, in-8°.

HORACE

(25 avant Jésus-Christ.)

Phèdre ayant imité plusieurs apologues que l'on trouve dans les divers poëmes d'Horace, nous avons cru devoir l'ajouter aux auteurs dont le fabuliste latin s'est servi comme modèles. La vie d'Horace est tellement connue, qu'il est inutile de la rapporter ici. Nous rappellerons seulement qu'il est mort huit ans avant Jésus-Christ.

APULÉE

(147 après Jésus-Christ.)

L. S. Apulée, philosophe platonicien, natif de Madaure, ville d'Afrique, vivait dans le deuxième siècle, sous l'empire d'Antonin et de Marc Aurèle.

On trouve quelques fables dans son ouvrage intitulé *Florida*. (Voyez Apuleii, *Opera omnia;* in-4°. Parisiis, 1688.)

APHTHONE

(190 après Jésus-Christ.)

Aphthone, sophiste ou rhéteur d'Antioche, vivait vers la fin du deuxième siècle. Sa rhétorique a été longtemps enseignée dans les écoles. Il a composé quelques fables.

[1] La Fontaine désigne Gabrias lorsqu'il dit :

> Mais surtout certain Grec renchérit et se pique
> D'une élégance laconique;
> Il renferme toujours son conte en quatre vers,
> Bien ou mal : je le laisse à juger aux experts.
> Liv. VI, fab. I.)

Desbillons disait de Gabrias : « Il affecte un style précis et serré qui souvent nuit au sens, le comprime et l'étrangle. » (Préface de ses *Fables*, p. 17.)
On voit bien que la Fontaine et Desbillons ont voulu parler des quatrains du moine Ignace.

La meilleure édition de son ouvrage est celle d'Amsterdam, in-12, 1624, Elzévirs, intitulée Aphthonii *Progymnasmata, partim a Rodolpho Agricola, partim a G. M. Catanæo latinitati donata, cum scholiis R. Lorichii.*

THÉON

(330 après Jésus-Christ.)

Théon, rhéteur grec, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il nous reste de lui un ouvrage remarquable sur la rhétorique. Nous n'avons que trois fables de cet auteur; ce sont des amplifications dont celles d'Ésope ou de Phèdre ont fourni les thèmes.

Son livre fut imprimé à Bâle, avec la version latine de J Camerarius, en 1541. Daniel Heinsius en a donné, en 1626, à Leyde, une meilleure édition. (Voyez Theonis *sophistæ Exercitationes;* in-8°. Basilicæ, 1545.)

AVIENUS ou AVIANUS

(369 après Jésus-Christ.)

Avienus vivait sur la fin du quatrième siècle, sous l'empire de Gratien et de Théodose l'Ancien. On dit qu'il avait mis en vers ïambiques toute l'*Histoire romaine* de Tite Live; mais cet ouvrage est perdu, et il ne nous reste de ce poëte que quarante-deux fables en vers élégiaques. Son style annonce la décadence de la langue latine. Dans sa dédicace à Théodose, qui n'est autre que Macrobe, il nous donne quelques détails sur Gabrias et sur Phèdre. (Voyez Aviani (F. Rufi), *Fabulæ,* in-8°. Biponti, 1784.)

ROMULUS

Nous ne savons rien de certain sur ce Romulus : Marie de France, dans son Introduction[1], lui donne le titre d'empereur, tandis que d'autres écrivains prétendent que ce nom est de pure invention[2]. M. de Roquefort, dans sa Notice sur ce fabuliste[3], donne quelques éclaircissements que nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici en partie[4] :

[1] Édit. de M. de Roquefort, t. II, p. 60.

[2] Nilantius ou Le Nilant-Gudius-Eschembourg.

[3] Dans les *Poésies de Marie de France,* poëte anglo-normand du treizième siècle. Roquefort, Paris, 1832.

[4] Notice de M. de Roquefort, p. 52 et suiv.



« On n'est pas plus instruit de l'âge de ce fabuliste que de son nom et de sa patrie; ce qu'il y a seulement de certain, c'est qu'il vivait avant le treizième siècle, puisqu'il en est fait mention dans le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, écrivain célèbre qui florissait sous Louis IX; ce qui se trouve confirmé encore par le recueil manuscrit de Dijon, qui remonte à cinq cents ans et plus, au rapport de Gudius, auteur irrécusable dans cette partie. D'après ce qui vient d'être exposé, il est hors de doute que Romulus, écrivain du siècle de fer, n'ait existé avant le onzième ou le douzième siècle. Dans une si grande obscurité, qui pourrait se permettre de fixer le temps où cet auteur a vécu?

« Quoi qu'il en soit, ce Romulus, sur l'existence duquel on est si peu instruit, a composé, ou plutôt écrit en prose quatre livres de fables d'Ésope, qui en comprennent quatre-vingts; et ces fables, au sentiment de plusieurs savants, ont été prises de Phèdre, malgré le témoignage de l'auteur, qui, dans la préface du livre Ier, dit : *Moi Romulus, je les ai traduites du grec en latin.*

« Mais on aura beau dénaturer, disséquer les meilleurs poëmes, les phraser en prose, il sera toujours aisé de s'apercevoir que dans le principe on a écrit en vers. Cela est si vrai, qu'on ne peut douter un instant que Romulus n'ait eu entre les mains un manuscrit des fables de Phèdre, puisqu'il a conservé la plupart des expressions que l'on voit dans les compositions de l'affranchi d'Auguste qui nous sont parvenues. C'est pourquoi Romulus est appelé par Gudius le traducteur des fables de Phèdre, ou plutôt le *Phèdre barbare*. Ce qu'il y a de certain, c'est que les fables de Romulus ont été, on ne sait d'après qui, imprimées à Ulm, chez Jean Steiner, avec une traduction allemande de Henri Steiner Welius, sans indication d'année, mais qu'on présume être de 1476 à 1484. M. Schwabe a donné une édition du recueil manuscrit de Dijon des fables de Romulus, d'après le premier exemplaire de Gudius, avec quelques variantes sur l'édition d'Ulm. Enfin, il y en a eu, en 1709, une édition à Leyde, d'après celle de J. F. Nilantius, mais tronquée et pleine de fautes. Elle ne contient que soixante fables, tandis que les recueils d'Ulm et de Dijon en renferment quatre-vingts. Au reste, la copie dont Nilantius a fait usage ne contenait que quarante-cinq fables, auxquelles il en a ajouté quinze, tirées de l'exemplaire d'Ulm, pour en compléter les soixante; ce qui est prouvé par ce passage extrait de Nilantius : « Les fables suivantes se trouvent « dans l'édition de Romulus, et pour ne rien laisser à désirer, et parce « qu'on y reconnaît aisément les phrases de Phèdre. » Dans son excellente édition des productions du fabuliste romain, M. Schwabe es a toutes placées à la fin de son travail. »

Nous nous sommes servi, pour les indications, de l'édition donnée par M. Lemaire à la suite du *Phèdre* dans les *Classiques latins*.

MARIE DE FRANCE

(Treizième siècle.)

Les poëtes anglo-normands, parmi lesquels Marie de France tient un rang si distingué, ne nous donnent aucun renseignement sur cette femme remarquable et réellement supérieure à son siècle par ses lumières et son talent. Elle-même, dans ses ouvrages, ne nous apprend rien sur sa vie. Aussi les critiques ne sont-ils pas d'accord sur l'époque à laquelle elle a vécu. L'opinion la plus répandue est que Marie naquit en France, sans doute en Normandie, feudataire alors de l'Angleterre, et que ce fut après la prise de cette province par Philippe Auguste qu'elle alla s'établir dans la Grande-Bretagne, où elle se fit connaître par la publication de ces longues romances que l'on nommait *lais* ou *laiz*.

Sollicitée par le comte Guillaume, Marie traduisit en vers français les fables de Romulus, et intitula son recueil *le Dit d'Ysopet*.

« Ses fables, dit un écrivain moderne [1], composées avec cet esprit qui pénètre dans les secrets du cœur humain, se font remarquer surtout par une raison supérieure, un esprit simple et naïf dans le récit, par une justesse fine et délicate dans la morale et les réflexions; car la simplicité du ton n'exclut point la finesse de la pensée, elle n'exclut que l'afféterie. On y retrouve cette simplicité de style particulière à nos romans anciens, et qui fait douter si la Fontaine n'a pas plutôt imité notre auteur que les fabulistes d'Athènes et de Rome. L'inimitable *bonhomme* n'aurait point trouvé dans Ésope et dans Phèdre les avantages qui lui ont été offerts par Marie. A la moralité simple et nue des récits du fabuliste phrygien, l'affranchi d'Auguste joignit l'agrément de la poésie. On connaît la pureté de son style, sa concision, son élégance. Marie écrivait en français, dans un temps où la langue, encore dans son enfance, ne pouvait offrir que des expressions simples et sans art; elle y joignit des tournures agréables et une manière naturelle de tourner la phrase sans laisser apercevoir le travail; Ésope et Phèdre, ayant au contraire écrit en grec et en latin, n'ont pu fournir à la Fontaine que des sujets et des idées, tandis que Marie, lui présentant les uns et les autres, a pu lui suggérer aussi des expressions, des tournures et même des rimes. Il est inutile de faire remarquer que, dans les ouvrages de la Fontaine, il se trouve une

[1] M. Roquefort, *Poésies de Marie de France*, t. I, p. 21.



foule de mots anciens qui, sans un commentaire, seraient inintelligibles.

« La dernière production de Marie est l'histoire, ou plutôt le conte du *Purgatoire de Saint-Patrice*[1], traduit du latin et mis en vers français. On connaît trois textes latins du récit de cette fable, composés par les moines Henri, de Saltrey et Josselin de Cîteaux.

« Marie a dédié son poëme à un prud'homme qui, l'honorant de son estime et de son amitié, répand sur elle ses bienfaits. Le peu de détails que donne cette femme relativement à cet hommage ne permet pas de faire connaître le personnage auquel elle s'est adressée[2].

« Il est possible que Marie soit encore auteur de quelques autres poésies; nos recherches ont été vaines à cet égard. »

Nous avons suivi, pour nos citations, l'édition des poésies de Marie de France, publiée par M. de Roquefort, en 1832, Paris.

ABSTÉMIUS

(1490 après Jésus-Christ.)

Vers la fin du quinzième siècle, Abstémius écrivit quelques fables en prose latine. Son style est simple, mais parfois barbare. La Fontaine a puisé dans Abstémius plusieurs sujets. (Voyez Abstemii (Laur.), *Hecatomythium*, etc.; in-8°. Venetiis, 1495.)

CAMERARIUS (Joachim)

(1530 après Jésus-Christ.)

Camerarius (en allemand *Cammer-meister*) naquit à Bamberg, ville d'Allemagne, en 1500. Il a fait honneur, dit Turnèbe, non-seulement à sa patrie, mais encore à toute l'Europe, dont il a été un des plus beaux ornements. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque un recueil très-considérable de fables que Desbillons regarde comme la mine la plus riche que les amis de l'apologue puissent exploiter. (Voyez Æsopus-Camerarii, *Fabulæ Æsop. plures quingentis*, etc., *stud. et dilig. J. Camerarii;* in-8°. Lipsiæ, 1564.)

[1] *Bibliothèque du roi*, manuscrit N, n° 5, f° 102-122, v° fonds de l'Église de Paris; cette pièce contient 2,302 vers; *Museum Britannicum* Bibl. Cottonière, A. VII. Dans cette copie la version contient près de 1,800 vers, et Marie n'y est pas nommée.

[2] *Voyez* la notice placée en tête du *Purgatoire de Saint-Patrice.*

FAERNE (Gab.)

(1550 après Jésus-Christ.)

Faérne, mort à Rome en 1561, a écrit en vers latins une centaine de fables. Elles ne furent publiées que trois ans après sa mort. Comme il a puisé plusieurs sujets dans Ésope, quelquefois il s'est rencontré avec Phèdre[1]; mais il ne peut pas être comparé à ce poëte. (Voyez Faerni (Gab.), *Fabulæ;* in-12. Parisiis, 1697,)

LA FONTAINE

(Né en 1621, mort en 1695.)

Les ouvrages et la vie du bon la Fontaine sont tellement connus, qu'il est inutile d'en parler ici. Dans les notes qui sont à la suite de Phèdre, nous avons cité tous les passages de la Fontaine qui offrent une imitation des vers de Phèdre, et qui souvent même en sont une traduction parfaite. Nous n'avons point fait ce rapprochement dans le but d'une comparaison, car elle est impossible. Phèdre se piquait d'être concis; il a même poussé ce mérite trop loin, tandis que la Fontaine, ajoutant de la gaieté et de la grâce à tous les sujets qu'il a imités. brille par une foule de détails que l'on ne retrouve pas dans le poëte latin.

Pour nos citations, nous renverrons le lecteur à l'excellente édition de la Fontaine donnée par M. Walckenaer en 1822.

[1] Quelques savants ont pensé que Faërne avait eu connaissance des fables de Phèdre. Voici ce que dit M. de Thou à ce sujet: « Il aurait été plus estimé s'il n'eût point caché le nom de Phèdre sur lequel il s'est formé, ou s'il n'eût pas supprimé les écrits qu'il avait entre ses mains. »

PHÈDRE

FABLES

LIVRE PREMIER

PROLOGUE

C'est Ésope qui, le premier, a trouvé ces matériaux : moi, je les ai façonnés en vers ïambiques. Ce petit livre a un double mérite : il fait rire et il donne de sages conseils pour la conduite de la vie. A celui qui viendrait me reprocher injustement de faire parler non-seulement les animaux, mais même les arbres, je rappellerai que je m'amuse ici à de pures fictions.

FABLE PREMIÈRE

LE LOUP ET L'AGNEAU

Un Loup et un Agneau, pressés par la soif, étaient venus au même ruisseau. Le Loup se désaltérait dans le haut du courant,

LIBER PRIMUS

PROLOGUS

Æsopus auctor quam materiam reperi
Hanc ego polivi versibus senariis.
Duplex libelli dos est : quod risum movet,
Et quod prudenti vitam consilio monet.
Calumniari si quis autem voluerit,
Quod arbores loquantur, non tantum feræ,
Fictis jocari nos meminerit fabulis.

FABULA PRIMA

LUPUS ET AGNUS

Ad rivum eumdem Lupus et Agnus venerant,
Siti compulsi : superior stabat Lupus,

l'Agneau se trouvait plus bas; mais, excité par son appétit glouton, le brigand lui chercha querelle. « Pourquoi, lui dit-il, viens-tu troubler mon breuvage? » L'Agneau répondit tout tremblant : « Comment, je vous prie, puis-je faire ce dont vous vous plaignez? cette eau descend de vous à moi. » Battu par la force de la vérité, le Loup reprit : « Tu médis de nous, il y a six mois. — Mais je n'étais pas né, » répliqua l'Agneau. « Par Hercule! ce fut donc ton père, » ajouta le Loup. Et, dans sa rage, il le saisit et le met en pièces injustement.

Cette fable est pour ceux qui, sous de faux prétextes, oppriment les innocents.

FABLE II

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Lorsque Athènes florissait sous de justes lois, la liberté, dans ses excès, bouleversa le gouvernement, et la licence rompit ses vieilles entraves. Alors les partis factieux conspirèrent, et Pisistrate,

Longeque inferior Agnus. Tunc fauce improba
Latro incitatus, jurgii caussam intulit.
Cur, inquit, turbulentam fecisti mihi
Aquam bibenti? Laniger contra timens :
Qui possum, quæso, facere, quod quereris, Lupe?
A te decurrit ad meos haustus liquor.
Repulsus ille veritatis viribus,
Ante hos sex menses male, ait, dixisti mihi.
Respondit Agnus : Equidem natus non eram.
Pater hercule tuus, inquit, maledixit mihi.
Atque ita correptum lacerat injusta nece.

Hæc propter illos scripta est homines fabula,
Qui fictis caussis innocentes opprimunt.

FABULA II

RANÆ REGEM PETENTES

Athenæ quum florerent æquis legibus,
Procax libertas civitatem miscuit,
Frenumque solvit pristinum licentia.
Hinc conspiratis factionum partibus,
Arcem tyrannus occupat Pisistratus.

usurpa le pouvoir et la citadelle. Les Athéniens déploraient leur triste esclavage, non que Pisistrate fût cruel, mais parce qu'un joug auquel on n'est pas accoutumé paraît toujours pesant. Comme ils se plaignaient, Ésope leur raconta cette fable :

Les Grenouilles, errant en liberté dans leurs marais, prièrent à grands cris Jupiter de leur envoyer un roi dont l'énergie réprimât leurs mœurs déréglées. Le père des dieux se mit à rire, et leur jeta un soliveau qui, en tombant tout à coup et bruyamment dans leur étang, épouvanta tout ce peuple timide. Comme il restait longtemps enfoncé dans la vase, une Grenouille lève doucement la tête hors de l'eau, examine le monarque, puis appelle ses compagnes. Bientôt elles déposent toute crainte; et toutes de nager à l'envi, et la troupe peu respectueuse de sauter sur le bois immobile. Après l'avoir souillé par tous les outrages, elles députèrent vers Jupin, pour lui demander un autre roi, puisque celui qu'il leur avait donné était inutile. Il leur envoya une hydre, qui, d'une dent cruelle, les dévora les unes après les autres. C'est en vain qu'elles cherchent à se soustraire à la mort; elles sont sans force,

Quum tristem servitutem flerent Attici,
Non quia crudelis ille, sed quoniam grave
Omne insuetis onus, et cœpissent queri :
Æsopus talem tum fabellam retulit.

Ranæ, vagantes liberis paludibus,
Clamore magno regem petiere a Jove,
Qui dissolutos mores vi compesceret.
Pater deorum risit, atque illis dedit
Parvum tigillum, missum quod subito vadis
Motu sonoque terruit pavidum genus.
Hoc mersum limo quum lateret diutius,
Forte una tacite profert e stagno caput,
Et, explorato rege, cunctas evocat.
Illæ, timore posito, certatim adnatant,
Lignumque supra turba petulans insilit :
Quod quum inquinassent omni contumelia,
Alium rogantes regem misere ad Jovem;
Inutilis quoniam esset, qui fuerat datus.
Tum misit illis hydrum, qui dente aspero
Corripere cœpit singulas : frustra necem

la frayeur étouffe leurs cris. Alors elles chargèrent secrètement Mercure de prier Jupiter d'avoir pitié d'elles; mais le dieu répondit : « Puisque vous n'avez pas voulu garder votre bon roi, il faut maintenant en souffrir un méchant. »

Et vous aussi, ô mes concitoyens, ajouta Ésope, supportez vos maux, de peur qu'il ne vous en arrive de pires.

FABLE III

LE GEAI ORGUEILLEUX ET LE PAON

Ne vous glorifiez pas des avantages d'autrui, mais vivez plutôt content de votre état, d'après cet exemple qu'Ésope nous a laissé.

Enflé d'un vain orgueil, un Geai ramassa les plumes d'un Paon, et s'en fit une parure; puis, méprisant ses pareils, il va se mêler à une troupe de superbes Paons : mais ils arrachent le plumage à l'oiseau imprudent, et le chassent à coups de bec. Tout maltraité,

Fugitant inertes : vocem præcludit metus.
Furtim igitur dant Mercurio mandata ad Jovem,
Afflictis ut succurrat. Tunc contra deus :
Quia noluistis vestrum ferre, inquit, bonum,
Malum perferte.
Vos quoque, o cives, ait,
Hoc sustinete, majus ne veniat malum.

FABULA III

GRACULUS SUPERBUS ET PAVO

Ne gloriari libeat alienis bonis,
Suoque potius habitu vitam degere,
Æsopus nobis hoc exemplum prodidit.

Tumens inani Graculus superbia,
Pennas, Pavoni quæ deciderant, sustulit,
Seque exornavit : deinde contemnens
Formoso se Pavonum immiscuit gregi.
Illi impudenti pennas eripiunt avi,
Fugantque rostris. Male mulctatus Graculus

le Geai revenait tout confus vers les oiseaux de son espèce : repoussé par eux, il eut encore à supporter cette honte. Un de ceux qu'il avait autrefois regardés avec mépris, lui dit alors : « Si tu avais su vivre parmi nous, et te contenter de ce que t'avait donné la nature, tu n'aurais pas d'abord essuyé un affront, et, dans ton malheur, tu ne te verrais point chassé par nous. »

FABLE IV

LE CHIEN NAGEANT

On perd justement son bien, quand on convoite celui d'autrui.

Un chien traversait un fleuve avec un morceau de chair dans sa gueule : il aperçoit son image dans le miroir des eaux, et, croyant voir un autre chien portant une autre proie, il veut la lui ravir. Mais son avidité fut trompée : il lâcha la proie qu'il tenait, et ne put néanmoins atteindre celle qu'il avait convoitée.

Redire mœrens cœpit ad proprium genus :
A quo repulsus tristem sustinuit notam.
Tum quidam ex illis, quos prius despexerat :
Contentus nostris si fuisses sedibus,
Et, quod natura dederat, voluisses pati,
Nec illam expertus esses contumeliam,
Nec hanc repulsam tua sentiret calamitas.

FABULA IV

CANIS PER FLUVIUM CARNEM FERENS

Amittit merito proprium, qui alienum appetit.

Canis per flumen, carnem dum ferret, natans,
Lympharum in speculo vidit simulacrum suum :
Aliamque prædam ab alio ferri putans,
Eripere voluit : verum decepta aviditas,
Et, quem tenebat ore, dimisit cibum,
Nec, quem petebat, adeo potuit attingere.

FABLE V

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE, LA BREBIS ET LE LION

S'associer avec un puissant n'est jamais sûr; cette fable va prouver ce que j'avance.

La Génisse, la Chèvre et la patiente Brebis firent dans les bois société avec le Lion. Ils prirent un cerf d'une grosseur prodigieuse; les parts faites, le Lion parla ainsi : « Je prends la première, parce que je m'appelle Lion; la seconde, vous me la céderez, parce que je suis vaillant; la troisième m'appartient, parce que je suis le plus fort; quant à la quatrième, malheur à qui la touche! » C'est ainsi que, par sa mauvaise foi, il resta seul maître du butin.

FABLE VI

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Ésope voyait les noces magnifiques d'un voleur, son voisin : il se mit aussitôt à raconter cette fable :

FABULA V

VACCA ET CAPELLA, OVIS ET LEO

Nunquam est fidelis cum potente societas :
Testatur hæc fabella propositum meum.

Vacca et Capella, et patiens Ovis injuriæ,
Socii fuere cum Leone in saltibus.
Hi quum cepissent cervum vasti corporis,
Sic est locutus, partibus factis, Leo :
Ego primam tollo, nominor quia Leo;
Secundam, quia sum fortis, tribuetis mihi;
Tum, quia plus valeo, me sequetur tertia;
Malo afficietur, si quis quartam tetigerit.
Sic totam prædam sola improbitas abstulit.

FABULA VI

RANÆ AD SOLEM

Vicini furis celebres vidit nuptias
Æsopus, et continuo narrare incipit :

Le Soleil voulut un jour prendre femme : les Grenouilles poussèrent de grands cris jusqu'au ciel. Jupiter, assourdi de leurs clameurs, en demanda la cause. « Un Soleil, dit alors une habitante des étangs, suffit maintenant pour tarir nos marais, et nous faire périr misérablement dans nos demeures desséchées : que sera-ce s'il lui vient des enfants? »

FABLE VII

LE RENARD ET LE MASQUE DE THÉATRE

Un Renard vit par hasard un masque de théâtre : « Belle tête ! dit-il; mais de cervelle point. »

Ceci s'applique aux hommes que la fortune a comblés d'honneurs et de gloire, mais privés de sens commun.

FABLE VIII

LE LOUP ET LA GRUE

Attendre des méchants la récompense d'un bienfait, c'est double

Uxorem quondam Sol quum vellet ducere,
Clamorem Ranæ sustulere ad sidera.
Convicio permotus quærit Jupiter
Caussam querelæ. Quædam tum stagni incola :
Nunc, inquit, omnes unus exurit lacus,
Cogitque miseras arida sede emori.
Quidnam futurum est, si crearit liberos?

FABULA VII

VULPIS AD PERSONAM TRAGICAM

Personam tragicam forte Vulpis viderat :
O quanta species, inquit, cerebrum non habet!
Hoc illis dictum est, quibus honorem et gloriam
Fortuna tribuit, sensum communem abstulit.

FABULA VIII

LUPUS ET GRUIS

Qui pretium meriti ab improbis desiderat,

faute : d'abord, on a obligé des indignes; ensuite, on risque de ne pas s'en tirer sain et sauf.

Un Loup avala un os qui lui resta dans le gosier. Vaincu par la douleur, il demandait secours, promettant une récompense à qui le délivrerait de son mal. La Grue se laisse enfin persuader par ses serments; elle hasarde la longueur de son cou dans la gueule du Loup, et fait cette dangereuse opération. Comme ensuite elle réclamait son salaire : « Ingrate, lui dit-il, tu as retiré ta tête saine et sauve de mon gosier, et tu demandes une récompense! »

FABLE IX

LE LIÈVRE ET LE PASSEREAU

Ne pas prendre garde à soi, et donner des conseils aux autres, c'est folie. Nous allons le montrer en peu de mots.

Déchiré par les serres d'un Aigle, un Lièvre poussait de longs gémissements. Un Passereau l'insultait : « Qu'est devenue, lui di-

Bis peccat : primum, quoniam indignos adjuvat;
Impune abire deinde quia jam non potest.

Os devoratum fauce quum hæreret Lupi,
Magno dolore victus, cœpit singulos
Illicere pretio, ut illud extraherent malum.
Tandem persuasa est jurejurando Gruis,
Gulæque credens colli longitudinem,
Periculosam fecit medicinam Lupo.
Pro quo quum pactum flagitaret præmium :
Ingrata es, inquit, ore quæ nostro caput
Incolume abstuleris, et mercedem postules.

FABULA IX

PASSER ET LEPUS

Sibi non cavere, et aliis consilium dare,
Stultum esse, paucis ostendamus versibus.

Oppressum ab Aquila, fletus edentem graves,
Leporem objurgabat Passer : ubi pernicitas

sait-il, cette vitesse si vantée? où sont donc tes pieds agiles? » Il parlait encore, lorsque soudain un épervier le saisit et le tue malgré ses plaintes et ses cris. Le Lièvre eut, en mourant, la consolation de lui dire : « Toi qui naguère te croyais en sûreté, et riais de mon malheur, tu déplores aussi ta triste destinée. »

FABLE X

LE LOUP ET LE RENARD JUGÉS PAR LE SINGE

Quiconque s'est fait connaître par de honteux mensonges perd toute créance lors même qu'il dit la vérité. Ésope le prouve dans cette petite fable.

Un Loup accusait un Renard de l'avoir volé; le Renard soutenait qu'il était étranger à une aussi méchante action : le Singe alors fut appelé pour juger leur querelle. Lorsque chacun eut plaidé sa cause, on rapporte que le Singe prononça cette sentence : « Toi, tu ne me parais pas avoir perdu ce que tu réclames; toi, je te crois coupable du vol que tu nies si bien. »

Nota, inquit, illa est? quid ita cessarunt pedes?
Dum loquitur, ipsum Accipiter nec opinum rapit,
Quæstuque vano clamitantem interficit.
Lepus semianimus mortis in solatio :
Qui modo securus nostra irridebas mala,
Simili querela fata deploras tua.

FABULA X

LUPUS ET VULPIS, JUDICE SIMIO

Quicunque turpi fraude semel innotuit,
Etiamsi verum dicit, amittit fidem.
Hoc attestatur brevis Æsopi fabula.

Lupus arguebat Vulpem furti crimine.
Negabat illa se esse culpæ proximam :
Tunc judex inter illos sedit Simius.
Uterque causam quum perorassent suam,
Dixisse fertur Simius sententiam :
Tu non videris perdidisse, quod petis;
Te credo surripuisse, quod pulchre negas.

FABLE XI

LE LION ET L'ANE CHASSANT

Le lâche qui se vante de hauts faits peut abuser qui ne le connaît pas, mais il est la risée de ceux qui le connaissent.

Le Lion, voulant chasser en compagnie de l'Ane, le couvrit de feuillage, et lui recommanda de braire à épouvanter les animaux, plus que de coutume, tandis que lui les saisirait au passage. Le chasseur aux longues oreilles se met à crier de toutes ses forces, et, par ce nouveau prodige, effraye les animaux. Tremblants, ils cherchent à gagner les issues connues du bois ; mais le Lion d'un bond impétueux les terrasse. Las de carnage, il appelle l'Ane et lui ordonne de se taire. Alors celui-ci lui dit avec arrogance : « Comment trouvez-vous les effets de ma voix ? — Merveilleux, dit le Lion, et tellement, que, si je n'avais connu ton courage et ta race, j'aurais fui de peur comme les autres. »

FABULA XI

ASINUS ET LEO VENANTES

Virtutis expers, verbis jactans gloriam,
Ignotos fallit, notis est derisui.

Venari Asello comite quum vellet Leo,
Contexit illum frutice, et admonuit simul,
Ut insueta voce terreret feras,
Fugientes ipse exciperet. Hic Auritulus
Clamorem subito totis tollit viribus,
Novoque turbat bestias miraculo.
Quæ dum paventes exitus notos petunt,
Leonis affliguntur horrendo impetu.
Qui postquam cæde fessus est, Asinum evocat,
Jubetque vocem premere. Tunc ille insolens :
Qualis videtur opera tibi vocis meæ ?
Insignis, inquit, sic, ut nisi nossem tuum
Animum genusque, simili fugissem metu.

FABLE XII

LE CERF PRÈS D'UNE FONTAINE

Ce qu'on méprise est souvent plus utile que ce que l'on vante; cette fable le fait voir.

Un cerf buvait à une fontaine : il s'arrête, et voit son image dans le miroir des eaux. Là, tandis qu'il admire la beauté de sa haute ramure, et déplore l'exiguïté de ses jambes, épouvanté tout à coup par les cris des chasseurs, il fuit à travers les champs, et par sa course rapide met les chiens en défaut. Alors il se jette à travers la forêt; mais, arrêté par ses cornes qui s'embarrassent dans le taillis, il est déchiré par la dent cruelle des chiens. On dit qu'en expirant il prononça ces mots : « Malheureux que je suis ! je comprends maintenant l'utilité de ce que je méprisais, et combien ce que j'admirais m'a été funeste. »

FABULA XII

CERVUS AD FONTEM

Laudatis utiliora, quæ contempseris,
Sæpe inveniri, hæc exserit narratio.

Ad fontem Cervus, quum bibisset, restitit,
Et in liquore vidit effigiem suam.
Ibi dum ramosa mirans laudat Cornua,
Crurumque nimiam tenuitatem vituperat;
Venantum subito vocibus conterritus,
Per campum fugere cœpit, et cursu levi
Canes elusit. Silva tum excepit ferum,
In qua retentis impeditus cornibus,
Lacerari cœpit morsibus sævis canum.
Tunc moriens vocem hanc edidisse dicitur :
O me infelicem! qui nunc demum intelligo,
Utilia mihi quam fuerint, quæ despexeram,
Et, quæ laudaram, quantum luctus habuerint.

FABLE XIII

LE CORBEAU ET LE RENARD

Ceux qui aiment les artificieux en sont punis plus tard par un amer repentir.

Un Corbeau avait pris un fromage sur une fenêtre, et allait le manger sur le haut d'un arbre, lorsqu'un Renard l'aperçut et lui tint ce discours : « De quel éclat, ô Corbeau, brille votre plumage! que de grâces dans votre air et votre personne! Si vous chantiez, vous seriez le premier des oiseaux. » Notre sot voulut montrer sa voix ; mais il laissa tomber le fromage, et le rusé Renard s'en saisit aussitôt avec avidité. Le Corbeau honteux gémit alors de sa sottise.

Cette fable prouve la puissance de l'esprit : l'adresse l'emporte toujours sur la orce.

FABULA XIII

VULPIS ET CORVUS

Qui se laudari gaudent verbis subdolis,
Sera dant pœnas turpes pœnitentia.

Quum de fenestra Corvus raptum caseum
Comesse vellet, celsa residens arbore,
Hunc vidit Vulpis, deinde sic cœpit loqui :
O qui tuarum, Corve, pennarum est nitor!
Quantum decoris corpore et vultu geris!
Si vocem haberes, nulla prior ales foret.
At ille stultus, dum vult vocem ostendere,
Emisit ore caseum ; quem celeriter
Dolosa Vulpis avidis rapuit dentibus.
Tum demum ingemuit Corvi deceptus stupor.

Hac re probatur, ingenium quantum valet,
Virtute et semper prævalet sapientia.

FABLE XIV

LE CORDONNIER MÉDECIN

Un mauvais Cordonnier, perdu de misère, mourant de faim, alla exercer la médecine dans un pays où il n'était pas connu. Il vendait un faux antidote, et son verbiage lui eut bientôt fait un renom. Le roi de la ville, qu'une grave maladie retenait au lit, voulut mettre son savoir à l'épreuve. Il demanda une coupe, y versa de l'eau, et feignit de mêler du poison à l'antidote du prétendu médecin; puis, il lui ordonna de boire, lui promettant une récompense. La peur de la mort fit alors avouer à notre homme que ce n'était pas à ses talents en médecine, mais à la sottise du vulgaire, qu'il devait sa réputation. Le roi assemble les habitants, et leur dit: « Voyez la folie qui vous aveugle; vous allez confier vos têtes à celui à qui personne n'a voulu donner ses pieds à chausser. »

Ceci regarde, à mon avis, ceux qui, par leur sottise, enrichissent l'impudence.

FABULA XIV

EX SUTORE MEDICUS

Malus quum Sutor, inopia deperditus,
Medicinam ignoto facere cœpisset loco,
Et venditaret falso antidotum nomine :
Verbosis adquisivit sibi famam strophis.
Hic quum jaceret morbo confectus gravi
Rex urbis, ejus experiendi gratia,
Scyphum poposcit : fusa dein simulans aqua
Antidoto miscere illius se toxicum,
Combibere jussit ipsum, posito præmio.
Timore mortis ille tum confessus est,
Non artis ulla medicæ se prudentia,
Verum stupore vulgi factum nobilem.
Rex advocata concione hæc edidit :
Quantæ putatis esse vos dementiæ,
Qui capita vestra non dubitatis credere,
Cui calceandos nemo commisit pedes?

Hoc pertinere vere ad illos dixerim,
Quorum stultitia quæstus impudentiæ est.

FABLE XV

L'ANE ET LE VIEUX PATRE

Dans un changement de gouvernement, rien ne change pour le pauvre que le nom du maître. C'est une vérité que prouve cette petite fable

Un vieillard craintif faisait paître son âne dans une prairie. Effrayé tout à coup par les cris des ennemis, il conseille à son Ane de fuir, pour éviter d'être pris tous deux. Mais celui-ci sans bouger : « Le vainqueur, dites-moi, me fera-t-il porter double bât? — Non, repartit le Vieillard. — Alors que me fait à moi qui je serve, puisque je dois toujours porter mon bât? »

FABLE XVI

LE CERF ET LA BREBIS

Le fourbe qui présente une mauvaise caution ne cherche pas à s'acquitter, mais à nuire.

FABULA XV

ASINUS AD SENEM PASTOREM

In principatu commutando civium
Nil præter domini nomen mutant pauperes.
Id esse verum, parva hæc fabella indicat.

Asellum in prato timidus pascebat Senex.
Is, hostium clamore subito territus,
Suadebat Asino fugere, ne possent capi.
At ille lentus : Quæso, num binas mihi
Clitellas impositurum victorem putas?
Senex negavit. Ergo quid refert mea
Cui serviam, clitellas dum portem meas?

FABULA XVI

CERVUS ET OVIS

Fraudator hominem quum vocat sponsum improbum,
Non rem expedire, sed malum dare expetit.

Le Cerf demandait à la Brebis une mesure de blé; le Loup devait être sa caution. Mais la Brebis sentant le piége : « Le Loup, lui dit-elle, a coutume de prendre, et de se sauver; quant à toi, tes pieds légers te dérobent promptement aux regards. Où vous chercherai-je le jour du payement? »

FABLE XVII

LA BREBIS, LE CHIEN ET LE LOUP

Les menteurs n'évitent guère la punition de leurs méfaits.

Un Chien de mauvaise foi demandait à la Brebis un pain qu'il soutenait lui avoir laissé en dépôt. Le Loup, cité comme témoin, affirma qu'elle en devait non pas un, mais dix. La Brebis, condamnée sur ce faux témoignage, paya ce qu'elle ne devait pas. Peu de jours après elle vit le Loup pris dans une fosse : « Voilà, dit-elle, comme les dieux récompensent le mensonge! »

Ovem rogabat Cervus modium tritici,
Lupo sponsore. At illa præmetuens dolum :
Rapere atque abire semper adsuevit Lupus;
Tu de conspectu fugere veloci impetu :
Ubi vos requiram, quum dies advenerit?

FABULA XVII

OVIS, CANIS ET LUPUS

Solent mendaces luere pœnas malefici.
Calumniator ab Ove quum peteret Canis,
Quem commendasse panem se contenderet;
Lupus, citatus testis, non unum modo
Debere dixit, verum affirmavit decem.
Ovis, damnata falso testimonio,
Quod non debebat, solvit. Post paucos dies
Bidens jacentem in fovea conspexit Lupum :
Hæc, inquit, merces fraudis a Superis datur.

FABLE XVIII

LA FEMME PRÈS D'ACCOUCHER

On ne retourne pas de bon cœur où l'on s'est trouvé mal.

Une femme sur le point d'accoucher, et pressée par le moment de sa délivrance, était par terre et poussait des cris déchirants. Son mari lui conseilla de se mettre sur le lit, pour s'y délivrer plus facilement de son fardeau. « Je n'espère pas, lui dit-elle, que mon mal puisse finir là même où il a pris naissance. »

FABLE XIX

LA CHIENNE QUI MET BAS

Les caresses d'un méchant cachent quelque piége : la fable suivante nous avertit de les éviter.

Une Chienne, près de mettre bas, demanda à une de ses compagnes de lui prêter sa cabane pour y faire ses petits ; elle l'obtint facilement. Puis, l'autre réclamant son asile, notre Chienne la sup-

FABULA XVIII

MULIER PARTURIENS

Nemo libenter recolit, qui læsit, locum.

Instante partu, mulier, actis mensibus,
Humi jacebat, flebiles gemitus ciens.
Vir est hortatus, corpus lecto reciperet,
Onus naturæ melius quo deponeret.
Minime, inquit, illo posse confido loco
Malum finiri, quo conceptum est initio.

FABULA XIX

CANIS PARTURIENS

Habent insidias hominis blanditiæ mali :
Quas ut vitemus, versus subjecti monent.

Canis parturiens quum rogasset alteram,
Ut fetum in ejus tugurio deponeret,
Facile impetravit : dein reposcenti locum

plia de lui accorder un court délai, jusqu'à ce qu'elle pût emmener ses petits, devenus plus forts. Ce temps encore écoulé, l'autre redemande son lit avec plus d'instance. « Si tu peux, lui dit-elle, tenir tête à moi et à toute ma bande, je te céderai la place. »

FABLE XX

LES CHIENS AFFAMÉS

Un projet insensé non-seulement ne réussit pas, mais pousse les mortels à leur perte.

Des Chiens aperçurent un morceau de cuir au fond d'une rivière : pour le retirer et le manger plus à leur aise, ils voulurent boire toute l'eau; mais ils crevèrent avant d'atteindre ce qu'ils désiraient.

FABLE XXI

LE LION DEVENU VIEUX, LE SANGLIER, LE TAUREAU ET L'ANE

Quiconque a perdu son ancienne puissance devient dans le malheur, le jouet même du lâche.

Preces admovit, tempus exorans breve,
Dum firmiores catulos posset ducere.
Hoc quoque consumpto, flagitare validius
Cubile cœpit. Si mihi et turbæ meæ
Par, inquit, esse potueris, cedam loco.

FABULA XX

CANES FAMELICI

Stultum consilium non modo effectu caret,
Sed ad perniciem quoque mortales devocat.

Corium depressum in fluvio viderunt Canes :
Id ut comesse extractum possent facilius,
Aquam cœpere ebibere; sed rupti prius
Periere, quam, quod petierant, contingerent.

FABULA XXI

LEO SENEX, APER, TAURUS ET ASINUS

Quicunque amisit dignitatem pristinam,
Ignavis etiam jocus est in casu gravi.

Abattu par les années, abandonné de ses forces, le Lion, gisant à terre, allait rendre le dernier soupir. Le Sanglier fond brusquement sur lui, et, d'un coup de ses terribles défenses, venge une vieille injure : bientôt après, de ses cornes impitoyables, le Taureau perça le corps de son ennemi. L'Ane, voyant l'impunité de ces outrages, lui brise la tête d'une ruade. Le Lion lui dit en expirant : « J'ai supporté avec indignation les insultes des *braves*; mais souffrir tes atteintes, opprobre de la nature, il me semble que c'est mourir deux fois. »

FABLE XXII

L HOMME ET LA BELETTE

Une Belette, prise par un Homme, cherchait à éviter la mort qui la menaçait : « Grâce, je vous prie, lui disait-elle, pour celle qui détruit les rats dont votre maison est infestée. » L'Homme lui répondit : « Si tu le faisais pour moi, je t'en saurais gré, et je céderais à ta prière; mais, comme tu ne travailles que pour jouir, en dévorant les rats eux-mêmes, des restes qu'ils devaient ronger,

Defectus annis, et desertus viribus
Leo quum jaceret, spiritum extremum trahens,
Aper fulmineis ad eum venit dentibus,
Et vindicavit ictu veterem injuriam :
Infestis Taurus mox confodit cornibus
Hostile corpus. Asinus, ut vidit ferum
Impune lædi, calcibus frontem extudit.
At ille expirans : Fortes indigne tuli
Mihi insultare; te naturæ dedecus,
Quod ferre certe cogor, bis videor mori.

FABULA XXII

MUSTELA ET HOMO

Mustela, ab Homine prensa, quum instantem necem
Effugere vellet : Parce, quæso, inquit, mihi,
Quæ tibi molestis muribus purgo domum.
Respondit ille : Faceres si caussa mea,
Gratum esset, et dedissem veniam supplici :
Nunc quia laboras, ut fruaris reliquiis,
Quas sunt rosuri, simul et ipsos devores,

veuille bien ne pas te glorifier et cesse de me vanter tes vains services. » Il dit, et tua la méchante bête.

Ici doivent se reconnaître ceux qui n'agissent que dans leur propre intérêt, et qui citent impudemment des bienfaits imaginaires.

FABLE XXIII

LE CHIEN FIDÈLE

Une libéralité soudaine peut séduire; mais elle tend d'inutiles embûches aux gens d'expérience.

Un Voleur de nuit jetait du pain à un Chien, et cherchait à le séduire par cet appât. « Tu voudrais me lier la langue, dit le Chien, et m'empêcher d'aboyer pour le bien de mon maître : tu te trompes fort; car ta bonté subite m'avertit de veiller à ce que tu ne voles rien ici par ma faute. »

Noli imputare vanum beneficium mihi.
Atque ita locutus improbam letho dedit.

Hoc in se dictum debent illi agnoscere,
Quorum privata servit utilitas sibi,
Et meritum inane jactant imprudentibus.

FABULA XXIII

CANIS FIDELIS

Repente liberalis stultis gratus est;
Verum peritis irritos tendit dolos.

Nocturnus quum Fur panem misisset Cani,
Objecto tentans an cibo possit capi :
Heus, inquit, linguam vis meam præcludere,
Ne latrem pro re domini : multum falleris;
Namque ista subita me jubet benignitas
Vigilare, facias ne mea culpa lucrum.

FABLE XXI

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF

Le petit se perd à vouloir imiter les grands.

Une Grenouille vit un Bœuf dans une prairie. Jalouse d'une taille si belle, elle gonfle sa peau ridée; puis demande à ses petits si elle n'est pas plus grosse que le Bœuf. Ils lui disent que non. De nouveau elle s'enfle, fait plus d'efforts, et demande encore qui est le plus gros. Ils répondent : « C'est le Bœuf. » Enfin, de dépit, elle veut se gonfler encore, mais son corps crève, et elle périt.

FABLE XXV

LE CHIEN ET LE CROCODILE

Ceux qui donnent de mauvais conseils aux gens sages perdent leur temps, et font rire d'eux.

On dit que les chiens ne boivent l'eau du Nil qu'en courant, de

FABULA XXIV

RANA RUPTA ET BOS

Inops, potentem dum vult imitari, perit.

In prato quondam Rana conspexit Bovem,
Et, tacta invidia tantæ magnitudinis,
Rugosam inflavit pellem ; tum natos suos
Interrogavit, an Bove esset latior.
Illi negarunt. Rursus intendit cutem
Majore nisu; et simili quæsivit modo,
Quis major esset. Illi dixerunt, Bovem.
Novissime indignata, dum vult validius
Inflare sese, rupto jacuit corpore.

FABULA XXV

CANIS ET CROCODILUS

Consilia qui dant prava cautis hominibus,
Et perdunt operam, et deridentur turpiter.

Canes currentes bibere in Nilo flumine,

peur d'être saisis par les Crocodiles. Un Chien donc courait, et commençait à boire, lorsqu'un Crocodile lui dit : « Bois à loisir, et ne crains rien. — Certes je le ferais, repartit le Chien, si je ne te savais très-friand de ma chair. »

FABLE XXVI

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Il ne faut nuire à personne. Mais si on vous offense, rendez la pareille, comme le montre cette fable.

Le Renard dit-on, invita le premier la Cigogne à souper, et lui servit sur une assiette un breuvage qu'elle ne put goûter, malgré tout son appétit. La Cigogne, à son tour, invita le Renard, et lui offrit une bouteille pleine de viande hachée. Elle se rassasie à loisir, en y introduisant son long bec, et torture son convive affamé. Comme il léchait en vain le col de la bouteille, l'oiseau voyageur, paraît-il, lui tint ce langage : « Il faut souffrir, sans se plaindre, ce dont on a donné l'exemple. »

A Crocodilis ne rapiantur, traditum est.
Igitur quum currens bibere cœpisset Canis,
Sic Crocodilus : Quam libet lambe otio,
Noli vereri. At ille : Facerem mehercule,
Nisi esse scirem carnis te cupidum meæ.

FABULA XXVI

VULPIS ET CICONIA

Nulli nocendum; si quis vero læserit,
Mulctandum simili jure, fabella admonet.

Ad cœnam Vulpis dicitur Ciconiam
Prior invitasse, et illi in patena liquidam
Posuisse sorbitionem, quam nullo modo
Gustare esuriens potuerit Ciconia.
Quæ Vulpem quum revocasset, intrito cibo
Plenam lagenam posuit : huic rostrum inserens
Satiatur ipsa, et torquet convivam fame.
Quæ quum lagenæ collum frustra lamberet,
Peregrinam sic locutam volucrem accepimus :
Sua quisque exempla debet æquo animo pati



FABLE XXVII

LE CHIEN, LE TRÉSOR ET LE VAUTOUR

Cette fable peut convenir aux avares et à ceux qui, sortis de très-bas, veulent passer pour riches.

En déterrant des ossements humains, un Chien trouva un trésor : comme il avait outragé les dieux Mânes, la passion des richesses s'empara soudainement de lui, pour le punir de son sacrilége envers la religion des tombeaux. Tout occupé à garder son or, il oublia de manger, et mourut de faim. On dit qu'un Vautour, en déchirant son cadavre, prononça ces paroles : « Tu as mérité ton sort, pour avoir convoité tout à coup des richesses royales, misérable, né dans un carrefour et élevé sur le fumier ! »

FABLE XXVIII

LE RENARD ET L'AIGLE

Si haut que vous soyez, craignez les plus humbles ; car la ruse sert merveilleusement la vengeance.

FABULA XXVII

CANIS, ET THESAURUS, ET VULTURIUS

Hæc res avaris esse conveniens potest,
Et qui humiles nati, dici locupletes student.

Humana effodiens ossa, thesaurum Canis
Invenit, et violarat quia Manes deos,
Injecta est illi divitiarum cupiditas,
Pœnas ut sanctæ religioni penderet.
Itaque aurum dum custodit, oblitus cibi,
Fame est consumptus ; quem stans Vulturius super
Fertur locutus : O Canis, merito jaces,
Qui concupisti subito regales opes,
Trivio conceptus, et educatus stercore.

FABULA XXVIII

VULPIS ET AQUILA

Quamvis sublimes debent humiles metuere,
Vindicta docili quia patet solertiæ.

Un jour l'Aigle déroba les petits du Renard, et les déposa dans son aire, pour servir de nourriture à ses aiglons. La pauvre mère suivit l'oiseau en le conjurant de lui épargner une douleur aussi cruelle. Mais l'Aigle méprisa ses prières, se croyant bien en sûreté où il était. Le Renard alors saisit sur un autel un tison ardent, environna de flammes l'arbre de l'Aigle, s'exposant à sacrifier sa progéniture avec son ennemi. L'Aigle, voulant sauver les siens du péril qui les menaçait, vint en suppliant rendre au Renard ses petits sains et saufs.

FABLE XXIX

L'ÂNE SE MOQUANT DU SANGLIER

La plupart des sots, lorsqu'ils cherchent à plaisanter, blessent par des propos outrageants, et s'attirent de fâcheuses affaires.

L'Ane rencontra le Sanglier : « Bonjour, frère, » lui dit-il. Celui-ci aussitôt, rejetant avec indignation cette civilité, lui demanda pourquoi ce mensonge. L'Ane releva le pied, et lui dit :

Vulpinos catulos Aquila quondam sustulit,
Nidoque posuit pullis, escam ut carperent.
Hanc persecuta mater orare incipit,
Ne tantum miseræ luctum importaret sibi.
Contempsit illa, tuta quippe ipso loco.
Ab ara Vulpis rapuit ardentem facem,
Totamque flammis arborem circumdedit,
Hosti dolorem damno miscens sanguinis.
Aquila ut periclo mortis eriperet suos,
Incolumes natos supplex Vulpi tradidit.

FABULA XXIX

ASINUS IRRIDENS APRUM

Plerumque stulti risum dum captant levem,
Gravi distringunt alios contumelia,
Et sibi nocivum concitant periculum.

Asellus Apro quum fuisset obvius,
Salve, inquit, frater. Ille indignans repudiat
Officium, et quærit, cur sic mentiri velit?
Asinus, demisso pede : Similem si negas



« Si tu nies que je te ressemble, ceci, du moins, ressemble à ton museau. » Le Sanglier voulait le terrasser d'un bond impétueux, mais il se retint, et lui dit : « La vengeance m'est facile, mais je ne veux point me souiller du sang d'un lâche. »

ABLE XXX

LES GRENOUILLES REDOUTANT UN COMBAT DE TAUREAUX

Les petits pâtissent toujours des discordes des grands.

Une Grenouille, en regardant de son marais un combat de Taureaux, s'écria : « Hélas! quel malheur nous menace! » Une de ses compagnes lui demanda pourquoi ces plaintes, puisqu'ils se battaient pour l'empire du troupeau, et que, d'ailleurs, ils vivaient si loin d'elles. « Oui, répondit la Grenouille, ils ont d'autres demeures, ils sont d'une autre espèce; mais le vaincu, chassé du royaume des bois, viendra dans les endroits les plus cachés de nos marais, et nous écrasera impitoyablement sous ses pieds. Ainsi notre sort dépend de leur fureur. »

Tibi me esse, certe simile est hoc rostro tuo.
Aper quum vellet facere generosum impetum,
Repressit iram ; et : Facilis vindicta est mihi;
Sed inquinari nolo ignavo sanguine.

FABULA XXX

RANÆ METUENTES TAURORUM PRŒLIA

Humiles laborant, ubi potentes dissident.

Rana, in palude pugnam Taurorum intuens,
Heu, quanta nobis instat pernicies ! ait.
Interrogata ab alia, cur hoc diceret,
De principatu quum decertarent gregis,
Longeque ab illis degerent vitam boves :
Est statio separata, ac diversum genus ;
Sed pulsus regno nemoris qui profugerit,
Paludis in secreta veniet latibula,
Et proculcatas obteret duro pede ;
Caput ita ad nostrum furor illorum pertinet.

FABLE XXXI

LE MILAN ET LES COLOMBES

En cherchant refuge auprès d'un méchant, on ne trouve qu'une perte certaine.

Les Colombes fuyaient le Milan, et souvent, par leur vol rapide, avaient évité la mort. L'oiseau de proie, cherchant alors quelque stratagème, s'y prit ainsi pour tromper cette race timide : « Pourquoi, leur dit-il, vivre toujours inquiètes, plutôt que de faire une alliance et de me créer votre roi? je vous défendrai de toutes les injures. » Les Colombes le crurent et se livrèrent à lui. Mais, à peine leur maître, il les dévora l'une après l'autre, et ses serres cruelles leur firent sentir son pouvoir. « Nous l'avons mérité, » dit alors une des dernières.

FABULA XXXI

MILVUS ET COLUMBÆ

Qui se committit homini tutandum improbo,
Auxilia dum requirit, exitium invenit.

Columbæ sæpe quum fugissent Milvum,
Et celeritate pennæ vitassent necem,
Consilium raptor vertit ad fallaciam,
Et genus inerme tali decepit dolo :
Quare sollicitum potius ævum ducitis
Quam regem me creatis icto fœdere,
Qua vos ab omni tutas præstem injuria?
Illæ credentes, tradunt sese Milvo;
Qui, regnum adeptus, cœpit vesci singulas,
Et exercere imperium sævis unguibus.
Tunc de reliquis una : Merito plectimur.

LIVRE DEUXIEME

PROLOGUE

Le genre d'Ésope est tout en exemples, et on ne doit y chercher que le but de ses fables : corriger les erreurs des hommes, et exciter en eux une vive émulation. Quelle que soit donc la nature d'un récit, s'il captive, et remplit son objet, il se recommande de lui-même, sans aucun nom d'auteur.

Aussi suivrai-je scrupuleusement les traces du vieillard phrygien ; mais si, pour varier un peu mes narrations, je croyais bon d'ajouter quelques récits, prends-le, Lecteur, en bonne part ; c'est du reste par la brièveté que je veux acheter ton indulgence; et, pour n'être pas diffus en la réclamant, écoute pourquoi on doit refuser aux gens avides, et donner aux modérés ce qu'ils n'ont point demandé.

LIBER SECUNDUS

PROLOGUS

Exemplis continetur Æsopi genus;
Nec aliud quidquam per fabellas quæritur,
Quam corrigatur error ut mortalium,
Acuatque sese diligens industria.
Quicunque fuerit ergo narrantis jocus,
Dum capiat aurem, et servet propositum suum,
Re commendatur, non auctoris nomine.
Equidem omni cura morem servabo senis,
Sed si libuerit aliquid interponere,
Dictorum sensus ut delectet varietas,
Bonas in partes, Lector, accipias velim.
Ita, si rependet illam brevitas gratiam.
Cujus verbosa ne sit commendatio,
Attende, cur negare cupidis debeas,
Modestis etiam offerre, quod non petierint.

FABLE PREMIÈRE

LE JEUNE TAUREAU, LE LION ET LE BRACONNIER

Un Lion tenait sous ses griffes un jeune Taureau terrassé. Un Braconnier survint, qui réclame une part. Le lion lui dit : « Je te la donnerais, si tu n'avais l'habitude de prendre ; » et il repoussa ainsi le coquin. Le hasard conduisit au même endroit un paisible voyageur, qui, à la vue du fier animal, recula et voulut fuir. Le Lion lui dit avec douceur : « Ne crains rien, et prends hardiment la part due à ta modération. » Il partage alors la proie, et, pour laisser approcher le voyageur, se retire dans la forêt.

Admirable exemple et digne d'éloges ! Et cependant l'avidité s'enrichit, et la modération reste pauvre.

FABLE II

L'HOMME TOUT A COUP DEVENU CHAUVE

Aimant, aimés, les hommes sont toujours la dupe des femmes : il en est maint exemple.

FABULA PRIMA

JUVENCUS, LEO ET PRÆDATOR

Super Juvencum stabat dejectum Leo.
Prædator intervenit, partem postulans :
Darem, inquit, nisi soleres per te sumere :
Et improbum rejecit. Forte innoxius
Viator est deductus in eumdem locum,
Feroque viso retulit retro pedem.
Cui placidus ille : Non est quod timeas, ait,
Et, quæ debetur pars tuæ modestiæ,
Audacter tolle. Tunc, diviso tergore,
Silvas petivit, homini ut accessum daret.

Exemplum egregium prorsus et laudabile ;
Verum est aviditas dives, et pauper pudor.

FABULA II

REPENTE CALVUS

A feminis utcunque spoliari viros,
Ament, amentur, nempe exemplis discimu



Une femme très-adroite, cachant ses années par la toilette, captivait un homme de moyen âge. Une autre, jeune et belle, avait aussi pris son cœur. Toutes deux, voulant le mettre à l'unisson de leur âge, se mirent à choisir ses cheveux et à les arracher. Notre homme croyait qu'on arrangeait sa chevelure, mais tout à coup il se trouva chauve : car la jeune avait enlevé tous les blancs, et la vieille tous les noirs.

FABLE III

L'HOMME ET LE CHIEN

Un homme, mordu par un Chien furieux, jeta au méchant animal un morceau de pain rougi dans son sang : il avait ouï dire que c'était le remède pour ce genre de blessure. « N'allez pas faire cela devant d'autres chiens, lui dit Ésope, car ils nous dévoreraient tout vivants, s'ils voyaient de quel prix on paye leurs fautes. »

Le succès des méchants encourage bien des gens.

Ætatis mediæ quemdam mulier non rudis
Tenebat, annos celans elegantia :
Animosque ejusdem pulchra juvenis ceperat.
Ambæ, videri dum volunt illi pares,
Capillos homini legere cœpere invicem.
Quum se putaret fingi cura mulierum,
Calvus repente factus est : nam funditus
Canos puella, nigros anus evellerat.

FABULA III

HOMO ET CANIS

Laceratus quidam morsu vehementis Canis,
Tinctum cruore panem misit malefico,
Audierat esse quod remedium vulneris.
Tunc sic Æsopus : Noli coram pluribus
Hoc facere canibus, ne nos vivos devorent,
Quum scierint esse tale culpæ præmium.

Successus improborum plures allicit.

FABLE IV

L'AIGLE, LA CHATTE ET LA LAIE

Un Aigle avait placé son aire sur un chêne élevé; une Chatte, ayant trouvé un creux au milieu de l'arbre, y avait fait ses petits; et la Laie, habitante des bois, avait mis au bas sa portée. Mais cette société, formée par le hasard, fut bientôt dissoute par l'astuce criminelle de la Chatte. Elle grimpe chez l'Aigle, et lui dit: « On prépare votre mort, et peut-être, hélas! aussi la mienne. Voyez-vous tous les jours fouir à nos pieds cette maudite Laie? elle veut déraciner le chêne, pour renverser l'arbre et dévorer alors à son aise tous nos nourrissons. » Lorsqu'elle a bien semé l'épouvante et la terreur, elle descend doucement à la bauge de la Laie: « Votre famille court un grand danger, lui dit-elle; car, à peine irez-vous chercher pâture avec votre petite bande, que l'Aigle fondra pour vous ravir vos marcassins. » Ayant aussi répandu l'effroi dans ce lieu, la fourbe regagne son trou, où elle est en sûreté; elle s'en esquive la nuit sans bruit pour aller se repaître,

FABULA IV

AQUILA, FELES, APER

Aquila in sublimi quercu nidum fecerat:
Feles, cavernam nacta, in media pepeiat:
Sus nemoricultrix fetum ad imam posuerat.
Tum fortuitum Feles contubernium
Fraude et scelesta sic evertit malitia.
Ad nidum scandit volucris: Pernicies, ait,
Tibi paratur, forsan et miseræ mihi.
Nam fodere terram quod vides quotidie
Aprum insidiosum, quercum vult evertere,
Ut nostram in plano faciie progeniem opprimat.
Terrore offuso et perturbatis sensibus,
Derepit ad cubile setosæ Suis:
Magno, inquit, in periculo sunt nati tui;
Nam simul exieris pastum cum tenero grege,
Aquila est parata rapere porcellos tibi.
Hunc quoque timore postquam complevit locum,
Dolosa tuto condidit sese cavo;
Inde evagata noctu suspenso pede,



elle et ses petits; le jour, elle feint l'inquiétude et la crainte. L'Aigle, craignant la chute de l'arbre, ne le quitta point; la Laie, voulant éviter une irruption, ne sortit pas. Qu'arriva-t-il? Eux et leurs petits moururent de faim, et la Chatte et les petits chats eurent large proie.

La sotte crédulité peut apprendre par cet exemple combien de maux cause souvent une langue traîtresse.

FABLE V

TIBÈRE A UN ESCLAVE DU PALAIS

Il y a dans Rome une race de gens empressés, toujours en course, affairés sans cause, essoufflés sans motif; ne faisant rien en faisant beaucoup, et aussi à charge à eux-mêmes qu'insupportables à tous. Je voudrais bien, si c'était chose possible, les corriger par ce récit véridique : écoutez, car il en vaut la peine.

Tibère en se rendant à Naples, s'arrêta dans son palais de Mi-

Ubi esca se replevit et prolem suam,
Pavorem simulans prospicit toto die.
Ruinam metuens Aquila ramis desidet;
Aper, rapinam vitans, non prodit foras.
Quid multa? inedia sunt consumpti cum suis,
Felique et catulis largam præbuerunt dapem.

Quantum homo bilinguis sæpe concinnet mali,
Documentum habere stulta credulitas potest.

FABULA V

CÆSAR AD ATRIENSEM

Est ardelionum quædam Romæ natio,
Trepide concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Sibi molesta et aliis odiosissima :
Hanc emendare, si tamen possum, volo
Vera fabella : pretium est operæ attendere.

Cæsar Tiberius quum petens Neapolim
In Misenensem villam venisset suam.

sène, villa bâtie par Lucullus sur le sommet de la montagne, d'où l'on voit à ses pieds la mer de Toscane, et, dans le lointain, la mer de Sicile. Comme un de ces esclaves officieux, la tunique relevée par une écharpe de lin d'Égypte aux franges tombantes, vit le prince se promener dans les superbes jardins, il prit un arrosoir de bois, et jeta de l'eau dans les allées poudreuses, faisant parade d'un si grand service. On se moqua de lui. Ensuite, gagnant au plus court, il reparaît dans une autre allée, et en abat la poussière. César reconnut notre homme et, comprit : « Approche, » lui dit-il. Aussitôt l'esclave d'accourir, transporté d'espérance et de joie, se figurant recevoir je ne sais quelle récompense. Alors l'empereur, déposant sa majestueuse gravité, lui dit en riant : « Tu as fait là peu de chose, et ta peine est perdue; car je ne donne pas des soufflets à si bon marché. »

FABLE VI

L'AIGLE, LA CORNEILLE ET LA TORTUE

Contre les puissants on n'est jamais assez protégé, nous ne sau-

Quæ monte summo posita Luculli manu,
Prospectat Siculum, et despicit Tuscum mare;
Ex alticinctis unus atriensibus,
Cui tunica ab humeris linteo Pelusio
Erat destricta, cirris dependentibus,
Perambulante læta Domino viridia,
Alveolo cœpit ligneo conspergere
Humum æstuantem, come officium jactitans:
Sed derideretur. Inde notis flexibus
Præcurrit alium in xystum, sedans pulverem.
Agnoscit hominem Cæsar, remque intelligit.
Heus, inquit Dominus. Ille enimvero adsilit,
Id ut putavit esse nescio quid boni,
Donationis alacer certæ gaudio.
Tum sic jocata est tanti majestas Ducis :
Non multum egisti, et opera nequidquam perit
Multo majoris alapæ mecum veneunt.

FABULA VI

AQUILA, CORNIX ET TESTUDO

Contra potentes nemo est munitus satis;

rions avoir trop de moyens de défense : mais, qu'un méchant leur donne encore des conseils, la force et la malice renversent tout ce qu'elles attaquent.

Un Aigle enlevait en l'air une Tortue, qui, cachée sous sa maison d'écaille, ne courait aucun danger. Une Corneille survint, et, en voltigeant autour de l'Aigle, lui dit : « Vous tenez dans vos serres une proie excellente ; mais si je ne vous montre ce qu'il faut en faire, vous vous fatiguerez inutilement de ce lourd fardeau. » L'Aigle promet une part de la prise : la Corneille alors l'engage à laisser tomber du haut des airs la Tortue sur un rocher, pour briser sa dure écaille, il leur sera facile alors de s'en rassasier. L'Aigle, persuadé par de si bons avis, obéit, et partagea ensuite libéralement avec sa conseillère. Ainsi celle que protégeait tant la nature, trop faible contre deux, périt misérablement.

FABLE VII

LES DEUX MULETS ET LES VOLEURS

Deux Mulets cheminaient lourdement chargés, l'un portait l'ar-

Si vero accessit consiliator maleficus,
Vis et nequitia quidquid oppugnant, ruit.

Aquila in sublime sustulit Testudinem :
Quæ quum abdidisset cornea corpus domo,
Nec ullo pacto lædi posset condita,
Venit per auras Cornix, et propter volans :
Opimam sane prædam rapuisti unguibus,
Sed, nisi monstraro, quid sit faciendum tibi,
Gravi nequidquam te lassabit pondere.
Promissa parte, suadet, ut scopulum super
Altis ab astris duram illidat corticem,
Qua comminuta facile vescatur cibo.
Inducta verbis Aquila monitis paruit,
Simul et magistræ large divisit dapem.
Sic tuta quæ naturæ fuerat munere,
Impar duabus occidit tristi nece.

FABULA VII

MULI ET LATRONES

Muli gravati sarcinis ibant duo.

gent du fisc dans ses paniers, l'autre des sacs gonflés d'orge. Le premier, fier de son fardeau, marche la tête haute, et fait fièrement sonner sa sonnette; son compagnon le suit d'un pas tranquille et modeste. Soudain des voleurs sortent d'une embuscade, et, dans la lutte, massacrent le premier Mulet, volent l'argent et dédaignent l'orge. Le Mulet pillé déplorait son infortune; l'autre lui dit : « Ils m'ont méprisé, et je m'en réjouis; car je n'ai rien perdu, et n'ai point de blessure. »

Cette fable prouve que l'obscurité, protége; tandis que les richesses exposent au danger.

FABLE VIII

LE CERF ET LES BŒUFS

Forcé dans les retraites profondes de la forêt, et aveuglé par la crainte, un Cerf, pour fuir la mort qui le menaçait, gagna une ferme voisine, et se cacha dans une étable qui s'offrit à lui. Un Bœuf le vit et lui dit : « Malheureux! tu cours à ta perte, en

Unus ferebat fiscos cum pecunia;
Alter tumentes multo saccos hordeo.
Ille, onere dives, celsa cervice eminet,
Clarumque collo jactat tintinnabulum;
Comes quieto sequitur et placido gradu.
Subito latrones ex insidiis advolant,
Interque cædem ferro Mulum tunsitant,
Diripiunt nummos, negligunt vile hordeum.
Spoliatus igitur casus quum fleret suos:
Equidem, inquit alter, me contemptum gaudeo;
Nam nihil amisi, nec sum læsus vulnere.

Hoc argumento tuta est hominum tenuitas
Magnæ periclo sunt opes obnoxiæ.

FABULA VIII

CERVUS ET BOVES

Cervus, nemorosis excitatus latibulis,
Ut venatorum fugeret instantem necem,
Cæco timore proximam villam petit,
Et opportuno se bubuli condidit.
Hic Bos latenti : Quidnam voluisti tibi,



cherchant un refuge sous le toit des hommes. — Ayez pitié de moi, répondit le Cerf suppliant; à la première occasion, je reprendrai ma course.» La nuit vient et succède au jour; le bouvier apporte le feuillage, mais sans voir le Cerf. Les paysans vont et viennent, et nul ne l'aperçoit. Le fermier lui-même passe, et ne se doute de rien. Le Cerf alors, plein de joie, remercie déjà les Bœufs de leur discrétion et de l'hospitalité qu'ils lui ont donnée si à propos. «Nous désirons que tu te sauves, lui dit l'un d'eux; mais si l'homme aux cent yeux arrive, ta vie court un grand danger.» Comme il parlait encore, le maître lui-même sort de souper. Il avait récemment trouvé ses Bœufs en mauvais état, et dit en visitant les râteliers : « Pourquoi si peu de feuillage? La litière n'est point faite? Oter ces toiles d'araignées, est-ce un si grand travail? En faisant sa revue, il aperçoit la haute ramure du Cerf. Il appelle aussitôt ses valets, et fait tuer et emporter l'animal.

Cette fable prouve que, dans ses affaires, nul ne voit plus clair que le maître.

Infelix, ultro qui ad necem cucurreris,
Hominumque tecto spiritum commiseris?
At ille supplex : Vos modo, inquit, parcite;
Occasione rursus erumpam data.
Spatium diei noctis excipiunt vices.
Frondem bubulcus affert, nec ideo videt.
Eunt subinde et redeunt omnes rustici;
Nemo animadvertit : transit etiam villicus,
Nec ille quidquam sentit. Tum gaudens ferus
Bobus quietis agere cœpit gratias,
Hospitium adverso quod præstiterint tempore.
Respondit unus : Salvum te cupimus quidem;
Sed ille, qui oculos centum habet, si venerit,
Magno in periculo vita vertetur tua.
Hæc inter ipse dominus a cœna redit;
Et quia corruptos viderat nuper Boves,
Accedit ad præsepe : Cur frondis parum est?
Stramenta desunt? Tollere hæc aranea
Quantum est laboris? Dum scrutatur singula,
Cervi quoque alta conspicatur cornua.
Quem convocata jubet occidi familia
Prædamque tollit.
Hæc significat fabula,
Dominum videre plurimum in rebus suis.

ÉPILOGUE

Les Athéniens érigèrent une statue au génie d'Ésope, et placèrent un esclave sur un piédestal immortel, pour montrer que le chemin des honneurs est ouvert à tous les hommes, et que la gloire récompense le mérite et non la naissance. Un autre m'avait devancé; je n'ai pu être le premier dans ce genre; j'ai voulu du moins qu'il n'y fût pas le seul, et cela par émulation, sans aucune envie.

Si l'Italie accueille mon ouvrage, elle aura plus d'écrivains à opposer à la Grèce; mais, si la critique jalouse s'y attache, elle ne m'ôtera pas du moins le sentiment de mon mérite.

Que mon travail parvienne jusqu'à vous, que ces fables vous paraissent ingénieuses, et ce bonheur fera taire mes plaintes. Si, au contraire, cet ouvrage instructif ne rencontre que ces petits esprits qu'engendre la nature dans ses mauvais jours, et qui ne peuvent que censurer ce qui est au-dessus d'eux, je supporterai

EPILOGUS

Æsopi ingenio statuam posuere Attici,
Servumque collocarunt æterna in basi :
Patere honoris scirent ut cunctis viam,
Nec generi tribui, sed virtuti, gloriam.
Quoniam occuparat alter, ne primus forem,
Ne solus esset, studui; quod superfuit.
Nec hæc invidia, verum est æmulatio.

Quod si labori faverit Latium meo,
Plures habebit, quos opponat Græciæ.
Si livor obtrectare curam voluerit,
Non tamen eripiet laudis conscientiam.

Si nostrum studium ad aures pervenit tuas,
Et arte fictas animus sentit fabulas,
Omnem querelam submovet felicitas.
Sin autem doctus illis occurrit labor,
Sinistra quos in lucem natura extulit,
Nec quidquam possunt nisi meliores carpere,

avec un cœur résigné ma fatale destinée, jusqu'à ce que la fortune rougisse de son injustice.

Fatale exitium corde durato feram,
Donec fortunam criminis pudeat sui.

LIVRE TROISIÈME

PROLOGUE

PHÈDRE A EUTYCHE

Si vous voulez, mon cher Eutyche, lire le petit ouvrage de Phèdre, il faut un moment oublier les affaires; votre esprit, libre alors, pourra goûter le charme de la poésie. — Mais, me direz-vous, ton mérite n'est pas tel, qu'il me faille perdre un seul des moments dûs à mes travaux. — En ce cas, que vos mains ne touchent point à ce livre, il ne saurait convenir à un esprit préoccupé. — Il viendra, répondrez-vous peut-être, quelques jours de fêtes, qui, en me donnant la liberté, m'appelleront à l'étude. — Mais, je vous le demande, lirez-vous ces bagatelles au lieu de vaquer à vos affaires, de visiter vos amis, d'être tout entier à

LIBER TERTIUS

PROLOGUS

PHÆDRUS AD EUTYCHUM

Phædri libellos legere si desideras,
Vaces, oportet, Eutyche, a negotiis,
Ut liber animus sentiat vim carminis.
Verum, inquis, tanti non est ingenium tuum,
Momentum ut horæ pereat officiis meis.
Non ergo causa est, manibus id tangi tuis,
Quod occupatis auribus non convenit.
Fortasse dices : Aliquæ venient feriæ,
Quæ me soluto pectore ad studium vocent.
Legesne, quæso, potius viles nænias,
Impendas curam quam rei domesticæ,
Reddas amicis tempora, uxori vaces,

votre femme, de détendre votre esprit, de reposer votre corps, pour reprendre avec plus de vigueur vos occupations ordinaires?

Il faut changer de plan et de manière de vivre, si vous songez à pénétrer dans le sanctuaire des Muses. Quant à moi, ma mère me mit au jour sur le sommet du Piérius, où Mnémosyne, neuf fois féconde, avait donné à Jupiter Tonnant les protectrices des arts. Quoique je sois né presque au sein de leur école, que j'aie étouffé dans mon âme toute ambition de fortune, et que j'aie obtenu des succès marquants, les Muses ne me reçoivent encore qu'avec dédain. Qu'arrivera-t-il donc à celui qui s'épuise en veilles pour amonceler des trésors, préférant une douce opulence à de doctes travaux? Après tout, advienne que pourra, comme disait Sinon, quand on le conduisit devant le roi de Pergame; je vais donner un troisième livre écrit dans le style d'Ésope et je le dédie à vos talents et à votre mérite. Si vous le lisez, je me réjouirai; sinon, la postérité y trouvera certainement quelque plaisir.

Maintenant, je dirai en peu de mots pourquoi on imagina l'apo-

Animum relaxes, otium des corpori,
Ut assuetam fortius præstes vicem?

Mutandum tibi propositum est et vitæ genus,
Intrare si Musarum limen cogitas.
Ego, quem Pierio mater enixa est jugo,
In quo tonanti sancta Mnemosyne Jovi,
Fecunda novies, artium peperit Chorum;
Quamvis in ipsa natus sim pæne schola,
Curamque habendi penitus corde eraserim,
Et laude multa vitam in hanc incubuerim,
Fastidiose tamen in cœtum recipior.
Quid credis illi accidere, qui magnas opes
Exaggerare quærit omni vigilia,
Docto labori dulce præponens lucrum?
Sed jam, quodcunque fuerit (ut dixit Sinon,
Ad regem quum Dardaniæ perductus foret),
Librum exarabo tertium Æsopi stylo,
Honori et meritis dedicans illum tuis.
Quem si leges, lætabor; sin autem minus,
Habebunt certe, quo se oblectent posteri.

Nunc fabularum cur sit inventum genus,

logue. La servitude, entourée de dangers, ne pouvant exprimer ses pensées, transporta ses sentiments dans les fables, et déjoua la malveillance par d'ingénieuses fictions. J'ai fait une large route du sentier d'Ésope; et, en cherchant des sujets dans les malheurs que j'ai éprouvés, j'ai écrit plus de fables qu'il n'en avait laissé, et j'ai même traité plusieurs sujets pour mon malheur. Si j'avais eu un autre accusateur, un autre témoin, un autre juge que Séjan, j'avouerais avoir mérité tant d'infortunes, et je ne chercherais pas de tels remèdes à ma douleur.

Celui qui, s'égarant en de vains soupçons, s'appliquera à lui seul ce que j'ai écrit pour tous, trahira bien sottement le fond de sa conscience. Toutefois, je veux d'avance m'excuser auprès de lui; car je désire, non signaler des vices particuliers, mais retracer en général les mœurs et la vie humaine. Peut-être me dira-t-on que la tâche est lourde. Mais si Ésope le Phrygien et le Scythe Anacharsis se sont immortalisés par leur génie, pourquoi, moi, qui tiens de plus près à la Grèce savante, abandonnerais-je dans un lâche repos, la gloire de ma patrie? La Thrace compte aussi ses

Brevi docebo. Servitus obnoxia,
Quia, quæ volebat, non audebat dicere,
Affectus proprios in fabellas transtulit,
Calumniamque fictis elusit jocis.
Ego illius pro semita feci viam,
Et cogitavi plura, quam reliquerat,
In calamitatem deligens quædam meam.
Quod si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, judex alius denique,
Dignum faterer esse me tantis malis,
Nec his dolorem delenirem remediis.

Suspicione si quis errabit sua,
Et rapiet ad se, quod erit commune omnium,
Stulte nudabit animi conscientiam.
Huic excusatum me velim nihilominus :
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verum ipsam vitam et mores hominum ostendere.
Rem me professum dicet fors aliquis gravem.
Si Phryx Æsopus potuit, si Anacharsis Scytha
Æternam famam condere ingenio suo :
Ego, litteratæ qui sum propior Græciæ,
Cur somno inerti deseram patriæ decus,
Threissa quum gens numeret auctores suos,

écrivains; Apollon ne fut-il pas le père de Linus? une Muse la mère d'Orphée, celui dont la lyre harmonieuse émut les rochers, dompta les bêtes féroces, arrêta le cours impétueux de l'Hèbre? Arrière donc, pâle Envie! car tu gémirais en vain de la gloire éclatante qui m'est réservée.

Je vous ai prié de me lire; mais je vous demande un jugement sincère et digne de votre impartialité.

FABLE PREMIÈRE

LA VIEILLE FEMME A UNE AMPHORE

Une vieille femme aperçut à terre une amphore entièrement vidée. La lie du Falerne qu'avait contenu le noble vase répandait encore au loin une odeur agréable. Après l'avoir flairé avec une avide sensualité : « Ah! quel doux parfum! s'écria-t-elle; quelles bonnes choses tu devais contenir à en juger par ce qui reste! »

Que signifie cette fable? le dira qui m'aura connu.

Linoque Apollo sit parens, Musa Orpheo,
Qui saxa cantu movit, et domuit feras,
Hebrique tenuit impetus dulci mora?
Ergo hinc abesto Livor : ne frustra gemas,
Quoniam sollemnis mihi debetur gloria.

Induxi te ad legendum : sincerum mihi
Candore noto reddas judicium peto.

FABULA PRIMA

ANUS AD AMPHORAM

Anus jacere vidit epotam amphoram,
Adhuc, Falerna fæce, e testa nobili
Odorem quæ jucundum late spargeret.
Hunc postquam totis avida traxit naribus:
O suavis anima! quale in te dicam bonum
Antehac fuisse, tales quum sint reliquiæ?

Hoc quo pertineat, dicet, qui me noverit.

FABLE II

LA PANTHÈRE ET LES BERGERS

Ceux que l'on offense rendent ordinairement la pareille.

Un jour, une Panthère imprudente tomba dans une fosse. Des paysans l'aperçurent; les uns l'accablent à coups de bâton, les autres à coups de pierres; mais quelques-uns, pris de pitié, et pensant qu'elle mourrait sans en recevoir davantage, lui jetèrent du pain pour prolonger un peu sa vie. La nuit vient et tous s'en vont avec sécurité, croyant bien la trouver morte le lendemain. Mais la Panthère, ayant repris ses forces, d'un bond léger s'élança hors de la fosse, et regagna promptement sa tanière. Peu de jours après, elle arrive, égorge les brebis, tue les bergers; rien n'échappe à sa rage impétueuse. Alors les villageois qui l'avaient épargnée, tremblant pour eux-mêmes, viennent lui livrer leurs troupeaux pour racheter leur vie : « Je me souviens, dit-elle, de ceux qui m'ont jeté des pierres et de ceux qui m'ont

FABULA II

PANTHERA ET PASTORES

Solet a despectis par referri gratia.

Panthera imprudens olim in foveam decidit.
Videre agrestes : alii fustes congerunt,
Alii onerant saxis : quidam contra, miseriti,
Perituræ quippe, quamvis nemo læderet,
Misere panem, ut sustineret spiritum.
Nox insecuta est : abeunt securi domum,
Quasi inventuri mortuam postridie.
At illa, vires ut refecit languidas,
Veloci saltu fovea sese liberat,
Et in cubile concito properat gradu.
Paucis diebus interpositis provolat,
Pecus trucidat, ipsos pastores necat,
Et, cuncta vastans, sævit irato impetu.
Tum sibi timentes, qui feræ pepercerant,
Damnum haud recusant, tantum pro vita rogant.
At illa : Memini, quis me saxo petierit ;

donné du pain; ne craignez donc rien, je ne reviens en ennemie que contre ceux qui m'ont frappée. »

FABLE III

ÉSOPE ET LE PAYSAN

Un homme d'expérience en sait plus long qu'un devin. C'est un proverbe; d'où vient-il? on ne le dit pas. Ma fable, la première, va l'apprendre.

Un fermier avait des brebis qui lui donnaient des agneaux à tête humaine. Épouvanté d'une monstruosité pareille, il court tout affligé consulter les devins. L'un répond que la vie du maître est menacée, et qu'il faut conjurer le péril par une victime. L'autre assure au fermier que sa femme lui est infidèle, et que cela signifie l'illégitimité des enfants; mais qu'un sacrifice important peut tout expier. Enfin, tous diffèrent d'opinion et ne font qu'aggraver le souci du paysan. Ésope, vieillard plein de finesse et de sagacité, et que la nature ne put jamais tromper, se trouvait là par

Quis panem dederit : vos timere absistite :
Illis revertor hostis, qui me læserunt.

FABULA III

ÆSOPUS ET RUSTICUS

Usu peritus hariolo velocior
Vulgo esse fertur; causa sed non dicitur :
Notescet quæ nunc primum fabella mea.

Habenti cuidam pecora pepererunt oves
Agnos humano capite. Monstro exterritus,
Ad consulendos currit mœrens hariolos.
Hic pertinere ad domini respondet caput,
Et avertendum victima periculum.
Ille autem affirmat conjugem esse adulteram,
Et insitivos significari liberos :
Sed expiari posse majori hostia.
Quid multa? variis dissident sententiis,
Hominisque curam cura majore aggravant.
Æsopus ibi stans, naris emunctæ senex,
Natura nunquam verba cui potuit dare :

hasard : « Villageois, lui dit-il, si tu veux faire cesser ce prodige, donne des femmes à tes bergers. »

FABLE IV

LA FIGURE DU SINGE

Parmi des viandes et d'autres comestibles, un passant vit un Singe à l'étal d'un Boucher. Il demanda quel goût cette bête pouvait avoir. Le Boucher lui répondit en riant : « Telle est la figure, tel est le goût. »

Cette réponse me semble plus plaisante que juste; car j'ai vu souvent des hommes beaux être fort méchants, et d'autres, avec une figure affreuse, avoir un cœur excellent.

FABLE V

ÉSOPE ET LE MAUVAIS PLAISANT

Un succès conduit bien des gens à leur perte.

Un mauvais plaisant jeta une pierre à Ésope : « Bien, très-

Si procurare vis ostentum, Rustice,
Uxores, inquit, da tuis pastoribus.

FABULA IV

SIMII CAPUT

Pendere ad Lanium quidam vidit Simium
Inter reliquas merces atque opsonia;
Quæsivit, quidnam saperet? Tum Lanius jocans:
Quale, inquit, caput est, talis præstatur sapor.

Ridicule magis hoc dictum quam, vere, æstimo;
Quando et formosos sæpe inveni pessimos,
Et turpi facie multos cognovi optimos.

FABULA V

ÆSOPUS ET PETULANS

Successus ad perniciem multos devocat.

Æsopo quidam Petulans lapidem impegerat.

bien, » dit celui-ci ; puis, il donna un as, en ajoutant : Par Hercule ! je n'ai plus rien ; mais je vais te montrer qui peut te donner plus. Voici un homme puissant et riche qui vient de ce côté ; jette-lui aussi une pierre, et tu seras dignement récompensé. » Notre sot, persuadé, suivit ce conseil ; mais son impudente audace n'eut pas le même succès : car on le prit, et on le mit en croix pour sa peine.

FABLE VI

LA MOUCHE ET LA MULE

Une Mouche se posa sur un timon, et, gourmandant la Mule : « Paresseuse, lui dit-elle, ne peux-tu aller plus vite? marche, ou je te perce le cou avec mon dard. » La Mule lui répondit : « Je ne m'émeus point de tes paroles ; mais je crains l'homme assis sur le siége de devant, et qui, armé d'un fouet flexible, me gouverne sous le joug et retient par le frein ma bouche écumante. Laisse donc là ta frivole arrogance ; car je sais quand il faut m'arrêter, et quand je dois courir. »

Tanto, inquit, melior. Assem deinde illi dedit,
Sic prosecutus : Plus non habeo mehercule,
Sed unde accipere possis, monstrabo tibi.
Venit ecce dives et potens ; huic similiter
Impinge lapidem, et dignum accipies præmium.
Persuasus ille, fecit quod monitus fuit ;
Sed spes fefellit impudentem audaciam :
Comprensus namque pœnas persolvit cruce.

FABULA VI

MUSCA ET MULA

Musca in temone sedit, et Mulam increpans .
Quam tarda es ! inquit ; non vis citius progredi?
Vide, ne dolone collum compungam tibi.
Respondit illa : Verbis non moveor tuis ;
Sed istum timeo, sella qui prima sedens
Jugum flagello temperat lento meum,
Et ora frenis continet spumantibus.
Quapropter aufer frivolam insolentiam :
Namque, ubi strigandum, et ubi currendum sit, scio.

Cette fable peut servir à tourner en ridicule ceux qui prodiguent d'impuissantes menaces.

FABLE VII

LE CHIEN ET LE LOUP

Je dirai en peu de mots combien la liberté est douce.

Un Loup d'une maigreur excessive rencontra un chien gros et replet. Après un salut, ils s'arrêtèrent : « D'où vient, dit le Loup, que ton poil est si brillant? où te nourris-tu, pour avoir un si bel embonpoint? moi, qui suis bien plus fort, je meurs de faim. — Ce bonheur sera le tien, répondit le Chien avec franchise, si tu peux rendre au maître les mêmes services que moi. — Quels sont-ils? — Garder la porte, et, la nuit, défendre la maison contre les voleurs. — Me voilà tout prêt : car maintenant j'ai à souffrir la neige, la pluie, et je traîne au fond des bois une vie misérable. Qu'il me sera plus facile de vivre à l'abri sous un toit, et de trouver un bon dîner sans me donner de mal! — Viens donc

Hac derideri fabula merito potest,
Qui sine virtute vanas exercet minas.

FABULA VII

CANIS ET LUPUS

Quam dulcis sit libertas, breviter proloquar.

Cani perpasto macie confectus Lupus
Forte occurrit : salutantes dein invicem
Ut restiterunt : Unde sic, quæso, nites?
Aut quo cibo fecisti tantum corporis?
Ego, qui sum longe fortior, pereo fame.
Canis simpliciter : Eadem est conditio tibi,
Præstare domino si par officium potes.
Quod? inquit ille. Custos ut sis liminis,
A furibus tuearis et noctu domum.
Ego vero sum paratus : nunc patior nives
Imbresque, in silvis asperam vitam trahens
Quanto est facilius mihi, sub tecto vivere,
Et otiosum largo satiari cibo?
Veni ergo mecum. Dum procedunt, adspicl

avec moi. » Chemin faisant, le Loup voit le cou du Chien pelé par l'effet de la chaîne. « Qu'est cela, ami? — Rien. — Dis-le-moi, je te prie. — Comme on me trouve vif, on m'attache pendant le jour pour que je dorme quand luit le soleil, et que je puisse veiller dès que vient la nuit; le soir, on m'ôte ma chaîne, et je cours où je veux. On m'apporte du pain, mon maître me donne des os de sa table, les valets me jettent quelques bons morceaux, et me laissent leur soupe dont ils ne se soucient guère. Ainsi, sans travailler, je me remplis le ventre. — Mais, dis-moi, si tu veux sortir, le peux-tu? — Pas tout à fait. — Jouis donc, mon ami, des douceurs que tu me vantes; quant à moi, je ne changerais pas ma liberté contre une couronne. »

FABLE VIII

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Averti par cet exemple, examinez-vous souvent.

Un homme avait une fille des plus laides, et un fils d'une figure remarquable. Ces enfants, jouant un jour ensemble, aperçurent

Lupus a catena collum detritum cani.
Unde hoc, amice? Nihil est. Dic, quæso, tamen.
Quia videor acer, alligant me interdiu,
Luce ut quiescam, et vigilem nox quum venerit:
Crepusculo solutus, qua visum est, vagor.
Affertur ultro panis; de mensa sua
Dat ossa dominus; frusta jactat familia,
Et quod fastidit quisque, pulmentarium.
Sic sine labore venter impletur meus.
Age, si quo abire est animus, est licentia?
Non plane est, inquit. Fruere, quæ laudas, Canis;
Regnare nolo, liber ut non sim mihi.

FABULA VIII

FRATER ET SOROR

Præcepto monitus, sæpe te considera.

Habebat quidam filiam turpissimam,
Idemque insignem pulchra facie filium.

par hasard un miroir posé sur la chaise de leur mère. Le jeune garçon vante sa beauté. Sa Sœur, à cet accès de vanité, se met en colère et prend tout ce badinage pour une injure. Pour le mortifier à son tour, elle court vers son père, et fait, la jalouse, un crime à son jeune Frère d'avoir touché, lui homme, un meuble de femme. Le père les prit tous deux dans ses bras, et, partageant également ses caresses et ses baisers. « Je veux, leur dit-il, que tous les jours vous vous serviez de ce miroir : toi, pour que les vices du cœur ne ternissent pas ta beauté ; et toi, ma fille, pour que tes bonnes qualités rachètent les torts de la nature. »

FABLE IX

SOCRATE A SES AMIS

Le nom d'ami est commun, mais l'amitié rare.

Socrate se faisait bâtir une petite maison (j'envie sa mort au prix de sa renommée, et je pardonne à l'envie si l'on absout ma

Hi speculum, in cathedra matris ut positum fuit,
Pueriliter ludentes, forte inspexerant.
Hic se formosum jactat; illa irascitur,
Nec gloriantis sustinet Fratris jocos,
Accipiens, quid enim? cuncta in contumeliam.
Ergo ad patrem decurrit, læsura invicem,
Magnaque invidia criminatur filium,
Vir natus, quod rem feminarum tetigerit.
Amplexus ille utrumque, et carpens oscula,
Dulcemque in ambos caritatem partiens :
Quotidie, inquit, speculo vos uti volo;
Tu formam ne corrumpas nequitiæ malis:
Tu faciem ut istam moribus vincas bonis.

FABULA IX

SOCRATES AD AMICOS

Vulgare amici nomen, sed rara est fides.

Quum parvas ædes sibi fundasset Socrates,
Cujus non fugio mortem, si famam adsequar,
Et cedo invidiæ, dummodo absolvar cinis;



cendre). Je ne sais qui du peuple s'écria : Se peut-il qu'un tel homme se donne une maison si petite? « Plût au ciel, répondit Socrate, que je la remplisse de vrais amis! »

FABLE X

HISTOIRE ARRIVÉE SOUS LE RÈGNE D'AUGUSTE

La crédulité et l'incrédulité sont également dangereuses. Je vais en peu de mots montrer ces défauts.

Hippolyte périt, parce qu'on crut sa belle-mère; Troie succomba, parce qu'on ne crut point Cassandre. Il faut donc chercher scrupuleusement la vérité, ne point juger sottement et à tort. Mais, laissant des traditions presque fabuleuses, je vais vous rapporter un fait de nos jours.

Un mari, qui chérissait tendrement sa femme, se disposait à faire prendre la robe virile à son fils. Son affranchi, espérant se substituer à l'héritier légitime, tira son patron à l'écart, lui dé-

E populo sic nescio quis, ut fieri solet :
Quæso, tam angustam, talis vir, ponis domum?
Utinam, inquit, veris hanc amicis impleam!

FABULA X

RES GESTA SUB AUGUSTO

Periculosum est credere, et non credere.
Utriusque exemplum breviter exponam rei.

Hippolytus obiit, quia novercæ creditum est:
Cassandræ quia non creditum, ruit Ilium.
Ergo exploranda est veritas multum, prius
Quam stulta prave judicet sententia.
Sed fabulosa ne vetustate elevem,
Narrabo tibi, memoria quod factum est mea.

Maritus quidam quum diligeret conjugem
Togamque puram jam pararet filio,
Seductus in secretum a liberto est suo,
Sperante hæredem suffici se proximum.

bita force calomnies sur son fils et sur la vertu de sa femme; ajoutant, ce qu'il savait devoir affecter le plus un mari, qu'elle recevait un amant et que ce commerce honteux déshonorait sa maison. Plein de colère à ces récits mensongers, notre homme feint d'aller à la campagne, mais reste caché dans la ville. Dans la nuit, il rentre précipitamment chez lui, et va droit à la chambre de sa femme. La mère avait fait coucher son fils près d'elle, pensant que cet âge adulte avait encore plus besoin de surveillance. Tandis que l'on cherche de la lumière, que toute la maison est sur pied, le mari, qui ne peut comprimer l'élan de sa colère, approche du lit, et, dans les ténèbres, sent une tête : il touche des cheveux courts, et ne songeant qu'à son outrage, perce de son glaive le corps de l'infortuné. Les flambeaux arrivent, il reconnaît son fils près de sa chaste épouse, qui, plongée dans le premier sommeil, n'avait rien entendu. Le malheureux père vit la peine due à son crime et se précipita sur le fer dont l'avait armé sa crédulité.

Des accusateurs poursuivirent cette femme et la traînèrent à

Qui, quum de puero multa mentitus foret,
Et plura de flagitiis castæ mulieris,
Adjecit, id quod sentiebat maxime
Doliturum amanti, ventitare adulterum,
Stuproque turpi pollui famam domus.
Incensus ille falso uxoris crimine,
Simulavit iter ad villam, clamque in oppido
Subsedit : deinde noctu, subito, januam
Intravit, recta cubiculum uxoris petens.
In quo dormire mater natum jusserat,
Ætatem adultam servans diligentius.
Dum quærunt lumen, dum concursant familia,
Iræ furentis impetum non sustinens,
Ad lectum vadit, tentat in tenebris caput.
Ut sentit tonsum, gladio pectus transigit,
Nihil respiciens, dum dolorem vindicet.
Lucerna allata, simul adspexit filium,
Sanctamque uxorem dormientem cubiculo,
Sopita primo quæ nil somno senserat;
Repræsentavit in se pœnam facinoris,
Et ferro incubuit, quod credulitas strinxerat.

Accusatores postularunt mulierem,

Rome devant les centumvirs. D'odieux soupçons accablent l'innocente, parce qu'elle va entrer en possession des biens. Les avocats plaidèrent avec énergie la cause de l'innocence. Alors les juges, que l'obscurité de cette affaire embarrassait, prièrent Auguste d'éclairer, dans ce jugement, leur conscience.

Ce prince, dissipant les ténèbres de la calomnie et découvrant la source de la vérité, prononça cette sentence : « Que l'affranchi, cause de tant de malheurs, en subisse le châtiment. Quant à cette femme privée de son fils et de son mari, je la crois plus à plaindre qu'à punir. Si ce père infortuné avait approfondi d'aussi fausses accusations, et adroitement cherché à découvrir l'imposture, il n'aurait point, par ce crime affreux, détruit entièrement sa famille. »

Ne fermez point vos oreilles, mais ne croyez pas trop vite; souvent ceux-là sont coupables, qu'on soupçonne le moins, tandis que la calomnie attaque les innocents.

Cet exemple peut avertir les personnes trop simples, de ne point juger d'après l'opinion d'autrui; car l'ambition divise les

Romamque pertraxerunt ad centumviros.
Maligna insontem deprimit suspicio,
Quod bona possideat. Stant patroni fortiter,
Causam tuentes innocentis feminæ.
A divo Augusto tunc petiere judices.
Ut adjuvaret jurisjurandi fidem,
Quod ipsos error implicuisset criminis.

Qui postquam tenebras dispulit calumniæ,
Certumque fontem veritatis reperit :
Luat, inquit, pœnas causa libertus mali.
Namque orbam nato simul et privatam viro
Miserandam potius, quam damnandam, existimo.
Quod si delata perscrutatus crimina
Paterfamilias esset, si mendacium
Subtiliter limasset, a radicibus
Non evertisset scelere funesto domum.

Nil spernat auris, nec tamen credat statim :
Quandoquidem et illi peccant, quos minime putes,
Et qui non peccant, impugnantur fraudibus.

Hoc admonere simplices etiam potest,
Opinione alterius ne quid ponderent.

mortels et ne leur laisse écouter que leur haine ou leur amour. On ne connaît un homme qu'après l'avoir étudié par soi-même.

J'ai traité ce sujet plus longuement parce que plusieurs de mes lecteurs se sont plaints de ma brièveté.

FABLE XI

UN EUNUQUE A UN MÉCHANT HOMME

Un méchant homme cherchait querelle à un Eunuque. A ses invectives, il mêlait des paroles grossières, et lui reprochait même la perte d'un de ses membres. « Ce qui m'affecte réellement, répondit celui-ci, c'est d'avoir perdu les témoins de ma virilité. Mais pourquoi me reprocher sottement la faute du sort? l'homme ne doit rougir que des maux qu'il a mérités. »

FABLE XII

LE JEUNE COQ ET LA PERLE

Un jeune Coq, en cherchant sa nourriture sur un fumier,

Ambitio namque dissidens mortalium
Aut gratiæ subscribit, aut odio suo.
Erit ille notus, quem per te cognoveris

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate nimia quoniam quosdam offendimus.

FABULA XI

EUNUCHUS AD IMPROBUM

Eunuchus litigabat cum quodam improbo,
Qui, super obscena dicta et petulans jurgium
Damnum insectatus est amissi corporis.
En ait, hoc unum est, cur laborem validius,
Integritatis testes quia desunt mihi.
Sed quid fortunæ stulte delictum arguis?
Id demum est homini turpe, quod meruit pati.

FABULA XII

PULLUS AD MARGARITAM

In sterquilinio Pullus gallinaceus

trouva une Perle. « Précieux objet, dit-il, tu es là dans un lieu indigne de toi! si un avide connaisseur t'apercevait, il t'aurait bientôt rendu ton premier éclat. Pour moi qui t'ai trouvé, le moindre aliment me serait meilleur; je ne puis t'être utile et tu ne peux rien pour moi. »

J'adresse cette fable à ceux qui ne me comprennent pas.

FABLE XIII

LES ABEILLES ET LES BOURDONS JUGÉS PAR LA GUÊPE

Des Abeilles avaient déposé leurs rayons sur le haut d'un chêne; de paresseux Bourdons les réclamaient comme étant à eux. Ce débat fut porté en justice, par-devant la Guêpe pour juge; et comme elle connaissait parfaitement chaque partie, elle leur proposa cet arrangement : « Vous vous ressemblez assez, leur dit-elle, de corps et de couleur, le doute en cette affaire est donc permis. Mais, pour que ma religion ne soit point surprise dans ce jugement, travaillez, remplissez de miel vos alvéoles de cire ;

Dum quærit escam, Margaritam repperit.
Jaces indigno, quanta res, inquit, loco!
Hoc si quis pretii cupidus vidisset tui,
Olim redisses ad splendorem pristinum.
Ego, qui te inveni, potior cui multo est cibus,
Nec tibi prodesse, nec mihi quidquam potes.

Hoc illis narro, qui me non intelligunt.

FABULA XIII

APES ET FUCI, VESPA JUDICE

Apes in alta quercu fecerant favos.
Hos Fuci inertes esse dicebant suos.
Lis ad forum deducta est, Vespa judice.
Quæ genus utrumque nosset quum pulcherrime,
Legem duabus hanc proposuit partibus :
Non inconveniens corpus, et par est color,
In dubium plane res ut merito venerit.
Sed ne religio peccet imprudens mea,
Alvos accipite, et ceris opus infundite,
Ut ex sapore mellis, et forma favi,

sa saveur et la forme des rayons décideront qui a fait ceux-ci. » Les Bourdons refusent l'épreuve; les Abeilles l'acceptent avec joie. Alors la Guêpe prononça cette sentence : « On voit assez l'incapacité des uns et le savoir-faire des autres; je restitue donc aux Abeilles le fruit de leur travail. »

J'aurais passé cette fable sous silence, si les Bourdons n'avaient refusé de tenir la foi promise.

FABLE XIV

ÉSOPE JOUANT AUX NOIX

Un Athénien vit Ésope jouant aux noix au milieu d'une troupe d'enfants; il s'arrêta et se prit à rire, le croyant fou. Le vieillard s'en aperçut; et, comme il était plus souvent railleur que raillé, il posa au milieu de la rue un arc débandé. « Hé! l'homme sage, dit-il, devine un peu ce que j'ai voulu faire. » La foule s'amasse, notre homme se met l'esprit à la torture, sans pouvoir rien comprendre à la question posée; enfin il s'avoue vaincu. Le

De quis nunc agitur, auctor horum appareat.
Fuci recusant : Apibus conditio placet.
Tunc illa talem protulit sententiam :
Apertum est, quis non possit, aut quis fecerit,
Quapropter Apibus fructum restituo suum.

Hanc præterissem fabulam silentio,
Si pactam Fuci non recusassent fidem.

FABULA XIV

ÆSOPUS LUDENS

Puerorum in turba quidam ludentem Atticus
Æsopum nucibus quum vidisset, restitit,
Et quasi delirum risit. Quod sensit simul
Derisor potius, quam deridendus, senex,
Arcum retensum posuit in media via :
Heus, inquit, sapiens, expedi quid fecerim.
Concurrit populus. Ille se torquet diu,
Nec quæstionis positæ causam intelligit;



sage victorieux lui dit alors : « Tu rompras bien vite un arc, si tu le tiens toujours tendu; mais, détends-le et tu pourras t'en servir quand tu voudras. »

Ainsi, l'on doit parfois reposer l'esprit pour donner ensuite plus de nerf aux pensées.

FABLE XV

LE CHIEN ET L'AGNEAU

Un Chien entendit bêler un Agneau parmi des chèvres : « Pauvre bête! lui dit-il, tu te trompes, ta mère n'est pas ici; » et il lui montra un troupeau de brebis paissant à l'écart. « Je ne cherche point, répondit l'Agneau, celle qui conçoit quand il lui plaît, qui porte pendant certains mois un fardeau qu'elle ne connaît pas, et s'en débarrasse ensuite en le déposant à terre; mais je cherche celle qui me nourrit en m'offrant ses mamelles, et qui, pour m'élever, dérobe à ses enfants une partie de leur lait. — Cependant tu dois préférer celle qui t'a donné le jour. — Non, certes, répondit l'Agneau; savait-elle seulement si je naî-

Novissime succumbit. Tum victor sophus :
Cito rumpes arcum, semper si tensum habueris;
At si laxaris, quum voles, erit utilis.

Sic ludus animo debet aliquando dari,
Ad cogitandum melior ut redeat tibi.

FABULA XV

CANIS AD AGNUM

Inter capellas Agno balanti Canis :
Stulte, inquit, erras, non est hic mater tua :
Ovesque segregatas ostendit procul.
Non illam quæro, quæ, quum libitum est, concipit,
Dein portat onus ignotum certis mensibus,
Novissime prolapsam effundit sarcinam;
Verum illam, quæ me nutrit admoto ubere,
Fraudatque natos lacte, ne desit mihi.
Tamen illa est potior quæ te peperit. Non ita est.

rais noir ou blanc? et, quand elle l'aurait su, elle n'e m'a point rendu un si grand service en me donnant le jour, puisque je suis un bélier, attendant à chaque instant le couteau du boucher. Lorsque ma mère a conçu, sa volonté n'y était pour rien; pourquoi la préférer à celle qui a eu pitié de moi et qui m'accorde bénévolement des soins si touchants? C'est l'affection qui fait la parenté et non la loi de la nature. »

L'auteur a voulu démontrer dans ces vers que les hommes qui résistent aux lois cèdent aux bienfaits.

FABLE XVI

LA CIGALE ET LE HIBOU

Celui qui ne sait point se plier à la complaisance est presque toujours puni de son orgueil.

Une Cigale, de ses cris aigres, étourdissait un Hibou, accoutumé à poursuivre sa proie dans les ténèbres et à se reposer le jour dans le creux d'un arbre. Il la supplia de se taire; elle de crier

Unde illa scivit, niger an albus nascerer?
Age porro, scisset : quum crearer masculus,
Beneficium magnum sane natali dedit,
Ut exspectarem lanium in horas singulas!
Cujus potestas nulla in gignendo fuit,
Cur hac sit potior, quæ jacentis miserita est,
Dulcemque sponte præstat benevolentiam?
Facit parentes bonitas, non necessitas.

His demonstrare voluit auctor versibus,
Obsistere homines legibus, meritis capi.

FABULA XVI

CICADA ET NOCTUA

Humanitati qui se non accommodat,
Plerumque pœnas oppetit superbiæ.

Cicada acerbum Noctuæ convicium
Faciebat, solitæ victum in tenebris quærere,
Cavoque ramo capere somnum interdiu.
Rogata est, ut taceret. Multo validius

plus fort. De nouvelles prières ne servirent qu'à exciter la chanteuse. Le Hibou ne sachant que faire et voyant le peu de succès de ses demandes, résolut d'employer la ruse. « Puisque tes chants, lui dit-il, m'empêchent de dormir, car vraiment on croirait entendre la lyre d'Apollon, j'ai envie de goûter ce nectar dont Pallas me fit dernièrement présent; si tu ne le dédaignes pas, viens, et nous boirons ensemble. » La Cigale qui mourait de soif, n'eut pas plutôt entendu louer ses chants qu'elle prit son essor. Le Hibou sort de son trou, la poursuit toute tremblante et la tue. Ainsi, ce que vivante elle avait refusé, morte elle l'accorda.

FABLE XVII

LES ARBRES SOUS LA PROTECTION DES DIEUX

Les Dieux choisirent un jour les arbres qu'ils voulaient protéger. Jupiter prit le chêne, Vénus le myrte, Apollon le laurier, Cybèle le pin, Hercule le superbe peuplier. Minerve, surprise, leur

Clamare cœpit. Rursus admota prece,
Accensa magis est. Noctua, ut vidit sibi
Nullum esse auxilium, et verba contemni sua,
Hac est aggressa garrulam fallacia :
Dormire quia me non sinunt cantus tui,
Sonare cithara quos putes Apollinis,
Potare est animus nectar, quod Pallas mihi
Nuper donavit : si non fastidis, veni;
Una bibamus. Illa, quæ ardebat siti,
Simul cognovit, vocem laudari suam,
Cupide advolavit. Noctua, egressa e cavo,
Trepidantem consectata est, et letho dedit.
Sic, viva quod negarat, tribuit mortua.

FABULA XVII

ARBORES IN DEORUM TUTELA

Olim, quas vellent esse in tutela sua,
Divi legerunt Arbores. Quercus Jovi,
Et myrtus Veneri placuit, Phœbo laurea,
Pinus Cybelæ, populus celsa Herculi.

demanda pourquoi ils prenaient des arbres stériles?—Pourquoi? répondit Jupiter, c'est pour ne pas paraître vendre pour leurs fruits tant d'honneur. — Par Hercule! répliqua Minerve, on dira ce que l'on voudra, moi, je préfère l'olivier et pour son fruit. — Ma fille, lui dit alors le père des dieux et des hommes, on vante avec raison ta sagesse, car si nos actions sont inutiles, la gloire en est vaine.

Cette fable conseille de ne rien faire qui ne soit utile.

FABLE XVIII

LE PAON A JUNON

Indigné de n'avoir pas eu en partage la voix du rossignol, le Paon vint trouver Junon. « Ce chant harmonieux, dit-il, plaît à tout le monde, tandis que ma voix ne fait qu'exciter le rire. » La déesse lui répondit pour le consoler : « Tu l'emportes par ta beauté, par ton port majestueux! ton cou brille des plus vives

Minerva admirans, quare steriles sumerent
Interrogavit. Causam dixit Jupiter :
Honorem fructu ne videamur vendere.
At, me Hercules, narrabit quod quis voluerit,
Oliva nobis propter fructum est gratior.
Tunc sic Deorum genitor atque hominum sator :
O nata, merito sapiens dicere omnibus!
Nisi utile est, quod facimus, stulta est gloria.

Nihil agere, quod non prosit, fabella admonet.

FABULA XVIII

PAVO AD JUNONEM

Pavo ad Junonem venit, indigne ferens,
Cantus luscinii quod sibi non tribuerit :
Illum esse cunctis auribus admirabilem;
Se desideri, simul ac vocem miserit.
Tunc consolandi gratia dixit Dea :
Sed forma vincis, vincis magnitudine;
Nitor smaragdi collo præfulget tuo,

couleurs de l'émeraude, et tu déploies une queue étincelante de l'éclat de mille pierreries. — A quoi me sert une beauté muette, si je suis le dernier par la voix? — Le Destin, reprit Junon, a assigné la part de chacun : toi, tu as reçu la beauté; l'aigle, le courage; le rossignol, le chant; le corbeau, le don de prédire; la corneille, celui des sinistres présages; et cependant chacun est content de son lot. »

Gardez-vous d'envier les biens que vous n'avez pas; votre espoir déçu ne vous laisserait que des regrets.

FABLE XIX

ÉSOPE A UN BAVARD

Ésope était à lui seul toute la maison de son maître. Un jour il eut l'ordre de préparer le dîner plus tôt que de coutume. Il cherche partout du feu, court de maison en maison, en trouve enfin et allume sa lampe. Comme il avait par des détours allongé son chemin, pour abréger son retour il traversa le marché. Un bavard lui cria de la foule : « Ésope, que fais-tu donc de ta lampe

Pictisque plumis gemmeam caudam explicas,
Quo mî, inquit, mutam speciem, si vincor sono?
Fatorum arbitrio partes sunt vobis datæ :
Tibi forma, vires aquilæ, luscinio melos,
Augurium corvo, læva cornici omina,
Omnesque propriis sunt contentæ dotibus.

Noli affectare, quod tibi non est datum,
Delusa ne spes ad querelam recidat.

FABULA XIX

ÆSOPUS AD GARRULUM

Æsopus domino solus quum esset familia,
Parare cœnam jussus est maturius.
Ignem ergo quærens, aliquot lustravit domos;
Tandemque invenit, ubi lucernam accenderet.
Tum circueunti fuerat quod iter longius,
Effecit brevius; namque recta per forum
Cœpit redire. Et quidam e turba Garrulus :
Æsope, medio sole, quid cum lumine?

en plein midi? — Je cherche un homme, » lui répondit-il, et il regagna promptement son logis.

Si cet importun réfléchit sur cette réponse, il dut voir que le vieil Ésope n'avait pas pris pour un homme le plaisant qui raillait un homme affairé.

ÉPILOGUE

A EUTYCHE

Il me reste encore bien des sujets à traiter, mais je m'arrête à dessein ; d'abord, pour ne pas vous paraître importun au milieu de vos nombreuses affaires ; ensuite, pour laisser matière à qui voudrait s'exercer dans ce genre de poésie : quoique cependant elle soit tellement abondante et fertile, que l'ouvrier manque à l'ouvrage et non l'ouvrage à l'ouvrier.

Je réclame la récompense que vous avez promise à ma brièveté. Soyez fidèle à votre parole ; car chaque jour me rapproche de la mort : et j'aurai d'autant moins à profiter du bienfait que vous

Hominem, inquit, quæro ; et abiit festinans domum.

Hoc si molestus ille ad animum retulit,
Sensit profecto, se hominem non visum seni,
Intempestive qui occupato alluserit.

EPILOGUS

AD EUTYCHUM

Supersunt mihi, quæ scribam, sed parco sciens ;
Primum, esse ne tibi videar molestior,
Distringit quem multarum rerum varietas ;
Dein, si quis eadem forte conari velit,
Habere ut possit aliquid operis residui.
Quamvis materiæ tanta abundet copia,
Labori faber ut desit, non fabro labor.

Brevitati nostræ præmium ut reddas, peto,
Quod es pollicitus : exhibe vocis fidem.
Nam vita morti propior est quotidie :
Et hoc minus perveniet ad me muneris,



mettrez plus de retard à me l'accorder. Si vous vous décidez à l'instant, l'usage aura plus de durée. Plus tôt j'aurai reçu, plus longtemps je jouirai. Tandis qu'il me reste encore quelques années d'une languissante vie, c'est le moment de me protéger. Un jour, votre bienveillance cherchera vainement à secourir un débile vieillard; ces efforts seront inutiles : la mort prochaine exigera son tribut.

Mais je pense que c'est folie d'adresser des prières à un ami naturellement enclin à la bienveillance. Souvent le coupable obtient le pardon par ses aveux : combien n'est-il pas plus juste de l'accorder à un innocent! Voilà votre rôle; avant vous, d'autres l'ont rempli; plus tard, d'autres le rempliront encore. Prononcez comme vous le dicteront la conscience et la bonne foi, et faites que j'aie à me réjouir de votre jugement.

J'ai dépassé les bornes que je m'étais prescrites : mais on peut difficilement contenir une âme, convaincue de son innocence et en butte aux calomnies des méchants. Qui sont-ils, direz-vous. — Ils se démasqueront un jour. Pour moi, tout enfant, j'ai lu cette

Quo plus consumet temporis dilatio.
Si cito rem perages, usus fiet longior •
Fruar diutius, si celerius cepero.
Languentis ævi dum sunt aliquæ reliquiæ,
Auxilio locus est : olim senio debilem
Frustra adjuvare bonitas nitetur tua ;
Quum jam desierit esse beneficio utilis,
Et mors vicina flagitabit debitum.

Stultum admovere tibi preces existimo,
Proclivis ultro quum sit misericordia.
Sæpe impetravit veniam confessus reus :
Quanto innocenti justius debet dari?
Tuæ sunt partes, fuerunt aliorum prius;
Dein simili gyro venient aliorum vices.
Decerne quod religio, quod patitur fides,
Et gratulari me fac judicio tuo.

Excedit animus, quem proposuit, terminum;
Sed difficulter continetur spiritus,
Integritatis qui sinceræ conscius,
A noxiorum premitur insolentiis.
Qui sint, requires : apparebunt tempore.
Ego, quondam legi quam puer sententiam:

maxime : « Pour un plébéien, murmurer tout haut, c'est un sacrilége, » et, tant que j'aurai l'esprit sain, je me la rappellerai.

Palam mutire plebeio piaculum est,
Dum sanitas constabit, pulchre meminero.

LIVRE QUATRIÈME

PROLOGUE

A PARTICULON

J'avais résolu de terminer cet ouvrage, pour laisser à d'autres plus de sujets à traiter. Mais depuis, je me suis blâmé de ce dessein; car, s'il est des poëtes qui désirent s'exercer dans le même genre, comment pourront-ils deviner ce que j'ai omis, et désirer le transmettre à la postérité? Chacun a sa manière de penser, chacun le style qui lui est propre. Ce n'est donc point par inconstance, mais avec une certaine raison, que je me remets à l'œuvre. C'est pourquoi, mon cher Particulon, puisque vous aimez ces fables écrites dans le genre d'Ésope, mais qui ne sont point d'Ésope, car il en a publié fort peu et j'en donne beaucoup plus,

LIBER QUARTUS

PROLOGUS

AD PARTICULONEM

Quum destinassem terminum operi statuere,
In hoc, ut aliis esset materiæ satis,
Concilium tacito corde damnavi meum.
Nam si quis etiam talis est tituli artifex,
Quo pacto divinabit, quidnam omiserim,
Ut illud ipsum cupiat famæ tradere :
Sua cuique quum sit animi cogitatio,
Colorque proprius? Ergo non levitas mihi,
Sed certa ratio causam scribendi dedit.
Quare, Particulo, quoniam caperis fabulis
Quas Æsopeas, non Æsopi nomino,
Paucas ostendit ille, ego plures dissero,

imitant son ancienne manière dans des sujets nouveaux, voici un quatrième livre; vous le lirez dans la retraite de Varia. Si la malveillance veut encore s'y attacher, qu'elle s'y attache, faute de pouvoir l'imiter. C'est une assez grande gloire pour moi, de voir vous et d'autres personnes de mérite donner à mes ouvrages une place dans vos bibliothèques, et me juger digne de passer à la postérité. Les applaudissements des hommes lettrés sont ma seule ambition.

FABLE PREMIÈRE

L'ANE ET LES PRÊTRES DE CYBÈLE

Celui qui est né malheureux, non-seulement traîne une vie misérable, mais sa cruelle destinée le poursuit encore au delà du trépas.

Les Prêtres de Cybèle emmenaient, dans leurs quêtes, un Ane qui portait les bagages. La bête étant morte de fatigue et de coups, ils l'écorchèrent et de sa peau firent des tambours. Peu

Usus vetusto genere, sed rebus novis,
Quartum libellum tu dum Variæ perleges;
Hunc obtrectare si volet malignitas,
Imitari dum non possit, obtrectet licet.
Mihi parta laus est, quod tu, quod similes tui,
Vestras in chartas verba transfertis mea,
Dignumque longa judicatis memoria.
In litterarum ire plausum desidero.

FABULA PRIMA

ASINUS ET GALLI

Qui natus est infelix, non vitam modo
Tristem decurrit, verum post obitum quoque
Persequitur illum dura fati miseria.

Galli Cybeles circum in quæstus ducere
Asinum solebant, bajulantem sarcinas.
Is quum labore et plagis esset mortuus,
Detracta pelle, sibi fecerunt tympana.

4



après, quelqu'un demanda à ces Prêtres ce qu'ils avaient fait de leur cher compagnon : « Il croyait, répondirent-ils, être bien tranquille après sa mort, mais les coups pleuvent encore sur le défunt. »

FABLE II

LA BELETTE ET LES RATS

Ceci te paraît peu sérieux, et, à la vérité, ma plume s'égaye lorsque je n'ai rien de mieux à faire; mais lis ces bagatelles avec attention, et tu verras combien d'utiles leçons elles renferment. Les choses ne sont pas toujours telles qu'elles paraissent. Le premier aspect trompe bien des gens, mais un esprit éclairé soulève le voile et découvre la pensée de l'auteur. Je ne parle pas sans preuve, et je citerai à l'appui la fable de la Belette et des Rats.

Une vieille Belette, affaiblie par les années, ne pouvait plus atteindre les Rats dans leur fuite rapide. Elle se couvre de farine et se jette négligemment dans un coin obscur; un Rat, flairant

Rogati mox a quodam, delicio suo
Quidnam fecissent? hoc locuti sunt modo:
Putabat, se post mortem securum fore;
Ecce aliæ plagæ congeruntur mortuo.

FABULA II

MUSTELA ET MURES

Joculare tibi videtur : et sane levi,
Dum nihil habemus majus, calamo ludimus;
Sed diligenter intuere has nænias ;
Quantam sub illis utilitatem reperies?
Non semper ea sunt, quæ videntur : decipit
Frons prima multos : rara mens intelligit,
Quod interiore condidit cura angulo.
Hoc ne locutus sine mercede existimer,
Fabellam adjiciam de Mustela et Muribus.

Mustela quum, annis et senecta debilis,
Mures veloces non valeret assequi,
Involvit se farina, et obscuro loco
Abjecit negligenter. Mus, escam putans,

un bon morceau, saute dessus; mais aussitôt il est pris et tué; un second de même, puis un troisième, puis quelques autres encore. Enfin, vint un vieux routier qui souvent avait évité piéges et ratières; du plus loin qu'il aperçut la ruse de la fine Belette, il lui dit : « Porte-toi aussi bien qu'il est vrai que tu es farine. »

FABLE III

LE RENARD ET LES RAISINS

Un Renard affamé convoitait des Raisins pendant au haut d'une treille. Il sauta de toutes ses forces, mais sans y atteindre : « Ils ne sont pas mûrs, dit-il en s'en allant, et je ne veux pas les cueillir verts. »

Ceux qui déprécient ce qui est au-dessus d'eux doivent prendre pour eux cet apologue.

Assiluit, et compressus occubuit neci :
Alter similiter periit, deinde et tertius.
Aliquot secutis, venit et retorridus,
Qui sæpe laqueos et muscipula effugerat :
Proculque insidias cernens hostis callidi :
Sic valeas, inquit, ut farina es, quæ jaces.

FABULA III

VULPIS ET UVA

Famæ coacta Vulpis alta in vinea
Uvam appetebat, summis saliens viribus.
Quam tangere ut non potuit, discedens ait :
Nondum matura est, nolo acerbam sumere.

Qui, facere quæ non possunt, verbis elevant,
Adscribere hoc debebunt exemplum sibi.



FABLE IV

LE CHEVAL ET LE SANGLIER

Un Sanglier, en se vautrant, troubla l'eau d'un gué où un Cheval venait se désaltérer: de là une querelle. Le coursier, irrité, implora le secours de l'homme, le reçut sur son dos, puis retourna contre son ennemi. Le cavalier lança ses traits et tua le Sanglier, et parla ainsi, paraît-il, au Cheval : « Je suis ravi de t'avoir écouté et secouru : car j'ai fait une belle capture, et j'ai appris quelle est ton utilité. » Cela dit, il le força à souffrir un frein. « Insensé que je suis, dit le Cheval consterné, je voulais me venger d'une offense légère et j'ai trouvé l'esclavage. »

Cette fable apprend aux hommes irritables, qu'il vaut mieux dévorer une insulte, que de se livrer à autrui.

FABLE V

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE

Souvent un seul a plus de bon sens que tous : cette courte histoire le prouvera à la postérité.

FABULA IV

EQUUS ET APER

Equus sedare solitus quo fuerat sitim,
Dum sese Aper volutat, turbavit vadum.
Hinc orta lis est. Sonipes, iratus fero,
Auxilium petiit hominis; quem dorso levans,
Rediit ad hostem. Jactis hunc telis eques
Postquam interfecit, sic locutus traditur :
Lætor, tulisse auxilium me precibus tuis;
Nam prædam cepi, et dedici, quam sis utilis.
Atque ita coegit frenos invitum pati.
Tum mœstus ille : Parvæ vindictam rei
Dum quæro demens, servitutem reperi.

Hæc iracundos admonebit fabula,
Impune potius lædi, quam dedi alteri.

FABULA V

ÆSOPUS INTERPRES TESTAMENTI

Plus esse in uno sæpe, quam in turba, boni,
Narratione posteris tradam brevi.

Uu homme, en mourant, laissa trois filles; l'une était belle, et ses yeux attiraient les hommes; la seconde, entendue au ménage, aux ouvrages de laine et aux travaux de la campagne; la troisième, très-laide et aimant à boire. Leur mère avait reçu l'héritage du vieillard, à la charge de partager également toute sa fortune entre ses trois filles, de manière cependant, qu'elles ne pourraient avoir ces biens ni en propriété ni en usufruit, et que, de plus, elles devraient compter cent sesterces à leur mère, dès qu'elles cesseraient d'avoir ce qu'elles auraient reçu.

Athènes s'émeut de ce testament; la mère s'empresse de consulter les juristes; mais nul ne comprend comment ces jeunes filles ne pourraient avoir ni la jouissance, ni la propriété des biens qu'elles auraient reçus, et ensuite comment, s'il ne leur reste plus rien, elles payeront à leur mère la somme exigée. Bien du temps s'écoule sans que le testament soit mieux compris. La mère alors laisse les jurisconsultes, et ne consulte que la bonne foi; elle met à part, pour la coquette, tout l'attirail féminin, les robes, les services de bain en argent, les eunuques et les jeunes esclaves; pour la seconde, qui aime les champs, la maison de

Quidam decedens tres reliquit filias;
Unam formosam, et oculis venantem viros;
At alteram lanificam et frugi, rusticam;
Devotam vino tertiam, et turpissimam.
Harum autem matrem fecit heredem senex,
Sub conditione, totam ut fortunam tribus
Æqualiter distribuat, sed tali modo :
Ne data possideant, aut fruantur; tum, simul
Habere res desierint quas acceperint,
Centena matri conferant sestertia.

Athenas rumor implet. Mater sedula
Juris peritos consulit; nemo expedit,
Quo pacto non possideant, quod fuerit datum,
Fructumve capiant : deinde, quæ tulerint nihil,
Quanam ratione conferant pecuniam.
Postquam consumpta est temporis longi mora,
Nec testamenti potuit sensus colligi,
Fidem advocavit, jure neglecto, parens.
Seponit mœchæ vestem, mundum muliebrem,
Lavationem argenteam, eunuchos, glabros :
Lanificæ agellos, pecora, villam, operarios,

campagne, les fermes, les valets, les troupeaux, les bœufs, les chevaux et les instruments aratoires, et pour la troisième, un cellier rempli de vieux vins, une maison élégante et des jardins ravissants.

Les lots ainsi réglés, elle allait les partager : leurs goûts étaient connus, et tout le monde approuvait, lorsque Ésope parut tout à coup dans l'assemblée : « Ah! dit-il, si le père défunt pouvait vous entendre, combien il souffrirait de voir les Athéniens interpréter si mal ses dernières volontés! » On l'interroge et il dissipe ainsi l'erreur : « La maison, les meubles, les jardins délicieux et les vins vieux, il faut les donner à celle qui n'aime que la campagne; les robes, les perles, les esclaves et tout le reste, à celle qui passe sa vie dans le luxe; gardez les champs, les vignes, les troupeaux et les bergers pour la coquette. Aucune ne pourra conserver des biens si peu conformes à ses goûts; la laide vendra tous ses atours pour avoir un cellier; la coquette échangera ses champs contre des bijoux, et celle qui aime les troupeaux et les travaux champêtres se défera au plus vite de la maison de plai-

Boves, jumenta, et instrumentum rusticum :
Potrici plenam antiquis apothecam cadis,
Domum politam, et delicatos hortulos.

Sic destinata dare quum vellet singulis,
Et approbaret populus, qui illas noverat,
Æsopus media subito in turba constitit :
O, si maneret condito sensus patri,
Quam graviter ferret quod voluntatem suam
Interpretari non potuissent Attici!
Rogatus deinde, solvit errorem omnium.
Domum et ornamenta cum venustis hortulis,
Et vina vetera date lanificæ rusticæ :
Vestem, uniones, pedisequos, et cetera
Illi assignate, vitam quæ luxu trahit :
Agros, vites, et pecora cum pastoribus
Donate mœchæ. Nulla poterit perpeti,
Ut moribus quid teneat alienum suis.
Deformis cultum vendet, ut vinum petat;
Agros abjiciet mœcha, ut ornatum paret;
At illa gaudens pecore, et lanæ dedita,
Quacunque summa tradet luxuriæ domum,

sance. Ainsi nulle ne possédera ce qui lui aura été donné, et, avec l'argent de la vente de leurs biens, elles feront la rente à leur mère.

Ainsi la sagacité d'un seul homme découvrit ce qui avait échappé à la légèreté de la foule.

FABLE VI

COMBAT DES RATS ET DES BELETTES

Vaincus par l'armée des Belettes dans ce fameux combat peint sur les murs de tant de tavernes, des Rats fuyaient en tremblant et regagnaient leurs trous; ils y entraient avec peine, cependant ils échappèrent à la mort. Les chefs, qui avaient mis sur leurs têtes des panaches, pour permettre, dans la mêlée, aux soldats de les voir et de les suivre, se trouvèrent embarrassés à l'entrée de leurs demeures et furent pris par l'ennemi. Le vainqueur les immola de ses dents meurtrières et les engloutit dans l'antre infernal de son estomac.

Sic nulla possidebit, quod fuerit datum,
Et dictam matri conferent pecuniam,
Ex pretio rerum, quas vendiderint singulæ.

Ita, quod multorum fugit imprudentiam,
Unius hominis reperit solertia.

FABULA VI

PUGNA MURIUM ET MUSTELARUM

Quum victi Mures Mustelarum exercitu,
Historia quorum in tabernis pingitur,
Fugerent, et arctos circum trepidarent cavos,
Ægre recepti, tamen evaserunt necem.
Duces eorum, qui capitibus cornua
Suis ligarant, ut conspicuum in prœlio
Haberent signum, quod sequerentur milites,
Hæsere in portis, suntque capti ab hostibus;
Quos immolatos victor avidis dentibus
Capacis alvi mersit tartareo specu.

Lorsqu'une funeste révolution bouleverse un État, le haut rang des chefs les expose au péril, tandis que le menu peuple trouve sans peine son salut.

FABLE VII

LE POËTE

Censeur malin, toi qui critiques mes écrits, toi qui dédaignes un genre qui te paraît frivole, je te demande un peu de patience; et, pour éclaircir ton front sévère, Ésope vient de chausser le cothurne.

Plût aux dieux que jamais la hache thessalienne n'eût abattu les pins de la cime du Pélion! Et que jamais Argus, qui courait avec audace à un trépas certain, n'eût construit, par les conseils de Minerve, ce vaisseau qui, pour la ruine des Grecs et des Barbares, sillonna le premier les flots inhospitaliers du Pont-Euxin! Car la famille du superbe Æétès est plongée dans le deuil, et le royaume de Pélias a succombé aux crimes de Médée. Cette femme artifi-

Quumcunque populum tristis eventus premit,
Periclitatur magnitudo principum,
Minuta plebes facili præsidio latet.

FABULA VII

POETA

Tu qui, nasute, scripta destringis mea,
Et hoc jocorum legere fastidis genus,
Parva libellum sustine patientia,
Severitatem frontis dum placo tuæ,
Et in cothurnis prodit Æsopus novis.

Utinam nec unquam Pelii nemoris jugo
Pinus bipenni concidisset Thessala!
Nec ad professæ mortis audacem viam
Fabricasset Argus opere Palladio ratem,
Inhospitalis prima quæ Ponti sinus
Patefecit, in perniciem Graium et Barbarum!
Namque et superbi luget Æetæ domus,
Et regna Peliæ scelere Medeæ jacent:

cieuse, cachant adroitement sa cruauté, sème ici les membres de son frère, pour assurer sa fuite, et là égorge Pélias par la main de ses filles.

Que t'en semble? Style fade, faits mensongers, diras-tu; car, longtemps auparavant, Minos, sur ses vaisseaux, avait dompté les flots de la mer Égée, et puni un crime d'un juste châtiment.

Que puis-je donc pour toi, lecteur qui fais le Caton, si tu n'aimes, ni mes fables, ni mes récits? Épargne, pourtant, un peu plus les auteurs, ou leur plume ne t'épargnera pas.

Je le dis pour ces ignorants qui font les délicats, et qui, pour se donner un air de bon goût, critiqueraient le ciel même.

FABLE VIII

LA VIPÈRE ET LA LIME

Le méchant qui s'attaque à plus mordant que lui pourra se reconnaître dans cette fable.

Quæ, sævum ingenium variis involvens modis,
Illic per artus fratris explicuit fugam,
Hic cæde patris Peliadum infecit manus.

Quid tibi videtur? Hoc quoque insulsum est, ais,
Falsoque dictum; longe quia vetustior
Ægæa Minos classe perdomuit freta,
Justoque vindicavit exemplo impetum.

Quid ergo possum facere tibi, lector Cat ,
Si nec fabellæ te juvant, nec fabulæ?
Noli molestus esse omnino litteris,
Majorem exhibeant ne tibi molestiam.

Hoc illis dictum est, si qui stulti naus ant,
Et, ut putentur sapere, cœlum vituperant.

FABULA VIII

VIPERA ET LIMA

Mordaciorem qui improbo dente ppetit,
Hoc argumento se describi sentiat.

Une vipère entra dans l'atelier d'un serrurier; et, cherchant de quoi manger, elle se mit à mordre une Lime. Mais celle-ci, impassible, lui dit : « Insensée, penses-tu m'entamer avec tes dents, moi accoutumée à ronger le fer le plus dur? »

FABLE IX

LE RENARD ET LE BOUC

L'homme adroit qui se trouve en danger cherche à se tirer d'affaire aux dépens d'autrui.

Un Renard s'était, par mégarde, laissé choir dans un puits : la margelle trop haute l'y retenait. Un Bouc vint dans le même endroit pour se désaltérer, et demanda au Renard si l'eau était douce et abondante. Celui-ci, méditant une ruse : « Descends, ami, lui dit-il ; elle est si bonne, et j'ai tant de plaisir à en boire que je ne puis m'en rassasier. » Le barbu s'y précipite : alors, grimpant sur les longues cornes du Bouc, le rusé Renard s'élance hors du puits, et y laisse son compagnon prisonnier.

In officinam fabri venit Vipera :
Hæc quum tentaret, si qua res esset cibi,
Limam momordit. Illa contra contumax,
Quid me, inquit, stulta, dente captas lædere,
Omne assuevi ferrum quæ corrodere?

FABULA IX

VULPIS ET HIRCUS

Homo in periclum simul ac venit callidus,
Reperire effugium alterius quærit malo.

Quum decidisset Vulpis in puteum inscia,
Et altiore clauderetur margine,
Devenit Hircus sitiens in eumdem locum
Simul rogavit, esset an dulcis liquor,
Et copiosus. Illa fraudem moliens :
Descende, amice; tanta bonitas est aquæ,
Voluptas ut satiari non possit mea.
Immisit se barbatus. Tum Vulpecula
Evasit puteo, nixa celsis cornibus,
Hircumque clauso liquit hærentem vado.

FABLE X

DES VICES DES HOMMES

Jupiter nous a tous chargés de deux besaces : il a fait celle de derrière pour nos propres défauts, et celle de devant, la plus lourde, pour les défauts d'autrui.

De là vient que nous ne pouvons voir nos vices ; mais nos semblables font-ils une faute, aussitôt nous les censurons.

FABLE XI

LE VOLEUR PILLANT UN AUTEL

Un Voleur alluma sa lampe à l'autel de Jupiter, et pilla le temple à la lueur de cette lumière. Comme il emportait son butin sacrilége, soudain le dieu s'écria du fond du sanctuaire :

« Je te vois sans regret enlever des dons qui m'avaient été offerts par des méchants. Cependant, le jour de ton supplice est

FABULA X

DE VITIIS HOMINUM

Peras imposuit Jupiter nobis duas :
Propriis repletam vitiis post tergum dedit,
Alienis ante pectus suspendit gravem.

Hac re videre nostra mala non possumus;
Alii simul delinquunt, censores sumus.

FABULA XI

FUR ARAM COMPILANS

Lucernam Fur accendit ex ara Jovis,
Ipsumque compilavit ad lumen suum.
Onustus sacrilegio quum discederet,
Repente vocem sancta misit Religio :

Malorum quamvis ista fuerint munera,
Mihique invisa, ut non offendar subripi;
Tamen, sceleste, spiritu culpam lues,

marqué, et, dès qu'il sera venu, ta vie expiera ton forfait. Et pour que cette flamme, entretenue par la piété en l'honneur des dieux, ne prête plus sa lumière à d'autres crimes, je veux qu'il soit désormais hors de l'atteinte des profanes. »

C'est pourquoi maintenant il n'est plus permis d'allumer une lampe aux autels, ni de ranimer le feu sacré avec le feu des humains.

Nul autre que l'auteur de cette fable ne peut expliquer tous les préceptes utiles qu'elle renferme. Elle nous montre d'abord que ceux que nous avons élevés deviennent souvent nos plus grands ennemis; ensuite, que la colère des dieux, pour punir les crimes, attend le terme marqué par le destin. En dernier lieu, elle défend aux gens de bien d'avoir aucun rapport avec les méchants.

FABLE XII

LES RICHESSES SONT FUNESTES

C'est avec raison que l'homme de cœur méprise les richesses : car le coffre-fort éloigne les vraies vertus.

Olim quum adscriptus venerit pœnæ dies.
Sed ne ignis noster facinori præluceat,
Per quem verendos excolit pietas Deos,
Veto esse tale luminis commercium.
Ita hodie nec lucernam de flamma Deum,
Nec de lucerna fas est accendi sacrum.

Quot res contineat hoc argumentum utiles,
Non explicabit alius, quam qui reperit.
Significat primo sæpe, quos ipse alueris,
Tibi inveniri maxime contrarios :
Secundo ostendit, scelera non ira Deum,
Fatorum dicto sed puniri tempore :
Novissime interdicit, ne cum malefico
Usum bonus consociet ullius rei.

FABULA XII

MALAS ESSE DIVITIAS

Opes invisæ merito sunt forti viro,
Quia dives arca veram laudem intercipit.

Quand Hercule fut admis dans l'Olympe à cause de son courage, il salua les dieux venus le complimenter; mais à l'approche de Plutus, fils de la Fortune, il détourna les yeux. Jupiter lui en demanda la raison : « Je le hais, répondit-il, parce qu'il est l'ami des méchants, et qu'il corrompt tous les hommes par l'appât du gain. »

FABLE XIII

LE LION ROI

Rien n'est plus utile à l'homme que la vérité. C'est une maxime approuvée de tout le monde; mais la franchise est souvent cause de notre perte.

Le Lion s'étant arrogé le titre de roi des animaux, et voulant passer pour prince équitable, abandonna son ancienne manière de vivre : il devint d'une sobriété remarquable, et rendait la justice avec une inviolable intégrité...

(La suite manque.)

Cœlo receptus propter virtutem Hercules,
Quum gratulantes persalutasset Deos;
Veniente Pluto, qui Fortunæ est filius,
Avertit oculos. Causam quæsivit pater:
Odi, inquit, illum, quia malis amicus est,
Simulque objecto cuncta corrumpit lucro.

FABULA XIII

LEO REGNANS

Utilius homini nihil est, quam recte loqui;
Probanda cunctis est quidem sententia,
Sed ad perniciem solet agi sinceritas.

Quum se ferarum regem fecisset Leo,
Et æquitatis vellet famam consequi,
A pristina deflexit consuetudine,
Atque inter illas tenui contentus cibo,
Sancta incorrupta jura reddebat fide...

(Desunt reliqua.)

FABLE XIV

LES CHÈVRES ET LES BOUCS

Les Chèvres avaient obtenu de Jupiter la permission de porter de la barbe. Les Boucs fort mécontents se plaignirent de voir leurs femelles partager les marques de leur dignité : « Laissez-les jouir d'une gloire imaginaire, et usurper un ornement de votre sexe, leur répondit Jupiter, puisque leur force n'égale pas la vôtre. »

Cette fable nous conseille de voir sans humeur des hommes de peu de mérite nous ressembler à l'extérieur.

FABLE XV

LE PILOTE ET LES MATELOTS

Un homme se plaignait du triste état de sa fortune. Ésope, pour le consoler, inventa cet apologue :

Un navire était battu par une tempête furieuse; l'équipage en pleurs ne voyait plus que la mort, lorsque soudain le temps

FABULA XIV

CAPELLÆ ET HIRCI

Barbam Capellæ quum impetrassent ab Jove,
Hirci mœrentes indignari cœperunt,
Quod dignitatem feminæ æquassent suam.
Sinite, inquit, illas gloria vana frui,
Et usurpare vestri ornatum muneris,
Pares dum non sint vestræ fortitudinis.

Hoc argumentum monet, ut sustineas, tibi
Habitu esse similes, qui sunt virtute impares.

FABULA XV

GUBERNATOR ET NAUTÆ

Quum de fortunis quidam quereretur suis,
Æsopus finxit consolandi gratia.

Vexata sævis navis tempestatibus,
Inter vectorum lacrymas et mortis metum,

change, redevient serein; et le bâtiment, hors de danger, est poussé par des vents favorables. Les Matelots se livrent aux transports d'une joie excessive. Mais le Pilote, que le péril avait rendu sage, leur dit : « Il faut être modéré dans la joie, comme dans les plaintes; car la vie entière n'est qu'un mélange de douleurs et de plaisirs. »

FABLE XVI

DÉPUTATION DES CHIENS VERS JUPITER

Un jour, les Chiens envoyèrent une ambassade à Jupiter pour lui demander une condition plus douce, et le prier de les soustraire aux mauvais traitements des hommes; on ne leur donnait que du pain de son, ils devaient assouvir leur faim dans les plus dégoûtantes ordures. Les ambassadeurs partent donc sans se presser, cherchant dans chaque tas de fumier quelque nourriture. Mercure les appelle, mais en vain; enfin ce dieu les va chercher, et les amène tout troublés. Mais dès qu'ils virent la face majestueuse de Jupiter, de frayeur, ils infectèrent toute la cour céleste.

Faciem ad serenam subito ut mutatur dies,
Ferri secundis tuta cœpit flatibus,
Nimiaque Nautas hilaritate extollere.
Factus periclo tum Gubernator sophus
Parce gaudere oportet, et sensim queri,
Totam quia vitam miscet dolor et gaudium.

FABULA XVI

CANUM LEGATI AD JOVEM

Canes Legatos olim misere ad Jovem,
Melioris vitæ tempus oratum suæ,
Ut sese eriperet hominum contumeliis,
Furfuribus sibi conspersum quod panem darent,
Fimoque turpi maximam explerent famem.
Profecti sunt legati non celeri pede,
Dum naribus scrutantur escam in stercore.
Citati non respondent. Vix tandem invenit
Eos Mercurius, et turbatos attrahit.
Tum vero vultum magni ut viderunt Jovis,
Totam timentes concacarunt regiam.

Chassés à coups de bâton, ils cherchaient à sortir, lorsque le grand Jupiter défendit qu'on les renvoyât.

Les Chiens étonnés du retard de leurs Députés, pensèrent bien qu'ils avaient fait quelque sottise ; aussi, peu de temps après, on en choisit de nouveaux. La renommée avait déjà trahi les premiers ; et, pour prévenir pareil accident, on leur injecte dans l'anus des parfums, à profusion. Ils reçoivent les pétitions, partent tout de suite. Arrivés, ils demandent audience et l'obtiennent. Alors, le maître de tous les dieux s'assied sur son trône, agite son foudre terrible, et fait trembler l'univers. Les Chiens, surpris par un tel fracas, laissèrent aller parfums et excréments. Tout l'Olympe demanda justice d'un tel affront. Mais avant de condamner, Jupiter parla ainsi : « Un roi ne doit point retenir des Ambassadeurs ; cependant il me sera facile de punir cette insulte. Je veux qu'on les laisse aller ; mais ils seront tourmentés par la faim, pour qu'à l'avenir ils soient maîtres de leur ventre ; recevez ce bienfait pour toute punition. Quant à ceux qui vous ont si sotte-

Propulsi vero fustibus, vadunt foras :
Vetat dimitti magnus illos Jupiter.

Mirati, sibi Legatos non revertier,
Turpe æstimantes aliquid commissum a suis,
Post aliquod tempus alios adscribi jubent.
Rumor Legatos superiores prodidit.
Timentes rursus aliquid ne simile accidat,
Odore canibus anum, sed multo, replent.
Mandata dant, Legati mittuntur, statim
Abeunt. Rogantes aditum, continuo impetrant.
Consedit genitor tum Deorum maximus,
Quassatque fulmen : tremere cœpere omnia.
Canes confusi, subitus quod fuerat fragor,
Repente odorem mixtum cum merdis cacant.
Reclamant omnes, vindicandam injuriam.
Sic est locutus ante pœnam Jupiter :
Legatos non est regis non dimittere,
Nec est difficile pœnas culpæ imponere.
Non veto dimitti, verum cruciari fame,
Ne ventrem continere non possint suum.
Et hoc feretis pro judicio præmium.
Illi autem, qui miserunt vos tam futiles;

ment députés vers moi, ils souffriront toujours les outrages des hommes. »

C'est pourquoi leurs descendants, qui attendent toujours leurs Députés, dès qu'ils voient un nouveau Chien, le flairent au derrière.

FABLE XVII

L'HOMME ET LA COULEUVRE

Qui secourt les méchants s'en repent toujours.

Un Homme, ramassa une Couleuvre roide de froid, et la réchauffa dans son sein. Sa pitié lui coûta cher; car, dès qu'elle fut ranimée, elle le tua tout d'abord. Une autre Couleuvre lui demandait la cause de ce crime: « C'est pour que l'on apprenne, répondit-elle, à ne point obliger les méchants. »

FABLE XVIII

LE RENARD ET LE DRAGON

Un Renard se creusait un terrier il jetait la terre au dehors, et

Nunquam carebunt hominis contumelia.

Ita nunc Legatos exspectant et posteri,
Novum venire qui videt, culum olfacit.

FABULA XVII

HOMO ET COLUBRA

Qui fert malis auxilium, post tempus dolet.

Gelu rigentem quidam Colubram sustulit,
Sinuque fovit, contra se ipse misericors:
Namque ut refecta est, necuit hominem protinus.
Hanc alia quum rogaret causam facinoris,
Respondit: Ne quis discat prodesse improbis.

FABULA XVIII

VULPIS ET DRACO

Vulpis, cubile fodiens, dum terram eruit,

travaillait avec ardeur à ses galeries souterraines, lorsqu'il rencontra une caverne profonde, où un dragon gardait des trésors cachés. Dès que le Renard l'aperçut : « Pardonne, lui dit-il, mon imprudence ; ensuite, comme tu dois voir que les trésors ne me conviennent guère, réponds à ma demande sans te fâcher. Quel fruit retires-tu de cette tâche? ta récompense doit être grande, car tu te prives de sommeil, et passes ta vie dans les ténèbres.— Je n'ai rien pour cela, répondit le Dragon ; Jupiter a seulement remis ce dépôt à ma vigilance. — Tu ne peux donc ni prendre ta part de ce trésor, ni en donner à personne? — Non, telle est la volonté suprême. — Ne te fâches pas, je te prie, si je te le dis avec franchise : celui qui te ressemble est né maudit des dieux. »

Puisque tu dois aller là où sont tes pères, quelle folie de tourmenter ta misérable existence! C'est à toi que je m'adresse, avare, toi qui fais la joie de ton héritier, toi qui refuses l'encens aux dieux et la nourriture à toi-même : les sons harmonieux de la lyre attristent ton cœur, et la flûte douce et suave te fait sécher. Le prix des vivres t'arrache des gémissements, et, pour

Agitque plures et altius cuniculos,
Pervenit ad Draconis speluncam intimam,
Custodiebat qui thesauros abditos.
Hunc simul adspexit : Oro, ut imprudentiæ
Des primum veniam; deinde, si pulchre vides,
Quam non conveniens aurum sit vitæ meæ,
Respondeas clementer. Quem fructum capis
Hoc ex labore? quodve tantum est præmium,
Ut careas somno, et ævum in tenebris exigas? —
Nullum, inquit ille; verum hoc a summo mihi
Jove attributum est. — Ergo nec sumis tibi,
Nec ulli donas quidquam? — Sic fatis placet. —
Nolo irascaris, libere si dixero :
Diis est iratis natus, qui est similis tibi.

Abiturus illuc, quo priores abierunt,
Quid mente cæca miserum torques spiritum?
Tibi dico, avare, gaudium heredis tui,
Qui thure Superos, ipsum te fraudas cibo ;
Qui tristis audis musicum citharæ sonum;
Quem tibiarum macerat jucunditas :
Opsoniorum pretia cui gemitum exprimunt ;

augmenter un peu ton patrimoine par ton avarice, tu fatigues le ciel de tes sordides parjures; enfin tu marchandes même sur ton convoi funèbre, de peur que Libitine ne gagne quelque chose avec toi.

FABLE XIX

PHÈDRE

La critique envieuse a beau dissimuler son jugement sur moi, je le connais bien d'avance. Tout ce qui lui paraîtra digne de passer à la postérité, elle l'attribuera à Ésope; tout ce qui lui plaira moins, elle pariera fortement que j'en suis l'auteur. Je veux la réfuter dès à présent, et lui dire : « Ces fables, bonnes ou mauvaises, Ésope en est l'inventeur, et moi je les ai perfectionnées. » Mais continuons le plan que nous avons adopté.

FABLE XX

NAUFRAGE DE SIMONIDE

L'homme instruit a toujours avec lui sa fortune.

Qui, dum quadrantes aggeras patrimonio,
Cœlum fatigas sordido perjurio;
Qui circumcidis omnem impensam funeris,
Libitina ne quid de tuo faciat lucri.

FABULA XIX

PHÆDRUS

Quid judicare cogitet livor modo,
Licet dissimulet, pulchre tamen intelligo.
Quidquid putabit esse dignum memoriæ,
Æsopi dicet; si quid minus arriserit,
A me contendet fictum quovis pignore.
Quem volo refelli jam nunc responso meo :
Sive hoc ineptum, sive laudandum est opus,
Invenit ille, nostra perfecit manus.
Sed exsequamur cœptum propositi ordinem.

FABULA XX

NAUFRAGIUM SIMONIDIS

Homo doctus in se semper divitias habet.

Simonide, auteur de poésies remarquables, pour apporter quelque soulagement à sa pauvreté, parcourut les principales villes d'Asie, chantant moyennant salaire, l'éloge des athlètes vainqueurs. Devenu riche à ce genre de commerce, il voulut revoir sa patrie; il était né, dit-on, dans l'île de Cée. Il s'embarqua; mais le vaisseau, déjà vieux, fut brisé en pleine mer par une horrible tempête. Les naufragés prirent l'argent et ce qu'ils avaient de plus précieux, pour se sauver de la misère. « Et toi, Simonide, dit l'un d'eux, plus curieux que les autres, tu n'emportes point ton argent? — J'ai avec moi toute ma fortune, » répondit-il.

Peu d'entre eux se sauvent à la nage, la plupart trop chargés avaient péri dans les flots. Des voleurs surviennent, prennent tout ce que ces malheureux voulaient sauver, et les laissent dépouillés. Par hasard, ils n'étaient pas loin de Clazomène, ville ancienne : ils s'y rendirent. Là, un studieux ami des lettres, qui souvent avait lu les vers de Simonide, était, sans l'avoir jamais vu, un de ses plus grands admirateurs. En causant avec lui, il reconnut son poëte; il le recueillit avec empressement; et argent, habits, es-

Simonides, qui scripsit egregium melos,
Quo paupertatem sustineret facilius,
Circuire cœpit urbes Asiæ nobiles,
Mercede accepta laudem victorum canens.
Hoc genere quæstus postquam locuples factus est,
Redire in patriam voluit cursu pelagio :
Erat autem natus, ut aiunt, in Cea insula.
Ascendit navem, quam tempestas horrida,
Simul et vetustas medio dissolvit mari.
Hi zonas, illi res pretiosas colligunt,
Subsidium vitæ. Quidam curiosior :
Simonide, tu ex opibus nil sumis tuis?
Mecum, inquit, mea sunt cuncta.
Tunc pauci enatant,
Quia plures onere degravati perierant.
Prædones adsunt, rapiunt, quod quisque extulit,
Nudos relinquunt. Forte Clazomenæ prope
Antiqua fuit urbs, quam petierunt naufragi.
Hic litterarum quidam studio deditus,
Simonidis qui sæpe versus legerat,
Eratque absentis admirator maximus,
Sermone ab ipso cognitum cupidissime
Ad se recepit; veste, nummis, familia

claves, il mit tout à sa disposition. Les autres allèrent mendier, portant le tableau de leur naufrage. Un jour Simonide les rencontra : « Ne vous avais-je pas dit, s'écria-t-il, que j'avais toute ma fortune avec moi : et vous, il ne vous reste rien de tout ce que vous emportiez. »

FABLE XXI

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une Montagne en mal d'enfant poussait des cris effroyables; le monde s'attendait à des merveilles. Elle accoucha d'une souris.

Ceci te regarde, toi qui fais de grandes promesses, et ne tiens rien.

FABLE XXII

LA FOURMI ET LA MOUCHE

La Fourmi et la Mouche contestaient assez vivement de leur prix. La Mouche commença ainsi : « Peux-tu bien comparer ta po-

Hominem exornavit. Ceteri tabulam suam
Portant, rogantes victum. Quos casu obvios
Simonides ut vidit : Dixi, inquit, mea
Mecum esse cuncta; vos quod rapuistis, perit.

FABULA XXI

MONS PARTURIENS

Mons parturibat, gemitus immanes ciens;
Eratque in terris maxima exspectatio.
At ille murem peperit.
Hoc scriptum est tibi,
Qui, magna quum minaris, extricas nihil.

FABULA XXII

FORMICA ET MUSCA

Formica et Musca contendebant acriter,
Quæ pluris esset. Musca sic cœpit prior :
Conferre nostris tu potes te laudibus?

sition à la mienne? Dans les sacrifices, je goûte la première les entrailles des victimes; je m'arrête sur les autels, et je parcours tous les temples. Je me pose sur le front des rois, et, quand il me plaît, je cueille un baiser sur la bouche la plus chaste : je ne fais rien et je jouis de tout. Est-il dans ton existence quelque chose à comparer, campagnarde? — Sans doute, dit la Fourmi, il est glorieux de siéger au banquet des dieux, mais comme convive, et non comme parasite. Tu habites les autels; mais, dès que l'on t'y aperçoit, on te chasse. Tu parles de rois, de baisers surpris aux dames : folle! tu te vantes de ce que, par pudeur, tu devrais cacher. Tu ne fais rien; aussi, venu le besoin, tu n'as rien. Tandis que j'amasse avec ardeur du grain pour mon hiver; je te vois, le long des murs, te nourrir de viles ordures. L'été, tu m'étourdis; pourquoi te tais-tu donc l'hiver? Lorsque le froid te saisit et te tue, je rentre saine et sauve dans ma demeure, où est l'abondance. En voilà assez, je crois, pour rabattre ton orgueil. »

Cette fable nous apprend à connaître deux caractères différents : l'homme qui fait parade de faux avantages, et celui dont la vertu brille d'un solide éclat.

Ubi immolatur, exta prægusto Deum,
Moror inter aras, templa perlustro omnia;
In capite regis sedeo, quum visum est mihi,
Et matronarum casta delibo oscula :
Laboro nihil, atque optimis rebus fruor.
Quid horum simile tibi contingit, rustica? —
Est gloriosus sane convictus Deum,
Sed illi qui invitatur, non qui invisus est.
Aras frequentas : nempe abigeris, quo venis.
Reges commemoras et matronarum oscula;
Super etiam jactas, tegere quod debet pudor.
Nihil laboras : ideo, quum opus est, nil habes.
Ego granum in hiemem quum studiose conger
Te circa murum video pasci stercore.
Æstate me lacessis; quum bruma est, siles
Mori contractam quum te cogunt frigora,
Me copiosa recipit incolumem domus.
Satis profecto retudi superbiam.

Fabella talis hominum discernit notas,
Eorum qui se falsis ornant laudibus,
Et quorum virtus exhibet solidum decus.

FABLE XXIII

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

J'ai dit plus haut combien les lettres avaient de prix parmi nous autres mortels : je vais maintenant parler des honneurs que leur rendent les dieux eux-mêmes.

Simonide, le poëte que j'ai déjà cité, était convenu d'une certaine somme, pour composer l'éloge d'un athlète vainqueur au pugilat. Il alla rêver dans la solitude; mais le sujet, étroit et resserré, gênant son génie, il usa des licences poétiques, et fit entrer dans son poëme les deux astres, fils jumeaux de Léda, pour relever par ce parallèle la gloire de son héros. L'ouvrage fut approuvé, mais le prix réduit au tiers de la somme convenue. Comme il demandait le reste, l'athlète lui répondit : « Demandez-le à ceux qui font les deux tiers du morceau. Au reste, pour me prouver que vous n'êtes pas mécontent, promettez-moi de souper avec moi : je veux avoir aujourd'hui mes parents, et je vous regarde comme du nombre. » Quoique trompé, et blessé d'une telle

FABULA XXIII

SIMONIDES A DIIS SERVATUS

Quantum valerent inter homines litteræ
Dixi superius : quantus nunc illis honos
A Superis sit tributus, tradam memoriæ.

Simonides idem ille, de quo retuli,
Victori laudem quidam pyctæ ut scriberet,
Certo conduxit pretio : secretum petit.
Exigua quum frenaret materia impetum,
Usus poetæ, ut moris est, licentia,
Atque interposuit gemina Ledæ sidera,
Auctoritatem similis referens gloriæ.
Opus approbavit; sed mercedis tertiam
Accepit partem. Quum reliquum posceret :
Illi, inquit, reddent, quorum sunt laudes duæ.
Verum, ut ne irate dimissum te sentiam,
Ad cœnam mihi promitte, cognatos volo
Hodie invitare, quorum es in numero mihi.
Fraudatus quamvis, et dolens injuria,

façon d'agir, Simonide accepta pour ne pas se brouiller tout à fait avec lui. Il vint à l'heure dite et prit place : le repas, égayé par le choc des coupes, était resplendissant, et toute la maison en fête résonnait d'un joyeux tapage. Tout à coup deux jeunes gens tout couverts de sueur et de poussière, à la figure d'une majesté plus qu'humaine, chargent un esclave de dire à Simonide de venir, qu'on l'attend, et qu'il est de son plus grand intérêt de se presser. L'esclave tout ému entraîne Simonide, qui n'a pas plutôt mis le pied hors de la salle, que le plafond s'écroule et écrase tous les convives. Cependant les jeunes gens n'étaient plus à la porte. Dès que l'on apprit cette tragique histoire, on ne douta plus que ce ne fussent les dieux reconnaissants qui étaient venus sauver la vie à leur poëte.

ÉPILOGUE

LE POËTE A PARTICULON

Il me reste encore bien des fables à vous raconter : car les sujets

Ne male dimissus gratiam corrumperet,
Promisit. Rediit hora dicta, recubuit.
Splendebat hilare poculis convivium;
Magno apparatu læta resonabat domus,
Duo quum repente juvenes, sparsi pulvere,
Sudore multo diffluentes corpora,
Humanam supra formam, cuidam servulo
Mandant ut ad se provocet Simonidem?
Illius interesse ne faciat moram.
Homo perturbatus excitat Simonidem.
Unum promorat vix pedem triclinio,
Ruina cameræ subito oppressit ceteros;
Nec ulli juvenes sunt reperti ad januam.
Ut est vulgatus ordo narratæ rei,
Omnes scierunt numinum præsentiam
Vati dedisse vitam mercedis loco.

EPILOGUS

POETA AD PARTICULONEM

Adhuc supersunt multa, quæ possim loqui,
Et copiosa abundat rerum varietas;

sont abondants et variés; mais, les traits d'esprit ne plaisent qu'en petit nombre; prodigués, ils fatiguent. Ainsi, Particulon, homme intègre, dont le nom vivra dans mes écrits tant qu'on cultivera les lettres latines, louez dans mes ouvrages, sinon le talent, du moins la brièveté : mérite d'autant plus recommandable, que les poëtes, en général, sont plus ennuyeux.

Sed temperatæ suaves sunt argutiæ,
Immodicæ offendunt. Quare, vir sanctissime,
Particulo, chartis nomen victurum meis,
Latinis dum manebit pretium litteris,
Si non ingenium, certe brevitatem approba,
Quæ commendari tanto debet justius,
Quanto poetæ sunt molesti validius.



LIVRE CINQUIÈME

PROLOGUE

LE POËTE

Si je cite parfois le nom d'Ésope, à qui j'ai depuis longtemps rendu tout ce que je dois d'hommages, sachez bien que j'ai invoqué son autorité comme certains artistes de notre siècle, qui, pour être mieux payés de leurs travaux, signent une statue moderne du nom de Praxitèle, l'airain du nom de Scopas, l'argent du nom de Myron, et leurs tableaux Zeuxis; car les dents de l'Envie épargnent davantage des productions, même fausses, de l'antiquité, que les meilleures de notre temps. Ceci me porte à raconter une fable qui en sera la preuve.

LIBER QUINTUS

PROLOGUS

POETA

Æsopi nomen sicubi interposuero,
Cui reddidi jam pridem quidquid debui
Auctoritatis esse scito gratia :
Ut quidam artifices nostro faciunt sæculo,
Qui pretium operibus majus inveniunt, novo
Si marmori adscripserunt Praxitelen, Scopam
Æri, Myronem argento, tabulæ Zeuxidem :
Adeo fucatæ plus vetustati favet
Invidia mordax, quam bonis præsentibus.
Sed jam ad fabellam talis exempli feror.

FABLE PREMIÈRE

DÉMÉTRIUS ET MÉNANDRE

Démétrius de Phalère avait usurpé dans Athènes le souverain pouvoir, et le peuple, selon sa coutume, se précipitait à l'envi sur ses pas en applaudissant son nouveau tyran. Les premiers de la ville, en gémissant tout bas d'un si triste coup de la fortune, vinrent déposer un baiser servile sur la main qui les opprimait. On vit même les plus sages et les plus retirés, dans la crainte de l'avenir, ramper à ses pieds.

De ce nombre fut Ménandre, célèbre comique. Démétrius avait lu ses ouvrages, sans connaître l'auteur dont il admirait le génie Parfumé d'essence et laissant traîner sa tunique, notre poëte s'avançait d'un pas lent et rempli de mollesse. Dès que Démétrius l'aperçut parmi les derniers de la foule : « Quel est cet efféminé, demanda-t-il, qui ose paraître ainsi devant moi? — C'est le poëte Ménandre, » répondit son entourage. Changeant aussitôt.. . . .

(Le reste manque.)

FABULA PRIMA

DEMETRIUS ET MENANDER

Demetrius, qui dictus est Phalereus,
Athenas occupavit imperio improbo.
Ut mos est vulgi, passim et certatim ruunt,
Feliciter! succlamant. Ipsi principes
Illam osculantur, qua sunt oppressi, manum,
Tacite gementes tristem fortunæ vicem.
Quin etiam resides, et sequentes otium,
Ne defuisse noceat, repunt ultimi.

In queis Menander, nobilis comœdiis,
Quas, ipsum ignorans, legerat Demetrius,
Et admiratus fuerat ingenium viri,
Unguento delibutus, vestitu affluens,
Veniebat gressu delicato et languido.
Hunc ubi Tyrannus vidit extremo agmine:
Quisnam cinædus ille in conspectu meo
Audet venire? Responderunt proximi:
Hic est Menander scriptor. Mutatus statim...

(Desunt reliqua.)

FABLE II

LES VOYAGEURS ET LE VOLEUR

. . . .

. . . . . Et son courage en eut bientôt fait justice. Le voleur tué, le timide compagnon accourt, tire son glaive, jette son manteau par terre, puis s'écrie : « Laisse-le venir, il apprendra à qui il a affaire. » Celui qui s'était battu lui répondit : « Tu aurais dû m'aider tout à l'heure de ces belles paroles ; elles m'eussent donné plus de force et je les aurais crues sincères ; mais maintenant, rengaîne ton épée et ta langue futile, garde-les pour en imposer à qui ne te connaît pas. Quant à moi, j'ai vu avec quelle rapidité tu fuyais, et sais à quoi m'en tenir sur ton courage. »

Cette fable s'adresse à celui qui fait le brave lorsqu'il n'y a rien à craindre, et qui s'enfuit au premier péril.

FABULA II

VIATORES ET LATRO

. . . .
Et vindicavit sese forti dextera.
Latrone occiso, timidus accurrit comes,
Stringitque gladium, dein, rejecta pænula :
Cedo, inquit, illum, jam curabo sentiat
Quos attentarit. Tunc, qui depugnaverat :
Vellem istis verbis saltem adjuvisses modo,
Constantior fuissem, vera existimans :
Nunc conde ferrum, et linguam pariter futilem,
Ut possis alios ignorantes fallere.
Ego, qui sum expertus quantis fugias viribus,
Scio, quam virtuti non sit credendum tuæ.

Illi assignari debet hæc narratio,
Qui re secunda fortis est, dubia fugax.

FABLE III

LE CHAUVE ET LA MOUCHE

Une Mouche piqua la tête d'un Homme chauve; celui-ci, cherchant à l'écraser, se donna une forte tape. « Tu voulais te venger d'une légère piqûre par la mort d'un petit être ailé, lui dit la Mouche en se moquant; comment te puniras-tu du mal et de l'affront que tu t'es faits? » L'Homme répondit : « Je ferai promptement la paix avec moi-même, parce que je sais que je n'avais pas l'intention de m'offenser. Quant à toi, vil et méchant animal, qui te plais à sucer le sang humain, je voudrais te tuer, dût-il m'en coûter plus encore. »

Cet exemple nous apprend qu'il faut pardonner une faute involontaire; mais celui qui cherche sciemment à nuire, je le juge digne de tout châtiment.

FABLE IV

L'HOMME ET L'ANE

Un Homme immola au divin Hercule un porc dont il avait fait

FABULA III

CALVUS ET MUSCA

Calvi momordit Musca nudatum caput;
Quam opprimere captans, alapam sibi duxit gravem.
Tunc illa irridens : Punctum volucris parvulæ
Voluisti morte ulcisci; quid facies tibi,
Injuriæ qui addideris contumeliam?
Respondit : Mecum facile redeo in gratiam,
Quia non fuisse mentem lædendi scio.
Sed te, contempti generis animal improbum,
Quæ delectaris bibere humanum sanguinem,
Optem necare, vel majore incommodo.

Hoc argumentum veniam ei dari docet,
Qui casu peccat : nam qui consilio est nocens,
Illum esse quavis dignum pœna judico.

FABULA IV

HOMO ET ASINUS

Quidam immolasset verrem quum sancto Herculi,

vœu pour le recouvrement de sa santé; il fit donner à son Ane le reste de l'orge du porc. Mais l'Ane, sans y toucher, dit : « J'accepterais volontiers cette orge, si l'on n'avait égorgé celui qui s'en est nourri. »

Effrayé par les souvenirs de cette fable, j'ai toujours évité les biens qui cachent quelque péril. Mais on me dira : Ceux qui ont pris des richesses les possèdent. — Comptons un peu ceux qui ont été pris et condamnés : nous trouverons que la punition frappe le plus grand nombre.

La témérité sauve peu de gens, elle en perd beaucoup.

FABLE V

LE BOUFFON ET LE PAYSAN

Les hommes ordinairement cèdent à d'injustes préventions, et quand ils sont encore tout plein de leurs faux jugements, l'évidence les force au repentir.

Un citoyen noble et riche voulant célébrer des jeux, proposa

Cui pro salute votum debebat sua,
Asello jussit reliquias poni hordei.
Quas aspernatus ille, sic locutus est :
Tuum libenter prorsus appeterem cibum,
Nisi, qui nutritus illo est, jugulatus foret.
Hujus respectu fabulæ deterritus,
Periculosum semper vitavi lucrum.
Sed dices : Qui rapuere divitias, habent.
Numeremus agedum, qui deprensi perierint :
Majorem turbam punitorum reperies.

Paucis temeritas est bono, multis malo.

FABULA V

SCURRA ET RUSTICUS

Pravo favore labi mortales solent,
Et, pro judicio dum stant erroris sui,
Ad pœnitendum rebus manifestis agi.

Facturus ludos dives quidam et nobilis,

une récompense à quiconque présenterait un spectacle nouveau. Il invita tout le monde à concourir. Des comédiens ambulants vinrent se disputer la victoire. L'un d'eux, un Bouffon, connu par ses saillies, se vanta de donner un genre de spectacle qui n'avait encore paru sur aucun théâtre. Cette nouvelle se répand et voilà la ville en mouvement. Les places, auparavant inoccupées, manquent maintenant à la foule. Notre acteur paraît sur la scène, seul, sans aucun appareil, sans personne pour l'aider dans son rôle. L'attente avait commandé le silence. Il baisse tout à coup la tête, la cache sous son manteau, et se met à si bien imiter avec sa voix le cri du cochon de lait, que tout le monde croyait qu'il en eût un sous sa robe. On lui ordonna de la secouer, il le fait et on ne trouve rien. On l'accabla d'éloges et on le poursuivit d'applaudissements. Un paysan qui était présent s'écria : « Par Hercule! il ne l'emportera pas sur moi. » Aussitôt il promit que le lendemain il ferait mieux. La foule fut encore plus considérable, les esprits étaient prévenus, et l'on vint plutôt pour se moquer que pour juger. Ils s'avancent tous deux sur le théâtre : le Bouffon

Proposito cunctos invitavit præmio,
Quam quisque posset, ut novitatem ostenderet.
Venere artifices laudis ad certamina :
Quos inter Scurra, notus urbano sale,
Habere dixit se genus spectaculi
Quod in theatro nunquam prolatum foret.
Dispersus rumor civitatem concitat.
Paullo ante vacua turbam deficiunt loca.
In scena vero postquam solus constitit,
Sine apparatu, nullis adjutoribus,
Silentium ipsa fecit exspectatio.
Ille in sinum repente demisit caput,
Et sic porcelli vocem est imitatus sua,
Verum ut subesse pallio contenderent,
Et excuti juberent. Quo facto, simul
Nihil est repertum, multis onerant laudibus,
Hominemque plausu prosequuntur maximo.
Hoc vidit fieri Rusticus : Non mehercule
Me vincet, inquit : et statim professus est
Idem facturum melius se postridie.
Fit turba major. Jam favor mentes tenet,
Et derisuri, non spectaturi, sedent.
Uterque prodit : Scurra degrunnit prior,

commence à grogner le premier, et aussitôt partent de la salle des applaudissements et des cris. Le Paysan feint de cacher un cochon de lait sous ses vêtements (ce qu'il faisait réellement; mais, comme on n'avait rien trouvé sur le Bouffon, on était sans défiance), et pince l'oreille du pauvre animal, auquel la douleur arrache des cris bien naturels. Les spectateurs soutinrent que le Bouffon avait bien mieux imité et voulurent faire chasser le Paysan. Mais celui-ci, montrant le cochon de lait, leur prouva d'une manière irrécusable leur erreur : « Voilà, dit-il, comme vous êtes bons juges. »

FABLE VI

LES DEUX CHAUVES

Un homme chauve, en passant dans un carrefour, y trouva un peigne. Survint un autre homme également dépourvu de cheveux. « Ah! çà, dit-il, part à nous deux du profit. » L'autre lui montra sa trouvaille et lui dit : « Les dieux voulaient nous favoriser; mais

Movetque plausus, et clamores suscitat.
Tum simulans sese vestimentis Rusticus
Porcellum obtegere (quod faciebat scilicet,
Sed, in priore quia nil compererat, latens
Exsultans turba nihil reformidat doli),
Pervellit aurem vero, quem celaverat,
Et cum dolore vocem naturæ exprimit.
Acclamat populus, Scurram multo similius
Imitatum, et cogit Rusticum trudi foras.
At ille profert ipsum porcellum e sinu,
Turpemque aperto pignore errorem probans :
En! hic declarat quales sitis judices.

FABULA VI

DUO CALVI

Invenit Calvus forte in trivio pectinem.
Accessit alter, æque defectus pilis :
Eia, inquit, in commune, quodcunque est lucri.
Ostendit ille prædam, et adjecit simul :

le destin envieux nous fait, comme on dit, trouver un charbon au lieu d'un trésor. »

L'homme trompé dans son espérance a le droit de se plaindre.

FABLE VII

LEPRINCE, JOUEUR DE FLUTE

Lorsqu'un esprit plein de vanité, ébloui d'une faveur passagère, se laisse aller à sa folle présomption, son sot orgueil le rend le jouet de tout le monde.

Leprince, joueur de flûte de quelque renommée, accompagnait Bathylle dans ses pantomimes. Un jour qu'on célébrait des jeux (je ne sais plus lesquels), il fit, dans un changement de décors, au moment où il s'y attendait le moins, une chute grave et se cassa le tibia gauche. Il eût mieux aimé casser ses deux flûtes droites. On l'enleva et on l'emporta chez lui, poussant de grands gémissements. Plusieurs mois se passèrent avant qu'il fût entièrement rétabli. Les spectateurs, comme toujours, commencèrent

Superum voluntas favit; sed, fato invido,
Carbonem, ut aiunt, pro thesauro invenimus.

Quem spes delusit, huic querela convenit

FABULA VII

PRINCEPS TIBICEN

Ubi vanus animus, aura captus frivola
Arripuit insolentem sibi fiduciam,
Facile ad derisum stulta levitas ducitur.

Princeps tibicen notior paullo fuit,
Operam Bathyllo solitus in scena dare.
Is forte ludis (non satis memini quibus)
Dum pegma rapitur, concidit casu gravi
Nec opinans, et sinistram fregit tibiam,
Duas quum dextras maluisset perdere.
Inter manus sublatus, et multum gemens
Domum refertur. Aliquot menses transeunt,
Ad sanitatem dum venit curatio.
Ut spectatorum mos est, et lepidum genus,

à regretter leur bon musicien qui, par les sons de sa flûte, animait les danses du souple Bathylle.

Un Romain distingué allait donner des jeux et Leprince commençait alors à marcher. Il obtient, à force de prières et d'argent, que le musicien se montrera le jour même du spectacle. Le moment venu, on ne parla dans le théâtre que du joueur de flûte; les uns soutenaient qu'il était mort, d'autres qu'il allait paraître tout à l'heure. On baisse la toile, le tonnerre gronde et les dieux parlent selon leur coutume. Le chœur alors entonne un hymne inconnu au joueur de flûte récemment revenu et dont le sens était : « Rome, réjouis-toi, tu renais, le prince est sauvé ! » On se leva pour applaudir. Leprince aussitôt d'envoyer des baisers, croyant que ses admirateurs le félicitaient. Les chevaliers voient sa sotte erreur et ils demandent en riant de tout cœur que l'hymne soit répété. On le recommence, notre homme de se prosterner jusqu'à terre, et les chevaliers d'applaudir encore pour se moquer de lui. Le peuple pensait qu'il voulait une couronne. Mais dès que son histoire fut connue sur tous les gradins, Le-

Desiderari cœpit, cujus flatibus
Solebat excitari saltantis vigor.

Erat facturus ludos quidam nobilis
Et incipiebat ingredi Princeps. Eum
Adducit pretio, precibus, ut tantummodo
Ipso ludorum ostenderet sese die.
Qui simul advenit, rumor de tibicine
Fremit in theatro. Quidam affirmant mortuum,
Quidam in conspectum proditurum sine mora.
Aulæo misso, devolutis tonitrubus,
Di sunt locuti more translatitio.
Tunc chorus ignotum et modo reducto canticum
Imposuit, cujus hæc fuit sententia :
« Lætare, incolumis Roma, salvo principe! »
In plausus consurrectum est. Jactat basia
Tibicen; gratulari fautores putat.
Equester ordo stultum errorem intelligit,
Magnoque risu canticum repeti jubet.
Iteratur illud. Homo meus se in pulpito
Totum prosternit : plaudit illudens eques;
Rogare populus hunc coronam existimat.
Ut vero cuneis notuit res omnibus,

prince, qui s'enorgueillissait des honneurs rendus au divin Auguste, fut, malgré sa robe blanche, ses souliers blancs et la bandelette blanche qui lui enveloppait la jambe, jeté dehors, la tête la première, par tous les spectateurs.

FABLE VIII

LE TEMPS

Ce vieillard au corps nu, à la tête chauve par derrière, au front garni de cheveux et qui, prompt comme l'oiseau, se suspend sur le tranchant d'un rasoir, si vous le saisissez, prenez-le bien; car, s'il échappe, Jupiter lui-même ne pourrait le reprendre, c'est l'emblème de l'occasion fugitive.

Les anciens ont ainsi figuré le Temps, pour qu'une lenteur uneste n'entrave pas nos projets.

FABLE IX

LE TAUREAU ET LE VEAU

Un taureau, gêné par ses cornes, ne pouvait qu'avec peine

Princeps, ligato crure nivea fascia,
Niveisque tunicis, niveis etiam calceis,
Superbiens honore divinæ domus,
Ab universis capite est protrusus foras.

FABULA VIII

TEMPUS

Cursu volucri, pendens in novacula,
Calvus, comosa fronte, nudo corpore,
Quem si occuparis, teneas; elapsum semel
Non ipse possit Jupiter reprehendere :
Occasionem rerum significat brevem.

Effectus impediret ne segnis mora,
Finxere antiqui talem effigiem Temporis.

FABULA IX

TAURUS ET VITULUS

Angusto in aditu Taurus luc'ans cornibus

franchir la porte étroite d'une étable. Un Veau voulut lui montrer comment on s'y prenait. « Tais-toi, lui dit le taureau, je le savais avant que tu fusses né. »

Qui veut en remontrer à son maître, doit prendre cela pour lui.

FABLE X

LE CHASSEUR ET LE CHIEN

Un chien, la joie de son maître par son ardeur à la chasse des bêtes fauves, commençait à s'affaiblir sous le poids des années. Un jour, en faisant tête à un sanglier furieux; il le saisit par l'oreille; mais, ses dents gâtées laissèrent échapper l'animal. Le Chasseur mécontent gronda son chien. Son vieux serviteur lui répondit : « Ce n'est point le courage, mais la force qui m'abandonne. Vous vantiez ma vigueur, et vous blâmez déjà ma faiblesse. »

Tu vois bien, Philetus, pourquoi j'ai écrit cette fable.

Quam vix intrare posset ad præsepia,
Monstrabat Vitulus quo se pacto flecteret.
Tace, inquit, ante hoc novi quam tu natus es.

Qui doctiorem emendat, sibi dici putet.

FABULA X

VENATOR ET CANIS

Adversus omnes fortis veloces feras
Canis quum domino semper fecisset satis,
Languere cœpit annis ingravantibus.
Aliquando objectus hispidi pugnæ Suis,
Arripuit aurem : sed cariosis dentibus
Prædam dimisit. Hic tum Venator dolens
Canem objurgat. Cui latrans contra senex :
Non te destituit animus, sed vires meæ.
Quod fuimus laudasti, jam damnas quod sumus.

Hoc cur, Philete, scripserim, pulchre vides.

NOTES

LIVRE PREMIER

PROLOGUE

PASSAGES DE CE PROLOGUE IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Æsopus auctor quam materiam reperit,
Hanc ego polivi.

Je chante les héros dont Ésope est le père.

2. Et quod prudenti vitam consilio monet.

Contient des vérités qui servent de leçons.

3. Calumniari si quis autem voluerit,
Quod arbores loquantur, non tantum feræ.

Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
(Liv. I, Prologue.)

J'ai passé plus avant, les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
(Liv. II, fab. I.)

FABLE PREMIÈRE. — LE LOUP ET L'AGNEAU.

Ésope, fab. 229, alias 233. — Gabrias, fab. 55. — Marie de France, fab. 2. — Faerne, fab. 81. — Camerarius, pag. 203. — La Fontaine, liv. I, fab. 10.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. .... Tunc fauce improba
Latro incitatus, jurgii causam intulit.

Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.

2. Cur, inquit, turbulentam fecisti mihi
Aquam bibenti?

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?

3. Qui possum, quæso, facere quod quereris, Lupe?
A te decurrit ad meos haustus liquor.

.....Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.

4. Ante hos sex menses male, ait, dixisti mihi.

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

5. Respondit Agnus : Equidem natus non eram.

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'Agneau.

6. Pater, Hercule, tuus, inquit, maledixit mihi.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

7. Atque ita correptum lacerat injusta nece.

Là dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE II. — LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Plutarque, dans la *Vie de Solon*, parle de l'usurpation de Pisistrate et des efforts que fit le législateur d'Athènes pour engager ses concitoyens à recouvrer leur liberté. Mais il ne fait nullement mention de l'apologue d'Ésope.

Ésope, fab. 167, alias 170. — Romulus, liv. II, fab. 1. — Marie de France, fab. 26. — La Fontaine, liv. III, fab. 4.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Ranæ, vagantes liberis paludibus,
Clamore magno regem petiere a Jove.

Les Grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant,
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.

2. ..... Missum quod subito vadis
Motu sonoque terruit pavidum genus.

Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux.

3. Lignumque supra turba petulans insilit.

Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.

4. Alium rogantes regem misere ad Jovem,
Inutilis quoniam esset, qui fuerat datus.
Tum misit illis hydrum, qui dente aspero
Corripere cœpit singulas.

Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir.

5. ..... Tunc, contra Deus,
Quia noluistis vestrum ferre, inquit, bonum,
Malum perferte.

Et Jupin de leur dire.....
..... Il vous devait suffire
Que votre premier roi fut débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE III. — LE GEAI ORGUEILLEUX ET LE PAON.

Ésope, fab. 101. — Gabrias, fab. 26. — Théon le Sophiste, fab. 3. — Romulus, liv. II, fab. 13. — Marie de France, fab. 58. — La Fontaine, liv. IV, fab. 9.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Pennas, Pavoni quæ deciderant, sustulit,
Seque exornavit.

Un Paon muait : un Geai prit son plumage,
Puis après se l'accommoda.

2. Formoso se Pavonum immiscuit gregi.

Puis parmi d'autres Paons tout fier se panada.

3. Illi impudenti pennas eripiunt avi,
Fugantque rostris.

Il se vit bafoué,
. . . .
Et par messieurs les Paons plumé d'étrange sorte.

4. Redire mœrens cœpit ad proprium genus,
A quo repulsus tristem sustinuit notam.

Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

FABLE IV. — LE CHIEN NAGEANT.

Les fabulistes qui ont traité ce sujet semblent avoir oublié que le chien, en nageant, devait agiter l'eau, et qu'il lui était alors impossible d'y voir son image.

Ésope, fab. 209, alias 213. — Gabrias, fab. 32. — Aphthone, fab. 35. — Romulus, fab. 5. — Marie de France, fab. 5. — Faerne, fab. 31. — La Fontaine, liv. VI, fab. 17.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Lympharum in speculo vidit simulacrum suum :
Aliamque prædam ab alio ferri putans.

Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée...

2 Et, quem tenebat ore, dimisit cibum.
Nec, quem petebat, adeo potuit attingere.

La quitta pour l'image.....
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE V. — LA GÉNISSE, LA CHÈVRE, LA BREBIS ET LE LION.

Voilà certainement, dit Champfort, une mauvaise fable que la Fontaine a mise en vers d'après Phèdre. L'association de ces quatre personnages est absurde et contre nature. Quel besoin le lion a-t-il d'eux pour chasser? ils sont eux-mêmes le gibier qu'il cherche.

Ésope, fab. 38. — Gabrias, fab. 5. — Romulus, liv. I, fab. 6. — Marie de France, fab. 11 et 12. — Faerne, fab. 83. — La Fontaine, liv. I, fab. 6.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Vacca et Capella, et patiens Ovis injuriæ,
Socii fuere cum Leone in saltibus.

La Génisse, la Chèvre et leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis.

2. Hi quum cepissent cervum vasti corporis.

Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris.

3. Ego primam tollo, nominor quia Leo;

Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle Lion.

4. Secundam, quia sum fortis, tribuetis mihi;
Tum, quia plus valeo, me sequetur tertia;
Malo afficietur, si quis quartam tetigerit.

La seconde, par droit, me doit échoir encore:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

FABLE VI. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Ésope, fab. 350. — Gabrias, fab. 20. — Romulus, fab. 7. — Marie de France, fab. 6. — La Fontaine, liv. VI, fab. 12.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Uxorem quondam Sol quum vellet ducere.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.

2. Clamorem Ranæ sustulere ad sidera.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.

3. Nunc, inquit, omnes unus exurit lacus.

..... Un seul Soleil à peine
Se peut souffrir.

4. Quidnam futurum est, si crearit liberos

Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?

FABLE VII. — LE RENARD A UN MASQUE DE THÉATRE.

Personam tragicam forte Vulpis viderat. — *Persona*, un masque, de *personare*, résonner, parce que le masque, chez les anciens, rendait la voix plus sonore. Il faut distinguer *persona* de *larva*. Celui-ci ne couvrait que le visage. *Persona* emboitait tout à fait la tête de l'acteur. De là, *persona* a signifié rôle; *personam agere Herculis*, faire le rôle d'Hercule. C'est de *persona* que viennent ces mots français *personne*, *personnage*. (BEUZELIN, traduction de *Phèdre*.)

ÉSOPE, fab. 2, alias 5. — ROMULUS, liv. II, fab. 15. — FAERNE, fab 8. — LA FONTAINE, liv. IV, fab. 14.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. O quanta species, inquit, cerebrum non habet!

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

2. Hoc illis dictum est, quibus honorem et gloriam
Fortuna tribuit, sensum communem abstulit.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

FABLE VIII. — LE LOUP ET LA GRUE

ÉSOPE, fab. 144. — GABRIAS, fab. 39. — APHTHONE, fab. 9 et 25. — ROMULUS, fab. 8. — MARIE DE FRANCE, fab. 7. — LA FONTAINE, liv. ~~II~~, III fab. 9.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Os devoratum fauce quum hæreret Lupi.

Les Loups mangent gloutonnement...
Un os lui demeura bien avant au gosier...

2. Periculosam fecit medicinam Lupo.
Pro quo quum pactum flagitaret præmium :
Ingrata es, inquit, ore quæ nostro caput
Incolume abstuleris, et mercedem postules.

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour
Elle demanda son salaire.
Votre salaire, dit le Loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

FABLE IX. — LE LIÈVRE ET LE PASSEREAU.

La Fontaine, liv. V, fab. 17.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Leporem objurgabat Passer : ubi pernicitas
Nota, inquit, illa est ? quid ita cessarunt pedes ?

La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantais d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds.....

2. Dum loquitur, ipsum Accipiter nec opinum rapit.

..... Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve.

FABLE X. — LE LOUP ET LE RENARD JUGÉS PAR LE SINGE.

Romulus, liv. II, fab. 19. — La Fontaine, liv. II, fab. 3

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Lupus arguebat Vulpem furti crimine.

Un Loup disait que l'on l'avait volé :

2. Tunc judex inter illos sedit Simius.
Uterque causam quum perorassent suam.

Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.

3. Tu non videris perdidisse, quod petis;
Te credo surripuisse, quod pulchre negas.

> Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ai rien pris;
> Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.

FABLE XI. — LE LION ET L'ANE CHASSANT.

Ésope, fab. 226, alias 230. — Romulus, liv. IV, fab. 10. — Marie de France, fab. 67. — Camerarius, pag. 40. — La Fontaine, liv. II, fab. 19.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Venari Asello comite quum vellet Leo,
Contexit illum frutice, et admonuit simul,
Ut insueta voce terreret feras.

> Le roi des animaux se mit un jour en tête
> De giboyer...
> Il se servit du ministère
> De l'Ane, à la voix de Stentor.
> Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
> Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
> Les moins intimidés fuiraient de leur maison.

2. ..... Hic Auritulus
Clamorem subito totis tollit viribus,
Novoque turbat bestias miraculo.
Quæ dum paventes exitus notos petunt,
Leonis affliguntur horrendo impetu.

> Leur troupe n'était pas encore accoutumée
> A la tempête de sa voix;
> L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
> La frayeur saisissait les hôtes de ces bois;
> Tous fuyaient, tous tombaient au piége inévitable,
> Où les attendait le lion.

3. ..... Tunc ille insolens :
Qualis videtur opera tibi vocis meæ?

> N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
> Dit l'Ane en se donnant tout l'honneur de la chasse.

4. Insignis, inquit, sic, ut nisi nossem tuum
Animum genusque, simili fugissem metu.

> Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié :
> Si je ne connaissais ta personne et ta race,
> J'en serais moi-même effrayé.



FABLE XII. — LE CERF PRÈS D'UNE FONTAINE.

ÉSOPE, fab. 184, alias 181. — GABRIAS, fab. 17. — APHTHONE, fab. 18. — ROMULUS, liv. III, fab. 7. — MARIE DE FRANCE, fab. 32. — LA FONTAINE, liv. VI, fab. 9.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Laudatis utiliora, quæ contempseris,
Sæpe inveniri.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile.

2. Et in liquore vidit effigiem suam.
Ibi dum ramosa mirans laudat cornua,
Crurumque nimiam tenuitatem vituperat.

Dans le cristal d'une fontaine
Un Cerf se mirant autrefois,
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avec peine
Souffrir ses jambes de fuseaux.

3. Venantum subito vocibus conterritus.

Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.

4. ..... Silva tum excepit ferum,
In qua retentis impeditus cornibus.

Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment...

FABLE XIII. — LE CORBEAU ET LE RENARD.

ÉSOPE, fab. 94, 204, alias 208. — GABRIAS, fab. 19. — HORACE, liv. I, ép. XVII, v. 50. — APHTHONE, fab. 29. — APULÉE, *Florid.*, ch. XXIII. — ROMULUS. liv. I, fab. 15. — MARIE DE FRANCE, fab. 14. — LA FONTAINE, liv. I, fab. 2.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Quum de fenestra Corvus raptum caseum
Comesse vellet, celsa residens arbore ..

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

2. Hunc vidit Vulpis, deinde sic cœpit loqui.

Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.

3. O qui tuarum, Corve, pennarum est nitor!
Quantum decoris corpore et vultu geris!
Si vocem haberes, nulla prior ales foret.

Hé! bonjour, monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

4. At ille stultus, dum vult vocem ostendere,
Emisit ore caseum; quem celeriter
Dolosa Vulpis avidis rapuit dentibus.

Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, et laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit...

5. Tum demum ingemuit Corvi deceptus stupor.

Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

FABLE XIV. — LE CORDONNIER MÉDECIN.

1. *Et venditaret falso antidotum nomine.* — *Antidotum*, ἀντι, δίδωμι.

2. *Verbosis... strophis.* L'origine de *stropha* est bien στρέφω, *verto*, mais il n'est pas nécessaire de chercher ici quelque rapport entre le sens que Phèdre donne à ce mot et les strophes des odes grecques. Il en a davantage avec les piéges appelés aussi *strophæ*, qu'on tendait aux bêtes sauvages. C'est, selon l'explication de M. Lefèvre, un entortillement de paroles artificieuses, *verborum laquei*, comme dit Cicéron dans son discours *pour A. Cécina.* (Beuzelin, traduction de *Phèdre.*)

FABLE XV. — L'ANE ET LE VIEUX PATRE.

Abstemius, fab. 8. — Camerarius, pag. 132. — La Fontaine, liv VI, fab. 8.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Is hostium clamore subito territus,
Suadebat Asino fugere, ne possent capi.

At ille lentus : Quæso, num binas mihi
Clitellas impositurum victorem putas?

L'ennemi vient sur l'entrefaite,
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?

2. Senex negavit. Ergo quid refert mea
Cui serviam, clitellas dum portem meas?

Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je sois?

FABLE XVI. — LE CERF ET LA BREBIS.

ROMULUS, liv. II, fab. 12.

FABLE XVII. — LA BREBIS, LE CHIEN ET LE LOUP.

MARIE DE FRANCE, fab. 4. — CAMERARIUS, pag. 189.

FABLE XVIII. — LA FEMME PRÈS D'ACCOUCHER.

Voyez OVIDE, *Trist.*, liv. I, élég. I, v. 85.

On trouve cette anecdote rapportée par Plutarque (in *Conjug. præcept.*, p. 143).

FABLE XIX. — LA CHIENNE QUI MET BAS.

JUSTIN, *Hist.*, liv. XLIII, ch. IV. — ROMULUS, liv. I, fab. 9. — MARIE DE FRANCE, pag. 173. — CAMERARIUS, pag. 173. — LA FONTAINE, liv. II, fab. 7.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Canis parturiens quum rogasset alteram,
Ut fetum in ejus tugurio deponeret,
Facile impetravit.

Une Lice étant sur son terme...
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.

2. Dein reposcenti locum
Preces admovit, tempus exorans breve,
Dum firmiores catulos posset ducere.

Au bout de quelque temps, sa Compagne revient,

La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.

3. Hoc quoque consumpto, flagitare validius
Cubile cœpit.

Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.

4. ..... Si mihi et turbæ meæ
Par, inquit, esse potueris, cedam loco.

Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.

FABLE XX. — LES CHIENS AFFAMÉS.

Ésope, fab. 211.— Marie de France, fab. 49.— La Fontaine, liv. VIII, fab. 25.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Aquam cœpere ebibere ; sed rupti prius
Periere, quam, quod petierant, contingerent.

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

FABLE XXI. — LE LION DEVENU VIEUX, LE SANGLIER, LE TAUREAU ET L'ANE.

Ésope (dans sa Vie, édit. de R. Étienne, 1529, pag. 48). — Romulus, fab. 16. — Marie de France, fab. 15. — Camerarius, pag. 179. — La Fontaine, liv. III, fab. 14.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE

1. Defectus annis, et desertus viribus
Leo quum jaceret.

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse.

2. Infestis Taurus mox confodit cornibus
Hostile corpus.

Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le Loup, un coup de dent le bœuf, un coup de corne.

3. At ille expirans : Fortes indigne tuli
Mihi insultare; te, naturæ dedecus,
Quod ferre certe cogor, bis videor mori.

Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes.
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir :
Ah! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

FABLE XXII. — L'HOMME ET LA BELETTE.

Romulus, liv. II, fab. 20.

FABLE XXIII. — LE CHIEN FIDÈLE.

Romulus, liv. II, fab. 3. — Marie de France, fab. 28.

FABLE XXIV. — LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

1. Phèdre a pris le sujet de cette fable dans Horace :

Absentis ranæ pullis vituli pede pressis,
Unus ubi effugit, matri denarrat, ut ingens
Bellua cognatos eliserit. Illa rogare,
Quantane? num tantum, sufflans se, magna fuisset? —
Major dimidio. — Num tanto? Quum magis atque
Se magis inflaret : « Non, si te ruperis, inquit,
Par eris. »

« Un bœuf avait broyé sous ses pieds les petits d'une grenouille absente : un seul s'échappe et va raconter à sa mère qu'un monstre énorme a écrasé ses frères. « De quelle taille ? » demanda-t-elle. Et elle ajoute, en se gonflant : « Était-il aussi gros que cela ? — Plus gros de moitié. — Comme ceci (et elle se gonflait toujours) ? — Tu crèverais avant de l'égaler. » (Horace, liv. II, sat. iii, v. 314, traduction de M. Liez.)

Grandis ut exiguam bos ranam ruperat olim,
Sic puto Torquatus rumpet Otacilium.
(Martial, *Epigr.* lib. X, ep. 79.)

Romulus, liv. II, fab. 21. — Marie de France, fab. 65. — La Fontaine, liv. I, fab 3.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. In prato quondam Rana conspexit Bovem,

Et, tacta invidia tantæ magnitudinis,
Rugosam inflavit pellem...

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur.

2. ... Tum natos suos
Interrogavit, an Bove esset latior.
Illi negarunt...

Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moi, n'y suis-je point encore?—
Nenni.

3. Dum vult validius
Inflare sese, rupto jacuit corpore.

..... La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

FABLE XXV. — LE CHIEN ET LE CROCODILE.

1. *Canes currentes bibere in Nilo flumine.* Les anciens employaient l'expression proverbiale *tanquam canis e Nilo*, pour marquer une trop grande hâte, un empressement ridicule. — *A Corcodilis.* On dit *crocodilus*, du grec κροκόδειλος : le poëte a transposé l'*r* pour allonger la première syllabe. Celui qui s'aviserait chez nous de dire, comme le peuple, un *corcodile* ou un *cocodrille*, *derideretur turpiter*. (Beuzelin.)

2. *Quam libet*, pour *quantum libet.*

FABLE XXVI. — LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Ésope, fab. 8 (citée par Plutarque dans ses *Symposiaques*, liv. I, *Quest.* I, pag. 128). — Romulus, liv. II, fab. 14. — La Fontaine, liv. I, fab. 18.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Nulli nocendum; si quis vero læserit,
Mulctandum simili jure, fabella admonet.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

2. Ad cœnam Vulpis dicitur Ciconiam
Prior invitasse.

Compère le Renard se mit un jour en frais
Et retint à dîner commère la Cigogne.

3. Et illi in patena liquidam
Posuisse sorbitionem, quam nullo modo
Gustare esuriens potuerit Ciconia.

Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair : il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette.

4. Quæ Vulpem quum revocasset...

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la Cigogne le prie.

5. ..... Intrito cibo
Plenam lagenam posuit.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.

6. ..... Huic rostrum inserens
Satiatur ipsa...

Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer.

7. ..... Torquet convivam fame.

Il lui fallut à jeun retourner au logis.

FABLE XXVIII. — LE RENARD ET L'AIGLE.

Ésope, fab. 1. — Romulus, liv. II, fab. 8. — Marie de France, fab. 10.

FABLE XXIX. — L'ANE SE MOQUANT DU SANGLIER.

1. *Demisso pede*. On lit dans toutes les bonnes éditions, *demisso pene*. Je crois que cette dernière version est la meilleure.

Romulus, liv. I, fab. 11. — Marie de France, fab. 76.

FABLE XXX. — LES GRENOUILLES REDOUTANT UN COMBAT DE TAUREAUX.

Cette fable rappelle le vers d'Horace :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

La Fontaine, liv. II, fab. 4.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Humiles laborant, ubi potentes dissident.

Hélas ! on voit que de tous temps
Les petis ont pâti des sottises des grands.

2. Heu, quanta nobis instat pernicies ! ait.
Interrogata ab alia, cur hoc diceret.

Une Grenouille en soupirait.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant.

3. De principatu quum decertarent gregis.

Deux Taureaux combattaient à qui posséderait
Une Génisse avec l'empire.

4. Paludis in secreta veniet latibula,
Et proculcatas obteret duro pede.

Viendra dans nos marais régner sur nos roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux.

FABLE XXXI. — LE MILAN ET LES COLOMBES.

1. *Miluum* pour *milvum*, à cause de la mesure du vers.

Aphthone, fab. 21. — Romulus, liv. II, fab. 2. — Abstemius, fab. 96, alias 93.

LIVRE DEUXIÈME

PROLOGUE.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Sed si libuerit aliquid interponere,
Dictorum sensus ut delectet varietas.

Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non pas par envie.
Je suis trop au-dessus de cette ambition.

FABLE II. — L'HOMME TOUT A COUP DEVENU CHAUVE.

Ésope, fab. 162, alias 165. — Gabrias, fab. 24. — Camerarius, p. 100. — La Fontaine, liv. I, fab. 17.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Ætatis mediæ quemdam mulier non rudis

Tenebat, annos celans elegantia.

..... L'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.

2. Calvus repente factus est : nam funditus
Canos puella, nigros anus evellerat.

La vieille à tout moment, de sa part emportait
Un peu de poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux.....

Saint Vincent-Ferrier, prédicateur du quatorzième siècle, raconte cette historiette dans un de ses sermons. Il en tirait la singulière conclusion, qu'il ne faut pas prendre femme jeune et jolie, parce qu'elle épile les biens de sa maison, en voulant sans cesse des joyaux, des robes neuves, et qu'il faut encore moins épouser une vieille, parce que c'est un enfer anticipé qui épile tous les plaisirs, les joies de ce monde et n'apporte à son mari que tristesse et mauvaise humeur.

FABLE III. — L'HOMME ET LE CHIEN.

Ésope, fab. 25.

FABLE IV. — L'AIGLE, LA CHATTE ET LA LAIE.

1. *Quid multa? inedia sunt consumpti cum suis...* Il semble que la faim aurait dû forcer ces animaux à sortir de leur retraite; c'est un défaut de vraisemblance dont la Fontaine a eu soin d'avertir ses lecteurs.

La Fontaine, liv. III, fab. 6.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Aquila in sublimi quercu nidum fecerat.

L'Aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux.

2. Feles, cavernam nacta, in media pepererat :
Sus nemoricultrix fetum ad imam posuerat.

La Laie au pied, la Chatte entre les deux.

3. Tum fortuitum Feles contubernium

Fraude et scelesta sic evertit malitia.

La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord.

4. Ad nidum scandit volucris : Pernicies, ait,
Tibi paratur, forsan et miseræ mihi.

Elle grimpa chez l'Aigle, et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.

5. Nam fodere terram quod vides quotidie
Aprum insidiosum.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite Laie.....?

6. ..... Quercum vult evertere.

C'est pour déraciner le Chêne assurément.

7. Ut nostram in plano facile progeniem opprimat.

Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés.

8. Terrore offuso et perturbatis sensibus,
Derepit ad cubile setosæ Suis.

Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la Laie était en gésine.

9. ..... Simul exieris pastum cum tenero grege,
Aquila est parata rapere porcellos tibi.

L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

10. Hunc quoque timore postquam complevit locum.
Dolosa tuto condidit sese cavo.

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La Chatte en son trou se retire.

11. Ruinam metuens Aquila ramis desidet;
Aper, rapinam vitans, non prodit foras.

L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la Laie encore moins.
A demeurer chez soi l'un et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine;
La Laie en cas d'irruption.

12. ..... Inedia sunt consumpti cum suis.

La faim détruisit tout.

13. Felique et catulis largam præbuerunt dapem.

Grand renfort pour messieurs les chats.

FABLE V. — TIBÈRE A UN ESCLAVE DU PALAIS.

1 Est ardelionum quædam Romæ natio,
Trepide concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Sibi molesta, at aliis odiosissima.

Célimène, dans le *Misanthrope*, dit en parlant d'un importun, d'une espèce d'ardélion :

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons il assomme le monde;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien.
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.
(Molière, *le Misanthrope*, acte II, sc. v.)

Nous retrouvons aussi dans la Fontaine une imitation de ces vers de Phèdre :

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires;
Et partout importuns, devraient être chassés.
(Liv. VII, fab. ix.)

Voyez Sénèque, *de Tranquill. animi*, c. xii.

2. Cæsar Tiberius quum petens Neapolim
In Misenensem villam venisset suam,
Quæ monte summo posita Luculli manu,
Prospectat Siculum, et despicit Tuscum mare.

Voici le portrait que Velleius Paterculus fait de Lucullus :

« Lucullus, summus alioqui vir, profusæ hujus ædificiis convictibusque et apparatibus luxuriæ primus auctor fuit; quem ob injectas moles mari et receptum suffossis montibus in terras mare, haud infacete Magnus Pompeius Xerxem togatum vocare assueverat. » (Lib. II, c. xxxiii.)

« Lucullus, grand homme d'ailleurs, donna le premier exemple de

ce luxe, de cette profusion qui règnent aujourd'hui dans les festins, les meubles, les édifices. Il resserra la mer par des digues, et, pour la recevoir dans les terres, il perça des montagnes. Aussi Pompée l'appelait-il agréablement le Xerxès romain. » (*Traduction de* M. Desprès.)

FABLE VI. — L'AIGLE, LA CORNEILLE ET LA TORTUE.

Cette fable rappelle celle de la Fontaine, où le poëte Eschyle, menacé de la chute d'une maison, quitta la ville, et

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un Aigle qui portait en l'air une Tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser.
(La Fontaine, liv. VIII, fab. xvi.)

Romulus, liv. I, fab. 13. — Marie de France, fab. 13.

FABLE VII. — LES DEUX MULETS ET LES VOLEURS.

Faerne, fab. 85. — La Fontaine, liv. I, fab. 4.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Muli gravati sarcinis ibant duo.
Unus ferebat fiscos cum pecunia;
Alter tumentes multo saccos hordeo.

Deux Mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.

2. Ille, onere dives, celsa cervice eminet,
Clarumque collo jactat tintinnabulum.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette.

3. Subito Latrones ex insidiis advolant.

Sur le mulet du fisc une troupe se jette.

4. Spoliatus igitur casus quum fleret suos.

Le Mulet en se défendant,
Se sent percé de coups; il gémit, il soupire.



FABLE VIII. — LE CERF ET LES BŒUFS.

ROMULUS, liv. III, fab. 19. — CAMERARIUS, pag. 82. — LA FONTAINE liv IV, fab. 21.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE

1. ..... Opportuno se bubuli condidit.
Hic Bos latenti : Quidquam voluisti tibi,
Infelix, ultro qui ad necem cucurreris,
Hominumque tecto spiritum commiseris?

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.

2. Frondem bubulcus affert...

Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage.

3. Eunt subinde et redeunt omnes rustici;
Nemo animadvertit : transit etiam villicus,
Nec ille quidquam sentit...

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même, et pas un d'aventure
N'aperçut ni corps, ni ramure,
Ni cerf enfin...

4. Tum gaudens ferus
Bubus quietis agere cœpit gratias.

L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux Bœufs...

5. Respondit unus...

L'un des Bœufs ruminant lui dit...

6. Sed ille, qui oculos centum habet, si venerit,
Magno in periculo vita vertetur tua.

Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue;
Je crains fort pour toi sa venue.

7. Hæc inter ipse dominus a cœna redit.

Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.

8. Accedit ad præsepe : Cur frondis parum est?

Qu'est-ce ci? dit-il à son monde;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.

9. Stramenta desunt?...

Cette litière est vieille...

10. ..... Tollere hæc aranea
Quantum est laboris?...

Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?

11. ..... Dum scrutatur singula,
Cervi quoque alta conspicatur cornua.

En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu :
Le Cerf est reconnu...

12. Quem convocata jubet occidi familia.

..... Chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête,

13. Prædamque tollit...

On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

14. ..... Hæc significat fabula,
Dominum videre plurimum in rebus suis.

Il n'est pour voir que l'œil du maître.

LIVRE TROISIÈME

PROLOGUE. — PHÈDRE A EUTYCHE.

On ne connaît point cet Eutyche, l'ami et le protecteur de Phèdre. On pense qu'il était d'origine grecque, et probablement affranchi d'Auguste. C'est l'opinion de Brotier : il dit que l'on a trouvé dans le tableau des affranchis d'Auguste, une inscription ainsi conçue :

C. JULI EUTYCHI
ET QUINTILLIÆS AURÆS
IMMUNIUM.

1. *Quod occupatis auribus non convenit*. Ce vers rappelle celui de Martial, liv. XI, épig. IV :

..... Nec vacuis auribus ista damus.

2. *Ego, quem Pierio.* Le mont Piérius, consacré aux Muses, était situé sur les confins de la Macédoine et de la Thessalie.

M. Gail a fait une dissertation sur ce *Prologue*, pour prouver que Phèdre était Macédonien, né sur le mont Pierum de Macédoine, et pour repousser l'opinion de M. Sannelli, qui prétend que Phèdre était né en Thrace. Au reste, cette dispute se réduirait à bien peu de chose, en disant que Phèdre était Thrace, si l'on considère la Macédoine à l'époque où elle faisait partie de la Thrace, ou que Phèdre était Macédonien et né dans la Piérie Thermaïque de Macédoine, si l'on réfléchit qu'au temps de Phèdre, la Macédoine, autrefois partie de la Thrace, avait cessé de l'être. (Édition Lemaire, page 634.)

3. *Qui saxa cantu movit, et domuit feras, Hebrique tenuit impetus dulci mora.* Ces vers rappellent cette strophe d'Horace (liv. I, ode XII) :

..... Gelidove in Hæmo?
Unde vocalem temere insecutæ
    Orphea silvæ,
Arte materna rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum et auritas fidibus canoris
    Ducere quercus.

Et l'*Ode à Mercure :*

Tu potes tigres, comitesque silvas
Ducere, et rivos celeres morari.
(Lib. III, ode II.)

FABLE PREMIÈRE. — LA VIEILLE FEMME A UNE AMPHORE.

1. *Vidit epotam amphoram.* L'amphore était un grand vase à deux anses, qui servait à conserver le vin ; il pouvait contenir environ vingt-sept pintes, mesure de Paris.

2. *Adhuc, Falerna fæce.* Le canton de Falerne était renommé pour ses vins.

..... Et quo te carmine dicam,
Rhetica? nec cellis ideo contende falernis.
(VIRG., *Georg.*, liv. II, v. 95.)

..... Bacchi cura, Falernus ager.
(TIBULL.)

De Sinuessanis venerunt Massica prælis.
Condita quo quæris consule? Nullus erat.
(MARTIAL., lib. XIII, epigr. 3.)

3. *Testa nobili.* Vase fait d'une terre renommée, parce qu'il y avait certaines terres dans lesquelles le vin se conservait beaucoup mieux.

FABLE II. — LA PANTHÈRE ET LES BERGERS.

Ésope, fab. 218. — Romulus, liv. IV, fab. 5. — Camerarius, p. 212.

FABLE V. — ÉSOPE ET LE MAUVAIS PLAISANT.

Abstemius, fab. 172. — La Fontaine, liv. III, fab. 22.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Æsopo quidam Petulans lapidem impegerat.

Certain Fou poursuivait à coup de pierre un Sage.

2. Tanto, inquit, melior. Assem deinde illi dedit.

C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.

3. Venit ecce dives et potens; huic similiter
Impinge lapidem, et dignum accipies præmium

Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer.
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.

4. Persuasus ille, fecit quod monitus fuit.

Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.

FABLE VI. — LA MOUCHE ET LA MULE.

Romulus, liv. II, fab. 17. — Camerarius, pag. 202.

La Fontaine a traité le même sujet, mais d'une manière tout à fait opposée. *Voyez* liv. VII, fab. 9.

FABLE VII. — LE CHIEN ET LE LOUP.

Ésope, fab. 3. — Avienus, fab. 37. — Romulus, liv. III, fab. 15. — Marie de France, fab. 34. — La Fontaine, liv. I, fab. 5.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Cani perpasto macie confectus Lupus
Forte occurrit.

Un Loup n'avait que les os et la peau.
. . . .
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

2. ..... Salutantes dein invicem
Ut restiterunt : Unde sic, quæso, nites?

Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.

3. Canis simpliciter : Eadem est conditio tibi.

Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.

4. ..... Dum procedunt, adspicit
Lupus a catena collum detritum Cani.

Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé.

5. Unde hoc, amice? — Nihil est. — Dic, quæso, tamen.

Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi rien! — Peu de chose.
— Mais encore?

6. Quia videor acer, alligant me interdiu.

Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.

7. Age, si quo abire est animus, est licentia?

Attaché! dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez?

8. Non plane est, inquit. Fruere, quæ laudas, Canis.
Regnare nolo, liber ut non sim mihi.

..... Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

FABLE IX. — SOCRATE A SES AMIS.

Phèdre voulant donner au mot de sa fable plus d'autorité, l'attribue à Socrate, contre le silence de toute l'antiquité. La Fontaine a corrigé le titre de l'apologue latin. Un savant, J. Schæfer, a fait observer avec justesse que cette fable traite des amis, mais ne s'adresse pas à des amis.

1. *Socrate*, célèbre philosophe : l'oracle d'Apollon le déclara le plus sage des hommes; il justifia cet éloge par l'exercice constant de toutes les vertus. La force de sa raison l'éleva jusqu'à la connaissance d'un seul Dieu : découverte sublime, qui lui valut un arrêt de mort. Il fut condamné à boire la ciguë. L'histoire de ses derniers moments nous a été transmise par Platon, dans le traité *de l'Immortalité de*

l'âme Il mourut quatre cents ans avant l'ère chrétienne, âgé de cinquante ans. (GUILLON, Fables de la Fontaine.)

LA FONTAINE, liv. IV, fab. 17.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Vulgare amici nomen, sed rara est fides.

Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

2. Quum parvas ædes sibi fundasset Socrates.

Socrate un jour faisant bâtir.

3. Quæso, tam angustam, talis vir, ponis domum?
Utinam, inquit, veris hanc amicis impleam!

Chacun censurait son ouvrage.....
Quelle maison pour lui! l'on n'y tournait qu'à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

FABLE XII. — LE JEUNE COQ ET LA PERLE.

ROMULUS, liv. I, fab. 1. — MARIE DE FRANCE, fab. 1. — CAMERARIUS, pag. 172. — LA FONTAINE, liv. I, fab. 20.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Ego, qui te inveni, potior cui multo est cibus,
Nec tibi prodesse, nec mihi quidquam potes.

Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

FABLE XIII. — LES ABEILLES ET LES BOURDONS JUGÉS PAR LA GUÊPE.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Apes in alta quercu fecerant favos.
Hoc Fuci inertes esse dicebant suos.
Lis ad forum deducta est, Vespa judice.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des Frelons les réclamèrent;
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.

2. In dubium plane res ut merito venerit.

Il était malaisé de décider la chose.

3. Alvos accipite, et ceris opus infundite,
Ut ex sapore mellis, et forma favi,
De quis nunc agitur, auctor horum appareat.

Travaillons, les Frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un miel si doux,
Des cellules si bien bâties.

4. Fuci recusant.....

Le refus des Frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir.

5. Apertum est, quis non possit, aut quis fecerit.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

6. Quapropter Apibus fructum restituo suum.

Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

FABLE XIV. — ÉSOPE JOUANT AUX NOIX.

1. *Puerorum in turba quidam ludentem Atticus.* On pense assez généralement que Phèdre a écrit cette fable dans l'intention de défendre Auguste contre les critiques de censeurs trop sévères. Suétone, dans la vie de ce prince (ch LXXXIII), dit qu'Auguste, pour donner quelque repos à son esprit, s'amusait à pêcher à la ligne ou jouait à la pierrette et aux noix avec des enfants.

Voyez VIRGILE, *Bucol.*, égl. VIII, v. 29 et 30; PERSE, sat. I, v. 10; CATULLE, XIV, v. 183; PÉTRONE, ch. LXXXI.

Lude, inquis, nucibus : perdere nolo nuces.
(MARTIALIS, lib. XIV, epig. I.)

Alea parva nuces, et non damnosa videntur :
Sæpe tamen pueris abstulit illa nates.
(MARTIALIS, lib. XIV, epigr. XVIII.)

2. *Cito rumpes arcum, semper si tensum habueris.* Nous trouvons dans les *Sentences* de Publius Syrus, vers 59 :

Arcum intensio frangit, animum remissio.

FABLE XV. — LE CHIEN ET L'AGNEAU.

1. Cette étrange fable, dit M. Geoffroy dans son feuilleton du vendredi 22 novembre 1805, pourrait fournir un volume de réflexions

Je crois pourtant qu'elle peut s'expliquer assez naturellement dans le sens de cette maxime de Justinien : *Meritis magis filios ad paterna obsequia provocandos, quam pactionibus adstringendos.* Mais il est une sorte de vraisemblance qu'il faut observer même dans l'apologue, et que Phèdre me paraît avoir violée ici. Son agneau ne peut représenter qu'un enfant, et, certes, on n'est plus un enfant quand on étale tant de philosophie. (Beuzelin).

Romulus, liv. II, fab. 6.

FABLE XVII. — LES ARBRES SOUS LA PROTECTION DES DIEUX.

Le chêne était consacré à Jupiter, parce que ce dieu apprit aux hommes à substituer le gland à la chair humaine, dont ils se nourrissaient sous le règne de Saturne.

Le myrte à Vénus, peut-être parce qu'elle était née de l'écume des flots, ce qui la fit surnommer *Anadyomène*, et que cet arbre croît sur les rivages.

Le laurier à Phébus. On connaît la métamorphose de Daphné en laurier.

Le pin à Cybèle, peut-être à cause de la métamorphose de son cher Atys en pin.

Le peuplier à Hercule, parce qu'en allant aux enfers, ce héros se fit une couronne des feuilles d'un peuplier blanc qu'il trouva sur le bord de l'Achéron.

L'olivier à Minerve, parce qu'elle lui donna naissance.

Faerne, *de Jove et Minerva.*

FABLE XVIII. — LE PAON A JUNON.

Romulus, liv. IV, fab. 4. — Marie de France, fab. 43. — Camerarius, pag. 195. — La Fontaine, liv. II, fab. 17.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Pavo ad Junonem venit, indigne ferens,
Cantus luscinii quod sibi non tribuerit :
Illum esse cunctis auribus admirabilem;
Se derideri, simul ac vocem miserit.

Le Paon se plaignait à Junon :
. . . .
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :

Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants.

2. Nitor smaragdi collo præfulget tuo,
Pictisque plumis gemmeam caudam explicas.

Toi que l'on voit porter à l'entour de ton cou
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire !

3. Fatorum arbitrio partes sunt vobis datæ.

Nous vous avons donné diverses qualités.

4. ..... Vires aquilæ...
Augurium corvo, læva cornici omina,
Omnesque propriis sunt contentæ dotibus.

.... L'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contents de leur ramage.

FABLE XIX. — ÉSOPE A UN BAVARD.

1. *Æsopus domino solus quum esset familia.* Martial (liv. XII, épig. LXXXVIII), se moque d'un certain Cotta, qui se plaignait d'avoir perdu deux fois ses souliers par la négligence de son valet :

Bis Cotta soleas perdidisse se questus,
Dum negligentem ducit ad pedes vernam,
Qui solus inopi præstat et facit turbam.
. . . .

LIVRE QUATRIÈME

FABLE PREMIÈRE. — L'ANE ET LES PRÊTRES DE CYBÈLE.

1. *Galli Cybeles circum in quæstus ducere.* — *Galli,* prêtres de Cybèle, appelés aussi Corybantes : le premier nom leur venait du fleuve Gallus, en Phrygie, dont l'eau, dit Ovide, rendait furieux ceux qui en buvaient.

FABLE II. — LA BELETTE ET LES RATS.

Ésope, fab. 82. — Romulus, liv. IV, fab 2. — Faerne, fab. 53. — Camerarius, pag. 245. — La Fontaine, liv. III, fab. 18.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Involvit se farina, et obscuro loco
Abjecit negligenter.

...... Notre maître Mitis
. . . .
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.

2. ..... Mus, escam putans,
Assiluit, et compressus occubuit neci:
Alter similiter periit, deinde et tertius.

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.

3. ..... Venit et retorridus,
Qui sæpe laqueos et muscipula effugerat:
Proculque insidias cernens hostis callidi:
Sic valeas, inquit, ut farina es, quæ jaces.

Un Rat, sans plus, s'abstint d'aller flairer autour:
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour,
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des Chats;
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine;
Car quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

FABLE III. — LE RENARD ET LES RAISINS.

Ésope, fab. 156. — Gabrias, fab. 18. — Romulus, liv. IV, fab. 1. — Abstemius, fab. 141. — Faerne, fab. 6. — Camerarius, pag. 157. — La Fontaine, liv. III, fab. 11.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Fame coacta Vulpis alta in vinea
Uvam appetebat.....

Certain Renard.....
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment.

2. Quam tangere ut non potuit, discedens ait :
Nondum matura est, nolo acerbam sumere.

Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

FABLE IV. — LE CHEVAL ET LE SANGLIER.

Aristote, au second livre de sa *Rhétorique*, cite cette fable, et il en attribue l'invention à Stésichore. Le sujet n'est pas tout à fait le même que dans la fable latine. Horace et La Fontaine ont suivi le poëte grec.

Ésope, fab. 313. — Gabrias, fab. 3. — Horace, *Épît.*, liv. I, ép. x. — Romulus, liv. IV, fab. 9. — Camerarius, pag. 175. — La Fontaine, liv. IV, fab. 13.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. ..... Sonipes, iratus fero,
Auxilium petiit hominis.

Il eut recours à l'homme, implora son adresse.

2. ..... Quem dorso levans,
Rediit ad hostem. Jactis hunc telis eques
Postquam interfecit, sic locutus traditur.

L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.

3. ..... Et didici, quam sis utilis.

Je vois trop quel est votre usage.

FABLE V. — TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE.

Nous donnons ici, sans en rien retrancher, la fable de la Fontaine parce que c'est une imitation entière de celle de Phèdre.

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.
Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :

Une buveuse; une coquette;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne possèderait plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possèdera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père?
L'affaire est consultée, et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil trouve.
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre celui de la coquetterie,
La maison de la ville et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix :
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination,

Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui!
Comment ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne eut le bétail,
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien;
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles
Quand on leur verrait de l'argent;
Paîraient leur mère tout comptant;
Ne possèderaient plus les effets de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens,
Qu'une multitude de gens.

FABLE VI. — COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

ÉSOPE, fab. 154, alias 242. — LA FONTAINE, liv. IV, fab. 6.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Quum victi Mures Mustelarum exercitu,

. . . .

Fugerent, et arctos circum trepidarent cavos,
Ægre recepti, tamen evaserunt necem.

Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine,

. . . .

La racaille, dans les trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
..... La populace
Entrait dans les moindres creux.

2. Duces eorum, qui capitibus cornua
Suis ligarant, ut conspicuum in prœlio
Haberent signum, quod sequerentur milites,
Hæsere in portis, suntque capti ab hostibus.

Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marque d'honneur.....
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux.

3. Quumcunque populum tristis eventus premit,
Periclitatur magnitudo principum,
Minuta plebes facili præsidio latet.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

Fable VII La Fontaine : Contre ceux qui ont le goût difficile (II, 1)

FABLE VIII. — LA VIPÈRE ET LA LIME.

Ésope, fab. 81, alias 184. — Romulus, liv. III, fab. 12. — La Fontaine, liv. V, fab. 16.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. In officinam fabri venit Vipera :
Hæc quum tentaret, si qua res esset cibi,
Limam momordit.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un horloger,
. . . .
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage.
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.

2. ..... Illa contra contumax

Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère :

3. Quid me, inquit, stulta, dente captas lædere!

Pauvre ignorant! eh! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle.

FABLE IX. — LE RENARD ET LE BOUC.

Ésope, fab. 4. — Faerne, fab. 43. — Camerarius, pag. 74. — La Fontaine, liv. III, fab. 5.

La Fontaine a suivi Ésope et a traité cette fable sous un point de vue tout différent. Le renard et le bouc descendent tous deux dans le puits pour se désaltérer; mais le renard a d'avance médité le tour qu'il veut jouer à son compagnon; car il lui dit en s'en allant : « Si tu avais autant de jugement que de barbe au menton, tu ne serais pas descendu dans ce puits sans être assuré des moyens de remonter. »

FABLE X. — DES VICES DES HOMMES.

Ésope, fab. 337. — La Fontaine, liv. I, fab. 7.

PASSAGE IMITÉ PAR LA FONTAINE.

1. Peras imposuit Jupiter nobis duas :
Propriis repletam vitiis post tergum dedit,
Alienis ante pectus suspendit gravem.

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière.
. . . .
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

FABLE XI. — LE VOLEUR PILLANT UN AUTEL.

1. *Lucernam Fur accendit ex ara Jovis.* Le culte du feu suivit de près celui qu'on rendit au soleil, et toutes les nations se sont accordées à l'adorer comme le plus noble des éléments et comme une vive image de l'astre du jour. Les Chaldéens le regardaient comme la déité suprême; mais ce fut en Perse que son culte fut établi presque exclusivement. Cette superstition passa en Grèce. Un feu sacré brûlait dans les temples d'Apollon à Athènes et à Delphes, dans celui de Cérès à Mantinée, de Minerve, de Jupiter Ammon, etc. Les Romains, à l'imitation des Grecs, adoptèrent ce culte, et Numa fonda un collége de vestales, dont les fonctions consistaient à entretenir le feu sacré. Cette religion subsiste encore parmi les Guèbres ou Parsis, ainsi que chez plusieurs peuples de l'Amérique, entre autres chez les Virginiens. (Noel, *Dict. de la Fable.*)

FABLE XII. — LES RICHESSES SONT FUNESTES.

1. *Opes invisæ merito sunt forti viro, Quia dives arca veram laudem intercipit.* Voilà une sentence qui rappelle ces vers d'Horace :

..... Omnis enim res,
Virtus, fama, decus, divina humanaque pulchris
Divitiis parent; quas qui construxerit, ille
Clarus erit, fortis, justus.
(HORAT. *Serm.* II, III, 94.)

ÉSOPE, fab. 191.

FABLE XIII. — LE LION ROI.

1. Romulus reproduit entièrement cette fable du *Lion régnant*, et c'est d'après cet auteur que l'abbé Brotier a composé un supplément à cet apologue, qui a été adopté par presque tous les traducteurs.

ÉSOPE, fab. 145. — ROMULUS, liv. IV, fab. 20. — CAMERARIUS, pag. 296. — LA FONTAINE, liv. VII, fab. 7.

FABLE XIV. — LES CHÈVRES ET LES BOUCS.

1. *Barbam Capellæ quum impetrassent ab Jove.* La chèvre, chez les Grecs, était consacrée à Jupiter en mémoire de la nymphe Amalthée.

FABLE XV. — LE PILOTE ET LES MATELOTS.

ÉSOPE, fab. 170.

FABLE XVII. — L'HOMME ET LA COULEUVRE.

ÉSOPE, fab. 269. — GABRIAS, fab. 42. — ROMULUS, liv. II, fab. 10. — LA FONTAINE, liv. VI, fab. 13.

PASSAGE IMITÉ PAR LA FONTAINE.

1. Gelu rigentem quidam Colubram sustulit,
Sinuque fovit, contra se ipse misericors.

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un Serpent sur la neige étendu,

Transi, gelé, perclus, immobile, rendu.....
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure.....
Le réchauffe, le ressuscite.

FABLE XXI. — LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

Cette petite fable, même du temps de Phèdre, n'était pas nouvelle, et depuis elle a encore été rapportée par bien des auteurs.

Tout le monde connaît ce vers d'Horace, modèle de précision et d'harmonie :

Parturient montes : nascetur ridiculus mus.
(*Artis poet*. v. 139.)

Et l'imitation de Boileau :

La montagne en travail enfante une souris.
(*Art poét.*, chant III.)

Rabelais, dans son *Pantagruel*, dit en parlant de la moquerie : « La mocquerie est telle que la montaigne d'Horace, laquelle crioit et lamentoit enormement comme femme en travail d'enfant. A son cry et lamentation accourut tout le voisinage, en expectation de voir quelcque admirable et monstrueux enfantement; mais enfin ne nasquit d'elle qu'une petite souris. » (Liv. III, ch. XXIV.)

ROMULUS, liv. II, fab. 5. — LA FONTAINE, liv. V, fab. 10.

PASSAGE IMITÉ PAR LA FONTAINE.

1. Mons parturibat, gemitus immanes ciens;
Eratque in terris maxima exspectatio.
At ille murem peperit.....

Une Montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris;
Elle accoucha d'une souris.

FABLE XXII. — LA FOURMI ET LA MOUCHE.

ROMULUS, liv. II, fab 18. — MARIE DE FRANCE, fab. 86. — LA FONTAINE, liv. IV, fab. 3.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Formica et Musca contendebant acriter,

Quæ pluris esset....

La mouche et la Fourmi contestaient de leur prix,

2. Ubi immolatur, exta prægusto Deum,
Moror inter aras, templa perlustro omnia.

O Jupiter! dit la première,
. . . .
Je hante les palais, je m'assieds à ta table;
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi.

3. In capite regis sedeo, quum visum est mihi,
Et matronarum casta deligo oscula.

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle?
Je le fais; et je baise un beau sein quand je veux.

4. Est gloriosus sane convictus Deum,
Sed illi qui invitatur, non qui invisus est.

Vous hantez les palais; mais on vous y maudit...
Si vous entrez partout, ainsi font les profanes...

5. Aras frequentas : nempe abigeris, quo venis.
Reges commemoras et matronarum oscula.

Sur la tête des rois.......
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.

6. ..... Quum bruma est, siles.
Mori contractam quum te cogunt frigora,
Me copiosa recipit incolumen domus.

.... Et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère,
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.

FABLE XXIII. — SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.

1. *Simonides idem ille, de quo retuli, Victori laudem cuidam pyctæ ut scriberet, Certo conduxit pretio.* Les auteurs, dit Quintilien, ne s'accordent pas sur le nom du héros chanté par Simonide; les uns disent que c'était Glaucon Carystius ou Léocrate; les autres, ou Agatharque ou Scopas : il en est de même pour le lieu où était située la maison. Quoi qu'il en soit, il paraît constant qu'un noble Thessalien, nommé Scopas, périt dans ce festin; mais tout ce récit sur les Tyndarides paraît bien un conte; car Simonide n'en fait mention dans au-

cun de ses ouvrages, et certes il n'aurait pas gardé le silence sur un événement si glorieux pour lui. (QUINTILIEN, liv. XI)

Voyez CICÉRON, *de l'Orateur*, liv. II, ch. LXXXVI, et VALÈRE-MAXIME, *des Miracles*, liv. I, ch. VII.

2. *Atque interposuit gemina Ledæ sidera*. Léda, fille de Thestios et femme de Tyndare. Jupiter, ayant trouvé cette princesse sur les bords de l'Eurotas, fit changer Vénus en aigle et, prenant la figure d'un cygne, poursuivi par cet aigle, il alla se jeter dans les bras de Léda, laquelle, au bout de neuf mois, accoucha de deux œufs : de l'un, sortirent Pollux et Hélène et de l'autre, Castor et Clytemnestre. Les deux premiers furent regardés comme les enfants de Jupiter, et les deux autres comme ceux de Tyndare. (*Dict. de la Fable* et *Met.* 6.)

LA FONTAINE, liv. I, fab. 14.

PASSAGES IMITÉS PAR LA FONTAINE.

1. Victori laudem cuidam pyctæ ut scriberet,
Certo conduxit pretio.....

Simonide avait entrepris
L'éloge d'un Athlète.........

2. Exigua quum frenaret materia impetum,
Usus poetæ, ut moris est, licentia.

Il trouva son sujet plein de récits tout nus.

3. Atque interposuit gemina Ledæ sidera,
Auctoritatem similis referens gloriæ.

Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux.

4. Opus approbavit; sed mercedis tertiam
Accepit partem. Quum reliquum posceret,
Illi, inquit, reddent, quorum sunt laudes duæ.

L'Athlète avait promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers, et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquitassent le reste.

5. Verum, ut ne irate dimissum te sentiam,
Ad cœnam mihi promitte, cognatos volo
Hodie invitare, quorum es in numero mihi.

Je vous veux traiter cependant;
Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie,

Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis
Soyez donc de la compagnie.

6. ..... Rediit hora dicta, recubuit.
Splendebat hilare poculis convivium.

Il vient : l'on festine, l'on mange.

7. Homo perturbatus excitat Simonidem.

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.

8. Unum promorat vix pedem triclinio,
Ruina cameræ subito oppressit ceteros.

Il sort de table;.......
Un pilier manque; et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaye,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.

LIVRE CINQUIÈME

FABLE PREMIÈRE. — DÉMÉTRIUS ET MÉNANDRE.

1. *Demetrius, qui dictus est Phalereus.* Démétrius de Phalère fut ainsi nommé, parce qu'il était né à Phalère, port de l'Attique, aujourd'hui *Trypyrghi*, les Trois-Tours. Par son éloquence et ses vertus, il acquit tant de pouvoir sur les Athèniens, qu'il le nommèrent archonte (309 av. J.-C.).

In queis Menander, nobilis comœdiis. Ménandre, né à Athènes l'an 342 avant Jésus-Christ. Ce comique, honoré parmi les Grecs du titre de prince de la nouvelle comédie, est préféré à Aristophane. On ne trouve pas en lui, comme dans ce dernier, un genre de satire dure et grossière, qui déchire sans ménagement la réputation des honnêtes gens; mais il assaisonnait ses comédies de plaisanteries douces, fines et délicates, sans s'écarter jamais des lois de la plus austère bienséance. De cent huit comédies que ce poëte avait composées, et qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que très-peu de fragments. (*Dict. historique.*)

Hic est Menander scriptor rappelle ce vers de Martial :

Sed toto legor orbe frequens, et dicitur, Hic est.
(Lib. V. epigr. XIII.)

FABLE III. — LE CHAUVE ET LA MOUCHE.

ROMULUS, liv. II, fab. 13.

FABLE IV. — L'HOMME ET L'ANE.

1. Dans le fond des idées on pourrait trouver quelque analogie avec la fable de la Fontaine (liv. VIII, fab. 12).

FABLE V. — LE BOUFFON ET LE PAYSAN.

PLUTARQUE, *Symposiaq.*, v. 1, p. 674.

FABLE VII. — LEPRINCE, JOUEUR DE FLUTE.

1. *Princeps tibicen notior paullo fuit...* Toute cette fable roule sur un jeu de mots, sur ce qu'on appelle un *calembour :* heureusement il était très-facile de le rendre en français, sans quoi tout ce récit eût été presque incompréhensible.

Blanchini pense que ce joueur de flûte était de la maison d'Auguste.

2. *Operam Bathyllo solitus...dare.* Bathylle, fameux pantomime, natif d'Alexandrie, vint à Rome, pendant le règne d'Auguste, et fut affranchi de Mécène (*Athen.*, liv. I). Pylade et lui créèrent un nouveau genre de danse, qu'ils portèrent au plus haut degré de perfection : il n'était question que des spectacles de Pylade et Bathylle. On appelait pantomimes, chez les Romains, les acteurs qui, par des mouvements, des signes, des gestes, et sans s'aider de discours, exprimaient des passions, des caractères et des événements.

Remarquons cependant qu'avant ces deux pantomimes il en existait d'autres, dès le temps de la république; mais alors on ne les employait que dans les pièces de théâtre, soit tragiques, soit comiques ou satiriques. Un acteur dansait ou déclamait et un autre gesticulait. Ce furent Pylade et Bathylle qui introduisirent la danse des pantomimes, qui n'avait jamais paru seule. Voilà seulement ce qu'à voulu dire Zosime, liv. I, p. 7, édit. de 1612. (DUSAULX, traduction de *Juvénal.*) — *Voyez* JUVÉNAL, sat. VI, v. 63, et PERSE, sat. V, v. 123.

3. *Et sinistram fregit tibiam. Duas quum dextras maluisset perdere.* Il y a encore ici un jeu de mots qu'il n'était guère possible de rendre en français, à moins de se servir d'une expression trop familière, c'est-à-dire d'employer le mot *flûte* pour désigner la *jambe.*

Dans les comédies romaines, les joueurs de flûte se servaient toujours de deux flûtes à la fois. La flûte droite n'avait que peu de trou et rendait un son grave; la flûte gauche en avait davantage et ren-

dait des sons clairs et aigus : quelquefois on jouait avec deux flûtes à son égal. Dans la scène tragique, on se servait ordinairement de deux *flûtes droites*, c'est-à-dire de deux flûtes à sons graves, et dans la scène comique, deux flûtes gauches, *tibiis paribus sinistris*, que l'on appelait tyriennes ou sarannes.

4. *Aulæo misso, devolutis tonitribus, Di sunt locuti more translatitio.* Nous pensons qu'il sera à propos de donner ici quelques notions sur le théâtre des Romains.

Les premiers théâtres étaient construits en bois et se démontaient aussitôt que les jeux étaient finis. Mais le luxe et le goût des spectacles croissant de plus en plus, on en bâtit en pierres et on les enrichit de statues et des marbres les plus précieux. Pompée fut le premier à en élever un de cette sorte; il imita celui de Mitylène, mais il le fit plus grand et capable de contenir quarante mille spectateurs : il n'en reste que de faibles vestiges.

Le plan de ces salles de spectacle était circulaire d'un côté et carré de l'autre, de sorte que, d'une part, c'était deux demi-cercles de différents diamètres, décrits d'un même centre, entre lesquels étaient les spectateurs, et de l'autre, était un carré long, de toute l'étendue des demi-cercles et moins large de moitié, c'était la scène, le lieu où jouaient les acteurs et dans l'intervalle était l'orchestre.

L'enceinte des théâtres était composée de deux ou trois rangs de portiques, élevés les uns sur les autres. On montait aux différents étages par des escaliers appelés *vomitoria*. Les théâtres n'étaient couverts que sur la scène. Quelquefois on étendait au-dessus des gradins des toiles pour garantir les spectateurs de la pluie ou de l'ardeur des rayons du soleil.

Ce que nous appelons maintenant la scène était divisé en cinq parties : *scena*, *proscenium*, *postscenium*, *pulpitum* et *orchestra*.

Scena. C'était la partie d'où les acteurs sortaient, elle s'étendait d'un bout du théâtre à l'autre; c'était ce que nous appelons *les décorations*. Il y avait trois sortes de *scènes* ou de décorations.

La première, la scène tragique, magnifiquement ornée de statues et de colonnes.

La deuxième, la scène comique, représentant les maisons de particuliers.

La troisième, la scène satirique, où l'on découvrait des forêts, des campagnes; ces décorations étaient faites avec des tapisseries. Vitruve nous apprend que ces décorations changeaient à l'aide de machines, de planches et de tapisseries que l'on retirait. De là vient que dans les auteurs ces sortes de spectacles sont quelquefois appelées *aulæ*.

Proscenium. On appelait ainsi le lieu élevé sur lequel jouaient les acteurs.

Postcenium. C'était le fond du théâtre, derrière les décorations, les acteurs se retiraient là pour s'habiller.

Pulpitum. Il paraîtrait bien, et surtout d'après le vers de Phèdre,

> .... Homo meus se in pulpito
> Totum prosternit.....

qu'il s'agit ici d'une espèce d'élévation ou d'estrade pratiquée sur le théâtre, et sur laquelle se plaçaient les musiciens qui, comme *Leprince*, accompagnaient de leurs instruments les pantomimes.

Orchestra. L'orchestre parmi nous ne ressemble en rien à celui des anciens. Chez les Romains, c'était la place des sénateurs et des vestales. Le *proscenium* était élevé d'environ cinq pieds; il y avait quelque intervalle entre l'orchestre et le *proscenium*, et un petit mur haut d'un pied et demi, les séparait. Ce mur était orné de petites colonnes de marbre, de trois pieds; c'est ce que les Latins appelaient *podium*. L'empereur mit ensuite son trône dans le podium. Les vestales, les tribuns et l'édile, qui faisaient les frais du spectacle, furent aussi placés dans l'orchestre; c'est ce qui a fait dire à Juvénal : *orchestram et populum*, pour distinguer les patriciens d'avec la populace.

Aulæo misso. La toile était une espèce de tapisserie attachée par le bas. Chez les Romains, lorsque les pièces commençaient, on la baissait, c'est-à-dire on laissait tomber la toile sous le théâtre, et lorsque la pièce était finie, on la relevait de bas en haut, *tollebatur*.

Devolutis tonitribus. On appelait les tonnerres artificiels *Claudia tonitrua*, parce que *Claudius Pulcher* imagina de faire rouler des pierres arrondies sur un plancher en talus, pour imiter le fracas du tonnerre.

5. *Lætare, incolumis Roma, salvo principe*. Cet hymne avait sans doute été composé pour Auguste, à son retour d'Espagne : il était tombé dangereusement malade à l'époque de son expédition contre les Cantabres. (Horace, liv. III, ode xiv.)

Suétone (*Caligula*, ch. vi), en parlant de l'effet que produisit à Rome la mort de Germanicus, dit :

Romæ quidem, quum ad primam famam valetudinis attonita et mœsta civitas sequentes nûntios opperiretur, et repente jam vesperi incertis auctoribus convaluisse tandem percrebruisset; passim cum luminibus et victimis in Capitolium concursum est, ac pæne revulsæ templi fores, ne quid gestientes vota reddere morarentur. Experge-

factus e somno Tiberius est gratulantium vocibus, atque undique concinentium, SALVA ROMA, SALVA PATRIA, SALVUS EST GERMANICUS ! *Sed ut demum, fato functum, palam factum est, non solatiis ullis, non edictis inhiberi luctus publicus potuit, duravitque etiam per festos decembris mensis dies.*

« A Rome, la population tout entière, frappée de stupeur et de consternation par la première nouvelle de sa maladie, attendait avec anxiété de nouveaux messages. Tout à coup, vers le soir, le bruit se répandit, on ne sait comment, que Germanicus était rétabli. On accourut au Capitole avec des flambeaux allumés et des victimes : les portes du temple furent presque renversées dans l'impatience où l'on était d'offrir des actions de grâces. Tibère fut réveillé par les cris de ceux qui se félicitaient, et de tous côtés l'on chantait : ROME EST SAUVÉE ! LA PATRIE EST SAUVÉE ! GERMANICUS EST SAUVÉ ! ! ! Mais lorsqu'on sut enfin qu'il avait cessé d'exister, le deuil public ne put être contenu par aucune consolation, par aucun édit ; il dura même à travers les fêtes de décembre. » (*Traduction de* M. DE GOLBERY.)

FABLE VIII. — LE TEMPS.

Voyez AUSONE, épigr. XII, *in Simulacrum Occasionis et Pœnitentiæ.*

FABLE IX. — LE TAUREAU ET LE VEAU.

1. Cette fable rappelle ce mot d'Apulée : « Odi pueros præcoci sapientia. »

AVIANUS

PRÉFACE

On ne sait à quelle époque appartient Flavius Avianus, auteur de quarante-deux fables en vers élégiaques, dédiées à un personnage désigné sous le nom de Théodose. Cannegieter prétend qu'il a dû vivre sous les empereurs Antonin le Pieux et Marc Aurèle [1], et voici les inductions sur lesquelles il fonde son opinion. Dans sa préface à Théodose, notre auteur, qui passe en revue les fabulistes qui l'ont précédé, ne fait aucune mention de Julius Titianus; or, ce Titianus, qui a traduit ou imité après Phèdre les fables d'Ésope, et qu'Ausone cite dans son Épitre XVI à Probus, a certainement vécu, comme le démontre Cannegieter, sous les empereurs Caracalla, Macrin et Héliogabale [2]. Si donc Avianus ne cite aucun fabuliste entre lui et Phèdre, si Titianus, assez peu éloigné de ce dernier, n'est pas nommé dans la Préface, il en résulte, selon le docte commentateur, la preuve qu'Avianus a paru postérieurement à Phèdre, mais antérieurement à Titianus. Wernsdorf n'admettant pas cette conclusion, nous croyons devoir donner ici le résumé de son opinion, la plus plausible, peut-être, qu'aient présentée les savants :

L'assertion de Cannegieter, dit-il, ne repose sur aucun fondement solide; car les inductions sur lesquelles il l'appuie, ne soutiennent pas un examen sérieux. D'abord, Cannegieter suppose que, dans sa Préface, Avianus a voulu donner la nomenclature de tous les fabulistes qui avaient paru jusqu'à lui; ensuite, il donne une raison tout à fait gratuite de l'omission du nom de Titianus dans cette même Préface.

Examinons le premier point.

Avianus, pour relever le genre de composition qu'il a choisi, vante le renom et l'autorité d'Ésope, qui, le premier, écrivit des fables, sur l'avis que lui en donna l'oracle d'Apollon. Les sages ont fait la plus grande estime de ses apologues : les uns les ont intercalés dans leurs ouvrages pour servir d'exemples, les autres les ont traduits ou imités en vers : parmi les derniers, Avianus cite Socrate et Horace; parmi

[1] De 138 à 180 de l'ère chrétienne.

[2] De 211 à 222.

les seconds, Babrius [1] et Phèdre. On le voit, il ne s'agit pas ici d'une liste exacte et chronologique des anciens auteurs qui ont écrit des fables à l'imitation de celles d'Ésope : cette nomenclature eût été plus complète et présentée d'une tout autre manière, si Avianus eût réellement voulu la faire. Il ne considère point Socrate et Horace comme des fabulistes proprement dits, mais comme des philosophes qui se sont servis de ces apologues parce qu'ils leur ont paru propres à mieux faire comprendre leurs sages leçons. Il a soin de distinguer des philosophes et de citer à part Babrius et Phèdre, qui ne se sont point bornés à reproduire dans leurs écrits quelques-unes de ces fables, mais qui en ont traduit un assez grand nombre en vers ïambiques, et en ont formé des recueils spéciaux ; et il ne cite à titre de fabulistes que ces deux auteurs qui ont écrit en vers, parce qu'il veut s'autoriser de leur exemple pour faire mieux accueillir ses imitations en vers élégiaques. Dès lors, il est facile de se rendre compte du motif pour lequel il n'a pas jugé à propos d'accoler le nom de Titianus à ceux de Babrius et de Phèdre.

Passons maintenant au second point.

Ausone, dans l'Épître à Probus citée plus haut, atteste que Titianus a traduit en latin et en prose les fables d'Ésope qu'un ancien poëte grec avait déjà reproduites en vers. Donnons ici le passage de cette épître :

Apologos, en, misit tibi Ab usque Rheni limite Ausonius, nomen italum, Præceptor Augusti tui, Æsopiam trimetriam ; Quam vertit exili stylo, Pedestre concinnans opus, Fandi Titianus artifex.	« Voici les Apologues que t'envoie, des bords du Rhin, Ausone, Italien par le nom, précepteur de ton Auguste ; ce sont des trimètres ésopiques, traduits d'un style simple et arrangés en humble prose par Titianus, l'artisan de discours [2]. »

Ces apologues en vers ïambiques trimètres que Titianus a traduits, suivant Ausone, sont incontestablement, et de l'aveu même de Cannegieter, ceux de Babrius [2]. Si donc Titianus, sans composer lui-même de nouveaux apologues, n'a fait simplement que traduire en latin et en prose les vers grecs de Babrius, n'est-il pas évident qu'A-

[1] Traduction de M. Corpet.

Il existe encore un recueil de fables d'Ésope, dont chacune est renfermée dans quatre vers ïambiques trimètres, ou de six pieds, qui porte le nom de Gabrias ; mais ces fables ne sont véritablement qu'un abrégé de celles écrites par cet auteur, comme le dit avec raison, M. Walckenaër dans son Étude sur les fabulistes, qui précède l'édition de la Fontaine donnée en 1827, par M. Lefèvre, en 2 vol. in-8°.

vianus, après avoir nommé ce dernier, n'avait aucune raison de citer Titianus, simple copiste qui, à ses yeux, ne se distinguait pas de l'auteur original, et que, par conséquent, il ne pouvait ni ne devait compter parmi les vrais fabulistes? De cette manière, on s'explique sans peine le motif pour lequel Avianus n'a pas prononcé le nom de Titianus, motif que les paroles et l'intention de l'auteur rendaient déjà clair et évident. Ainsi croule l'échafaudage de raisonnements sur lequel Cannegieter s'étaye pour fixer l'époque où vécut Avianus.

Nous ne discuterons pas ici d'autres objections assez graves que, malgré tous ses efforts, le docte commentateur n'a pas réussi à écarter. Par exemple, ce nom de Flavius qui précède celui d'Avianus et qui était jadis un nom de famille, n'a été qu'assez tard employé comme prénom. Cannegieter lui-même en convient, et les particuliers n'ont pu se l'approprier qu'à peu près à l'époque de Constantin; celui de Théodose (sous lequel est désigné le personnage à qui notre auteur adresse sa Préface), tout à fait de composition grecque, n'a guère appartenu à un Latin avant Théodose le Grand. Eh bien, ces noms, qui sont comme le signe et la marque caractéristique du siècle où doit, selon nous, avoir vécu Avianus. ne s'opposent-t-il pas invinciblement à ce que l'on reporte cet auteur jusqu'au règne des Antonins? Cannegieter emploie tous les moyens imaginables pour rapprocher le style d'Avianus de celui qui était en usage sous ces empereurs, pour effacer les taches si nombreuses et si variées qui déparent son ouvrage; malheureusement, dans la plupart des cas, tous ces trésors d'érudition deviennent inutiles; ces élucubrations laborieuses ne donnent aucun résultat; et, après tant de corrections impossibles, la simple inspection du texte soi-disant amendé ou restauré d'Avianus, laisse apercevoir au lecteur, même le plus inattentif, l'insuffisance de l'auteur et la médiocrité, pour ne pas dire la faiblesse du style, qui trahissent un siècle de décadence.

Mais pourquoi fermer les yeux à la vérité qui se présente d'elle-même? Pourquoi, au lieu de suivre les commentateurs dans des recherches non moins oiseuses que pénibles, n'adopterions-nous pas l'opinion qui paraît la plus plausible, et qu'a déjà confirmée la grande majorité des savants : celle qui range Avianus, qu'il ne faut pas confondre avec Avienus, son contemporain, parmi les écrivains du siècle de Théodose le Grand, et qui veut que le Théodose à qui sont dédiées ces fables, ne soit autre que Macrobe Théodose le grammairien, auteur des *Saturnales?*

Si Avianus, en s'adressant à Macrobe, qui, dit-on, était revêtu de la charge de préfet de la chambre impériale, emploie ces expressions un peu familières, *Theodosi optime*, il n'y a rien là qui doive étonner;

nous ne connaissons ni la position ni les emplois d'Avianus, qui, peut-être, n'était pas d'un rang inférieur à Macrobe; et l'eût-il même été, il est évident que, dans cette circonstance, il ne considère dans Macrobe que le savant et l'ami, abstraction faite de toute dignité. Dans sa Préface, en effet, il marque assez clairement qu'il n'a pas d'autre intention, en lui offrant son livre, que de faire un agréable cadeau au savant littérateur; et le jugement qu'il porte de ce Théodose convient parfaitement à Macrobe le grammairien : « Qui s'aviserait, dit-il, de s'entretentr de prose ou de poésie avec vous qui, dans les deux genres, l'emportez à la fois sur les Grecs et sur les Romains, par la connaissance approfondie de leurs langues et de leurs ouvrages? » Ausone, d'ailleurs, n'en use point autrement, quand il écrit à Probus, préfet du prétoire, sur quelque sujet littéraire; comme s'il avait complétement oublié la haute dignité de son correspondant, il l'interpelle avec le même ton de familiarité : *Probe, vir optime*.

Au reste, en songeant que l'auteur de ces fables a été l'ami de Macrobe, une idée se présente tout naturellement : c'est que peut-être, son véritable nom était ***Flavianus***, car c'est aussi celui d'un des interlocuteurs des ***Saturnales*** de Macrobe. Ce nom, qui se sera trouvé dans les anciens manuscrits, ne peut-il avoir été mal à propos coupé en deux par les copistes, de manière à former de Flavianus le double nom Fl. (Flavius) Avianus?

« Dans le quatorzième siècle, dit M. Walckenaër, et entre les années 1333 et 1347, un anonyme traduisit en vers français dix-huit fables d'Avianus, et un plus grand nombre de l'anonyme latin dont Gaufredus fut l'éditeur. Cette version, qui porte le titre d'*Ysopet Avionnet*, est, comme les fables de Marie, à rimes plates et en vers de huit syllabes... Après l'invention de l'imprimerie, le Frère Julien Macho ou Machaut, des Augustins de Lyon, traduisit en prose et en langue vulgaire (en 1484) le recueil qui contenait l'anonyme latin donné par Gaufredus, les fables d'Aviennet et celles de Pierre Alphonse. »

Malgré nos recherches dans les bibliothèques de Paris pour nous procurer la traduction de Frère Julien, qui est aussi citée dans la *Biographie* de Delandine, nous n'avons pas été assez heureux pour trouver ce volnme, qui est, dit-on, de format in-folio. Cette traduction probablement ne nous eût pas été d'un grand secours, mais nous eussions été heureux de pouvoir donner ici son titre exact, ne fût-ce qu à titre de curiosité bibliographique.

J. CHENU.

.RÉFACE D'AVIANUS

AVIANUS A THÉODOSE

Je me demandais, mon cher Théodose, à quel titre je pourrais donner à mon nom la gloire des lettres, quand l'idée me vint d'écrire des fables; genre auquel convient une fiction agréablement conçue, et qui n'impose pas les exigences de la réalité. D'ailleurs, qui viendrait vous parler éloquence ou poésie? à vous, qui, dans les deux genres, l'emportez à la fois sur les Grecs et sur les Romains par la connaissance approfondie de leurs langues et de leurs ouvrages! Vous reconnaîtrez facilement qui j'ai pris pour guide : Ésope, qui, sur l'avis de l'oracle de Delphes, imagina des récits dont l'agrément faisait mieux goûter la moralité. Parmi ceux qui l'ont imité, je citerai Socrate, qui a fait entrer ses fables dans ses divins ouvrages, et Horace, qui en a orné ses poésies, parce que, sous l'apparence de badinages légers, elles renferment de sages en-

AVIANI PRÆFATIO

AVIANUS THEODOSIO

Dubitanti mihi, Theodosi optime, quonam litterarum titulo nostri nominis memoriam mandaremus, fabularum textus occurrit : quod in his urbane concepta falsitas deceat, et non incumbat necessitas veritatis. Nam quis tecum de oratione, quis de poemate loqueretur? quum in utroque litterarum genere et Atticos Græca eruditione superes, et Latinitate Romanos! Hujus ergo materiæ ducem nobis Æsopum noveris, qui, responso Delphici Apollinis monitus, ridicula orsus est, ut legenda firmaret. Verum has pro exemplo fabulas et Socrates divinis operibus indidit, et poemati suo Flaccus aptavit; quod in se, sub jocorum communium specie, vitæ argumenta contineant; quas Græcis

seignements. Babrius, de son côté, les tournant en ïambiques grecs, les a renfermées dans deux volumes, et Phèdre, d'une partie, en a formé cinq livres. Je publie à mon tour, en un seul livre, quarante-deux de ces fables, déjà traduites en latin sans aucun ornement, et je les développe en vers élégiaques. Vous aurez donc un ouvrage qui pourra récréer votre esprit, exercer votre imagination, alléger vos soucis, et vous indiquer toute la conduite de la vie. J'ai fait parler les arbres; j'ai donné aux bêtes féroces la sensibilité de l'homme, aux oiseaux le talent oratoire, le rire aux animaux, afin de leur prêter au besoin une moralité qui convienne à chacun d'eux.

iambis Babrius repetens, in duo volumina coarctavit. Phædrus etiam partem aliquam quinque in libellos resolvit. De his ergo ad quadraginta et duas in unum redactas fabulas edidi : quas rudi Latinitate compositas elegis sum explicare conatus. Habes ergo opus, quo animum oblectes, ingenium exerceas, sollicitudines leves, totumque vivendi ordinem cautus agnoscas. Loqui vero arbores, feras cum hominibus gemere, verbis certare volucres animalia ridere fecimus; ut pro singulorum necessitatibus vel ab ipsis animis sententia proferatur.

FABLES

FABLE PREMIÈRE

LA VILLAGEOISE ET LE LOUP

Un jour, une Villageoise jura à un enfant qui pleurait, que, s'il ne se taisait, elle le ferait manger au Loup féroce. Un Loup crédule entend ces paroles et reste en sentinelle à la porte, s'épuisant en vœux inutiles : car l'enfant, cédant à la fatigue, tombe dans un long sommeil, enlevant au ravisseur jusqu'à l'espoir d'un tel festin. Quand madame la louve le vit rentrer à jeun dans sa retraite sauvage. Pourquoi, lui dit-elle, ne rapportes-tu point le butin accoutumé, et montres-tu sur ta mine piteuse un tel abattement? — Ne t'étonne point, répondit-il, si, malheureuse dupe d'une insigne fourberie, j'ai à grand'peine réussi à m'échapper les dents vides; car, de quelle proie, dis-moi, de quel espoir pouvais-je me

FABULA PRIMA

RUSTICA ET LUPUS

Rustica deflenti parvo juraverat olim
  Ni taceat, rabido quod foret esca Lupo.
Credulus hanc vocem Lupus audiit, et manet ipsas
  Pervigil ante fores, irrita vota gerens :
Nam lassata puer nimiæ dat membra quieti,
  Spem quoque raptori sustulit inde famis.
Hunc ubi silvarum repetentem lustra suarum
  Jejunum conjux sensit adesse lupa :
Cur, inquit, nullam refers de more rapinam,
  Languida consumptis sed trahis ora genis? —
Ne mireris, ait, deceptum fraude maligna
  Vix miserum vacua delituisse fuga.
Nam quæ præda, rogo, quæ spes contingere posset,

flatter, moi qui m'arrêtais à écouter les réprimandes d'une nourrice?

Que celui-là se le tienne pour dit et garde bien l'avis, qui crut jamais à lèvres de femme.

FABLE II

L'AIGLE ET LA TORTUE

La Tortue, un jour, s'adressa aux oiseaux : si l'un deux voulait, après l'avoir fait voler, la déposer à terre, aussitôt elle irait tirer des coquillages du fond de la mer Rouge, et une perle serait la récompense de ce service. Elle s'indignait que, malgré ses efforts, sa marche lente l'empêchât d'agir et de rien faire tout le long du jour. Mais, après avoir comblé l'Aigle de promesses trompeuses, elle trouva une perfidie égale à celle de ses discours : en voulant s'élever jusqu'aux astres au moyen de ses ailes mal acquises, la malheureuse périt sous la serre cruelle de l'oiseau. Alors, au haut des airs, sur le point d'expirer, elle déplora le succès de ses vœux, et

Jurgia nutricis quum mihi verba darent?

Hæc sibi dicta putet, seque hac sciat arte notari,
Femineam quisquis credidit esse fidem.

FABULA II

AQUILA ET TESTUDO

Pennatis avibus quondam Testudo loquuta est :
Si quis eam volucrem constituisset humi;
Protinus e rubris conchas proferret arenis,
Quis pretium nitido cortice bacca daret;
Indignans sibimet, tardo quod sedula gressu
Nil ageret, toto perficeretque die.
Ast ubi promissis Aquilam fallacibus implet,
Experta est similem perfida lingua fidem.
Et male mercatis dum quærit sidera pennis,
Occidit infelix alitis ungue fero.
Tum quoque sublimis, quum jam moreretur, in auras
Ingemuit, votis hæc licuisse suis.

dit : Que mon sort apprenne à qui s'ennuie d'une vie tranquille, ce qu'il en coûte de viser plus haut.

C'est ainsi que, trop tôt gonflés par une gloire naissante, beaucoup portent le juste châtiment de leur ambition.

FABLE III

L'ÉCREVISSE ET SA MÈRE

Une Écrevisse aux pieds courbés, marchant à reculons, blessa son dos rugueux contre un rocher caché sous les eaux. Sa Mère, qui désirait la voir marcher d'un pas dégagé, lui adressa, dit-on, ces avis : Ne t'amuse pas, ma fille, à te perdre en ces détours ; ne place plus ainsi tes pieds d'une manière oblique, pousse-les droit devant toi, et suis une route unie qui ne te blesse pas. — Je le veux bien, lui dit sa fille, mais marchez devant moi, et montrez-moi la route droite pour mieux assurer mes pas.

Il est par trop sot, quand on vit de la pire manière, de se faire censeur des défauts d'autrui.

Atque ait : Exosæ post hæc documenta quietis
Non sine supremo magna labore peti.

Sic, quicumque nova sublatus laude tumescit,
Dat merito pœnas, dum meliora cupit.

FABULA I

CANCER ET MATER

Curva retrocedens quum fert vestigia Cancer
Hispida saxosis terga relisit aquis.
Hunc Genitrix facili cupiens procedere gressu,
Talibus alloquiis præmonuisse datur :
Ne tibi transverso placeant hæc devia, nate,
Rursus in obliquos neu velis ire pedes.
Sed nisu contenta ferens vestigia recto,
Innocuos prono tramite siste gradus.
Cui natus. Faciam, si me præcesseris, inquit,
Rectaque monstrantem certior ipse sequar.

Nam stultum nimis est, quum tu pravissima tentes,
Alterius censor ut vitiosa notes.

FABLE IV

BORÉE ET LE SOLEIL

Le fougueux Borée et Phébus, calme au milieu des astres, disputaient entre eux devant le grand Jupiter à qui accomplirait le premier une tâche imposée. Par hasard, vers le milieu du jour, un piéton suivait sa route accoutumée; ils choisirent ce moyen de vider leur différend, et convinrent, sans plus tarder, de forcer l'homme à dépouiller son manteau. Aussitôt le vent se déchaîne et tonne avec furie, et une pluie glaciale tombe à torrents. Le voyageur s'enveloppe doublement de son manteau, dont il dérobe les ouvertures au souffle du tourbillon. Mais Phébus, à son tour, augmentait peu à peu la puissance de ses rayons jusqu'à rendre leur ardeur excessive; et bientôt le voyageur, voulant reposer ses membres épuisés, quitte ses vêtements et s'assied à terre. Alors Phébus vainqueur montra aux dieux, ses témoins, qu'on ne peut vaincre en débutant par la menace.

FABULA IV

BOREAS ET SOL

Immitis Boreas, placidusque ad sidera Phœbus,
Jurgia cum magno conseruere Jove,
Quis prior inceptum peragat : mediumque per orbem
Carpebat solitum forte viator iter.
Convenit hanc potius liti præfigere causam,
Pallia nudato decutienda viro.
Protinus impulsus ventis circumtonat æther,
Et gelidus nimias depluit imber aquas.
Ille magis duplicem lateri circumdat amictum,
Turbida summotos qua trahit aura sinus.
Sed tenues radios paulatim increscere Phœbus
Jusserat, ut nimio surgeret igne jubar;
Donec lassa volens requiescere membra viator,
Deposita fessus veste resedit humi.
Tunc victor docuit præsentia Numina Titan,
Nullum præmissis vincere posse minis.

FABLE V

LE PAYSAN ET L'ANE

Chacun doit se priser ce qu'il est, se contenter de son mérite personnel, et ne pas s'approprier les avantages d'autrui, sous peine de devenir la risée du public, quand, privé de ces splendeurs, on reparaît dans sa nudité première.

Un Ane trouva la dépouille d'un lion de Gétulie, se revêtit de cette nouvelle parure, adapta à ses membres cette peau qui leur convenait si peu, et chargea sa tête ignoble de ce masque imposant. Dès qu'il se crut en état de répandre autour de lui l'épouvante, et qu'une vigueur factice eut animé ses membres paresseux, il foule aux pieds les communs pâturages des troupeaux paisibles, et, dans leurs prairies, alarme les génisses craintives. Un Paysan le reconnaît à sa longue oreille, lui passe un licou et le réduit à coups de fouet; puis, arrachant la peau dont s'était affublé le misérable quadrupède, il lui adresse ces dures paroles : Tu peux,

FABULA V

RUSTICUS ET ASINUS

Metiri se quemque decet, propriisque juvari
Laudibus, alterius nec bona ferre sibi.
Ne detracta gravem faciant miracula risum,
Cœperit in solitis quum remeare malis.

Exuvias Asinus Gætuli forte leonis
Repperit, et spoliis induit ora novis,
Aptavitque suis incongrua tegmina membris,
Et miserum tanto pressit honore caput.
Ast ubi terribilis animo circumstitit horror,
Pigraque præsumptus venit in ossa vigor;
Mitibus ille feris communia pabula calcans,
Turbabat pavidas per sua rura boves.
Rusticus hunc magna postquam deprendit ab aure,
Correptum vinclis verberibusque domat;
Et simul abstracto denudans corpora tergo,
Increpat his miserum vocibus ille pecus :

changeant de peau, tromper ceux qui ne te connaissent pas; mais pour moi, comme jadis, tu seras toujours un Ane.

FABLE VI

LA GRENOUILLE ET LE RENARD

Née dans les marais, naguère reléguée dans la bourbe, et ne se plaisant jusque-là que dans la vase, une Grenouille orgueilleuse gagna le sommet des collines et les vertes prairies, et visita les animaux malades. Elle se vantait de guérir les maux les plus graves, et de reculer par son savoir les limites de la vie. Le maître Péon, ose-t-elle dire, ne la surpasse point en mérite, quoiqu'au ciel il soigne les dieux immortels. Un Renard malin, riant de la simplicité des animaux, leur fit voir la foi qu'on devait à ses paroles. Pourrait-elle seule, dit-il, guérir les membres malades, quand sa couleur livide est un indice de maladie?

Ne pas faire inconsidérément des promesses qu'on ne pourra tenir, c'est ce que dit cette fable.

Forsitan ignotos mutato tegmine fallas,
At mihi, qui quondam, semper Asellus eris.

FABULA VI

RANA ET VULPIS

Edita gurgitibus, olimque immersa profundo,
Et luteis tantum semper amica vadis,
Ad superos colles, herbosaque prata recurrens,
Mulcebat miseras turgida Rana feras :
Callida quod posset gravibus succurrere morbis,
Et vitam ingenio continuare suo.
Nec se pæonio jactat cessisse magistro,
Quamvis perpetuos curet in orbe Deos.
Tunc Vulpes pecudum ridens astuta quietem,
Verborum vacuam prodidit esse fidem.
Hæc dabit ægrotis, inquit, medicamina membris,
Pallida cæruleus cui notat ora color?

Ne sibimet quisquam de rebus inaniter ullis,
Quas nequit, imponat, fabula nostra docet.

FABLE VII

LE CHIEN

Ce n'est pas chose facile aux cœurs pervers que de se croire dignes des récompenses ou des châtiments qu'ils reçoivent.

Un chien, dont les aboiements n'avaient rien de terrible, et dont la gueule se servait peu de ses dents menaçantes, et qui repliait mollement sous son ventre une queue timide, se mit un jour à mordre impitoyablement les passants. Son maître, pour qu'on ne se laisse point prendre à la feinte bonhomie du méchant animal, ordonne de lui suspendre une sonnette au cou. On lui met donc un collier auquel on attache l'instrument sonore qui, par son tintement facile, avertit chacun de prendre garde à soi. Le Chien cependant s'imaginait que cette distinction lui était accordée en raison de son mérite, et, dans sa vanité, jetait un regard de mépris sur ses confrères, quand le doyen de la gent canine, apostrophant l'orgueilleux qui les insultait, lui donna cette sage leçon : Malheureux! quelle folle illusion t'abuse, si tu crois que c'est comme ré-

FABULA VII

CANIS

Haud facile est pravis innatum mentibus, ut se
Muneribus dignas suppliciove putent.

Forte Canis quondam nullis latratibus horrens,
Nec patulis primum rictibus ora trahens,
Mollia sed pavidæ submittens verbera caudæ,
Concitus audaci vulnera dente dabat.
Hunc dominus, ne quem probitas simulata lateret,
Jusserat in rabido gutture ferre nolam.
Faucibus innexis crepitantia subligat æra,
Quæ facili motu signa cavenda darent.
Hæc tamen ille sibi credebat præmia ferri,
Et similem turbam despiciebat ovans.
Tunc insultantem senior de plebe superbum
Adgreditur, tali singula voce monens :
Infelix! quæ tanta rapit dementia sensum,
Munera pro meritis si cupis ista dari?

compense que tu portes cette sonnette! elle ne témoigne pas de tes qualités, mais le son qu'elle rend accuse sans cesse ta malice.

FABLE VIII

LE CHAMEAU

Cette fable montre que le sage vit content de ce qu'il possède, sans convoiter les biens d'autrui. La Fortune peut reculer brusquement, et sa roue reprendre soudain ce qu'elle vient de donner.

Un Chameau de dimension colossale se dirigea, dit-on, vers le ciel et adressa ses doléances au grand Jupiter : Sa difformité le rendait pour tous honteux et risible; le bœuf portait fièrement deux cornes, et le Chameau seul, sans nul moyen de défense, restait exposé à la merci des autres bêtes. Jupiter sourit, déjoua son espoir, et, de plus, lui allégea les oreilles. Tu mérites cette leçon, lui dit-il, pour être mécontent de ton sort, et pleure à jamais ce que te coûte ta jalousie.

Non hoc virtutis decus ostentatur in ære,
  Nequitiæ testem sed geris inde sonum.

FABULA VIII

CAMELUS

Contentum propriis sapientem vivere rebus,
  Nec cupere alterius, fabula nostra monet;
Indignata cito ne stet Fortuna recursu,
  Atque eadem minuat, quæ dedit ante, rota.

Corporis immensi fertur pecus isse per auras,
  Et magnum precibus sollicitasse Jovem :
Turpe nimis cunctis irridendumque videri;
  Insignes geminis cornibus ire boves;
Et solum nulla munitum parte Camelum,
  Objectum cunctis expositumque feris.
Jupiter adridens, postquam sperata negavit,
  Insuper et magnæ sustulit auris onus.
Vive minor merito, cui sors non sufficit, inquit,
  Et tua perpetuum, livide, damna geme.

FABLE IX

LES DEUX VOYAGEURS

Deux Voyageurs marchaient de compagnie dans les étroits sentiers de montagnes inconnues et de vallées tortueuses; comptant bien, l'un et l'autre, en réunissant leurs forces, parer à tous les dangers que le sort leur enverrait. Tandis qu'ils cheminaient, s'entretenant de choses et d'autres, paraît tout à coup un ours au milieu du chemin. L'un d'eux, d'un saut agile, monte sur un chêne, et, tout tremblant, se tient suspendu au milieu de son vert feuillage; l'autre, sans chercher à fuir, se laisse tomber, se couche par terre et fait le mort. L'animal féroce, alléché par cette proie, court à l'instant sur le malheureux, le soulève et lui fait sentir ses ongles crochus. L'effroi qu'éprouve le Voyageur donne à ses membres la roideur de la mort (car la chaleur vitale avait abandonné tout son corps). L'ours, quoique affamé, abandonne ce qu'il prend pour un cadavre qui sent, et retourne en sa caverne. Quand nos deux Voyageurs, peu à peu rassurés, renouèrent l'entretien, celui

FABULA IX

VIATORES

Montibus ignotis, curvisque in vallibus arctum
  Cum socio quidam suscipiebat iter;
Securus quodcumque malum fortuna tulisset,
  Robore collato posset uterque pati.
Dumque per inceptum vario sermone feruntur,
  In mediam præceps convenit ursa viam.
Horum alter facili comprendens robora cursu,
  In viridi trepidum fronde pependit onus.
Ille trahens nullo jacuit vestigia gressu,
  Exanimem fingens, sponte relisus humi.
Continuo prædam cupiens fera sæva cucurrit,
  Et miserum curvis unguibus ante levat.
Verum ubi concreto riguerunt membra timore
  (Nam solitus mentis liquerat ossa calor);
Tunc olidum credens, quamvis jejuna, cadaver
  Deserit, et lustris conditur ursa suis.
Sed quum securi paulatim in verba redissent,

qui, tout à l'heure, s'était enfui, plus libre qu'il n'eût dû, dit à son compagnon : Instruis-moi donc, je te prie, de ce que l'ours t'a conté pendant que tu tremblais si fort; car il t'a dit bien des paroles, et de bien intimes. — Oui, il m'a donné plusieurs avis, et m'a surtout recommandé de ne jamais oublier dans mon malheur ce conseil salutaire : Sois moins commode une autre fois en fait de compagnon, m'a-t-il dit, si tu ne veux pas encore une fois tomber sous les griffes d'un animal furieux.

FABLE X

LE CHEVALIER

Un chevalier romain, chauve, qui nouait sur sa tête les cheveux qui lui restaient et se couvrait le front d'un faux toupet, se rendit un jour au Champ de Mars, attirant tous les regards par l'éclat de ses armes, et faisant caracoler son cheval docile au frein. Soudain un coup de vent l'attaque en face et expose à la vue du peuple sa tête qui prête à rire; car le toupet s'envole et laisse voir un front luisant, dégarni de cette chevelure d'emprunt qui en dissimulait

Liberior justo, qui fuit ante fugax :
Dic, sodes, quidnam trepido tibi rettulit ursa?
Nam secreta diu, multaque verba dedit.
Multa quidem monuit, tamen hæc quoque maxima jussit,
Quæ misero semper sunt facienda mihi :
Ne facile alterius repetas consortia, dixit,
Rursus ab insana ne capiare fera.

FABULA X

EQUES

Calvus Eques capiti solitus religare capillos,
Atque alias nudo vertice ferre comas;
Ad Campum nitidis venit conspectus in armis,
Et facilem frenis flectere cœpit equum.
Hujus ab adverso Boreæ spiramina perflant,
Ridiculum populo conspiciente caput;
Nam mox dejecto nituit frons nuda galero,
Discolor apposita quæ fuit ante coma.

la blancheur. Le Chevalier, point sot, voyant des milliers de spectateurs rire à ses dépens, détourna les brocards par une adroite plaisanterie. Quoi d'étonnant, dit-il, si des cheveux d'emprunt quittent une tête que ses cheveux naturels ont depuis longtemps abandonnée?

Quand on rit de vous, cherchez à détruire l'impression produite, en mettant de votre côté la raison.

FABLE XI

LE POT D'AIRAIN ET LE POT DE TERRE

Un fleuve, en minant ses bords, roulait dans ses eaux agitées deux Pots différant de nature et de forme : l'un était coulé en bronze, l'autre moulé en terre, Les mouvements de celui-ci, très-fragile de sa nature, n'étaient pas du tout les mêmes que ceux de son confrère fait de matière plus solide; et le fleuve débordé prenait une direction inconnue. Le Pot d'airain, cependant, pour ne pas risquer de briser le Pot de terre, lui promettait toujours de gagner au large; mais l'autre, craignant pour sa faiblesse le con-

Ille sagax, tantis quum risus millibus esset,
  Distulit admota calliditate jocum :
Quid mirum positos, referens, fugisse capillos,
  Quem prius æquævæ deseruere comæ?

Ridiculo cuiquam quum sis, absolvere temet
  Opposita veri cum ratione stude.

FABULA XI

OLLA ÆREA ET LUTEA

Arripiens geminas ripis cedentibus Ollas,
  Insanis pariter flumen agebat aquis.
Sed diversa duas ars et natura creavit,
  Ære prior fusa est, altera ficta luto.
Dispar erat fragili et solidæ concordia motus,
  Incertumque vagus amnis habebat iter.
Ne tamen allisam confringeret ærea testam,
  Jurabat solitam longius ire viam.
Illa timens ne quid levibus graviora nocerent,

tact de sa force, et combien est peu sûre pour les petits la société des grands : Quelques promesses que tu me fasses, dit-il, tu ne parviendras pas à me rassurer ; car, soit que l'eau me pousse contre toi, ou toi contre moi, je serai toujours la victime de ces deux malheurs.

Le pauvre doit toujours craindre la société d'un puissant, et sa confiance sera toujours mieux placée dans son pareil.

FABLE XII

LE LABOUREUR QUI A TROUVÉ UN TRÉSOR

Un Laboureur, en ouvrant la terre avec le soc de sa charrue, voit sortir du sillon un trésor. Il laisse aussitôt le labourage comme indigne de lui, et réserve ses bœufs pour de plus doux loisirs. Dans sa reconnaissance, il élève bientôt des autels à la Terre, qui lui avait départi les trésors qui lui avaient été confiés. La Fortune, au milieu des joies d'une telle richesse, le réprimande et se plaint de ce qu'il ne la juge pas aussi digne d'encens : Tu n'offres rien à mes temples du trésor que tu as trouvé, et tu préfères en faire part à

Et quia nulla brevi est cum meliore fides :
Quamvis securam verbis me feceris, inquit,
Non timor ex animo discutiendus erit.
Nam me sive tibi, seu te mihi conferat unda,
Semper ero ambobus subdita sola malis.

Pauperior caveat sese sociare potenti,
Namque fides illi cum parili melior.

FABULA XII

RUSTICUS QUI THESAURUM INVENERAT

Rusticus impresso molitus vomere terram,
Thesaurum sulcis prosiluisse videt.
Mox indigna animo properante relinquit aratra,
Semina compellens ad meliora boves.
Continuo supplex Telluri construit aras,
Quæ sibi depositas sponte dedisset opes.
Hunc Fortuna novis gaudentem provida rebus
Admonet, indignam se quoque thure dolens :
Nunc inventa meis non prodis munera templis,

d'autres divinités; mais quand ton or dérobé te laissera inconsolable, tu m'importuneras tout d'abord de tes larmes. Alors tu ne me verras plus un visage riant, mais triste, et tes vœux seront inutiles.

C'est une faute grave, après avoir reçu une somme d'argent, d'en tenir compte à un autre que celui à qui on la doit.

FABLE XIII

LE TAUREAU ET LE BOUC

Un Taureau, pour se soustraire aux poursuites d'un lion énorme, cherchait sur les coteaux déserts une retraite assurée. Il trouve une caverne qu'habitait alors un Bouc aux longs poils, conducteur ordinaire d'un troupeau barbu. Déjà il baissait la tête pour s'y réfugier au plus vite; mais le Bouc lui barre le passage et l'effraye en tournant de côté sur lui ses yeux menaçants. Le Taureau, chagrin, s'éloigne et dit, en fuyant loin de la vallée (car la crainte qu'il éprouve ne lui permet pas de punir l'affront qu'il a reçu) :

Atque alios mavis participare Deos.
Sed quum subrepto fueris tristissimus auro,
Me primam lacrymis sollicitabis inops.
Non me ridenti, sed tristi cernere vultu
Fas erit, et vacua sint tua vota tibi.

Unius accepto peccat grave quisque talento,
Si quod ab hoc sumpsit imputat hoc alii.

FABULA XIII

TAURUS ET HIRCUS

Immensum Taurus fugeret quum forte leonem.
Tutaque desertis quæreret antra jugis.
Speluncam reperît, quam tunc hirsutus habebat
Cinyphii ductor qui solet esse gregis.
Ast ubi submissa meditantem irrumpere fronte
Obvius obliquo terruit ore Caper;
Tristis abit, longaque fugax de valle loquutus
(Nam timor expulsum jurgia ferre vetat :)

Ce n'est pas toi, dégoûtant animal, qui m'épouvantes avec ta longue barbe, mais ce lion bien plus fort que moi qui me poursuit. S'il s'éloigne, tu apprendras, insensé, la différence qui sépare un Taureau d'un Bouc fétide.

Si vous voulez venger une offense, prenez garde que la vengeance elle-même ne vous soit funeste.

FABLE XIV

LA GUENON ET JUPITER

Jupiter voulut une fois connaître lequel de tous les êtres qui peuplent l'univers produisait les plus beaux rejetons. Toutes les espèces de bêtes sauvages accourent à l'envi aux pieds de sa grandeur, et celles des champs sont forcées de s'y rendre avec l'homme. Les poissons écailleux ne manquent point à ce grand débat, non plus que tous les oiseaux qui s'élèvent aux régions les plus pures de l'air. Au milieu de ce concours, les mères, tremblantes, conduisaient leurs petits, sur le mérite desquels devait prononcer un si grand dieu. Alors, à la vue d'une Guenon à la taille courte et ra-

Non te demissis setosum, putide, barbis,
  Illum, qui superest insequiturque, tremo.
Nam si discedat, nosces, stultissime, quantum
  Discrepet a Tauri viribus Hircus olens.

Dum cupis illatum tibimet par solvere damnum,
  Absque tuo damno hocce caveto fore.

FABULA XIV

SIMIA ET JUPITER

Jupiter in toto quondam quæsiverat orbe,
  Munera natorum qui meliora daret.
Certatim ad regem currit genus omne ferarum,
  Permixtumque homini cogitur ire pecus,
Sed nec squamigeri desunt ad jurgia pisces,
  Vel quidquid volucrum purior aura vehit.
Inter quos trepidæ ducebant pignora matres,
  Judicio tanti discutienda Dei.
Tunc brevis informem traheret quum Simia natum

massée qui traînait après elle son hideux enfant, Jupiter lui-même fut pris d'un fou rire. Cependant cette mère, la plus laide de toutes, essaya de dissiper les préventions dont sa progéniture était l'objet. Que Jupiter le sache bien, dit-elle : si la palme doit appartenir à quelqu'un, c'est à celui-ci qui l'emporte sur tous les autres, à mon avis.

L'homme est ainsi fait : il se complaît dans ses œuvres, tout imparfaites qu'elles puissent être. Pour vous, ne louez rien de ce que vous avez fait avant d'être sûr déjà de l'approbation d'autrui.

FABLE XV

LA GRUE ET LE PAON

L'oiseau de Junon retint un jour à dîner la Grue, habitante de la Thrace. Comme ils disputaient sur le mérite de leur forme différente, d'un simple désaccord surgit une querelle animée. Mon corps, disait le Paon, brille de mille nuances, tandis que ton dos plombé ne présente qu'une couleur bleuâtre. Et, en même temps,

Ipsum etiam in risum compulit ire Jovem.
Hæc tamen ante alias rupit turpissima vocem,
Dum generis crimen sic abolere cupit :
Jupiter hoc norit, maneat victoria si quem,
Judicio superest omnibus iste meo.

Ergo mos homini est, quidquid sibi fecerit ipse,
Vile licet maneat, comprobat ipse tamen.
Nolo velis rerum quidquam laudare tuarum,
Alterius nisi sunt ore probata prius

FABULA XV

GRUS ET PAVO

Threiciam volucrem fertur Junonius ales
Communi sociam continuasse cibo.
Namque inter varias fuerat discordia formas,
Magnaque de facili jurgia lite trahunt :
Quod sibi multimodo fulgerent membra decore,

arrondissant les plumes de sa queue qui lui sert d'ombrage, il dirige vers les astres une nouvelle et mystérieuse constellation. La Grue, qui ne peut aucunement prétendre à la beauté du plumage, lui adressa cependant ces paroles mortifiantes : Tes plumes brillent, il est vrai, de mille couleurs symétriquement disposées, mais tu traînes toujours à terre ta riche parure; tandis que moi, mes vilaines ailes, m'élèvent au plus haut des airs, et me portent proche des astres et des dieux.

Bien que vous vous distinguiez par vos qualités particulières, ne méprisez personne; peut-être ont-ils aussi des qualités tout autres.

FABLE XVI

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Un Chêne altier, cédant à l'effort d'un vent impétueux, roula déraciné du sommet des montagnes jusque dans les eaux gonflées d'un fleuve qui en baignait le pied, et suivit le rapide courant. Poussé d'une rive à l'autre, l'arbre superbe est enfin arrêté par

Cæruleam facerent livida terga Gruem.
Et simul erectæ circumdans tegmina caudæ
Sparserat arcanum rursus in astra jubar.
Illa licet nullo pennarum certet honore,
His tamen insultans vocibus usa datur :
Quamvis innumerus plumas variaverit ordo,
Mersus humi semper florida terga geris.
Ast ego deformi sublimis in aera penna,
Proxima sideribus numinibusque, feror.

Si quadam virtute nites, ne despice quemquam,
Ex alia quadam forsan et ipse nitet.

FABULA XVI

QUERCUS ET ARUNDO

Montibus e summis radicitus eruta Quercus
Decidit, insani turbine victa noti.
Quam tumidis subter decurrens alveus undis
Suscipit, et fluvio præcipitante rapit.
Verum ubi diversis impellitur ardua ripis,

son énorme poids au milieu de frêles roseaux, et engage dans ses branches une de ces tiges délicates. Il s'étonne alors de voir ce Roseau debout sur ces humides bords, lui qui même, malgré l'ampleur de son tronc, n'a pu braver une tempête, dont cette faible tige a porté les coups! Le Roseau criard lui dit alors, en faisant entendre un léger murmure : Ma faiblesse même prouve ma sûreté. Vous méprisez les vents fougueux et les tempêtes furieuses, et vous succombez malgré toutes vos forces; moi, je n'oppose qu'une faible résistance au vent qui s'élève, et, si léger qu'il soit, je baisse prudemment la tête. L'ouragan se heurte contre votre tronc qui résiste, et il vient mourir devant mes flexibles mouvements.

Cette fable montre qu'on résiste vainement aux grands: le ménagement seul désarme leur aveugle colère.

FABLE XVII

LE CHASSEUR ET LE TIGRE

Un Chasseur dont tous les traits touchaient au but, troublait, jusqu'en leur fort, les bêtes promptes à fuir devant lui. Un Tigre

In fragiles calamos grande resedit onus.
Tunc, sic exiguo connectens cespite ramos
Miratur liquidis quod stet Arundo vadis;
Se quoque tam vasto necdum consistere trunco,
Ast illam tenui cortice ferre minas.
Stridula mox blando respondit Canna susurro,
Seque magis tutam debilitate docet :
Tu rabidos, inquit, ventos, sævasque procellas
Despicis, et totis viribus acta ruis.
Ast ego surgentes paulatim demoror austros,
Et quamvis levibus provida cedo notis.
In tua proruptus offendit robora nimbus,
Motibus aura meis ludificata perit.

Hæc nos dicta monent magnis obsistere frustra,
Paulatimque truces exsuperare minas.

FABULA XVII

VENATOR ET TIGRIS

Venator jaculis haud irrita vulnera torquens,
Turbabat rapidus per sua lustra feras.

audacieux, qui voulait les secourir dans ce moment de terreur, s'animait au combat en se battant les flancs de sa queue. Mais le Chasseur, dirigeant contre lui son dard avec sa force accoutumée : Ce message que je t'envoie, dit-il, t'apprendra qui je suis. En même temps, le trait part, atteint le Tigre, et le fer sanglant perce ses pieds agiles. Pendant que l'animal blessé se retire en traînant le dard engagé dans la plaie, le Renard, qui s'empresse auprès de lui, l'arrête, dit-on, assez longtemps : D'où vient, lui demande-t-il, cet adversaire qui fait de si cruelles blessures ? Où s'était-il caché pour lancer son dard ? Le Tigre, gémissant et pouvant à peine faire entendre quelques sons entrecoupés (car la colère et la douleur lui ôtent le libre usage de la voix), répond enfin : Il n'a paru sur le lieu du combat aucun adversaire que mes yeux désormais puissent désirer de voir encore ; mais le sang que je répands et la vigueur avec laquelle ce trait a été lancé contre moi me montrent assez que c'est un homme.

Si nous craignons avec raison les bêtes brutes, elles doivent, à leur tour, redouter l'homme bien davantage.

Tum pavidis audax cupiens succurrere Tigris
  Verbere commotas jussit adesse minas.
Ille tamen solito contorquens tela lacerto,
  Nunc tibi, qualis eram, nuntius iste refert.
Et simul emisso transjecit vulnera ferro,
  Perstrinxitque citos hasta cruenta pedes.
Molliter adfixum traheret quum saucia telum,
  A trepida fertur vulpe retenta diu :
Dum rogat unde foret, qui talia vulnera ferret,
  Aut ubinam jaculum delituisset agens ;
Illa gemens, fractoque loqui vix murmure cœpit
  (Nam solitas voces ira dolorque rapit) :
Nulla quidem medio convenit in aggere forma,
  Quæque oculis olim sit repetenda meis ;
Sed cruor, et validis in nos directa lacertis
  Ostendunt aliquem tela fuisse virum.

Bruta licet soleant animalia jure timeri,
  Omnibus est illis plus metuendus homo.

FABLE XVIII

LES TAUREAUX ET LE LION

Quatre magnifiques Taureaux, en paissant dans les prés, se lièrent jadis d'amitié si étroite, qu'ils ne s'écartaient jamais les uns des autres, quittant et regagnant en même temps l'étable. Aussi un fort Lion, terreur de la forêt, n'osait-il affronter les cornes réunies des quatre compagnons. Comme la crainte l'empêche, malgré son audace et ses nombreux exploits, de prétendre à une aussi riche proie, et d'aborder les Taureaux si bien ligués, et que, seul, il se sent trop faible contre tant d'adversaires; impatient de dissoudre cette redoutable alliance, il commence l'attaque par de méchants propos, et, quand ses perfides discours ont désuni les quatre amis, il se jette sur les malheureux et les met en pièces. Un des Taureaux dit alors : Que notre mort serve de leçon à ceux qui désirent conserver une vie tranquille.

Gardez-vous de prêter trop tôt l'oreille aux discours trompeurs, et de rompre brusquement une vieille amitié.

FABULA XVIII

JUVENCI ET LEO

Quatuor immensis quondam per prata Juvencis
  Fertur amicitiæ tanta fuisse fides,
Ut simul emissos nullus divelleret error,
  Rursus et e pastu turba rediret amans.
Hos quoque collatis inter se cornibus ingens
  Dicitur in silvis pertimuisse Leo,
Dum metus oblatam prohibet tentare rapinam,
  Et conjuratos horret adire boves;
Et quamvis audax, factisque immanior esset,
  Tantorum solus viribus impar erat :
Protinus aggreditur pravis insistere verbis,
  Collectum cupiens dissociare pecus.
Et, postquam dictis animos disjunxit acerbis,
  Invasit miserum diripuitque gregem.
Tunc quidam ex illis : Vitam servare quietam
  Qui cupit, ex nostra discere morte potest.

Neve cito admotas verbis fallacibus aures
  Impleat, aut veterem deserat ante fidem.

FABLE XIX

LE SAPIN ET LE BUISSON

Dans une dispute animée sur la prééminence de leur forme, un Sapin des plus beaux se moquait d'un Buisson épineux. Le débat, disait-il, était inégal, vu le peu de rapprochement à faire entre leurs qualités. Je m'élance svelte et dégagé dans les nuages et je cache dans les cieux ma cime droite et chevelue. Sur les grands navires, au centre desquels je m'élève, c'est moi qui porte les voiles que gonflent les vents. Pour toi, avec l'aspect hideux que te donnent tes épines, le passant n'a que du mépris. — Maintenant, répond le Buisson, tu ne parles complaisamment que de tes avantages, et tu jouis vaniteusement de mes disgrâces; mais quand la hache menaçante fera tomber une tête si chère, combien alors ne voudras-tu pas avoir mes épines!

Ne vous vantez point outre mesure de la beauté du corps, car ceux dont vous faites fi peuvent plus tard gémir sur vos disgrâces.

FABULA XIX

ABIES ET DUMUS

Horrentes Dumos Abies pulcherrima risit,
  Quum facerent formæ jurgia magna suæ.
Indignum referens cunctis certamen haberi,
  Quod meritis nullus consociaret honos.
Nam mihi deductum surgens in nubila corpus,
  Verticis erectas tollit in astra comas.
Puppibus et patulis media quum sede locamur,
  In me suspensos explicat aura sinus.
At tibi deformem quod dant spineta figuram,
  Despectum cuncti præteriere viri.
Ille refert : Nunc læta quidem bona sola fateris,
  Et nostris frueris imperiosa malis;
Sed quum pulchra minax succidet membra securis,
  Quam velles spinas tunc habuisse meas!

Nemo suæ carnis nimium lætetur honore;
  Ne vilis factus post tua damna gemat.

FABLE XX

LE PÊCHEUR ET LE POISSON

Un Pêcheur, habitué à prendre mieux avec sa ligne, tira de l'eau un tout petit Poisson. Après qu'il eut amené son captif sur la rive et dégagé son hameçon de sa gueule avide : Épargnez-moi, je vous prie, lui dit, en versant des larmes, le Poisson suppliant. Quel profit tirerez-vous de tout mon être? Ma féconde mère vient de me produire dans le creux d'un rocher et m'a envoyé jouer dans nos domaines. Cessez de vous montrer hostile, et laissez-moi grandir pour figurer sur votre table ; vous pourrez me repêcher sur ces bords. Bientôt, après m'être abondamment repu dans les eaux de l'immense Océan, je reviendrai, plus gras, mordre volontairement à votre hameçon. Le Pêcheur réplique qu'il n'est pas permis de rejeter à l'eau le poisson pris, et allègue l'imprudence de compter sur des chances incertaines. Et si c'est une sottise, ajoute-t-il, de laisser échapper la proie qu'on tient, c'est une sottise plus grande encore d'espérer jamais la reprendre

FABULA XX

PISCATOR ET PISCIS

Piscator solitus prædam deprendere seta,
  Exigui piscis vile trahebat onus.
Sed postquam superas captum perduxit ad auras,
  Atque avido fixum vulnus ab ore tulit :
Parce, precor, supplex lacrymis, ita dixit, obortis
  Nam quanta ex nostro corpore lucra feres?
Nunc me saxosis genitrix fecunda sub antris
  Fudit, et in propriis ludere jussit aquis.
Tolle minas, tenerumque tuis sine crescere mensis,
  Hæc tibi me rursum littoris ora dabit :
Protinus immensi depastus cærula ponti,
  Pinguior ad calamum sponte recurro tuum.
Ille nefas captum referens absolvere piscem,
  Difficiles queritur casibus esse vices :
Nam stultum est, inquit, præsentem amittere prædam,
  Stultius et rursum vota futura sequi.

Qu'un espoir douteux ne vous fasse point renoncer à des avantages réels; car peut-être risqueriez-vous de chercher encore et de ne point trouver.

FABLE XXI

LE CULTIVATEUR ET L'ALOUETTE

Une petite Alouette avait logé ses petits dans un champ où les épis dorés se soutenaient sur des tiges encore vertes. Le chaume devenu sec et fragile, le Cultivateur, pria instamment ses voisins de venir l'aider à faire la moisson. La voix confiante du Paysan alarma fort la jeune et tendre couvée qui se dispose, sans plus tarder, à quitter le nid. A son retour, leur mère, plus expérimentée, leur défend de bouger : Car que feront des étrangers? dit-elle. Le Cultivateur alors requiert l'assistance de ses meilleurs amis, et l'Alouette tranquille reste toujours à son poste. Mais quand elle vit le maître prendre sa faucille recourbée, et, de sa main, couper décidément le blé : Quittez maintenant, mes pauvres enfants, ce champ si cher, puisque le maître ne demande plus rien qu'à lui-même.

Incerta pro spe non munera certa relinque,
Ne rursus quæras forte, nec invenias.

FABULA XXI

RUSTICUS ET AVIS

Parvula progeniem terræ mandaverat Ales,
Qua stabat viridi cespite flava seges.
Rusticus hanc fragili cupiens decerpere culmo,
Vicinam supplex forte petebat opem.
Sed vox implumes turbavit credula nidos,
Suaserat et laribus continuare fugam.
Cautior hos remeans prohibet discedere mater :
Nam, quid ab externis proficietur? ait.
Ille iterum caris operam mandavit amicis;
At genitrix rursum tutior inde manet.
Sed postquam curvas dominum comprendere falces,
Frugibus et veram sensit adesse manum :
Nunc ait, o miseri, dilecta relinquite rura,
Quum spem de propriis viribus ille petit.

FABLE XXII

L'ENVIEUX ET L'AVARE

Jupiter, du haut des cieux, envoya Phébus sur la terre pour y étudier la duplicité humaine. Deux hommes fatiguaient alors les dieux de vœux bien différents; l'un était avare, l'autre envieux. Phébus, ayant sondé leurs cœurs, se présente au milieu d'eux, et leur dit de lui adresser leurs prières; il les satisfera volontiers; car ce que l'un aura souhaité sera aussitôt donné double à l'autre. Celui dont le cœur est dévoré d'une insatiable convoitise, rétracte des vœux qui doivent profiter à d'autres qu'à lui; il espère d'ailleurs s'enrichir par le souhait de son compagnon, et croit recevoir seul le double présent. L'Envieux, voyant l'Avare déjouer ainsi ses désirs, se réjouit de se venger, et se souhaite à lui-même une affliction corporelle : il demande donc d'être privé d'un œil pour que son compagnon, en vertu de son double privilége, les perde tous les deux. Apollon, édifié sur la perversité humaine, reporta en riant à Jupiter les tristes effets de l'envie, malheureuse passion

FABULA XXII

INVIDUS ET CUPIDUS

Jupiter ambiguas hominum prædiscere mentes
Ad terras Phœbum misit ab arce poli.
Tunc duo diversis poscebant numina votis :
Namque alter cupidus, invidus alter erat.
His sese medium Titan, scrutatus utrumque,
Obtulit, et precibus ut peteretur, ait,
Præstabit facilis : nam quæ speraverit unus,
Protinus hæc alter congeminata feret.
Sed cui longa jecur nequeat satiare cupido,
Distulit admotas in nova damna preces;
Spem sibi confidens alieno crescere voto,
Seque ratus solum munera ferre duo.
Ille ubi captantem socium sua præmia vidit,
Supplicium proprii corporis optat ovans.
Nam petit exstinctus ut lumine degeret uno,
Alter ut, hoc duplicans, vivat utroque carens.
Tunc sortem sapiens humanam risit Apollo,
Invidiæque malum rettulit inde Jovi;

qui, pour jouir des revers d'autrui, va jusqu'à désirer aveuglément sa propre perte.

FABLE XXIII

LE STATUAIRE

Un Artiste avait exécuté en marbre une fort belle statue de Bacchus, et l'exposait pour la vendre. Un grand voulait l'acheter pour la placer dans un tombeau, lugubre demeure d'un mort; un autre, pour en faire hommage à un temple rempli d'adorateurs, et s'acquitter d'un vœu envers le lieu saint. Maintenant, dit le dieu, tu rends bien difficile à prévoir le sort de ta marchandise; car le prix que tu en espères variera suivant sa destination. Que tu veuilles me placer parmi les morts ou les divinités; que j'orne, à ton choix, une tombe ou un temple, le respect que tu dois au grand Bacchus est subordonné à ton avarice, et la même main qui peut l'encenser marchande ses funérailles.

Ceci s'adresse à ceux qui ont la puissance de faire du bien ou du mal à qui il leur plaît.

Quæ dum proventis aliorum gaudet iniquis
  Lætior, infelix et sua damna cupit.

FABULA XXIII

STATUARIUS

Venditor insignem referens de marmore Bacchum
  Expositum pretio fecerat esse deum.
Nobilis hunc quidam funesta in sede sepulcri
  Mercari cupiens, compositurus erat.
Alter adoratis ut ferret munera templis,
  Redderet et sacro debita vota loco.
Nunc, ait, ambiguum facies de mercibus omen,
  Quum spes in pretium munera dispar agit.
Et me defunctis, seu malis tradere Divis;
  Sive decus busti, seu velis esse Deum;
Subdita nequitiæ est magni reverentia facti,
  Atque eadem retines funera nostra manu.

Convenit hoc illis quibus est permissa potestas,
  An prodesse aliis, vel nocuisse velint.

FABLE XXIV

LE CHASSEUR ET LE LION

Un Chasseur et un fier Lion disputaient depuis longtemps entre eux la question de supériorité. Comme ils désiraient vider pour toujours leur débat, le hasard offre à leur vue un mausolée tout récent; une main habile y avait representé un lion dont la tête ployait sous les efforts d'un homme qui le tenait embrassé. Le Chasseur se targuait de cette sculpture, qui montrait le Lion vaincu, pour proclamer sa supériorité. Mais le noble animal, jetant un regard terrible sur cette vaine représentation, frémit et dit avec colère : Il faut que l'orgueil de ton espèce t'abuse bien étrangement, pour que tu t'en rapportes au jugement d'un artiste; car, si doués d'un nouveau talent, les lions avaient l'art de façonner un marbre docile, alors tu verrais l'homme, au seul rugissement du lion, trembler d'être dévoré par lui.

FABULA XXIV

VENATOR ET LEO

Certamen longa protractum lite gerebant
Venator quondam nobilis atque Leo.
Hi quum perpetuum cuperent in jurgia finem,
Edita continuo forte sepulcra vident.
Illic docta manus flectentem colla Leonem
Fecerat in gremio procubuisse Viri.
Scilicet affirmans pictura teste superbum
Se fieri : exstinctam nam docet esse feram.
Ille, graves oculos ad inania signa retorquens,
Infremit, et rabido pectore verba dedit:
Irrita te generis subiit fiducia vestri,
Artificis testem si cupis esse manum.
Quod si nostra novum caperet solertia sensum,
Sculperet ut docili pollice saxa Leo;
Tunc hominem adspiceres oppressum murmure solo,
Conderet ut rabidis ultima fata genis.

FABLE XXV

L'ENFANT ET LE VOLEUR

Un Enfant en pleurs s'assit sur la margelle d'un puits, poussant des sanglots sans aucun motif réel. Un adroit Voleur, le voyant fondre en larmes, lui demande aussitôt la cause de son chagrin. L'Enfant, pour le tromper, lui conte que la corde s'est rompue, et déplore la chute d'une urne pleine d'or. A l'instant notre coquin de quitter ses vêtements et de descendre tout nu au fond du puits. L'Enfant, jetant alors sur ses faibles épaules les habits de sa dupe, s'enfonce dans les buissons, et s'y cache. Après sa descente périlleuse autant qu'inutile, le Voleur, triste et confus de la perte de ses vêtements, s'assied à terre, et, rendu sage par sa disgrâce, il invoque les dieux d'une voix plaintive, en ajoutant, dit-on, ces paroles : Puissent être sûrs de perdre leurs vêtements, ceux qui penseront trouver une urne d'or nageant dans un puits!

FABULA XXV

PUER ET FUR

Flens Puer extremam putei consedit ad undam,
  Vana supervacuis rictibus ora trahens.
Callidus hunc lacrymis postquam Fur vidit obortis,
  Quænam tristitiæ sit modo causa rogat.
Ille sibi abrupti fingens discrimina funis,
  Atque auri queritur desiluisse cadum.
Nec mora; sollicitam traxit manus improba vestem,
  Exutus putei protinus ima petit.
Parvulus exiguo circumdans pallia collo,
  Sentibus immersus delituisse datur.
Sed post fallaci suscepta pericula voto
  Tristior, amissa veste, resedit humi.
Dicitur his solers vocem rupisse querelis,
  Et gemitu summos sollicitasse deos :
Perdita, quisquis erit, posthac sibi pallia credat,
  Qui putat in liquidis quod natat urna vadis.

Il ne faut rien convoiter avec trop d'ardeur; en désirant plus qn'on n'a, on perd même ce que l'on possède.

FABLE XXVI

LE LION ET LA CHÈVRE

Un Lion qui cheminait, pressé par la faim, vit une Chèvre paissant sur le sommet d'un rocher. Quitte ces hauteurs rocailleuses et escarpées, lui dit-il tout d'abord, et ne cherche pas ta nourriture sur ces monts incultes; descends plutôt au milieu des vertes prairies, où sont la fleur safranée du cytise, les saules aux feuilles glauques et le thym savoureux. — Cesse, je te prie, reprit la Chèvre tremblante, de troubler ma tranquillité par tes doucereux mensonges. Tes avis sont bons; pourtant ôte-moi la crainte d'un danger plus réel; ta présence donne peu de poids à tes paroles: car tes propos, quoique sages et bien fondés, viennent d'un conseiller trop connu par sa férocité.

Ne prêtez pas légèrement l'oreille aux discours flatteurs; mais d'une bouche amie, méditez tous les avis.

Nemo nimis cupide sic res desideret ullas,
Ne plus quum cupiat, perdat et id quod habet.

FABULA XXVI

LEO ET CAPELLA

Viderat excelsa pascentem rupe Capellam,
Comminus esuriens quum Leo ferret iter.
Et prior : Heus, inquit, præruptis ardua saxis
Linque, nec hirsutis pascua quære jugis;
Sed cytisi croceum per prata virentia florem,
Et glaucas salices et thyma grata pete.
Illa gemens, Desiste, precor, fallaciter, inquit,
Securam placidis sollicitare dolis.
Vera licet moneas; majora pericula tollas
Tu tamen : his dictis non facis esse fidem.
Nam quamvis rectis constet sententia verbis,
Suspectam hanc rabidus consiliator habet.

Ne citius blandis cujusquam credito dictis,
Sed si sint fidi, respice quid moneant.

FABLE XXVII

LA CORNEILLE ET L'URNE

Une Corneille, pressée par la soif, aperçut une grande Urne au fond de laquelle se trouvait un peu d'eau. Après s'être longuement efforcée de renverser le vase à terre, pour étancher sa soif dévorante, dépitée de ne pouvoir y parvenir, elle imagine un expédient nouveau qu'elle met adroitement en usage : elle jette de petits cailloux dans l'Urne, et l'eau, basse d'abord, monte d'elle-même peu à peu et lui permet de se désaltérer sans peine.

Ainsi la réflexion, grâce à laquelle la Corneille en vint à ses fins, est toujours plus puissante que la force.

FABLE XXVIII

LE LABOUREUR ET LE TAUREAU

Pour dompter un jeune Taureau impatient de tous liens et s'indignant de soumettre au joug sa tête indomptée, un Laboureur lui coupa les cornes avec sa serpe recourbée, et crut avoir ainsi

FABULA XXVII

CORNIX ET URNA

Ingentem sitiens Cornix adspexerat Urnam,
Quæ minimam fundo continuisset aquam.
Hanc enisa diu planis effundere campis;
Scilicet ut nimiam pelleret inde sitim :
Postquam nulla viam virtus dedit, admovet omnes
Indignata nova calliditate dolos.
Nam brevis immersis adcrescens sponte lapillis
Potandi facilem præbuit unda viam.
Viribus hæc docuit quam sit prudentia major,
Qua cœptum volucris explicuisset opus.

FABULA XXVIII

RUSTICUS ET JUVENCUS

Vincla recusanti, dedignantique Juvenco
Aspera mordaci subdere colla jugo,
Rusticus obliqua succidens cornua falce,
Credidit insanum detremuisse pecus.

maîtrisé la fougue de l'animal furieux; puis, prudemment, il l'attelle à une énorme charrue (car ses pieds n'étaient pas moins redoutables que ses cornes), afin que la longueur du timon le préservât des coups et empêchât l'animal de l'atteindre par ses ruades. Mais le Taureau, secouant le joug avec fureur, et, battant indignement la terre, fait voler brusquement la poussière que ses pieds détachent du sol, et la lance au visage de son maître qui le suit. Alors le Laboureur, encore trompé dans son espoir, secoue la terre qui souille ses cheveux, et dit en soupirant : J'ignorais aussi, méchante bête, que tu pusses faire le mal même avec réflexion.

FABLE XXIX

LE SATYRE ET LE VOYAGEUR

Par un jour de frimas où les champs endurcis étaient recouverts d'une couche épaisse de glace, un Voyageur s'arrêta au milieu de neiges amoncelées qui, dérobant la route, l'empêchaient d'aller plus avant. Un Satyre, gardien des forêts, eut, dit-on, pitié de lui

Cautus et immenso cervicem innectit aratro
  (Namque erat hic cornu promptior atque pede);
Scilicet ut longus prohiberet verbera temo,
  Neve ictus faciles ungula sæva daret.
Sed postquam irato detrectans vincula collo,
  Immeritam, vacua calce fatigat humum;
Continuo eversam pedibus dispergit arenam,
  Quam ferus in domini ora sequentis agit.
Tunc sic informi squalentes pulvere crines
  Discutiens, imo pectore victus ait:
Nimirum exemplum naturæ deerat iniquæ,
  Qua fieri posses cum ratione nocens.

FABULA XXIX

SATYRUS ET VIATOR

Horrida congestis quum staret bruma pruinis,
  Vinctaque durato stringeret arva gelu.
Hæsit in adversa nimborum mole Viator,
  Perdita nam prohibet semita ferre gradum.
Hunc nemorum custos fertur miseratus in antro

et le reçut dans sa grotte. Le dieu des champs s'étonne alors et voit avec une sorte de crainte la puissance de l'homme. En effet, celui-ci, pour reprendre l'usage de ses mains glacées, les réchauffait de sa chaude haleine. Le froid chassé, le Voyageur se mit gaiement en devoir de profiter des prévenances de son hôte; car, désireux de lui faire goûter la vie champêtre, le dieu lui offrait ce que les forêts produisent de meilleur, et lui présenta même une coupe pleine de vin chaud, pour que la liqueur généreuse achevât de ranimer ses membres engourdis. A peine eut-il approché la coupe qui lui brûle les lèvres, l'homme souffle sur la liqueur pour la refroidir. Surpris et effrayé de ce double prodige, le Satyre enjoint à son hôte de quitter les forêts et de porter plus loin ses pas. Je ne veux pas, dit-il, abriter dans ma grotte quiconque peut faire de sa bouche deux emplois si opposés.

Celui qui parle bien des personnes présentes et mal des absentes se rend odieux par son double langage.

Exceptum Satyrus continuisse suo.
Quem simul adspiciens ruris miratur alumnus,
Vimque homini tantam protinus esse pavet.
Nam gelidos artus vitæ ut revocaret in usum,
Afflatas calido solverat ore manus.
Sed quum depulso cœpisset frigore lætus
Hospitis eximia sedulitate frui :
Namque ille agrestem cupiens ostendere vitam,
Silvarum referens optima quæque dabat·
Obtulit et calido plenum cratera Lyæo,
Laxet ut infusus frigida membra tepor;
Ille ubi ferventem labris contingere testam
Horruit, algenti sufflat ab ore gelu.
Obstupuit duplici monstro perterritus hospes,
Et pulsum silvis longius ire jubet :
Nolo, ait, ut nostris unquam successerit antris,
Tam diversa duo qui simul ore ferat.

Qui bene colloquitur coram, sed postea prave
Hic erit invisus, bina quod ora gerat.

FABLE XXX

LE FERMIER ET LE MAÎTRE

Un Fermier avait laissé aller, après lui avoir coupé une oreille, un sanglier qui avait dévasté ses moissons et ruiné ses riches cultures, comptant que l'animal, portant toujours la marque du châtiment, épargnerait désormais ses nouvelles semailles. Pris une seconde fois dans un champ où il commençait ses dégâts, le sanglier paya sa perfidie de sa seconde oreille. Il revint pourtant, avec sa tête déformée, saccager une récolte assurée; mais son double châtiment le rend indigne de pardon. Le Fermier le prend, le coupe par morceaux, qu'on accommode de diverses façons, pour la table somptueuse du Maître. Le sanglier mangé, le Maître veut en avoir le cœur; mais il avait été, lui dit-on, dérobé par l'avide cuisinier. Le Fermier calma son juste courroux par cet à-propos : Ce sanglier insensé, dit-il, n'avait point de cœur, car serait-il ainsi follement venu risquer ses membres et se faire prendre tant de fois par un même ennemi?

FABULA XXX

VILLICUS ET DOMINUS

Vastantem segetes et pinguia culta ruentem.
  Liquerat abscisa Rusticus aure suem,
Ut memor accepti referens monumenta doloris,
  Ulterius teneris parceret ille satis.
Rursus in excerpti deprensus crimine campi,
  Perdidit indultæ perfidus auris onus.
Nec mora, prædictæ segeti caput intulit horrens,
  Pœna sed indignum congeminata facit.
Tunc Domini captum mensis dedit ille superbis,
  In varias epulas plurima frusta secans.
Sed quum consumpti Dominus cor quæreret apri.
  Impatiens fertur cor rapuisse coquus.
Rusticus hoc justam verbo compescuit iram,
  Affirmans stultum non habuisse suem.
Nam cur membrorum demens in damna redisset,
  Atque uno toties posset ab hoste capi?

Ces avis s'adressent à ceux qui, plusieurs fois coupables, ne cherchent jamais à se corriger.

FABLE XXXI

LA SOURIS ET LE BŒUF

Un jour, une petite Souris, rôdant à l'aventure, osa, dit-on, blesser de sa faible dent un Bœuf de haute taille; mais à peine lui eut-elle fait sentir sa morsure, qu'elle gagna son trou pour s'y mettre en sûreté. Cependant l'animal irrité, l'œil en feu, la tête menaçante, cherche en vain à qui s'en prendre. Et la Souris, que son adresse a mise à l'abri de ce courroux, se raille de sa furie en lui adressant ces paroles sensées : Tes parents, en te donnant des membres si gros, n'y ont guère joint le moyen d'utiliser tes forces.

Sachez donc que les petits ont assez de persévérance pour toujours arriver au but de leurs désirs.

Hæc illos præcepta monent, qui sæpius ausi
Nunquam peccatis abstinuere manus.

FABULA XXXI

MUS ET BOS

Ingentem fertur Mus quondam parvus oberrans
Ausus ab exiguo lædere dente Bovem.
Verum ubi mordaci confecit vulnera rostro,
Tutus in anfractus conditur inde suos.
Ille licet vasta torvum cervice minetur,
Non tamen iratus, quem petat, esse videt.
Tunc indignantem justo sermone fatigans,
Distulit hostiles calliditate minas :
Non quia magna tibi tribuerunt membra parentes,
Viribus effectum constituere tuis.

Disce tamen brevibus quæ sit fiducia monstris,
Ut faciat, quidquid parvula turba cupit.

FABLE XXXII

LE VILLAGEOIS ET HERCULE

Un Villageois avait laissé enfoncés dans un bourbier profond son chariot et ses bœufs encore ployés sous le joug, espérant, mais en vain, que les dieux, selon ses vœux, viendraient le secourir sans qu'il se mît en peine. Le héros de Tirynthe, que d'une voix suppliante il invoquait dans ses prières, lui parla ainsi du haut des cieux : Ranime avec l'aiguillon l'ardeur de tes bœufs harassés, et que ta main paresseuse pousse un peu à la roue : quand tu auras essayé de tous les moyens et épuisé toutes les ressources de tes forces, alors tu pourras justement espérer l'assistance des dieux.

Sachez donc que les dieux n'écoutent point des vœux indolents ; c'est en agissant vous-même que vous obtiendrez leur secours.

FABLE XXXIII

L'OIE ET LE VILLAGEOIS

Un homme avait une Oie d'une fécondité précieuse, car souvent

FABULA XXXXII

RUSTICUS ET HERCULES

Hærentem luteo sub gurgite Rusticus axem
  Liquerat, et nexos ad juga curva boves;
Frustra dispositis confidens numina votis
  Ferre suis rebus, quum resideret, opem.
Cui rector summis Tirynthius infit ab astris,
  Nam vocat hunc supplex in sua vota Deum :
Perge laborantes stimulis agitare juvencos,
  Et manibus pigras disce juvare rotas.
Tunc quoque congressum majoraque viribus ausum
  Fas Superos animis conciliare tuis.

Disce tamen pigris non flecti numina votis,
  Præsentesque adhibe, quum facis ipse, deos.

FABULA XXXII

ANSER ET RUSTICUS

Anser erat quidam pretioso germine fœta

elle déposait dans son nid des œufs d'or. La nature avait voulu que le superbe volatile ne pondît jamais deux de ces œufs à la fois; mais le maître, craignant que ses vœux cupides ne fussent pas réalisés, s'irrita des retards que souffrait sa convoitise. Persuadé qu'il retirerait un immense profit de la mort de l'Oie qui renfermait une mine si inépuisable, il lui plongea cruellement son couteau dans les entrailles, les mit à découvert et n'y trouva pas même un des œufs qu'elle lui pondait d'ordinaire. Le Villageois maudit alors l'action insensée qui le ruinait, car lui seul s'était justement puni.

C'est ainsi que ceux qui demandent aux dieux tout à la fois, sont justement repoussés jusque dans leurs prières de chaque jour.

FABLE XXXIV

LA FOURMI ET LA CIGALE

Qui laisse sa jeunesse s'écouler dans l'oisiveté, sans se préoccuper des besoins de l'avenir, celui-là, quand viendront la vieillesse

Ovaque quæ nidis aurea sæpe daret.
Fixerat hanc volucri legem Natura superbæ,
Ne liceat pariter munera ferre duo.
Sed dominus cupidum sperans vanescere votum,
Non tulit exosas in sua lucra moras;
Grande ratus pretium volucris de morte referre,
Quæ tam continuo munere dives erat.
Postquam nuda minax egit per viscera ferrum,
Et vacuam solitis fœtibus esse videt:
Ingemuit tantæ deceptus crimine fraudis;
Nam pœnam meritis rettulit inde suis.

Sic, qui cuncta Deos uno male tempore poscunt,
Justius his etiam vota diurna negant.

FABULA XXXIV

FORMICA ET CICADA

Quisquis torpentem passus transire juventam
Nec timuit vitæ providus ante suæ:

et le lourd fardeau des années, implorera souvent en vain le secours d'autrui.

Une Fourmi, durant l'été, porta dans ses étroites galeries, des provisions destinées à son hiver; et, quand la neige eut blanchi la terre, et que les champs disparurent sous une écorce de glace, tranquille et sans affronter la rigueur de la saison, elle subsistait, dans son réduit, de son grain empreint d'une légère moiteur. Une maigre Cigale, qui naguère avait étourdi les champs de ses cris aigus, vint en suppliante lui demander quelque nourriture. En été, dit-elle, quand les moissonneurs battaient sur l'aire les épis dorés, je trompais par mes chants la longueur des jours. La petite Fourmi se prit à rire, et parla ainsi à la Cigale (car toutes deux comptaient revoir les beaux jours) : Grâce au travail qui m'a amassé des provisions, je mène au plus dur de l'hiver une douce oisiveté. Pour toi, voici le moment de danser, puisque tu as tant chanté la saison passée.

Confectus senio, postquam gravis adfuit ætas,
  Heu frustra alterius sæpe rogabit opem.

Solibus obreptos hiemi Formica labores
  Distulit, et brevibus condidit ante cavis.
Verum ubi candentes suscepit terra pruinas,
  Arvaque sub rigido delituere gelu;
Pigra nimis tantos non æquans corpore nimbos,
  In propriis Laribus humida grana legit.
Decolor hanc precibus supplex alimenta rogabat,
  Quæ quondam querulo ruperat arva sono:
Se quoque, maturas quum tunderet area messes
  Cantibus æstivos explicuisse dies.
Parvula tunc ridens sic est affata Cicadam
  (Nam vitam pariter continuare solent) :
En quoniam summo substantia parta labore est,
  Frigoribus mediis otia longa traho.
At tibi saltandi nunc ultima tempora restant,
  Cantibus est quoniam vita peracta prior.

FABLE XXXV

LA GUENON ET SES PETITS

La Guenon, paraît-il, lorsqu'elle met bas deux petits, les trait tous deux d'une manière bien différente; elle prodigue à l'un tout l'amour d'une tendre mère, et nourrit contre l'autre la haine la plus prononcée. Quand donc une Guenon qui allaite deux jumeaux fuit devant quelque bruit menaçant, elle emporte ses petits, chacun dans une position différente : elle soutient tendrement sur ses bras ou sur son sein le bien-aimé et relègue dédaigneusement l'autre sur son dos. Mais quand ses pieds fatigués ne peuvent plus continuer la retraite, elle abandonne volontairement le fardeau de devant; tandis que l'autre, entourant de ses bras le cou velu de sa mère, se tient ferme et fuit avec elle en dépit d'elle-même. Bientôt, cependant, cet unique héritier, retrouve chez ses vieux parents, la place du frère d'abord préféré.

Ainsi l'indifférence est parfois utile; la chance tourne, et les plus humbles s'élèvent d'autant plus haut.

FABULA XXXV

SIMIA ET NATI.

Fama est, quod geminum profundens Simia partum
Dividit in varias pignora bina vices.
Namque unum caro genitrix educit amore,
Alteriusque odiis exsaturata tumet.
Cœperit ut fœtam gravior terrere tumultus,
Dissimili natos conditione rapit.
Dilectum manibus vel pectore gestat amico,
Contemptum dorso suscipiente levat.
Sed quum lassatis nequeat consistere plantis,
Oppositum fugiens sponte remittit onus.
Alter at hirsuto circumdans brachia collo
Hæret, et invita cum genitrice fugit.
Mox quoque dilecti succedit in oscula fratris,
Servatus vetulis unicus hæres avis.

Sic multos neglecta juvant, atque, ordine verso,
Spes humiles rursus in meliora refert.



FABLE XXXVI

LE VEAU ET LE BŒUF

Un Veau magnifique, libre d'entraves et vierge du joug, voyait un Bœuf tracer sans fin des sillons dans un champ. Comment, lui dit-il, à ton âge, n'as-tu pas honte de ces liens dont on charge ta tête, et ne secoues-tu pas ce joug pour prendre du repos? tandis que moi, je puis çà et là fouler l'herbe des prairies, ou bien encore chercher l'ombre des bois. Le vieux Bœuf, sans s'émouvoir à ces paroles, retournait toujours péniblement la terre avec le soc, attendant l'heure où, quittant la charrue, il pourrait s'étendre mollement dans la prairie. Soudain, en se tournant, il voit passer près de lui le Veau, orné de bandelettes et conduit à l'autel pour le sacrifice. Voilà, lui dit-il, la mort que tu dois à la fatale indulgence de ton maître, qui t'a dispensé du joug que je porte. Mieux vaut donc, supporter le travail, si pénible qu'il soit, que de goûter jeune encore, un repos si court et si perfide.

Tel est le sort des hommes : les plus heureux meurent le plus vite, les malheureux comptent de longs jours.

FABULA XXXVI

VITULUS ET BOS

Pulcher et intacta Vitulus cervice resultans
  Scindentem assidue viderat arva Bovem.
Non pudet, heus, inquit, longævo vincula collo
  Ferre, nec expositis otia nosse jugis?
Quum mihi subjectas pateat discursus in herbas,
  Et nemorum liceat rursus opaca sequi.
At senior nullam verbis compulsus in iram,
  Vertebat solitam vomere fessus humum,
Donec deposito per prata liceret aratro,
  Molliter herboso procubuisse toro.
Mox Vitulum sacris innexum respicit aris
  Admotum cultro comminus ire prope.
Hanc tibi tristis, ait, dedit indulgentia mortem,
  Expertem nostri quæ facit esse jugi.
Proderit ergo graves quamvis perferre labores,
  Otia quam tenerum mox peritura pati.
Est hominum sors ista, magis felicibus ut sit
  Mors cita, quum miseros vita diurna regat.

FABLE XXXVII

LE CHIEN ET LE LION

Un Chien des mieux nourris rencontra, dit-on, un Lion des plus maigres, et s'entretint avec lui d'un ton enjoué : Ne voyez-vous pas, lui dit-il, mon large dos s'arrondir jusque sur mes flancs rebondis, et quels muscles rehaussent ma noble poitrine? Après les convives, je suis le premier que l'homme appelle à sa table, n'interrompant mon repos que pour me rassasier largement, et je ne suis nullement gêné de cet épais collier de fer qu'on me met au cou pour que je ne puisse laisser la maison sans gardien. Pour vous, mourant de faim, vous attendez longtemps dans vos vastes forêts qu'une proie tombe en vos domaines. Venez donc, comme moi, offrir votre cou à la chaîne, et vous trouverez facilement de bons repas! Aussitôt le Lion, qui sentait s'accroître son courroux, reprend sa noble fierté, et poussant un sourd rugissement : Retire-toi, lui dit-il; va tendre ton cou au nœud qui lui sied si bien, et porte ces dures entraves pour apaiser ta faim. Pour moi, qui suis libre dans mon antre dépourvu de tout, si je suis à jeun, du moins

FABULA XXXVII

CANIS ET LEO

Pinguior exhausto Canis occurrisse Leoni
Fertur, et insertis verba dedisse jocis.
Nonne vides duplici tendantur ut ilia tergo,
Luxurietque toris nobile pectus? ait.
Proximus humanis ducor post otia mensis,
Communem capiens largius ore cibum.
Nec quod crassa nocet circumdat guttura ferrum,
Ne custodita fas sit abire domo.
At tu magna diu moribundus lustra pererras,
Donec se silvis obvia præda ferat.
Perge igitur nostris tua subdere colla catenis,
Sic liceat faciles promeruisse dapes.
Protinus ille gravem gemitu collectus in iram,
Atque ferox animi nobile murmur agit,
Vade, ait, et meritis nodum cervicibus infer,
Compescantque tuam vincula dira famem.
At mea quum vacuis libertas redditur antris,

puis-je arpenter à mon gré la campagne. Et pour tes festins, aie soin de ne les vanter qu'à ceux qui préférent la bonne chère à la liberté.

FABLE XXXVIII

LE POISSON DE RIVIÈRE ET LE POISSON DE MER

Entraîné par le courant impétueux d'un fleuve, un Poisson d'eau douce parcourait à l'aventure la vaste étendue des mers. Là, méprisant les poissons qu'il rencontre, il prétend l'impudent qu'il est d'une espèce plus estimée. Un Phoque, habitant de ces retraites profondes, ne put supporter tant d'arrogance, et lui adressa ces paroles aussi dures que piquantes : Trêve de tes laborieux et vains mensonges, si faciles à réfuter sous tes yeux mêmes. Que le filet du Pêcheur nous enlève tous les deux en même temps, et je te ferai voir, par-devant la foule, lequel a le plus de prix. Un amateur opulent offrira de moi une grosse somme, e toi, le premier venu te payera d'une pièce de cuivre.

En venant de contrées lointaines, ne prétendez point prendre le pas sur les gens du pays.

Quamvis jejunus, quæ libet, arva peto.
Has illis epulas potius laudare memento,
Qui libertatem postposuere gulæ.

FABULA XXXVIII

PISCIS FLUVIATILIS ET MARINUS

Dulcibus e stagnis fluvio torrente coactus,
Æquoreas præceps piscis obibat aquas.
Illic squamigerum despectans improbus agmen,
Eximium sese nobilitate refert.
Non tulit expulsum patrio sub gurgite Phoca,
Verbaque cum salibus asperiora dedit:
Vana laboratis aufer mendacia dictis,
Quæque refutari te quoque teste queant.
Nam quis erit potior, populo spectante, probabo,
Si pariter captos humida lina trahant.
Tunc me nobilior magno mercabitur emptor,
Te simul ære brevi debile vulgus emet.

Quisquis ab externis nuper devenerit oris,
Non decet indigenis ut velit esse prior,

FABLE XXXIX

LE SOLDAT ET LE CLAIRON

Un Soldat, vieilli dans les combats, avait fait vœu de livrer aux flammes toutes les armes qu'après la victoire il enlèverait à ses adversaires expirants, ou tout ce qu'il prendrait sur l'ennemi fugitif. Le sort le mit à même de s'acquitter de son vœu; fidèle à sa promesse, il jetait déjà sur un bûcher allumé les instruments de guerre les uns après les autres, lorsqu'un Clairon, voulant se disculper, l'avertit d'abord, avec un son rauque, qu'il ne méritait pas les flammes. De tous les traits dirigés contre vous dans le combat, ajoute-t-il, aucun n'a été lancé par moi, quoi que vous vouliez dire; je n'ai fait que rassembler les guerriers, j'en prends ces armes et le ciel à témoin, par ce même son devenu moins éclatant. Mais le Soldat, le jetant au milieu des flammes petillantes, répond à sa défense : Ta peine et ton supplice ne sont pas trop grands pour ta faute; car, bien que tu n'aies ni le pouvoir ni le courage de rien faire par toi-même, tu es d'autant plus à craindre que tu rends les autres méchants ?

FABULA XXXIX

MILES ET LITUUS

Voverat attritus quondam per prælia Miles
  Omnia suppositis ignibus arma dare,
Vel quæ victori moriens sibi turba dedisset,
  Vel quidquid profugo posset ab hoste capi.
Interea votis sors adfuit, et memor arma
  Cœperat accenso singula ferre rogo.
Tunc Lituus, rauco defendens murmure culpam,
  Immeritum flammis se docet esse prius.
Nulla tuos, inquit, petierunt tela lacertos,
  Viribus adfirmes quæ tamen acta meis.
Sed tantum ventis et cantibus arma coegi,
  Hæc quoque submisso testor et astra sono.
Ille, resultantem flammis crepitantibus addens,
  Nec te major, ait, pœna dolorque rapit.
Nam licet ipse nihil possis tentare, nec ausus;
  Sævior hoc, alios quod facis esse malos.

FABLE XL

LE RENARD ET LA PANTHÈRE

Une Panthère aux flancs mouchetés, à la poitrine brillante, parcourait les campagnes au milieu des autres bêtes. Les lions si redoutables, mais dont le poil n'est pas marqueté, lui parurent tout d'abord une espèce misérable; et, jetant sur tous les autres animaux un regard de dédain, elle prétendait être seule le type de la noblesse. Tandis qu'elle se complaît dans la rare beauté de sa robe, un Renard matois l'apostrophe et lui prouve la futilité de cette parure. Va, lui dit-il, vanter ces brillantes bigarrures de ta jeunesse; pour moi, la sagesse est un lot plus précieux.

Admirons ceux qui se distinguent par les qualités de l'esprit, plutôt que ceux qui n'ont que quelques avantages corporels.

FABLE XLI

LA PLUIE ET LE VASE DE TERRE

Chassée par le vent et condensée dans un nuage épais, une Pluie violente tombait par ondées. L'eau, qui recouvrait le sol dans une

FABULA XL

VULPES ET PARDUS

Distinctus maculis et pulchro pectore Pardus
  Inter consimiles ibat in arva feras.
Sed quia nulla graves variarent terga leones,
  Protinus his miserum credidit esse genus.
Cetera sordenti damnans animalia vultu,
  Solus in exemplum nobilitatis erat.
Hunc arguta novo gaudentem Vulpis amictu
  Corripit, et vanas approbat esse notas.
Vade, ait, et pictæ nimium confide juventæ,
  Dum mihi consilium pulchrius esse queat.

Miremurque magis quos munera mentis adornant,
  Quam qui corporeis enituere bonis.

FABULA XLI

IMBER ET TESTA

Impulsus ventis et pressa nube coactus,
  Ruperat hibernis se gravis Imber aquis.

vaste étendue, enveloppa un Vase de terre exposé dans un champ : (car l'air, doucement échauffé, fortifie l'argile sortie de la roue du potier, et la prépare aux atteintes du feu qui la cuit convenablement.) Quel est ton nom? demanda le nuage au Vase fragile. Celui-ci, oubliant sa faiblesse, répond : On me nomme Amphore : une main savante vient, sur la roue rapide, de me former ces flancs gracieusement arrondis. — Qu'il te suffise d'avoir eu d'aussi belles formes, reprend la Pluie, car je vais te dissoudre dans mes eaux. Au même instant, elle redouble de violence, et le Vase, entraîné, se dissout et se perd dans le liquide élément.

Pauvre vase! qui se décorant d'un nom superbe, osa tenir pareil langage à la pluie pénétrante!

Cet exemple apprendra aux malheureux que, soumis aux grands, ils doivent gémir tout bas de leur triste misère!

FABLE XLII

LE LOUP ET LE CHEVREAU

Un Chevreau sorti de son étable pour se rendre aux champs voi-

Quumque per effusas stagnaret turbine terras,
Expositum campis fictile pressit opus.
(Mobile namque lutum tepidus prius instruit aer,
Discat ut admoto rectius igne coqui.)
Tunc Nimbus fragilis perquirit nomina Testæ.
Immemor illa sui, Amphora dicor, ait.
Nunc me docta manus rapiente volumina gyro
Molliter obliquum jussit habere latus.
Hactenus hac, inquit, liceat constare figura?
Jam te subjectam diluet Imber aquis.
Et simul accepto violentius amne fatiscens,
Pronior in tenues victa cucurrit aquas.

Infelix, quæ, magna sibi cognomina sumens,
Ausa pharetratis Imbribus ista loqui.

Hæc poterunt posthac miseros exempla monere,
Subdita nobilibus ut sua fata gemant.

FABULA XLII

LUPUS ET HÆDUS

Forte Lupum melior cursu deluserat Hædus

sins, avait échappé par la supériorité de sa course à la poursuite d'un Loup. Tout d'abord il avait fui directement vers les habitations, où il s'arrêta au milieu d'un troupeau de moutons. L'infatigable ravisseur, qui l'avait suivi à travers la ville, tâche de l'attirer par ses perfides discours. Ne vois-tu pas dans tous les temples, lui dit-il, d'innocentes victimes, indignement sacrifiées, rougir la terre de leur sang? Si tu ne prends le parti de retourner aux champs, où tu trouveras la sûreté, je crains bien, hélas! que, toi aussi, la tête ornée de bandelettes, tu ne tombes devant l'autel.— Quitte ce souci, je te prie, reprend le Chevreau, et emporte avec toi, méchant, tes ignobles menaces; car mieux vaudra pour moi répandre mon sang en l'honneur des dieux, que d'assouvir l'appétit d'un Loup affamé.

Ainsi convient-il, quand on est pris entre deux dangers, de choisir la mort la plus honorable.

Proxima vicinis dum petit arva casis.
Inde fugam recto tendens in mœnia cursu
Inter lanigeros constitit ille greges.
Impiger hunc raptor mediamque sequutus in urbem,
Tentat compositis sollicitare dolis.
Nonne vides, inquit, cunctis ut victima templis
Immerita pecudum morte cruentet humum.
Quod nisi securo valeas te reddere campo,
Hei mihi! vittata tu quoque fronte cadis.
Ille refert : Modo, quam metuis, precor, exue curam,
Et tecum viles, improbe, tolle minas.
Nam sat erit sacrum Divis fudisse cruorem,
Quam rabido fauces exsaturare Lupo.

Sic, quoties duplici subeuntur tristia casu,
Expedit insignem promeruisse necem.

DENYS CATON

PRÉFACE

On citerait à peine, parmi les monuments de la langue latine, un autre ouvrage sur lequel on ait émis des jugements plus contradictoires que sur les distiques attribués à Denys Caton. Au moyen âge ils étaient en honneur, et fournissaient l'épigraphe à la plupart des ouvrages qui voyaient le jour : car alors ils étaient regardés comme autant d'oracles ; aujourd'hui ils sont presque oubliés. Des critiques assignent une place élevée à leur auteur ; d'autres le rangent dans la catégorie la plus infime ; au dire des uns il était chrétien, les autres croient qu'il était païen ; ici on lui donne le nom de Denys Caton, là on prétend qu'il s'appelait Sénèque, Ausone, etc., etc. Au milieu de tant de doutes qui s'élèvent sur le nom de notre auteur, nous ne pouvons guère émettre un avis qui puisse faire autorité, d'autant plus que d'habiles critiques, qui sont entrés dans des dissertations que ne comporte pas le travail dont nous sommes chargé, ont donné des hypothèses qui, bien que présentées sous un jour assez satisfaisant, n'en ont pas moins laissé la chose indécise.

En admettant toutefois qu'on doive attribuer à Denys Caton l'opuscule dont nous donnons ici la traduction, le désir que nous pourrions avoir de connaître le lieu de sa naissance, les emplois qui lui furent confiés, les autres ouvrages qu'il a écrits, les relations de sa vie privée et publique, serait loin d'être satisfait : les biographes sont muets sur tout cela, et se bornent à dire que l'on croit qu'il a vécu sous les deux Antonins, opinion qu'ils fondent sans doute sur quelques distiques qui, nous devons l'avouer, semblent en être la preuve Mais si l'époque où vivait l'auteur des distiques semble prouvée, il n'en est pas de même de son nom que le hasard seul peut tirer de l'oubli.

Revenons aux distiques. Malgré le jugement favorable qu'en ont porté, entre autres, Scaliger et Érasme, on ne peut cependant se dissimuler qu'ils manquent souvent de la finesse, du tour et de la no-

blesse qu'exige le style gnomique, et qu'on y trouve parfois des expressions vides, languissantes et sans sel. Quoiqu'on ait peu à reprendre sous le rapport de la latinité, on peut reprocher à l'auteur des redites, et d'arriver souvent avec effort à la conclusion de ses préceptes; aussi Cannegieter et Arntzenius, malgré leurs doctes élucubrations, ont-ils souvent été réduits à déclarer tel distique interpolé, tel autre altéré.

A l'exemple des meilleurs éditeurs, nous donnons, à la suite des distiques, de courtes sentences qui, si elles ne sont pas du même auteur, appartiennent certainement à la même époque.

J. C.

DISTIQUES MORAUX

DE DENYS CATON

A SON FILS

LIVRE PREMIER

PRÉFACE

J'ai remarqué que la plupart des hommes s'abusent étrangement sur la nature de leurs devoirs, et j'ai cru convenable de venir à leur secours, de prévenir des fautes qui font mal juger d'eux, et de les guider ainsi dans le chemin d'une vie honorable et glorieuse. Je vais donc, mon très-cher fils, vous enseigner comment vous devez régler votre conduite. Ainsi lisez mes préceptes, de manière à les bien comprendre : car lire sans comprendre serait perdre son temps.

I

Si Dieu est un esprit, comme les poëtes nous le disent, vous devez, avant tout, l'adorer avec une âme pure

LIBER PRIMUS

PRÆFATIO

Quum animadverterem, quam plurimos homines errare graviter in via morum, succurrendum et consulendum opinioni eorum fore existimavi, maxime ut gloriose viverent, et honorem contingerent. Nunc te, fili carissime, docebo, quo pacto mores animi tui componas. Igitur mea præcepta ita legito, ut intelligas : legere enim et non intelligere, negligere est.

I

Si Deus est animus, nobis ut carmina dicunt,
Hic tibi præcipue sit pura mente colendus.

II

Veillez toujours le plus possible, et ne vous livrez point trop au sommeil; car trop de repos fournit des aliments aux vices.

III

Sachez bien que la première des vertus est de retenir sa langue : nul n'approche plus de la Divinité que celui qui sait se taire à propos.

IV

Ne soyez jamais en contradiction avec vous-même : qui n'est pas d'accord avec soi, ne peut l'être avec personne.

V

Si vous examinez la vie et les mœurs des autres hommes, souvenez-vous, en les censurant, que personne n'est exempt de reproche.

VI

Si cher qu'il vous soit, renoncez à tout ce qui peut vous nuire : il faut, dans l'occasion, préférer l'utilité aux richesses.

II

Plus vigila semper, nec somno deditus esto;
Nam diuturna quies vitiis alimenta ministrat.

III

Virtutem primam esse puta, compescere linguam :
Proximus ille Deo est, qui scit ratione tacere.

IV

Sperne repugnando tibi tu contrarius esse :
Conveniet nulli, qui secum dissidet ipse.

V

Si vitam inspicias hominum, si denique mores;
Quum culpes alios, nemo sine crimine vivit.

VI

Quæ nocitura tenes, quamvis sint cara, relinque :
Utilitas opibus præponi tempore debet.

VII

Montrez-vous sévère ou indulgent selon que le cas l'exige : le sage, sans crainte de blâme, adapte ses mœurs au temps.

VIII

Ne croyez pas à la légère aux plaintes de votre épouse contre les serviteurs ; car souvent une femme déteste celui que son mari aime.

IX

Quand vous donnez des conseils à quelqu'un qui les repousse, s'il vous est cher, ne renoncez point à votre entreprise,

X

N'entrez pas en lutte avec les grands parleurs : la parole est donnée à tous, la sagesse au petit nombre.

XI

Aimez les autres, mais regardez-vous comme votre plus cher ami ; et pour ne craindre aucun malheur, ne soyez bon qu'avec les bons.

VII

Constans et lenis, ut res expostulat, esto :
Temporibus mores sapiens sine crimine mutat.

VIII

Nil temere uxori de servis crede querenti :
Sæpe etenim mulier, quem conjux diligit, odit.

IX

Quum moneas aliquem, nec se velit ille moneri;
Si tibi sit carus, noli desistere cœptis.

X

Contra verbosos noli contendere verbis :
Sermo datur cunctis, animi sapientia paucis.

XI

Dilige sic alios, ut sis tibi carus amicus :
Sic bonus esto bonis, ne te mala damna sequantur.

XII

Évitez les propos de crainte qu'on ne vous les impute : il n'y a point de danger à se taire, il peut y en avoir à parler.

XIII

Ne faites espérer à personne ce qui vous a été promis : la fidélité est d'autant plus rare que les promesses sont plus communes.

XIV

Quand on vous loue, jugez vous-même à quel point vous le méritez : n'écoutez pas plus le témoignage d'autrui que celui de votre conscience.

XV

N'oubliez pas de parler des services qu'on vous rend, mais gardez le silence sur ceux que vous avez rendus.

XVI

S'il vous arrive, dans un âge avancé, de citer les actes et les paroles des uns et des autres, rappelez-vous bien ce que vous-même avez fait dans votre jeunesse

XII

Rumorem fuge, ne incipias novus auctor haberi;
Nam nulli tacuisse nocet, nocet esse loquutum.

XIII

Spem tibi promissi certam promittere noli :
Rara fides ideo est, quia multi multa loquuntur.

XIV

Quum te aliquis laudat, judex tuus esse memento;
Plus aliis de te, quam tu tibi, credere noli.

XV

Officium alterius multis narrare memento;
Atque, aliis quum tu benefeceris ipse, sileto.

XVI

Multorum quum facta senex et dicta recenses,
Fac tibi succurrant, juvenis quæ feceris ipse.

XVII

Ne vous occupez point de ce qu'on dit à voix basse : celui qui se sait en défaut croit toujours qu'on parle de lui.

XVIII

Dans la prospérité, craignez les revers de fortune : la fin de la carrière ne répond pas toujours au début.

XIX

La vie nous est accordée trop incertaine et trop frêle, pour que vous deviez mettre votre espoir en la mort d'autrui.

XX

Quand un ami pauvre vous fait un petit présent, acceptez-le gracieusement, remerciez-le largement.

XXI

La nature, en vous faisant naître nu, vous avertit de supporter patiemment le fardeau de la pauvreté.

XVII

Ne cures, si quis tacito sermone loquatur :
Conscius ipse sibi de se putat omnia dici.

XVIII

Quum fueris felix, quæ sunt adversa caveto :
Non eodem cursu respondent ultima primis.

XIX

Quum dubia et fragilis sit nobis vita tributa,
In mortem alterius spem tu tibi ponere noli.

XX

Exiguum munus quum dat tibi pauper amicus,
Accipito placide, plene et laudare memento.

XXI

Infantem nudum quum te natura crearit,
Paupertatis onus patienter ferre memento.

XXII

Ne redoutez point le moment où vous cesserez de vivre : craindre la mort, c'est déjà perdre la vie.

XXIII

Si nulle amitié ne répond à vos bienfaits, n'en accusez pas la Divinité, et résignez-vous.

XXIV

Pour vous mettre à l'abri du besoin, usez sagement de vos biens ; pour conserver ce qu'on a, il faut toujours se figurer qu'on ne l'a pas.

XXV

Ne promettez jamais deux fois ce que vous pouvez donner de suite, de peur d'être vaniteux en voulant paraître obligeant.

XXVI

Quand quelqu'un vous déclare une amitié que son cœur dément, usez de la même feinte ; ainsi l'artifice est déjoué par l'artifice.

XXII

Ne timeas illam, quæ vitæ est ultima finis :
Qui mortem metuit, quod vivit, perdit id ipsum.

XXIII

Si tibi pro meritis nemo respondet amicus,
Incusare Deum noli ; sed te ipse coerce.

XXIV

Ne tibi quid desit, quæsitis utere parce :
Utque, quod est, serves, semper tibi deesse putato.

XXV

Quod præstare potes, ne bis promiseris ulli ;
Ne sis ventosus, dum vis bonus ipse videri.

XXVI

Qui simulat verbis, nec corde est fidus amicus :
Tu quoque fac simules, sic ars deluditur arte.

XXVII

Gardez-vous des discours trop flatteurs : c'est au doux son de l'appeau que l'oiseleur trompe l'oiseau.

XXVIII

Si vous avez des enfants, et point de fortune, donnez-leur un état qui les mette à l'abri du besoin.

XXIX

En regardant comme précieux ce qui est vil, et comme vil ce qui est précieux, vous deviendrez désintéressé, et personne ne vous taxera d'avarice.

XXX

Gardez-vous des fautes que vous condamnez d'habitude : il est honteux pour un censeur d'être repris pour ce que lui-même a blâmé.

XXXI

Ne demandez rien qui ne soit juste ou qui ne paraisse honnête; car c'est sottise que demander ce qui doit être refusé.

XXVII

Noli homines blando nimium sermone probare :
Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.

XXVIII

Quum tibi sint nati, nec opes, tunc artibus illos
Instrue, quo possint inopem defendere vitam.

XXIX

Quod vile est carum, quod carum vile putato :
Sic tibi nec cupidus, nec avarus nosceris ulli.

XXX

Quæ culpare soles, ea tu ne feceris ipse :
Turpe est doctori, quum culpa redarguit ipsum.

XXXI

Quod justum est petito, vel quod videatur honestum;
Nam stultum est petere, quod possit jure negari.

XXXII

Gardez-vous de jamais sacrifier le connu à l'inconnu : on juge sûrement de ce que l'on connaît, on ne peut que juger au hasard de ce qu'on ne connaît pas.

XXXIII

Puisque la vie est incertaine et semée de dangers inévitables, regardez comme une faveur chaque jour de travail.

XXXIV

Sûr de vaincre, cédez parfois l'avantage à votre ami : la condescendance resserre les doux liens de l'amitié.

XXXV

Faites, pour obtenir beaucoup, de légers sacrifices : c'est par les petits présents qu'on gagne les cœurs.

XXXVI

Évitez toute dispute avec un ami : la colère engendre la haine, la concorde entretient l'amitié.

XXXII

Ignotum tibi tu noli præponere notis :
Cognita judicio constant, incognita casu.

XXXIII

Quum dubia in certis versetur vita periclis,
Pro lucro tibi pone diem, quocumque laboras.

XXXIV

Vincere quum possis, interdum cede sodali;
Obsequio quoniam dulces retinentur amici.

XXXV

Ne dubites, quum magna petis, impendere parva;
His etenim rebus conjungit gratia caros.

XXXVI

Litem inferre cave, cum quo tibi gratia juncta est :
Ira odium generat, concordia nutrit amorem.

XXXVII

Quand vos serviteurs vous auront irrité par leurs fautes, modérez-vous d'abord vous-même pour pouvoir ensuite leur pardonner.

XXXVIII

Prêt à vaincre, triomphez quelquefois par la patience; car la patience fut toujours la première des vertus.

XXXIX

Attachez-vous à conserver ce que vous avez acquis par le travail : quand le travail devient stérile, vient l'affreuse indigence.

XL

Dans la prospérité, soyez libéral envers tous et dévoué à vos amis; mais soyez-vous toujours l'ami le plus fidèle

XXXVII

Servorum culpis quum te dolor urget in iram,
Ipse tibi moderare, tuis ut parcere possis.

XXXVIII

Quem superare potes, interdum vince ferendo;
Maxima enim morum semper patientia virtus.

XXXIX

Conserva potius, quæ sunt jam parta labore
Quum labore in damno est, crescit mortalis egestas.

XL

Dapsilis interdum notis, et carus amicis,
Quum fueris felix, semper tibi proximus esto.

LIVRE DEUXIÈME

PRÉFACE

Si vous désirez connaître la culture des champs, lisez Virgile. Si vous préférez savoir la vertu des plantes, Macer vous les dira dans son poëme et vous donnera les moyens de combattre toutes les maladies. Si vous souhaitez connaître les guerres et les luttes civiles de Rome, prenez Lucain, qui a chanté les combats. Si vous songez à l'amour, et que vous vouliez étudier par écrit l'art d'aimer, adressez-vous à Ovide. Mais si vous avez à cœur de vivre en sage, écoutez les conseils grâce auxquels on peut mener une vie exempte de vices. Écoutez-moi donc et apprenez, en me lisant, ce que c'est que la sagesse.

I

Si vous le pouvez, obligez même les inconnus : mieux vaut par des bienfaits acquérir des amis qu'un royaume.

LIBER SECUNDUS

PRÆFATIO

Telluris si forte velis cognoscere cultus,
Virgilium legito. Quod si mage nosse laboras
Herbarum vires, Macer tibi carmine di et,
Corporis ut cunctos possis depellere morbos.
Si Romana cupis et civica noscere bella,
Lucanum quæras, qui Martis prælia dixit.
Si quid amare libet, vel discere amare legendo,
Nasonem petito. Sin autem cura tibi hæc est,
Ut sapiens vivas, audi, quæ discere possis,
Per quæ semotum vitiis deducitur ævum.
Ergo ades : et quæ sit sapientia, disce legendo.

I

Si potes, ignotis etiam prodesse memento :
Utilius regno est, meritis acquirere amicos.

II

Respectez les secrets de la Divinité, et l'inviolabilité du ciel : mortel, ne vous occupez que de ce qui convient aux mortels.

III

Ne craignez pas la mort : c'est folie que d'avoir en tout temps une crainte qui tue les douceurs de la vie.

IV

Ne disputez point avec colère sur une affaire douteuse, car la colère empêche l'esprit de pouvoir discerner la vérité.

V

Faites promptement une dépense dès que le besoin l'exige : on doit se résoudre à quelque sacrifice quand le veut le temps ou la chose.

VI

Fuyez le superflu ; contentez-vous de peu : la barque a d'autant moins à craindre qu'elle vogue sur un fleuve plus petit.

II

Mitte arcana Dei, cœlumque inquirere quid sit :
Quum sis mortalis, quæ sunt mortalia, cura.

III

Linque metum leti ; nam stultum est tempore in omni,
Dum mortem metuis, amittere gaudia vitæ.

IV

Iratus de re incerta contendere noli :
Impedit ira animum, ne possit cernere verum.

V

Fac sumptum propere, quum res desiderat ipsa :
Dandum etenim est aliquid, quum tempus postulat aut res.

VI

Quod nimium est fugito, parvo gaudere memento :
Tuta mage est puppis modico quæ flumine fertur.

VII

Ayez la prudence de cacher à vos amis ce dont vous devez rougir, car vous essuieriez le blâme pour ne pas ajouter le blâme de tous aux reproches de votre conscience.

VIII

Ne croyez pas que le mal profite aux pervers : il reste un temps caché, mais le temps le découvre.

IX

Ne méprisez pas un ennemi de petite taille, car la nature accorde la ruse à ceux auxquels elle a refusé la force.

X

Cédez à propos à celui auquel vous sentez ne pouvoir résister : souvent nous voyons le vaincu triompher du vainqueur.

XI

Évitez d'entrer en discussion avec un ami : souvent un grave débat surgit d'une dispute vaine.

VII

Quod pudeat, socios prudens celare memento;
Ne plures culpent id, quod tibi displicet uni.

VIII

Nolo putes pravos homines peccata lucrari :
Temporibus peccata latent, sed tempore parent.

IX

Corporis exigui vires contemnere noli :
Consilio pollet, cui vim natura negavit,

X

Cui scieris non esse parem te, tempore cede :
Victorem a victo superari sæpe videmus

XI

Adversus notum noli contendere verbis :
Lis minimis verbis interdum maxima crescit.

XII

N'usez point de sortiléges pour pénétrer les desseins de la Divinité : elle ne vous consulte pas pour décider de vous.

XIII

Prenez garde d'éveiller l'envie par un faste excessif : ne sût-elle vous atteindre, il est toujours fâcheux d'essuyer ses coups.

XIV

Supportez courageusement une condamnation injuste : un jugement inique ne donne jamais un long triomphe.

XV

Ne rappelez pas les injures d'une ancienne querelle : le méchant seul fait survivre la rancune à l'inimitié.

XVI

Ne vous louez ni ne vous blâmez vous-même : c'est le fait d'un sot que tourmente une ridicule vanité.

XII

Quid Deus intendat, noli perquirere sorte:
Quid statuat de te, sine te deliberat ipse.

XIII

Invidiam nimio cultu vitare memento:
Quæ si non lædit, tamen hanc sufferre molestum est.

XIV

Esto animo forti, quum sis damnatus inique :
Nemo diu gaudet, qui judice vincit iniquo.

XV

Litis præteritæ noli maledicta referre :
Post inimicitias iram meminisse, malorum est.

XVI

Nec te collaudes, nec te culpaveris ipse :
Hoc faciunt stulti, quos gloria vexat inanis.

XVII

Usez sobrement de vos économies : quand la dépense est superflue, on a vite dissipé ce qui fut si long à amasser.

XVIII

Sachez être fou selon le temps ou les circonstances : la folie à propos affectée prouve une grande sagesse.

XIX

Fuyez la prodigalité; mais, en même temps, évitez le reproche d'avarice ; tous deux nuisent à la réputation.

XX

Il ne faut pas toujours croire ce qu'on vous raconte : accordez surtout peu de foi aux grands parleurs.

XXI

Ne vous pardonnez point les fautes commises dans l'ivresse : ce n'est point le vin qui est coupable, mais celui qui l'a bu.

XVII

Utere quæsitis modice : quum sumptus abundat.
Labitur exiguo, quod partum est tempore longo

XVIII

Insipiens esto, quum tempus postulat aut res ;
Stultitiam simulare loco prudentia summa est.

XIX

Luxuriam fugito, simul et vitare memento
Crimen avaritiæ; nam sunt contraria famæ.

XX

Noli tu quædam referenti credere semper :
Exigua est tribuenda fides, quia multa loquuntur.

XXI

Quæ potus peccas, ignoscere tu tibi noli ;
Nam crimen nullum vini est, sed culpa bibentis.

XXII

Confiez vos pensées secrètes à un ami discret, et le soin de votre corps à un médecin fidèle.

XXIII

Voyez sans chagrin la prospérité des gens qui en sont peu dignes : la fortune ne sourit aux méchants que pour mieux les perdre.

XXIV

Voyez toujours venir les accidents qui atteignent l'humanité ; un mal prévu est plus facile à supporter.

XXV

Dans l'adversité ne perdez ni le courage ni l'espérance : l'espérance seule n'abandonne point l'homme, même à la mort.

XXVI

Ne laissez point échapper une chose que vous savez vous convenir ; car l'occasion a le front garni de cheveux et le derrière de la tête chauve.

XXII

Consilium arcanum tacito committe sodali :
Corporis auxilium medico committe fideli.

XXIII

Noli successus indignos ferre moleste :
Indulget fortuna malis, ut lædere possit.

XXIV

Prospice, qui veniant, hos casus esse ferendos ;
Nam levius lædit, quidquid prævidimus ante.

XXV

Rebus in adversis animum summittere noli ;
Spem retine : spes una hominem nec morte relinquit.

XXVI

Rem tibi quam nosces aptam, dimittere noli ;
Fronte capillata, post est occasio calva.

XXVII

Cherchez dans le passé des leçons pour l'avenir ; imitez le dieu qui regarde devant et derrière.

XXVIII

Pour vous fortifier, sachez vous priver parfois : il faut peu sacrifier au plaisir et beaucoup à la santé.

XXIX

N'allez jamais seul heurter l'opinion publique : vous ne plairiez à personne, en méprisant le plus grand nombre.

XXX

Prenez grand soin de votre santé, ce premier de tous les biens, pour n'avoir point à reprocher au temps les maux dont vous seul seriez la cause.

XXXI

Ne croyez point aux songes ; car l'esprit préoccupé, jusque dans l'état de veille, de ce qu'il désire, le voit même dans le sommeil.

XXVII

Quod sequitur specta ; quodque imminet ante videto :
Illum imitare Deum, partem qui spectat utramque.

XXVIII

Fortior ut valeas, interdum parcior esto :
Pauca voluptati debentur, plura saluti.

XXIX

Judicium populi nunquam contempseris unus,
Ne nulli placeas, dum vis contemnere multos.

XXX

Sit tibi præcipue, quod primum est, cura salutis :
Tempora ne culpes, quum sis tibi causa doloris.

XXXI

Somnia ne cures ; nam mens humana quod optans,
Dum vigilat, sperat, per somnum cernit id ipsum,

LIVRE TROISIÈME

PRÉFACE

Qui que vous soyez, lecteur, qui voudrez méditer ces vers, pleins d'avis les plus propres à rendre la vie agréable, vous en retirerez de nombreux avantages. Mais si vous les rejetiez avec dédain, ce ne serait pas à l'auteur, mais à vous-même que vous feriez tort.

I

Nourrissez-vous d'utiles préceptes, et étudiez sans relâche; car sans l'instruction la vie est presque l'image de la mort.

II

N'oubliez pas qu'il faut toujours se soumettre aux coups de la fortune : ce n'est pas la richesse, mais la conduite qui fait la bonne réputation.

LIBER TERTIUS

PRÆFATIO

Hoc quicumque velis carmen cognoscere, lector,
Quum præcepta ferat, quæ sunt gratissima vitæ,
Commoda multa feres. Sin autem spreveris illud,
Non me scriptorem, sed te neglexeris ipse.

I

Instrue præceptis animum nec discere cesses;
Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.

II

Fortunæ damnis semper parere memento :
Non opibus bona fama datur, sed moribus ipsis.

III

Si votre vie est pure, méprisez les propos des méchants : il ne dépend pas de nous d'empêcher le monde de parler.

IV

Appelé en témoignage contre un ami, cachez sa faute autant que vous le pourrez, sans compromettre votre honneur.

V

Tenez-vous en garde contre les discours flatteurs et cauteleux le langage de la vérité est simple, celui du mensonge insidieux.

VI

Fuyez l'oisiveté, qui rend la vie indolente et molle : quand l'esprit est sans ressort, le corps se consume dans l'inaction.

VII

Entremêlez le plaisir et l'occupation : votre esprit sera ainsi en état de supporter toute espèce de travail.

III

Quum recte vivas, ne cures verba malorum :
Arbitrii non est nostri, quid quisque loquatur.

IV

Productus testis, salvo tamen ante pudore,
Quantumcumque potes, celato crimen amici.

V

Sermones blandos blæsosque cavere memento.
Simplicitas veri fama est, fraus ficta loquentis.

VI

Segnitiem fugito, quæ vitæ ignavia fertur;
Nam, quum animus languet, consumit inertia corpus

VII

Interpone tuis interdum gaudia curis,
Ut possis animo quemvis sufferre laborem.

VIII

Ne critiquez jamais les paroles ou les actions d'autrui, pour éviter qu'un autre ne trouve également à se moquer de vous.

IX

Notez soigneusement les biens qui vous ont été laissés en héritage : conservez-les en les augmentant, pour ne pas être la fable du public.

X

Si, parvenu à une extrême vieillesse, vous possédez une grande fortune, soyez alors magnifique et libéral envers vos amis.

XI

Quoique maître, ne dédaignez pas le conseil utile d'un serviteur : un bon avis n'est jamais à mépriser, de quelque part qu'il vienne.

XII

Si vos biens et vos revenus ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, sachez vous contenter de ce que vous possédez encore.

VIII

Alterius dictum aut factum ne carpseris unquam,
Exemplo simili ne te derideat alter.

IX

Quod tibi sors dederit tabulis suprema notato:
Augendo serva, ne sis, quem fama loquatur.

X

Quum tibi divitiæ superant in fine senectæ,
Munificus facito vivas, non parcus amicis.

XI

Utile consilium dominus ne despice servi :
Nullius sensum, si prodest, tempseris unquam.

XII

Rebus et in censu si non est, quod fuit ante,
Fac vivas contentus eo, quod tempora præbent.

XIII

Évitez de prendre une épouse pour sa dot, de peur d'être tenté de la garder si elle vous devenait importune.

XIV

Apprenez par l'exemple des autres ce que vous devez faire et éviter. La vie d'autrui est pour nous une puissante leçon.

XV

Ne tentez rien sans mesurer vos forces, de peur que, succombant à la tâche, vous n'y deviez renoncer après de vains efforts.

XVI

Ne cachez point la faute que vous auriez vu commettre; car votre silence vous accuserait de vouloir imiter les méchants.

XVII

Invoquez le secours du juge pour modérer une loi trop dure; car les lois elles-mêmes veulent être tempérées par l'équité.

XIII

Uxorem fuge ne ducas sub nomine dotis,
Ne retinere velis, si cœperit esse molesta.

XIV

Multorum disce exemplo, quæ facta sequaris,
Quæ fugias. Vita est nobis aliena magistra.

XV

Quod potes, id tentes, operis ne pondere pressus
Succumbat labor, et frustra tentata relinquas.

XVI

Quod nosti haud recte factum, nolito tacere,
Ne videare malos imitari velle tacendo.

XVII

Judicis auxilium sub iniqua lege rogato :
Ipsæ etiam leges cupiunt, ut jure regantur.

XVIII

Sachez vous résigner au malheur que vous avez mérité : qui se sait coupable, doit se condamner soi-même.

XIX

Lisez beaucoup, mais oubliez beaucoup de ce que vous aurez lu ; car les poëtes nous chantent merveilles, mais mentent bien souvent.

XX

Sachez dans un repas observer une sage réserve, ou, voulant paraître enjoué, vous passeriez pour bavard.

XXI

Ne redoutez point les paroles d'une épouse en colère : femme qui pleure, cache un piége sous ses larmes.

XXII

Jouissez de votre fortune, mais sans prodigalité : qui dissipe son bien, compromet bientôt celui des autres.

XVIII

Quod merito pateris, patienter ferre memento :
Quumque reus tibi sis, ipsum te judice damna.

XIX

Multa legas facito : perlectis, neglige multa ;
Nam miranda canunt, sed non credenda, poetæ.

XX

Inter convivas fac sis sermone modestus,
Ne dicare loquax, dum vis urbanus haberi.

XXI

Conjugis iratæ noli tu verba timere :
Instruit insidias lacrymis, quum femina plorat.

XXII

Utere quæsitis, sed ne videaris abuti :
Qui sua consumunt, quum deest, aliena sequuntur.

XXIII

Soyez convaincu que la mort n'est point à craindre : si elle n'est pas un bien, elle est du moins la fin de nos maux.

XXIV

Laissez parler votre femme, si d'ailleurs elle est vertueuse : c'est un mal de ne pouvoir se taire aussi bien que de ne vouloir rien supporter.

XXV

Ayez pour vos parents une égale tendresse, et ne blessez pas votre mère par vos prévenances envers votre père.

XXIII

Fac tibi proponas, mortem non esse timendam :
Quæ bona si non est, finis tamen illa malorum est.

XXIV

Uxoris linguam, si frugi est, ferre memento :
Namque malum est, non velle pati, nec posse tacere.

XXV

Æqua diligito caros pietate parentes ;
Nec matrem offendas, dum vis bonus esse parenti.

LIVRE QUATRIÈME

PRÉFACE

Qui que vous soyez, qui désirez mener une vie tranquille et dégager votre âme des liens du vice, cet ennemi des mœurs, relisez sans cesse ces préceptes : vous y trouverez le secret de marcher d'un pas ferme.

I

Dédaignez les richesses, si vous voulez la tranquillité d'esprit : l'avare convoite toujours, au milieu des trésors qu'il admire.

II

Jamais vous ne manquerez des moyens de satisfaire à vos besoins, si vous vous contentez du strict nécessaire.

LIBER QUARTUS

PRÆFATIO

Securam quicumque cupis perducere vitam,
Nec vitiis hærere animum, quæ moribus obsunt,
Hæc præcepta tibi semper relegenda memento :
Invenies aliquid, quo te nitare magistro.

I

Despice divitias, si vis animo esse beatus :
Quas qui suspiciunt, mendicant semper avari.

II

Commoda naturæ nullo tibi tempore deerunt,
Si fueris contentus eo, quod postulat usus.

III

Quand, faute de soin, vous gouvernez mal vos affaires, n'accusez point la fortune d'être aveugle : vous l'êtes plus qu'elle.

IV

Aimez l'argent pour son utilité, mais aimez-le modérément : un homme sage et honnête ne doit pas le rechercher pour lui-même.

V

Si vous êtes riche, soignez fort votre santé : un malade opulent possède son or, mais il ne se possède pas lui-même.

VI

Puisque, pendant votre éducation, vous avez pu supporter les coups de votre maître, sachez au moins supporter l'humeur de votre père, lorsque sa colère se borne à des réprimandes.

VII

Faites-vous des occupations profitables, mais fuyez celles d'une utilité douteuse et d'un profit incertain.

III

Quum sis incautus, nec rem ratione gubernes,
Noli fortunam, quæ non est, dicere cæcam.

IV

Dilige denari, sed parce dilige, formam :
Quem nemo sanctus nec honestus captat ab ære.

V

Quum fueris locuples, corpus curare memento :
Æger dives habet nummos, se non habet ipsum.

VI

Verbera quum tuleris dicens aliquando magistri,
Fer patris ingenium, quum verbis exit in iram.

VII

Res age, quæ prosunt : rursus vitare memento,
In queis error inest, nec spes est certa laboris.

VIII

Ce que vous pouvez donner, accordez-le sans condition; car c'est un gain véritable que d'obliger les gens de bien.

IX

Dès qu'une chose vous paraît suspecte, voyez vite ce qu'il en est; car ce qu'on néglige d'abord finit presque toujours par nuire.

X

Si Vénus vous tient dans ses perfides filets, évitez la gourmandise, cette amie de l'incontinence.

XI

Êtes-vous porté à redouter tous les animaux? je vous avertis seulement que l'homme est plus redoutable encore.

XII

Si vous avez en partage la force du corps, soyez modéré; vous pourrez ainsi acquérir le renom d'homme brave.

VIII

Quod donare potes, gratis concede roganti;
Nam recte fecisse bonis, in parte lucrorum est.

IX

Quod tibi suspectum est, confestim discute, quid sit;
Namque solent, primo quæ sunt neglecta, nocere.

X

Quum te detineat Veneris damnosa voluptas,
Indulgere gulæ noli, quæ ventris amica est.

XI

Quum tibi proponas animalia cuncta timere,
Unum præcipio tibi, plus hominem esse timendum.

XII

Quum tibi prævalidæ fuerint in corpore vires,
Fac sapias : sic tu poteris vir fortis haberi.

XIII

Si vous êtes malade, n'appelez que des personnes qui vous soient connues : le meilleur médecin, c'est un ami fidèle.

XIV

Quand vous seul êtes coupable, pourquoi une victime meurt-elle pour vous? C'est folie d'espérer son salut sur la mort d'un autre?

XV

Lorsque vous cherchez un compagnon ou un ami fidèle, ne demandez point s'il est riche, mais s'il est vertueux.

XVI

Usez de votre fortune; évitez le reproche d'avarice : à quoi bon les richesses, si vous restez toujours pauvre dans l'abondance?

XVII

Si vous voulez conserver toute votre vie une réputation sans tache, fuyez les plaisirs du monde, qui perdent l'âme.

XIII

Auxilium a notis petito, si forte laboras,
Nec quisquam melior medicus, quam fidus amicus.

XIV

Quum sis ipse nocens, moritur cur victima pro te?
Stultitia est morte alterius sperare salutem.

XV

Quum tibi vel socium, vel fidum quæris amicum,
Non tibi fortuna est hominis, sed vita petenda.

XVI

Utere quæsitis opibus; fuge nomen avari :
Quo tibi divitias, si semper pauper abundas?

XVII

Si famam servare cupis, dum vivis, honestam,
Fac fugias, animo quæ sunt mala, gaudia vitæ.

XVIII

Si vous êtes sage, ne vous moquez pas des vieillards, car chacun, en vieillissant, retourne vers l'enfance.

XIX

Apprenez un métier ; car, si la fortune vous quitte tout à coup, l'état reste et nourrit celui qui l'exerce.

XX

Réfléchissez en silence à ce que chacun dit : le discours qui masque le naturel de l'homme est aussi ce qui le découvre.

XXI

Exercez-vous à l'état que vous aurez appris : comme l'étude développe l'esprit, la pratique facilite le travail.

XXII

Souciez-vous peu du terme de votre existence : qui sait mépriser la vie ne redoute point la mort.

XVIII

Quum sapias animo, noli ridere senectam;
Nam quicumque senet puerilis sensus in illo est.

XIX

Disce aliquid; nam, quum subito fortuna recessit,
Ars remanet, vitamque hominis non deserit unquam

XX

Perspicito tecum tacitus, quid quisque loquatur :
Sermo hominum mores et celat et indicat idem.

XXI

Exerce studium, quamvis perceperis artem :
Ut cura ingenium, sic et manus adjuvat usum.

XXII

Multum venturi ne cures tempora fati :
Non metuit mortem, qui scit contemnere vitam.

XXIII

Apprenez, mais des gens instruits; enseignez vous-même les ignorants, car on doit propager les choses utiles.

XXIV

Ne buvez que ce qu'il faut, si vous tenez à la santé : tout excès de plaisir engendre de cruelles maladies.

XXV

Quand vous avez hautement loué et approuvé, gardez-vous de vous faire accuser de légèreté par vos censures.

XXVI

Dans la prospérité, craignez toujours les malheurs; dans l'adversité, ne cessez pas d'espérer mieux.

XXVII

Étudiez toujours : la réflexion développe le jugement; et la sagesse est bien faible encore après une longue expérience.

XXIII

Disce, sed a doctis; indoctos ipse doceto;
Propaganda etenim est rerum doctrina bonarum.

XXIV

Hoc bibe quod possis, si tu vis vivere sanus :
Morbi causa mali nimia est quæcumque voluptas.

XXV

Laudaris quodcumque palam, quodcumque probaris,
Hoc vide, ne rursus levitatis crimine damnes.

XXVI

Tranquillis rebus semper adversa timeto;
Rursus in adversis melius sperare memento.

XXVII

Discere ne cesses : cura sapientia crescit :
Rara datur longo prudentia temporis usu.

XXVIII

Soyez sobre d'éloges ; car un seul jour peut vous montrer quel fut l'ami que vous louez sans réserve.

XIX

Ne rougissez pas de vouloir connaître ce que vous ignorez : savoir est un mérite, ne vouloir rien apprendre est une faute.

XXX

Le vin et l'amour font naître les disputes, mais ont aussi leur plaisir. Fuyez donc les rixes et ne vous livrez qu'au doux penchant.

XXXI

Évitez les gens mornes et taciturnes : quand le courant est tranquille, le fleuve peut être plus profond.

XXXII

Si vous n'êtes pas content de votre sort, examinez celui d'autrui, et voyez s'il n'est pas pire que le vôtre.

XXVIII

Parce laudato; nam, quem tu sæpe probaris,
Una dies, qualis fuerit, ostendet, amicus.

XXIX

Ne pudeat, quæ nescieris, te velle doceri :
Scire aliquid laus est, culpa est nil discere velle.

XXX

Cum Venere et Baccho lis est, sed juncta voluptas :
Quod blandum est, animo complectere, sed fuge lites.

XXXI

Demissos animo ac tacitos vitare memento :
Qua flumen placidum est, forsan latet altius unda.

XXXII

Quum tibi displiceat rerum fortuna tuarum
Alterius specta, quo sit discrimine pejor.

XXXIII

N'entreprenez rien au-dessus de vos forces : il est plus sûr de ramer près du rivage que de tendre ses voiles en pleine mer.

XXXIV

N'allez point méchamment chercher dispute à un homme de bien ; car Dieu punit toujours ces injustes attaques.

XXXV

Quand la fortune s'en va, on ne doit ni s'affliger ni se plaindre ; mais quand elle vient, on peut se réjouir.

XXXVI

Si pénible qu'il soit d'éprouver des pertes, il en est que l'amitié doit faire supporter avec résignation.

XXXVII

Ne vous promettez jamais une longue existence : partout où vous allez, la mort vous suit comme votre ombre.

XXXIII

Quod potes, id tenta; nam littus carpere remis
Tutius est multo, quam velum tendere in altum.

XXXIV

Contra hominem justum prave contendere noli ;
Semper enim Deus injustas ulciscitur iras.

XXXV

Ereptis opibus, noli mœrere dolendo ;
Sed gaude potius, tibi si contingit habere.

XXXVI

Est jactura gravis, quæ sunt, amittere damnis :
Sunt quædam, quæ ferre decet patienter amicum.

XXXVII

Tempora longa tibi noli promittere vitæ.
Quocumque ingrederis, sequitur mors, corporis umbra.

XXXVIII

Offrez à Dieu de l'encens ; laissez croître le veau pour la charrue : n'espérez pas apaiser la Divinité par le sang.

XXXIX

Cédez aux rigueurs de la fortune, cédez au pouvoir des grands : qui put vous nuire, peut vous rendre un jour service.

XL

Si vous avez commis quelque faute, punissez-vous vous-même : dans les blessures, la douleur seule guérit la douleur.

XLI

Ne condamnez jamais un ancien ami : s'il a changé de conduite, rappelez-vous son premier attachement.

XLII

Plus vous serez reconnaissant, plus vous vous ferez aimer : évitez surtout de mériter le nom d'ingrat.

XXXVIII

Thure Deum placa; vitulum sine crescas aratro :
Ne credas placare Deum, quum cæde litatur.

XXXIX

Cede locum læsus fortunæ, cede potenti :
Lædere qui potuit, prodesse aliquando valebit.

XL

Quum quid peccaris, castiga te ipse subinde :
Vulnera dum sanas, dolor est medicina doloris.

XLI

Damnaris nunquam post longum tempus amicum :
Mutavit mores; sed pignora prima memento.

XLII

Gratior officiis, quo sis mage carior, esto :
Ne nomen subeas, quod dicitur, officiperdi.

XLIII

Gardez-vous de la défiance, qui empoisonnerait toutes vos heures : l'homme timide et soupçonneux ne trouve de repos qu'à la mort.

XLIV

Quand vous achetez des esclaves pour votre service personnel, en les traitant de serviteurs, rappelez-vous pourtant que ce sont des hommes.

XLV

Saisissez l'occasion dès qu'elle se présente : vous chercheriez en vain plus tard ce que vous auriez négligé d'abord.

XLVI

Ne vous réjouissez pas de la mort subite des méchants : ceux-là sont heureux, qui meurent sans reproche!

XLVII

Si vous avez une épouse, pour sauver vos biens et votre honneur, ne donnez pas à un ennemi le nom d'ami.

XLIII

Suspectus caveas, ne sis miser omnibus horis;
Nam timidis et suspectis aptissima mors est.

XLIV

Quum servos fueris proprios mercatus in usus,
Et famulos dicas, homines tamen esse memento.

XLV

Quam primum rapienda tibi est occasio prima:
Ne rursus quæras, quæ jam neglexeris ante.

XLVI

Morte repentina noli gaudere malorum:
Felices obeunt, quorum sine crimine vita est.

XLVII

Quum tibi sit conjux, ne res et fama laboret,
Vitandum ducas inimicum nomen amici.

XLVIII

Quand par l'étude vous serez parvenu à beaucoup savoir, apprenez beaucoup encore et profitez des leçons qu'on vous donne.

XLIX

Vous vous étonnez que j'écrive des vers d'un style si nu? c'est que j'ai voulu renfermer dans un distique le sens de chacun de mes préceptes.

XLVIII

Quum tibi contigerit studio cognoscere multa,
Fac discas multa, vita nescire doceri.

XLIX

Miraris verbis nudis me scribere versus?
Hos brevitas sensus fecit conjungere binos.

COURTES MAXIMES

I. Priez Dieu.

II. Aimez vos parents.

III. Chérissez vos proches.

IV. Craignez votre maître.

V. Gardez ce qu'on vous donne.

VI. Suivez le monde.

VII. Fréquentez les gens de bien.

VIII. Ne vous mêlez pas aux conseils avant qu'on ne vous y appelle.

IX. Soyez propre.

X. Saluez de bonne grâce.

XI. Cédez au plus fort.

BREVES SENTENTIÆ

I. Deo supplica.

II. Parentes ama.

III. Cognatos cole.

IV. Magistrum metue.

V. Datum serva.

VI. Foro pare.

VII. Cum bonis ambula.

VIII. Antequam voceris ad consilium, ne accesseris.

IX. Mundus esto.

X. Saluta libenter.

XI. Majori cede.

XII. Épargnez le faible.
XIII. Conservez votre patrimoine.
XIV. Gardez de la modestie.
XV. Usez de diligence
XVI. Lisez les livres.
XVII Souvenez-vous de ce que vous avez lu.
XVIII. Prenez soin de vos serviteurs.
XIX. Soyez affable.
XX. Ne vous mettez pas en colère sans sujet.
XXI. Ne vous moquez de personne.
XXII. Prêtez à juste intérêt.
XXIII. Regardez à qui vous donnez.
XXIV. Assistez aux jugements.
XXV. Tenez-vous auprès du prétoire.
XXVI. Assistez rarement aux grands festins.
XXVII. Dormez le temps nécessaire.

XII. Minori parce.
XIII. Rem tuam custodi.
XIV. Verecundiam serva.
XV. Diligentiam adhibe.
XVI. Libros lege.
XVII. Quæ legeris, memento.
XVIII. Familiam cura.
XIX. Blandus esto.
XX. Irasci abs re noli.
XXI. Neminem irriseris.
XXII. Mutuum dato.
XXIII. Cui des videto.
XXIV. In judicium adesto.
XXV. Ad prætorium stato.
XXVI. Convivare raro.
XXVII. Quod satis est dormi.

XXVIII. Soyez fidèle à votre serment.
XXIX. Usez sobrement du vin.
XXX. Combattez pour votre patrie.
XXXI. Ne croyez rien inconsidérément.
XXXII. Prenez conseil de vous-même.
XXXIII. Fuyez les femmes de mauvaise vie.
XXXIV. Étudiez les belles-lettres.
XXXV. Ne mentez jamais.
XXXVI. Obligez les gens de bien.
XXXVII. Ne soyez pas médisant.
XXXVIII. Soyez soigneux de votre réputation.
XXXIX. Jugez selon l'équité.
XL. Usez de patience envers vos parents.
XLI. N'oubliez jamais un bienfait reçu.
XLII. Ne vous moquez pas des malheureux.
XLIII. Ne soyez pas étranger à la jurisprudence.

XXVIII. Jusjurandum serva.
XXIX. Vino te tempera.
XXX. Pugna pro patria.
XXXI. Nihil mentire.
XXXII. Tu te consule.
XXXIII. Meretrices fuge.
XXXIV. Litteras disce.
XXXV. Nihil temere credideris.
XXXVI. Bonis benefacito.
XXXVII. Maledicus ne esto.
XXXVIII. Existimationem retine.
XXXIX. Æquum judica.
XL. Parentes patientia vince.
XLI. Beneficii accepti memor esto.
XLII. Miserum noli irridere.
XLIII. Consultus esto.

XLIV. Pratiquez la vertu.

XLV. Réprimez votre colère.

XLVI. Jouez au cerceau.

XLVII. Fuyez les jeux de hasard.

XLVIII. N'usez jamais de la raison du plus fort.

XLIX. Ne méprisez pas un plus petit que vous.

L. Ne convoitez pas le bien d'autrui.

LI. Aimez votre épouse.

LII. Instruisez vos enfants.

LIII. Subissez la loi faite par vous-même.

LIV. Parlez peu dans un repas.

LV. Attachez-vous à ne faire que ce qui est juste.

LVI. Soyez indulgent pour ceux qui vous aiment.

XLIV. Utere virtute.

XLV. Iracundiam tempera.

XLVI. Trocho lude.

XLVII. Aleam fuge.

XLVIII. Nihil arbitrio virium feceris.

XLIX. Minorem ne contempseris.

L. Aliena concupiscere noli.

LI. Conjugem ama.

LII. Liberos erudi.

LIII. Patere legem, quam ipse tuleris.

LIV. Pauca in convivio loquere.

LV. Illud stude agere, quod justum est.

LVI. Libenter amorem ferto.

PUBLIUS SYRUS

AVERTISSEMENT

Quand cette traduction fut publiée (décembre 1811), elle fut favorablement accueillie. Les journaux du temps s'en occupèrent avec cette attention éclairée et bienveillante qu'on accordait alors aux travaux dont le but était de mettre en lumière les œuvres des anciens. Le savant et spirituel M. de Boissonnade publia, à cette occasion dans le *Journal de l'Empire*, un article qui nous paraît digne d'être reproduit ici, à raison des détails intéressants qu'il renferme sur Publius Syrus et les mimes.

« Je m'imagine que beaucoup de nos lecteurs ne connaissent que de nom Publius Syrus, et peut-être même n'en ont jamais entendu parler. Cela n'a rien de très-étonnant ; Publius n'a pas autant de réputation que de mérite.

« Publius naquit dans l'esclavage. On le nomma Syrus, parce qu'il vit le jour en Syrie. C'était dans l'antiquité, un usage à peu près général, de donner aux esclaves un nom formé sur celui de leur province ; c'est ainsi qu'en France on appelle quelquefois *Bourguignon et Picard* des domestiques nés en Bourgogne et en Picardie. On me dispenserait facilement des preuves; mais, par esprit d'exactitude, je veux citer au moins le scholiaste de Juvénal : *Antiquitus servis nomina ex gentibus suis ponebantur, ut apud Terentium frequenter legimus.* Cette remarque est confirmée par le scholiaste de Théocrite (V, 2), qui donne pour exemple les noms *Syrus* et *Carion*. De cette coutume viennent ces noms de *Geta, Lydus, Thrax, Phryx, Davus* [1], si fréquents dans les anciennes comédies.

« Syrus, encore enfant, fut conduit chez le patron de son maître, et le charma autant par l'agrément de sa figure que par la gentillesse de son esprit. On lui donna une éducation très-soignée ; on l'affranchit, et ce fut alors qu'il dut prendre le nom de Publius, que sans doute portait son maître. En effet, les esclaves devenus libres

[1] Les habitants de la Dacie s'appelaient *Daves* et Daces.

par l'affranchissement, joignaient à leur premier nom celui du maître qui leur donnait la liberté [1]. M. Francis Levasseur prétend qu'il fut nommé Publius, parce qu'il était agréable au peuple romain : une assertion si extraordinaire aurait besoin d'être prouvée. M. Levasseur dit encore que le maître de Publius s'appelait Domitius, et il cite Aulu-Gelle et Macrobe : le Dictionnaire historique nomme aussi ce Domitius. La vérité est qu'Aulu-Gelle (17, 14.) ne parle pas du maître de Publius et que Macrobe (Sat. II, 7), qui en parle une fois, ne l'a pas nommé.

« Publius Syrus s'appliqua à la composition des mimes, espèce de comédie burlesque que les Latins aimaient beaucoup. Après avoir obtenu de grands succès dans les villes d'Italie, il vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César, et provoqua à un combat littéraire les poëtes qui travaillaient alors pour la scène. Tous acceptèrent le défi et tous furent vaincus.

« Parmi les auteurs qui parurent dans ce concours, était ce Laberius, chevalier romain et partisan déclaré du gouvernement républicain, que le dictateur, à force de caresses, détermina à monter sur le théâtre et à jouer lui-même dans les mimes de sa composition. Obligé de consentir (car selon la réflexion de Macrobe [2], l'autorité contraint, non-seulement quand elle invite, mais même quand elle supplie), Laberius déplora l'humiliante nécessité à laquelle sa vieillesse était réduite, dans un prologue admirable, que le savant Valckenaer regardait comme un des plus beaux monuments de la langue latine, et dont Jean-Jacques a fait une traduction abrégée [3].

« Après la mort de Laberius, qui suivit de près celle de César, Publius Syrus régna sur la scène : *Romæ scenam tenet*, dit saint Jérôme dans sa Chronique. Ses mimes, dont, à l'exemple de Laberius, il avait tempéré la licence par des traits nombreux de morale, n'existent plus aujourd'hui, et cette perte doit exciter nos regrets. « Quand « Publius veut, dit Sénèque (*Tranq.* 9), abandonner ses farces ineptes, « bonnes tout au plus pour les spectateurs des derniers rangs, il a « plus d'énergie que tous les poëtes tragiques et comiques. Dans une

[1] Artémidor, I, 46, avec la note de M. Reiff; Burigny, Acad. B. L. t. XXXVII, p. 325.

[2] *Potestas, non solum si invitet, sed etsi supplicat, cogit.* Saturn., II, 7. — *Voyez* Bayle, au mot *Laberius.*

[3] *Nouvelle Héloïse*, II[e] part. XXIII[e] lettre. — Tout cela, dit Jean-Jacques, après avoir traduit le prologue, « tout cela nous a été conservé par Aulu-Gelle; et c'est à mon gré le morceau le plus curieux et le plus intéressant de son fade recueil. » Jean-Jacques se trompe; sa mémoire est en défaut. Les vers de Laberius se trouvent dans les Saturnales de Macrobe, l. II, chap. VII, et non pas dans Aulu-Gelle.

« foule de pensées, il s'élève non-seulement au-dessus de la scène « mimique, mais du cothurne même. En voici une : *Ce qui peut ar-* « *river à un, peut arriver à tous.* » Le grave philosophe répète cet éloge dans sa huitième lettre : « Combien de vers et des plus élo- « quents, gisent avilis dans les mines ! combien de sentences, dans « Publius, qui devraient être prononcées, non par des bateleurs dé- « chaussés [1], mais par des tragédiens en cothurne ! » Les fragments qui nous sont parvenus justifient pleinement l'enthousiasme de Sénèque.

« Ces fragments, dont M. Francis Levasseur nous donne un recueil choisi, consistent en pensées morales, exprimées chacune avec une précision très-remarquable, dans un seul vers ïambique ou trochaïque. Au reste, toutes ces pensées n'appartiennent pas à Publius Syrus, et M. Levasseur devait en faire la remarque : il y en a de Sénèque ; il y en a de Laberius; celle-ci par exemple :

Necesse est multos timeat quem multi timent.

Laberius, quand le dictateur le contraignit à monter sur la scène, ajouta ce vers à son rôle. L'allusion fut saisie par tous les spectateurs; tous les yeux se tournèrent vers César, qui ne se vengea de la hardiesse du poëte qu'en favorisant Publius.

« Je transcrirai quelques-unes de ces sentences. Je les prends au hasard; il y en a peut-être de meilleures, de plus énergiques, de mieux exprimées. Je n'ai point choisi; au reste, celles que je donne me paraissent excellentes :

Animus hominis, quidquid sibi imperat, obtinet.
Amici vitia si feras, facis tua.
Despicere oportet quod possis deperdere.
Etiam sanato vulnere cicatrix manet.
Et calamitas virtutis est occasio.
Formosa facies muta est commendatio.
Homo, ne sit sine dolore, fortunam invenit.
Nihil est miserius quam ubi pudet quod feceris,
Nemo immature moritur, qui moritur miser.
Miser dici bonus vir, esse non potest.

« Le quatrième vers ne rappelle-t-il pas ce passage de Jean-Baptiste?

Quand l'accusé confondrait vos discours,
La plaie est faite, et quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

[1] Les acteurs des mimes jouaient pieds nus. « Le mime, dit le grammairien Diomède (III, IV.), est appelé en latin *planipes*, parce que les acteurs paraissent sur la scène *planis pedibus*, *id est*, NUDIS. »

Il est très-probable que Rousseau avait lu Publius et s'en ressouvenait. dans les deux poëtes, c'est la même idée; ce sont les mêmes expressions.

« M. Francis Levasseur a joint à son recueil une traduction fidèle et bien écrite. Pour qu'on en puisse juger autrement que sur ma parole, j'en copierai les passages qui se rapportent au texte que je viens de citer :

« L'homme obtient de lui-même tout ce dont il se fait une loi.

« Si tu souffres les vices de ton ami, ils deviennent les tiens.

« Il faut mépriser tout ce que l'on peut perdre.

« Lors même que la blessure est guérie, la cicatrice reste.

« Le malheur fait naître la vertu.

« Une belle figure porte avec soi sa recommandation.

« Afin que l'homme ne fût pas sans douleur il rencontra la fortune

« Rien n'est plus méprisable que d'avoir honte de ce que l'on a fait.

« On ne meurt pas trop tôt quand on meurt malheureux.

« L'homme vertueux peut être appelé malheureux ; il ne saurait l'être.

. . . .

« Je me fais, en ma qualité de journaliste, un plaisir de rendre au zèle et à l'instruction de M. Levasseur un hommage public, et de recommander à nos lecteurs son utile recueil. »

. . . .

PRÉFACE

Phèdre est le premier poëte latin que, dans tous les temps, on donnait à traduire dans les colléges. L'Université a sagement conservé cet auteur pour la sixième et la cinquième classe. Un autre auteur en vers, d'un style un peu plus élevé que Phèdre, semble pouvoir être utilement employé pour préparer les élèves de la quatrième. Dans cette classe on traduit les *Métamorphoses* d'Ovide et les *Bucoliques* de Virgile, que beaucoup de jeunes gens ne comprennent que difficilement, n'ayant pas été préalablement accoutumés aux hardiesses du style poétique, et surtout à la différence qui règne entre la syntaxe des poëtes et celle des prosateurs. Je communiquai ces observations à plusieurs hommes instruits ; j'en vis quelques-uns jeter les yeux sur les *Ex Ponto* et les *Tristia* d'Ovide, comme étant ce qu'il y avait de plus facile ; mais le style de ces ouvrages n'est-il pas extrêmement faible? le fond n'est-il pas d'une sécheresse et d'une monotonie insupportables? Ne pourrait-on pas trouver un poëte dont la lecture initiât les jeunes gens au style poétique, et leur offrît en même temps quelque intérêt et quelque instruction? Pubius Syrus me paraît réunir ces conditions. Également recommandable sous les rapports du style et de la morale, cet écrivain a été proposé pour l'usage de la jeunesse par un *Scaliger*, un *Erasmus*. Je dirai plus, les Romains le lisaient eux-mêmes dans leurs écoles publiques, comme on le voit par un passage de *saint Jérôme*[1]. Plusieurs témoignages des anciens[2] prouvent que cet auteur jouissait d'une haute réputation dans les plus beaux siècles de la littérature romaine ; *Sénèque* n'en parle qu'avec les plus grands éloges[3].

La Bruyère, dans ses *Caractères*, chef-d'œuvre d'observations philosophiques, n'a pas dédaigné de puiser quelques sentences dans *Publius Syrus*. Il est vrai qu'il a donné à quelques-unes un tour nouveau et

[1] *Epist ad Lætam*.
[2] *Voy*. Testimonia, p. 153 et seq.
[3] Seneca, *Epist.* VIII, XCIV, CVIII. *De Tranquill. animi*, etc.

14.

en a présenté d'autres sous plusieurs faces; je n'en citerai qu'un petit nombre.

Fortuna jus in hominis mores non habet.

« La fortune, dit-on, change les mœurs; je crois au contraire qu'elle les découvre; tant qu'on vit dans l'espérance de quelques avantages, on se concentre, on se compose, on se déguise, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent notre élévation. Est-on parvenu à son but, on se montre tel que l'on est [1]. »

O vita misero longa, felici brevis!

« La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies du monde; elle ne paraît longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. Job se plaint de vivre longtemps et Salomon craint de mourir trop jeune [2]. »

On trouve aussi la meilleure partie des sentences de Publius Syrus dans plusieurs discours du *Spectateur*.

Ce qui surtout me semble décider la question sur l'utilité de Publius Syrus pour l'instruction de la jeunesse, c'est l'opinion de l'ancienne Université de Paris, dont les professeurs les plus habiles n'ont pas manqué de joindre à leurs éditions de Phèdre les sentences de notre poëte.

J'ai donc pensé qu'une édition de Publius Syrus, accompagnée de notes explicatives dans le genre de celles de *Jean Bond*, pourrait être un présent agréable aux professeurs de latinité, et à la jeunesse studieuse confiée à leurs soins. Le texte que je donne est conforme à celui de *Gruterus* et d'*Haverkamp*. Quelquefois j'ai cru devoir admettre les corrections proposées par l'ingénieux *Bentley;* mais le plus souvent la critique de ce savant m'a paru trop arbitraire pour que j'en adoptasse le résultat. Quoique la morale de Publius Syrus soit en général très-pure, j'ai senti la nécessité de supprimer quelques sentences; de ce nombre sont 1° celles qui rappellent des passions qu'on doit supposer inconnues à l'adolescence, ou qui contiennent une morale relâchée, équivoque, ou du moins peu conforme à la pureté et à la sévérité de la morale chrétienne; 2° celles dont le sens trop abstrait et trop raffiné les rendrait trop difficiles à expliquer; 3° celles qui, par une latinité peu élégante et même un peu suspecte, pourraient être nuisibles au goût, et qui paraissent ne pas nous être parvenues dans leur forme originale.

J'ajouterai encore que dans toutes les éditions précédentes on a

[1] La Bruyère, *De la bonne et mauvaise fortune*.
[2] *Ibid*.

intercalé des sentences qui n'appartiennent point à Publius Syrus, mais à Sénèque, à Laberius, et à d'autres mimographes.

Les sentences de Publius Syrus sont en général très-difficiles à traduire : elles étaient liées à une action dramatique; isolées, elles ne présentent plus un sens facile à saisir. Si l'on choisissait dans nos poëtes comiques anciens et même modernes des vers de *situation*, et si on les donnait isolément à traduire à un étranger, il aurait beaucoup de peine à leur donner un sens convenable.

J'ai pensé qu'une traduction exacte et fidèle des sentences de Publius Syrus conviendrait mieux qu'une paraphrase brillante; je me suis rapproché, autant qu'il a été possible, de la concision et de l'élégante simplicité de l'auteur latin.

J'ai joint à ce travail sur Publius Syrus, un choix de sentences tirées de plusieurs poëtes romains, et qui peuvent être utilement expliquées et traduites après celles qui font le principal objet de ce livre.

Publius Syrus naquit en Syrie; il était encore enfant lorsqu'il fut amené esclave à Rome : son esprit et sa figure le firent prendre en affection par son maître, qui l'affranchit pendant qu'il était jeune, et le fit élever avec beaucoup de soin. Publius Syrus prouve par ce vers :

Probus libertus sine natura et filius,

combien il fut reconnaissant des soins que lui prodigua son maître *Domitius*.

On connaît peu de détails sur la vie de ce poëte. On lui donna le nom de Syrus, parce qu'il était syrien et celui de Publius, parce qu'il était agréable au peuple romain.

Il composa beaucoup de mimes qui lui firent une réputation et lui attirèrent de grands applaudissements dans plusieurs villes d'Italie. Jules César l'ayant trouvé digne de ses jeux scéniques, l'amena à Rome où il lut publiquement ses pièces, ce qui lui fit obtenir la préférence sur tous les autres mimes de son temps. Il fut l'émule de *Laberius*, chevalier romain, qu'il vainquit ensuite, au jugement de Jules César.

C'est dans les ouvrages d'*Aulu-Gelle*, de *Macrobe* et de *Sénèque*, que nous ont été conservées la plupart des sentences de Publius Syrus.

Les mimes dont je viens de parler en traçant la vie de Publius Syrus, faisaient originairement partie de la comédie [1]. Ces scènes ne

[1] Vossius, Valois, Saumaise et Gataker ont traité cette partie de l'ancien théâtre avec beaucoup d'érudition.

consistaient d'abord qu'en danses grotesques et en grimaces; tout leur art était de bien imiter. L'intérêt et la jalousie séparèrent ensuite les acteurs mimiques des acteurs comiques, et alors ils firent société à part. Ils joignirent à leurs danses le burlesque de la comédie, et cela produisit ce que nous appelons aujourd'hui des parades ou proverbes en action. Les mimes n'eurent jamais ni la régularité ni la finesse ni le sel de la comédie; ce n'étaient que des scènes sans intrigues, sans liaison et sans dénoûment[1] Malgré la licence que les mimes empruntèrent à l'ancienne comédie, leur objet principal fut cependant de faire rire par le naturel avec lequel ils imitaient les défauts et les vices des hommes connus.

Le nom même de *mime* signifie *imitateur*, comme si dans ce genre de pièces on imitait plus fidèlement les mœurs, le costume et la tenue des individus; voilà pourquoi les Romains désignaient un acteur mimique sous le nom de *planipes*, c'est-à-dire de plain-pied. Une pièce *mimique* était appelée *fabula planipedia*[2].

Il paraît que dans les cortéges funèbres des Romains on voyait une troupe d'acteurs mimiques, dont le chef nommé *Archimimus* contrefaisait les discours et les gestes du mort.

Suétone[3] cite un trait d'un mime qui représentait Vespasien à la pompe funèbre de ce prince. Il demanda aux officiers combien coûteraient ses funérailles? Cent sesterces, répondirent-ils... Qu'on me les donne, dit le mime, et qu'on me jette dans le Tibre[4].

L'origine des mimes doit être cherchée en Grèce. Les austères Lacédémoniens connaissaient ce genre de spectacles déjà avant la guerre du Péloponèse[5]. Il paraît aussi que les mimes de *Sotades*, décriés à cause de leur licence, étaient antérieurs au temps de *Sophocle*[6]. Le mimographe *Sophron*, de Syracuse, que plusieurs auteurs ont par erreur donné pour inventeur de ce genre, était contemporain d'Euripide. Il paraît que chez les Grecs il y a eu divers genres de mimes.

[1] . . . . Nam sic
Et Laberi mimos ut pulchra poemata mirer,
Ergo non satis est risu diducere rictum
Auditoris; est quædam tamen hic quoque virtus.
(HORAT. I, *Satir*. x.)

[2] Diomedes, *de Poemat. dramat. generibus*, III, v. 481, édit. de Putsch. Voss. *Inst. poet.* II, XXXII.

[3] Suet. *Vesp*. 19.

[4] « Quibus verbis (dit Suét.) avaritiam defuncti elegantissima imitatione expressit. »

[5] Reinesii *Variæ lectiones*, I, p. 20, 21.

[6] *Athen.*, lib. XIV, p. 621, et les notes de Saumaise, *Exercit. Pline.*, p. 108. Strab. lib. XIV, p. 617.

Plutarque [1] en distingue deux espèces, celle qu'il nommait *hypotheseis*, c'est-à-dire sujet et qui se rapprochait des petites comédies, et celle qu'on appelait *paignia*, c'est-à-dire farces. Sans doute ceux de *Sophron* eurent la finesse et le sel de la bonne satire; car on dit qu'elles plurent tellement au philosophe *Platon*, qu'il les mettait sous son chevet [2], et on les trouva sous sa tête quand il fut mort.

Chez les Romains, on nomme *Mattius* contemporain de *César*, comme un des premiers qui aient écrit des mimes.

Aulu-Gelle en cite quelques vers; Cicéron l'appelle *hominem suavissimum et doctissimum*, homme plein de connaissances et d'une compagnie agréable [3]; il eut pour successeur Laberius.

Pline le Jeune [4] fait l'éloge du style gracieux et piquant dans lequel Virginius Romanus avait écrit ses mimes. Nous ne connaissons que le nom de *Crassitius* et *Marullus* mimographes, dont le dernier vivait sous les Antonins. Après cette époque et peut-être même avant, les mimes commencèrent à porter l'empreinte de la profonde corruption et de la grossière débauche qui depuis longtemps régnait dans la capitale du monde.

Plusieurs passages très-clairs des historiens de ce temps [5] prouvent incontestablement que, dans ces sortes de spectacles, on ne riait que trop souvent aux dépens de l'innocence, de la pudeur et de la vertu. Saint Augustin les blâma très-sévèrement [6]; mais les sentences qui nous restent de Publius Syrus démontrent, ou que les mimes de son temps offraient un spectacle moral, ou que cet écrivain sut s'élever au-dessus de ses confrères.

Il ne faut pas confondre les pantomimes avec les mimes, quoique leur origine fût la même; ils mêlaient d'abord le chant à la danse : dans la suite ils ne parlèrent plus qu'aux yeux, mais avec tant d'art, qu'ils représentaient une tragédie ou une comédie entière sans chant ni déclamation, et par la seule vivacité du geste.

Tot linguæ, quot membra viro; mirabilis ars est,
Quæ facit articulos, ore silente, loqui.

Quoique cette sorte de représentation fut très-imparfaite, l'art d'imitation y fut porté fort loin. Si l'on en croit Juvénal, jamais spectacle

[1] *Symposiacor.* VII, probl. 8.
[2] Vossius, *de Poet. græc.*
[3] Cic. *Epist. ad divers.*, VII, p. 15.
[4] Plin. Jun. *Epist.* VI, p. 25.
[5] Act. Lamprid., in *Anton. Heliog.*, ed. Salmas., p. 100; J. Capitolin, p. 141 E. Flav. Vopisc., p. 223.
[6] S. August. *de Civ. Dei*, III, XXI.

ne remua les passions avec autant de vivacité que la danse des pantomimes. Cet art fut porté à la perfection sous le règne d'Auguste par Pylade et Bathylle.

Le mot latin *sententia* signifiait, chez les anciens, ce que l'on pense, avis, opinion, suffrage, sentiment; on le trouve souvent employé de cette manière dans les meilleures auteurs : Quintilien en distingue trois sortes; les unes simples comme :

Chacun se laisse entraîner par son propre penchant [1].

Les autres composées comme celle-ci :

La complaisance nous fait des amis, la franchise des ennemis [2], etc.

Les sentences sont susceptibles de beaucoup de variété, puisqu'on peut les exprimer par toutes sortes de figures.

La mort n'est point un mal, mais les approches de la mort sont fâcheuses.

Est-ce donc un si grand mal que de mourir [3]?

Les sentences, soit en vers, soit en prose, sont d'une très-grande utilité, en ce qu'elles frappent vivement l'esprit, et nourrissent dans notre âme les principes de vertu, de justice et d'honneur. Agrippa, favori d'Auguste, avoua que cette sentence : *Concordia parvæ res crescunt, discordia maximæ dilabuntur*, avait beaucoup contribué à le rendre bon frère et bon ami [4].

[1] Trahit sua quemque voluptas.
(Virgil. *Eglog.* II, v. 65.)

[2] Obsequium amicos, veritas odium parit.

[3] Per omnes enim figuras tractari potest, illud notabile ex diversis : Mors misera non est, aditus ad mortem miser est.

Usque adeone mori miserum est?
(Quintil.)

[4] Senec. *Epist.* xciv.

SENTENCES

Pauvres humains, nous sommes toujours à une distance égale de la mort.

Attends-toi à recevoir des autres ce que tu auras fait à autrui.

Apaisez par vos larmes la colère de ceux qui vous aiment.

C'est attaquer un absent que disputer avec un homme ivre.

Le moindre bruit suffit pour causer un désastre.

Qui juge avec précipitation, court au-devant du repentir.

L'âge cache les mauvaises inclinations, l'âge les découvre.

Les biens d'autrui nous plaisent; les nôtres plaisent aux autres.

Les dettes sont une servitude amère pour un honnête homme.

Rien de ce que nous avons obtenu par des souhaits ne nous appartient en propre.

SENTENTIÆ

A morte semper homines tantumdem absumus.

Ab alio exspectes, alteri quod feceris.

Ab amante lacrymis redimas iracundiam.

Absentem lædit cum ebrio qui litigat.

Ad calamitatem quilibet rumor valet.

Ad pœnitendum properat, cito qui judicat.

Ætas cinædum celat, ætas indicat.

Alienum nobis, nostrum plus aliis placet.

Alienum æs, homini ingenuo acerba servitus.

Alienum est omne, quidquid optando evenit.

Ne fais point ta joie du malheur d'autrui.

Aimez votre père s'il est juste, supportez-le s'il ne l'est pas.

Moins on possède, plus on doit donner à ses amis.

L'amitié aime l'égalité, elle rend égaux ceux qu'elle unit.

La loyauté est le seul lien stable de l'amitié.

Si tu souffres les vices de ton ami, ils deviennent les tiens.

Le malheur fait connaître si on a un ami ou si on n'en possède que le nom.

Il n'est pas permis de blesser un ami, même en plaisantant.

Perdre un ami est la plus grande de toutes les pertes.

On mange avec plus de sûreté à une petite table.

Il ne faut rien croire d'une âme irritée par la douleur.

Le sage est maître de son cœur, le fou en est l'esclave.

Une âme en désordre se donne en spectacle à la multitude.

Un esprit qui sait craindre, sait aussi choisir la voie la plus sûre.

L'homme obtient de lui-même tout ce dont il se fait une loi.

Un vieillard imbécile a existé longtemps, mais n'a point vécu.

Alterius damnum, gaudium haud facias tuum.
Ames parentem si æquus est, si aliter, feras.
Amicis eo magis des, quo nihil habes.
Amicitia pares aut accipit, aut facit.
Amicitiæ coagulum unicum est fides.
Amici vitia si feras, facis tua.
Amicum, an nomen habeas, aperit calamitas.
Amicum lædere, ne joco quidem licet.
Amicum perdere est damnorum maximum.
Angusta capitur tutior mensa cibus.
Animo dolenti nihil oportet credere.
Animo imperabit sapiens, stultus serviet.
Animus æger turbæ præbet spectaculum.
Animus, vereri qui scit, scit tuta ingredi.
Animus hominis, quidquid sibi imperat, obtinet.
Annosus stultus non diu vixit, diu fuit.

Une vieille femme qui joue fait sourire la mort.

La tension nuit à l'arc, le relâchement à l'esprit.

Il faut avoir les yeux sur ce qu'on ne veut point perdre.

Quel mal souhaiter à un avare, si ce n'est de vivre longtemps?

Tu prendras facilement un avare, si tu ne l'es pas toi-même.

L'argent irrite, mais ne rassasie point le désir de l'avare.

L'avare est lui-même la cause de sa misère.

L'avare ne fait rien de bien que quand il meurt.

Le courage croît en osant, et la peur en hésitant.

Ce qui a pu être donné peut aussi être enlevé.

Aimer ou haïr, voilà la femme : pour elle point de milieu.

Personne ne doit être avide, encore moins le vieillard.

Bonne renommée est un second patrimoine.

Quoique les bonnes pensées soient oubliées, elles ne sont jamais perdues.

Qu'il est bien couché celui qui ne sent pas combien il l'est mal!

Anus, cum ludit, morti delicias facit.
Arcum intênsio frangit, animum remissio.
Aspicere oportet, quidquid nolis perdere.
Avaro quid mali optes, nisi ut vivat diu?
Avarum facile capias, ubi non sis idem.
Avarum irritat, non satiat pecunia.
Avarus ipse miseriæ causa est suæ.
Avarus, nisi cum moritur, nihil recte facit.
Audendo virtus crescit, tardando timor.
Auferri et illud, quod dari potuit, potest.
Aut amat, aut odit mulier : nihil est tertium.
Avidum esse oportet neminem, minime senem.

Bene vulgo audire, est alterum patrimonium.
Bene cogitata, si excidunt, non occidunt.
Bene dormit, qui non sentit, quam male dormiat!

Celui qui sait rendre les bienfaits en reçoit davantage.

N'oublie jamais les bienfaits que tu as reçus, oublie promptement ceux que tu as accordés.

Recevoir un bienfait, c'est vendre sa liberté.

On reçoit soi-même un bienfait lorsqu'on en accorde à qui en est digne.

Rendre service à ceux qui en sont dignes, c'est obliger tout le monde.

Qui ne sait pas accorder un bienfait, en demande injustement.

Publier les services qu'on a rendus, c'est les reprocher.

On ne doit pas regretter un plaisir quand on perd un sujet de douleur.

Un cœur bienveillant r[illegible] un grand nombre de parents.

Un homme généreux cherche même les occasions de répandre ses bienfaits.

On oblige doublement celui dont on prévient les besoins.

C'est mourir deux fois que mourir par ses propres armes.

On se rend deux fois coupable lorsqu'on prête la main à un coupable.

Beneficia plura recipit, qui scit reddere.
Beneficii nunquam, cito dati obliviscere.
Beneficium accipere, libertatem vendere est.
Beneficium dando accepit qui digno dedit.
Beneficium dignis ubi des, omnes obliges.
Beneficium qui dare nescit, injuste petit.
Beneficium qui dedisse se dicit, petit.
Bene perdis gaudium, ubi dolor pariter perit.
Benevolus animus, maxima est cognatio.
Benignus etiam dandi causam cogitat.
Bis est gratum, quod opus est, ultro si offeras.
Bis interimitur qui suis armis perit.
Bis peccas cum peccanti obsequium accommodas.

Celui qui sait se vaincre dans la victoire est deux fois vainqueur.

La pitié se prépare à elle-même de grands secours.

La réputation conserve son propre éclat, même dans les ténèbres.

La mort est un bienfait pour celui qu'elle délivre des maux de la vie.

Personne ne jouit d'un beau moment qui ne soit fatal à quelque autre.

L'estime des hommes est un trésor plus sûr que les richesses.

La honte qui fait éviter le danger est utile.

Il convient à un homme honnête de ne tromper personne, même en mourant.

Épargner les méchants, c'est nuire aux gens de bien.

Imiter le langage de la bonté, c'est être doublement méchant.

Chez l'homme vertueux, la sévérité est voisine de la justice.

La colère d'un homme de bien se dissipe promptement.

Il est bon de voir par le malheur d'autrui ce qu'on doit fuir.

Il est bon d'adresser de bonnes paroles, même à ses ennemis.

Bis vincit qui se vincit in victoria.
Bona comparat præsidia misericordia.
Bona fama in tenebris proprium splendorem obtinet.
Bona homini mors est, vitæ quæ extinguit mala.
Bona nemini hora est, ut non alicui sit mala.
Bona opinio hominum tutior pecunia est.
Bona turpido est, quæ periculum vindicat.
Boni est viri, etiam in morte nullum fallere.
Bonis nocet, quisquis pepercerit malis.
Bonitatis verba imitari, malitia major est.
Bono, justitiæ proxima est severitas.
Bonum ad virum cito moritur iracundia.
Bonum est, fugienda aspicere in alieno malo.
Bonum est, etiam bona verba inimicis reddere.

Un bon cœur offensé est plus sensible qu'un autre.

La vie est courte par elle-même, mais les malheurs la rendent bien longue.

Les yeux sont aveugles, lorsque l'esprit s'occupe d'autre chose.

Celui qui se tient sur ses gardes, même lorsqu'il n'a rien à craindre, évite par là le danger.

Une femme vertueuse commande à son mari en lui obéissant.

Le malheur trouve à la fin celui devant qui il a souvent passé.

Prends garde de croire quelqu'un ton ami avant de l'avoir éprouvé.

Il n'y a aucune occasion où la précaution ne soit utile.

Évitez de rien entreprendre dont vous puissiez vous repentir.

Les blessures de la conscience ne se cicatrisent jamais.

Le danger vient plus tôt, lorsqu'on le méprise.

La gloire du superbe se change bientôt en ignominie.

La joie des méchants tourne bientôt à leur perte.

Oublier la guerre civile, c'est s'en garantir.

Bonus animus læsus, gravius multo irascitur.
Brevis ipsa vita est, sed malis fit longior.

Cæci sunt oculi, cum animus alias res agit.
Caret periculo, qui etiam, cum est tutus, cavet.
Casta ad virum matrona parendo imperat.
Casus quem sæpe transit, aliquando invenit.
Cave amicum credas, nisi quem probaveris.
Cavendi nulla est dimittenda occasio.
Cave ne quidquam incipias, quod post pœniteat.
Cicatrix conscientiæ pro vulnere est.
Citius venit periculum, cum contemnitur.
Cito ignominia fit superbi gloria.
Cito improborum læta ad perniciem cadunt.
Civilis belli oblivio, defensio est.

Un compagnon agréable abrége la route autant qu'un équipage.

Le rapport des caractères forme la parenté la plus intime.

Ayez plutôt soin de votre conscience que de votre réputation.

Bien des gens trouvent un conseil ; les habiles en tirent parti.

Vous vaincrez plutôt par la prudence que par l'emportement.

Nous supportons sans les blâmer les défauts auxquels nous sommes accoutumés.

Le mépris est plus pénible pour le sage que les mauvais traitements.

Vis-à-vis d'un impudent, la trop grande modestie devient une sottise.

Qui désire la mort laisse une tache à sa vie

Un malade intempérant rend son médecin impitoyable.

Les reproches sont cruels pour le malheureux.

L'homme cruel n'est point fléchi par les larmes, il s'en nourrit.

Il est cruel, et non pas brave, celui qui tue un enfant.

Si tu ne veux point te fâcher souvent contre quelqu'un, fâche-toi une fois pour toutes.

Comes facundus in via pro vehiculo est.
Conjunctio animi maxima est cognatio.
Conscientiæ potius quam famæ attenderis.
Consilium inveniunt multi, sed docti explicant.
Consilio melius vincas, quam iracundia.
Consueta vitia ferimus, non reprehendimus.
Contemni gravius sapientiæ est, quam percuti.
Contra impudentem, stulta est nimia ingenuitas.
Crimen relinquit vitæ, qui mortem appetit.
Crudelem medicum intemperans æger facit.
Crudelis est in re adversa objurgatio.
Crudelis lacrymis pascitur, non frangitur.
Crudelis est, non fortis, qui infantem necat.
Cui nolis sæpe irasci, irascaris semel.

Celui que tout le monde bénit possède le bien de tout le monde.

Si l'on permet à quelqu'un plus qu'il n'est juste, il voudra plus qu'on ne lui permet.

Refuser à celui à qui vous avez toujours donné, c'est le forcer à vous voler.

Ce qui peut arriver à quelqu'un peut arriver à chacun.

La patience est un remède à toutes les afflictions.

La réconciliation avec un ennemi n'est jamais sûre.

Ce que l'on gagne aux dépens de la réputation doit plutôt être appelé perte.

Faire des reproches à qui a besoin de secours, c'est le désespérer.

Les biens qui ont pu être donnés peuvent aussi être repris.

Les femmes ont appris à mettre du mensonge dans leurs larmes.

C'est en délibérant qu'on acquiert la sagesse.

L'occasion échappe souvent pendant qu'on délibère.

On doit délibérer longtemps sur ce qu'on veut résoudre une fois pour toutes.

Cui omnes bene dicunt, possidet populi bona.
Cui plus licet, quam par est, plus vult quam licet.
Cui semper dederis, ubi negas, rapere imperas,
Cuivis potest accidere, quod cuiquam potest.
Cuivis dolori remedium est patientia.
Cum inimico nemo in gratiam tuto redit.

Damnum appellandum est, cum mala fama lucrum.
Damnare est objurgare, cum auxilio est opus.
Dari bonum, quod potuit, auferri potest.
Didicere flere feminæ in mendacium.
Deliberando discitur sapientia.
Deliberando sæpe perit occasio.
Deliberandum est diu, quod statuendum est semel.

C'est une sage lenteur que de délibérer sur ce qu'il faut faire.

Il y a de la folie à se confier à l'erreur.

Il faut mépriser tout ce que l'on peut perdre.

Il ne faut point compter sur ce qu'un jour vous donne, un jour peut aussi vous le ravir.

Il faut avoir l'oreille difficile pour les accusations.

Le jour précédent donne des leçons au jour qui suit

Après la discorde on chérit mieux la concorde.

Il faut se préparer longtemps à la guerre, si l'on veut remporter une prompte victoire.

Les peines de l'âme sont plus grandes que celles du corps.

Les maux diminuent lorsqu'ils sont parvenus au point de ne pouvoir plus croître.

Le courage du soldat dépend de la prudence du général.

Fuis les douceurs qui peuvent devenir amères.

Commander à ses passions, c'est surpasser la puissance des rois.

Moins les mortels ont de désirs, moins ils ont de besoins.

Deliberare utilia, mora tutissima est.
Demens est, quisquis præstat errori fidem.
Despicere oportet, quod possis deperdere.
Dies quod donat, timeas; cito raptum venit.
Difficilem habere oportet aurem ad crimina.
Discipulus est prioris posterior dies.
Discordia fit carior concordia.
Diu apparandum est bellum, ut vincas celerius.
Dolor animi gravior est quam corporis dolor.
Dolor decrescit, ubi, quo crescat, non habet.
Ducis in consilio posita est virtus militum.
Dulce etiam fugias, quod fieri amarum potest.

Effugere cupiditatem, regnum est vincere
Eget minus mortalis, quo minus cupit.

Hélas! quelle misère que de vieillir dans les inquiétudes!

On doit rendre les bienfaits dans les mêmes intentions avec lesquelles ils ont été accordés.

Il faut arracher les armes, et non les donner à un homme en colère.

La célérité même paraît lente aux désirs ardents.

La vie sans gloire est une mort anticipée.

La foule est toujours une preuve de la plus mauvaise cause.

Le malheur fait naître la vertu.

Les malheureux ont à la fois trop peu et trop de pensées.

C'est souvent un mal que de s'accoutumer aux bonnes choses.

Même un seul cheveu a son ombre.

La célérité même paraît lenteur quand on désire.

Celui qui prend conseil de la bonne foi est équitable même envers son ennemi.

La douleur force même les innocents à mentir.

Il est quelquefois utile d'oublier ce qu'on sait.

Personne n'aime l'injustice, pas même ceux qui la commettent.

Eheu! quam miserum est, fieri metuendo senem!

Eodem animo beneficium debetur, quo datur.

Eripere telum, non dare irato, decet.

Est cupiditati et ipsa tarda celeritas.

Est socia mortis homini vita ingloria.

Est turba semper argumentum pessi

Et calamitas virtutis est occasio.

Et deest et superest miseris cogitat

Etiam bonum sæpius obest adsuescere.

Etiam capillus unus habet umbram suam.

Etiam celeritas in desiderio mora est.

Etiam hosti est æquus, qui habet in consilio fidem.

Etiam innocentes cogit mentiri dolor.

Etiam oblivisci quod scis, interdum expedit.

Etiam qui faciunt, oderint injuriam.

Lors même que la blessure est guérie, la cicatrice reste.

La patience est le port de toutes les misères.

Le hasard nuit plus souvent à ce qui est élevé.

L'action est l'indice de la méchanceté, mais elle n'en est pas le commencement.

L'intérêt des hommes a fait de la fortune une déesse.

Qui se refuse à la patrie se met dans le cas d'un exilé.

L'espoir de la récompense fait la consolation du travail

Les dernières actions font juger des premières.

Le sage corrige ses vices en voyant ceux d'autrui.

L'accroissement des honneurs est plus facile que leur commencement.

Vouloir taire la faute, c'est aggraver le crime.

La facilité de caractère nous entraîne au parti le plus insensé.

La médisance mal fondée est un mensonge malveillant.

Il y a plus de gens qui ont soin de leur réputation que de leur conscience.

La prospérité nourrit la colère.

Etiam sanato vulnere cicatrix manet.
Et miseriarum portus est patientia.
Excelsis multo facilius casus nocet.
Exeritur opere nequitia, non incipit.
Ex hominum quæstu facta fortuna est dea
Exilium patitur, patriæ qui se denegat.
Ex præmii spe laboris fit solatium.
Extrema semper de antefactis judicant.
Ex vitio alterius sapiens emendat suum.

Facilius crescit, quam inchoatur, dignitas.
Factum tacendo, crimen facias acrius.
Facilitas animi ad partem stultitiæ rapit.
Falsum maledictum, malevolum mendacium est.
Famam curant multi, pauci conscientiam.
Felicitas nutrix est iracundiæ.

Celui qui fuit le jugement avoue le délit.

Le bonheur des méchants est une calamité pour les gens de bien.

Supporte les grands désagréments, tu ne sentiras pas les plus légers.

Supporte sans te plaindre ce qui ne peut se changer.

Celui qui perd l'honneur n'a plus rien à perdre.

Quelle ressource reste-t-il à celui qui a perdu la confiance ?

La confiance est comme l'âme ; une fois partie, elle ne revient jamais.

Une belle figure porte avec soi sa recommandation.

Lorsque la fortune nous caresse, elle veut nous séduire.

La fortune n'a point de droits sur nos mœurs.

Les grandeurs sont pour les grands un grand esclavage.

Il n'est personne à qui la fortune soit plus utile que la prudence.

Il est plus facile de trouver la fortune que de la conserver.

La fortune fait perdre l'esprit à celui qu'elle favorise trop

Fatetur facinus is qui judicium fugit.
Felix improbitas optimorum est calamitas.
Fer difficilia ; facilia levius perferes.
Feras, non culpes, quod mutari non potest.
Fidem qui perdit, perdere ultra nil potest.
Fidem qui perdit, quo se servat reliquo?
Fides, ut anima, unde abiit, eo nunquam redit.
Formosa facies, muta commendatio est.
Fortuna cum blanditur, captatum venit.
Fortuna jus in hominis mores non habet.
Fortuna magna, magna domino est servitus.
Fortnna nulli plus quam consilium valet.
Fortunam citius reperias, quam retineas.
Fortuna nimium quem fovet, stultum facit.

La fortune n'est jamais contente de nous maltraiter une seule fois.

La fortune est semblable au verre; plus elle est brillante, plus elle est fragile.

La faveur est toujours du côté de la fortune.

La fortune nous donne la jouissance de beaucoup de choses, mais la propriété d'aucune.

Recevoir ce qu'on ne peut rendre, est une tromperie.

En se vengeant souvent, on ne réprime que la haine d'un petit nombre d'individus.

La frugalité sert comme une broderie à relever la bonne renommée.

On prie en vain celui qui ne sait pas compatir.

La patience souvent outragée se change en fureur.

Ne point rougir de sa faute, c'est la commettre deux fois.

La plainte fait connaître l'outrage, et ne le venge pas.

Une accusation grave, même faite légèrement, est toujours nuisible.

Un homme grave n'a jamais une opinion équivoque.

Fortuna obesse nulli contenta est semel.

Fortuna vitrea est; tum, cum splendet, frangitur.

Fortuna quo se, eodem et inclinat favor.

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.

Fraus est accipere quod non possis reddere.

Frequens vindicta paucorum odium reprimit

Frugalitas inserta est rumoris boni.

Frustra rogatur qui misereri non potest.

Furor fit læsa sæpius patientia.

Geminat peccatum, quem delicti non pudet.

Gemitus dolores indicat, non vindicat.

Grave crimen, etiam cum leviter dictum est, nocet.

Gravis animus dubiam non habet sententiam.

Le plus dangereux ennemi est celui qui est caché dans notre cœur.

Certains remèdes sont pires que le mal.

La colère la plus forte est celle d'un honnête homme.

L'empire de l'habitude est le plus fort de tous.

Le mal le plus dangereux est celui qui se cache sous des apparences flatteuses.

Le mal auquel on est le plus sensible est celui qu'on n'a jamais éprouvé.

Tout discours flatteur cache un poison.

L'héritier qui pleure, rit sous cape.

Hélas ! que la gloire est difficile à conserver !

Qu'il est à craindre celui qui ne craint pas la mort !

Même l'homme vertueux fléchit quelquefois devant les circonstances.

La pauvreté force l'homme à essayer bien des choses.

Plus l'homme invente de plans, plus il en manque.

Quand l'homme se fâche, il est hors de lui-même.

Gravior est inimicus qui latet in pectore.
Graviora quædam sunt remedia periculis.
Gravissima est probi hominis iracundia.
Gravissimum est imperium consuetudinis.
Gravius malum omne est quod sub aspectu latet.
Gravius nocet, quodcunque inexpertum accidit.

Habet suum venenum blanda oratio.
Heredis fletus sub persona risus est.
Heu! quam difficilis gloriæ custodia est!
Heu! quam est timendus, qui mori tutum putat
Hominem etiam frugi flectit sæpe occasio.
Hominem experiri multa, paupertas jubet.
Homini consilium tunc deest, cum multa invenit.
Homo extra corpus est suum, cum irascitur.

Afin que l'homme ne fût pas sans douleur, il rencontra la fortune.

L'homme a toujours une chose dans la bouche et une autre dans le cœur.

L'homme meurt autant de fois qu'il perd un des siens.

L'homme est prêté à ce monde et ne lui est pas donné.

Celui qui succombe aux événements peut servir sans honte.

Il est permis d'épargner un méchant pour épargner en même temps une honnête homme.

Une bonne réputation est un second patrimoine.

Les honneurs ornent la vertu et flétrissent le vice.

La meilleure émulation est celle qui a pour objet l'Humanité.

La victoire est toujours où est la concorde.

Le peuple est considéré où les lois le sont.

Prends soin que personne ne te haïsse par ta faute.

Le feu conserve sa chaleur, même concentré dans le fer.

L'or s'éprouve par le feu, le courage par la misère.

Homo ne sit sine dolore, fortunam invenit.
Homo semper in os fert aliud, aliud cogitat.
Homo toties moritur, quoties amittit suos.
Homo vitæ commodatus, non donatus est.
Honeste servit, qui succumbit tempori.
Honeste parcas improbo, ut parcas probo.
Honestus rumor alterum est patrimonium.
Honos honestum decorat, inhonestum notat.
Humanitatis optima est certatio.

Ibi semper est victoria, ubi concordia est.
Ibi pote valere populus, ubi leges valent.
Id agas, tuo te merito ne quis oderit.
Ignis suum calorem etiam in ferro tenet.
Ignis probat aurum, miseriæ fortem probant.

Pardonne souvent aux autres, mais jamais à toi-même.

Le coupable se condamne le jour même qu'il commet la faute.

Tu cherches à acquérir un vaste empire? aie de l'empire sur toi-même.

Celui qui se repent d'une faute ne l'a commise que par imprudence.

L'innocence est la félicité du malheureux.

L'inférieur sait toutes les fautes que commettent les supérieurs.

C'est avoir une âme faible que de ne pouvoir pas supporter les richesses.

Une âme honnête ne reçoit point d'affront.

Demander quelque chose à un homme indigne, c'est blesser son propre honneur.

Une âme honnête ne souffre point les mauvais traitements, même en paroles.

On n'aime pas les bienfaits qu'accompagne la crainte.

Un seul ingrat nuit à tous les malheureux.

L'homme instruit par l'expérience craint un ennemi, quelque faible qu'il soit.

Ignoscito sæpe alteri, nunquam tibi.
Illo nocens se damnat, quo peccat die.
Imperium habere vis magnum? impera tibi.
Imprudens peccat, quem post facti pœnitet.
Infelici, innocentia est felicitas.
Inferior rescit quicquid peccat superior,
Infirmi animi est, non posse divitias pati.
Ingenuitas non recipit contumeliam.
Ingenuitatem lædis, cum indignum rogas.
Ingenuus animus non fert vocis verbera.
Ingrata sunt beneficia queis comes metus.
Ingratus unus omnibus miseris nocet.
Inimicum, quamvis humilem, docti metuere est.

La célérité dans le jugement penche vers l'injustice.

Les oreilles supportent mieux une offense que les yeux.

C'est faire soi-même une injure que de ne la pas venger.

L'oubli est le seul remède aux injures.

Un avare n'est bon à personne, encore moins à lui-même.

L'indigent manque de peu; l'avare manque de tout.

C'est accorder deux fois un bienfait à un indigent que de l'accorder promptement.

C'est dans une position périlleuse que l'audace a le plus d'utilité.

Un fou croit tous les autres encore plus fous.

Le riche avide est pauvre au milieu des biens.

L'homme courageux et l'homme heureux peuvent tous les deux tolérer l'envie.

Celui qui passe une faute sous silence invite à la renouveler.

Retenir quelqu'un malgré lui, c'est lui donner plus d'envie de s'en aller.

Il faut fuir l'homme en colère pour un instant, mais les gens haineux pour toujours.

In judicando criminosa est celeritas.
Injuriam aures quam oculi facilius ferunt.
Injuriam ipse facias, ubi non vindices.
Injuriarum remedium est oblivio.
In nullum avarus bonus est, in se pessimus.
Inopiæ desunt pauca, avaritiæ omnia.
Inopi beneficium bis dat, cui dat celeriter.
In rebus dubiis plurima est audacia.
Insanus omnis furere credit cæteros.
Instructa inopia est in divitiis cupiditas.
Invidiam ferre aut fortis, aut felix potest.
Invitat culpam, qui delictum præterit.
Invitum cum retineas, exire incitas.
Iratum breviter vites, inimicum diu.

L'homme colère, quand il revient à lui, se fâche contre lui-même.

La colère ne voit dans le crime qu'un moyen de se satisfaire.

Chez l'homme en colère, chaque mot devient une accusation.

Le mortel qui désire le moins a le moins de besoins.

Il faut te conduire avec ton ami comme s'il pouvait devenir ton ennemi.

Il y a un chemin partout où un autre a laissé des traces.

Le juge est condamné quand le criminel est absous.

Rien n'est véritablement agréable sans la variété.

Tout ce qui est juste est à l'abri des atteintes de l'injustice.

Ce qui n'était qu'une erreur devient une faute si l'on y retombe une seconde fois.

L'amour du plaisir et l'amour de la gloire ne s'accordent jamais ensemble.

Si on n'acquiert pas de nouvelle gloire, on perd l'ancienne.

Le coupable craint la loi, l'innocent la fortune.

La colère oublie ordinairement la loi.

Iratus cum ad se redit, sibi tum irascitur.
Iratus etiam facinus consilium putat.
Iratus nil non criminis loquitur loco.
Is minimo eget mortalis, cui minimum cupit.
Ita amicum habeas, posse inimicum fieri ut putes.
Iter est, quacunque dat prior vestigium.

Judex damnatur, cum nocens absolvitur.
Jucundum nihil est, nisi quod reficit varietas.
Jus omne supra omnem positum est injuriam.

Lapsus semel, fit culpa, si iterum cecideris.
Lascivia et laus nunquam habent concordiam.
Laus nova nisi oritur, etiam vetus amittitur.
Legem nocens veretur, fortunam innocens.
Legem solet obliviscier iracundia.

La fortune est inconstante, elle redemande bientôt ce qu'elle a donné.

La loi voit l'homme irrité, et l'homme irrité ne voit point la loi.

Une loi régit l'univers, c'est celle qui nous fait naître et mourir.

Quand la légèreté pense bien, c'est par caprice et non point par jugement.

Les honneurs deviennent une flétrissure, lorsqu'un homme indigne en est revêtu.

Tout ce que les désirs convoitent est toujours très-loin.

Nous ne pouvons rien gagner sans qu'un autre perde.

Il manque à la prodigalité beaucoup de choses; tout manque à l'avarice.

La grandeur d'âme convient à une grande fortune.

Pour l'homme magnanime, l'oubli est le remède de l'injure.

Un remède est mauvais quand il en coûte quelque chose à la nature.

C'est une mauvaise cause que celle qui a besoin de miséricorde.

Les mauvais cœurs n'ont jamais besoin de leçons.

Levis est fortuna; cito reposcit quod dedit.
Lex videt iratum; iratus legem non videt.
Lex universi est, quæ jubet nasci et mori.
Libido, non judicium est, quod levitas sapit.
Loco ignominiæ est apud indignum dignitas.
Longinquum est omne quod cupiditas flagitat.
Lucrum sine damno alterius fieri non potest.
Luxuriæ desunt multa, avaritiæ omnia.
Magnam fortunam, magnus etiam animus decet.
Magnanimo injuriæ remedium oblivio est.
Mala est medicina, ubi aliquid naturæ perit.
Mala causa est quæ requirit misericordiam.
Malæ naturæ nunquam doctore indigent.

C'est une mauvaise jouissance que de s'accoutumer au bien d'autrui.

Une médisance devient plus cruelle en l'interprétant.

Celui qui veut mal faire en trouve toujours le prétexte.

On fait mal tout ce qu'on fait sur la foi de la fortune.

En gouvernant mal on perd le plus puissant empire.

Un malade agit mal envers lui-même quand il fait son médecin son héritier.

Malheureux le vainqueur qui regrette sa victoire!

Quiconque vit mal, ne saura jamais mourir.

On vit mal lorsqu'on croit devoir vivre toujours.

L'homme méchant est comme armé de dents cachées.

La malveillance se nourrit de son propre fiel.

Les ingrats apprennent aux hommes à devenir inhumains.

La méchanceté d'un seul devient bientôt une malédiction pour tous.

La méchanceté, quand elle vient avec les desseins les plus noirs, prend le masque de la bonté.

Mala est voluptas ad alienum consuescere.
Maledictum, interpretando facias acrius.
Male facere qui vult nunquam non causam invenit.
Male geritur, quicquid geritur fortunæ fide.
Male imperando summum imperium amittitur.
Male secum agit æger, medicum qui heredem facit.
Male vincit is quem pœnitet victoriæ.
Male vivit quisquis nesciet mori bene.
Male vivunt, qui se semper victuros putant.
Malevolus animus abditos dentes habet.
Malevolus semper sua natura vescitur.
Malignos fieri maxime ingrati docent.
Malitia unius cito fit maledictum omnium.
Malitia, ut pejor venit, se simulat bonam.

Les femmes l'emportent sur les hommes pour les mauvais conseils.

Épargne même le méchant s'il faut faire périr avec lui un homme vertueux.

Ne fais point ta joie du malheur d'autrui.

Un mauvais conseil est le plus nuisible à celui qui le donne.

Tout plan que l'on ne peut changer est un mauvais plan.

Les méchants n'appliquent jamais un bon conseil à eux-mêmes.

Le méchant n'est jamais plus dangereux que quand il se déguise en homme vertueux.

On doit appeler vicieux celui qui n'est vertueux que pour son propre intérêt.

Un méchant puni est une garantie donnée aux honnêtes gens.

L'égalité d'âme est le remède à l'infortune.

L'oubli seul peut guérir les misères.

Il faut toujours craindre pour ce qu'on veut voir en sûreté.

C'est la crainte qui contient les méchants, et non pas la clémence.

Moins la fortune nous a donné, et moins elle nous enlève.

Malo in consilio fœminæ vincunt viros.

Malo etiam parcas, si una est periturus bonus.

Malum alienum ne feceris tuum gaudium.

Malum consilium consultori pessimum est.

Malum est consilium, quod mutari non potest.

Malus bonum ad se nunquam consilium refert.

Malus bonum ubi se simulat, tunc est pessimus.

Malus est vocandus, cui sua causa est bonus.

Malus quicunque in pœna est, præsidium est bonis.

Medicina calamitatis est æquanimitas.

Medicina sola miseriarum, oblivio.

Metuendum semper est ei, quod tutum velis.

Metus improbos compescit, non clementia.

Minimum eripit Fortuna, cum minimum dedit.

On trompe moins celui à qui l'on refuse sur-le-champ.

Un maître qui craint ses valets est encore moins qu'un valet.

On ferait moins de fautes, si l'on savait combien de choses on ne sait pas.

C'est un triste plaisir que celui auquel est attachée l'image du danger.

L'homme vertueux peut être appelé malheureux ; il ne saurait l'être.

Un citoyen humain est la consolation de son pays.

Quelle vie misérable que de dépendre du caprice d'autrui !

Quel tourment d'être obligé de taire ce qu'on brûle de dire!

Je te juge malheureux en ce que tu ne l'as jamais été.

Le retard employé à réfléchir tient lieu de diligence.

Tout retard nous déplaît, mais il nous apprend à penser.

Heureux celui qui meurt avant d'avoir désiré la mort !

La crainte de la mort est plus cruelle que la mort elle-même.

Quand on méprise la mort, on a surmonté toutes les craintes.

Une femme qui épouse plusieurs maris ne plaît pas à tous.

Minus decipitur cui negatur celeriter.
Minus est quam servus dominus, qui servos timet.
Minus sæpe pecces, si scias quid nescias.
Misera est voluptas, ubi pericli memoria est.
Miser dici bonus vir, esse non potest.
Misericors civis, patriæ est consolatio.
Miserum est arbitrio alterius vivere.
Miserum est, tacere cogi, quod cupias loqui.
Miserum te judico quod nunquam fueris miser.
Mora cogitationis diligentia est.
Mora omnis odio est, sed facit sapientiam.
Mori est felicis antequam mortem invocet.
Mortem timere, crudelius est quam mori.
Mortem ubi contemnas, omnes viceris metus.
Mulier, quæ multis nubit, multis non placet.

En pardonnant beaucoup de choses, l'homme puissant le devient encore davantage.

Faire une injustice envers un seul, c'est menacer tous les autres.

La mort de l'homme vertueux est une calamité générale.

Celui que beaucoup de gens redoutent doit redouter beaucoup de gens.

Irritée par l'injustice, la bonté change de nature.

Le vicieux qui agit bien, cache son naturel.

Nécessairement, celui qui se fait craindre de beaucoup de gens doit en craindre beaucoup.

Si vous refusez à la nécessité ce qu'elle vous demande, elle vous l'arrache.

Il faut supporter la fatalité, et non pas s'en plaindre.

Le sage se conforme toujours à la nécessité.

Avec de l'économie on prévient l'indigence.

Ni la vie ni la fortune ne sont données à l'homme pour toujours.

L'avare ne manque jamais de prétexte pour refuser.

Multa ignoscendo fit potens potentior.
Multis minatur, qui uni facit, injuriam.
Multorum calamitate vir moritur bonus.
Multos timere debet, quem multi timent.
Mutat se bonitas irritata injuria.

Naturam abscondit, cum recte improbus facit.
Necesse est multos timeat, quem multi timent.
Necessitas quod poscit, nisi das, eripit.
Necessitatem ferre non flere addecet.
Necessitati sapiens nihil unquam negat
Necessitatis est remedium parcitas.
Nec vita, nec fortuna hominibus perpes est.
Negandi causa avaro nunquam deficit.

On a toujours de la peine à croire les grands crimes.

Celui qui demande une chose qui est difficile se la refuse à lui-même.

On ne meurt pas trop tôt quand on meurt malheureux.

Personne ne vit aussi pauvre qu'il l'était en naissant.

Jamais on ne parvient à la première place par une conduite timide.

La lâcheté est à elle-même sa plus grande peine.

Ne rien faire est toujours ce qu'un homme malheureux peut faire de mieux.

La nécessité ne connaît pas autre chose que de vaincre.

La fortune ne nous enlève rien que ce qu'elle nous a donné.

Rien n'est plus triste que d'être obligé de rougir de ce qu'on a fait.

La passion n'aime rien autant que ce qui est défendu.

Il n'y a point de fruits qui n'aient été âpres avant d'être mûrs.

Il n'y a rien que le temps n'adoucisse ou ne surmonte.

Les yeux ne seront point coupables si la raison leur commande.

Negata est magnis sceleribus semper fides.
Negat sibi ipse, qui quod difficile est petit.
Nemo immature moritur, qui moritur miser.
Nemo ita pauper vivit, quam pauper natus est.
Nemo timendo ad summum pervenit locum.
Nequitia pœna maxima ipsamet sui est.
Nil agere semper infelici est optimum.
Nil aliud scit necessitas quam vincere.
Nil eripit Fortuna, nisi quod et dedit.
Nil est miserius, quam ubi pudet, quod feceris.
Nil magis amat cupiditas, quam quod non licet.
Nil non acerbum prius quam maturum fuit.
Nil non aut lenit, aut domat diuturnitas.
Nil peccent oculi, si oculis animus imperet.

Ne regarde jamais comme ta propriété ce qui est sujet à des changements.

Quel spectacle plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre!

La vérité se perd par trop de disputes.

Celui qui ne sait pas tendre des embûches ne les craint pas.

Si tu n'es pas sage par toi-même, tu entendras en vain les leçons d'un sage.

Ne pas venger les délits, c'est prêter la main au crime.

Le coupable prie, l'innocent s'emporte.

Qui défend un coupable, s'expose lui-même à une accusation.

Le malheur porte rarement préjudice à la constance.

Pouvoir nuire, et ne pas le vouloir, voilà le plus bel éloge d'un homme.

Celui qui craint la moindre crevasse n'est pas facilement écrasé par la chute de sa maison.

Ce n'est pas corriger, mais blesser, que de vouloir gouverner quelqu'un malgré lui.

On n'est pas bon pour être meilleur que le pire.

Une chose n'est pas petite pour être moindre que ce qu'il y a de plus grand.

Nil proprium ducas, quod mutari potest.
Nil turpius, quam vivere incipiens senex.
Nimium altercando veritas amittitur.
Nisi qui scit facere insidias, nescit metuere.
Nisi per te sapias, frustra sapientem audias.
Nisi vindices delicta, improbitatem adjuves.
Nocens precatur, innocens irascitur.
Nocentem qui defendit, sibi crimen parit.
Nocere casus non solet constantiæ.
Nocere posse et nolle, laus amplissima est.
Non cito ruina perit is qui rimam timet.
Non corrigit, sed lædit, qui invitum regit.
Non est bonitas, esse meliorem pessimo.
Non est pusillum, si quid maximo est minus.

On n'a point à rougir d'une cicatrice qu'on doit à son courage.

Ce que nous tenons de la fortune n'est pas à nous.

On n'invente pas facilement des crimes sur le compte d'un homme innocent.

Il est difficile de garder seul ce qui plaît à beaucoup de gens.

Le courage n'a jamais su céder à la mauvaise fortune.

Celui qui sent qu'il n'est pas sage ne saurait manquer de le devenir.

Ne considère pas le nombre de ceux à qui tu plais, considère leur mérite.

L'homme heureux n'a pas toujours l'oreille accessible aux prières.

Ce n'est pas succomber, mais vaincre, que de céder aux siens.

N'exigez de personne ce que vous ne pouvez souffrir vous-même.

Il n'y a point de pays où la pitié soit mal famée.

Ne te crois nulle part sans témoin.

Jamais un sage n'a confiance dans un traître.

On ne surmonte jamais un danger sans danger.

Non est cicatrix turpis, quam virtus parit.
Non est tuum, Fortuna quod fecit tuum.
Non facile de innocente crimen fingitur.
Non facile solus serves, quod multis placet.
Non novit virtus calamitati cedere.
Non pote non sapere, qui se stultum intelligit.
Non quam multis placeas, sed qualibus, stude.
Non semper aurem facilem habet felicitas.
Non vincitur, sed vincit, qui cedit suis.
Nulli impones, quod ipse ferre non queas.
Nullo in loco male audit misericordia.
Nullum sine teste putaveris suo locum.
Nullus sapientum proditori credidit.
Nunquam periculum sine periclo vincitur.

On n'accorde jamais assez à une espérance imprudente.

Une mauvaise conscience n'a jamais de sécurité.

Où le feu a brûlé longtemps, il ne manque jamais de fumée.

L'occasion se présente difficilement, et se perd facilement.

L'occasion a rarement d'heureux retours.

Il est beau de périr plutôt que de servir ignominieusement.

Un cœur bienveillant ne met point de bornes à ses services.

Tout le monde obéit avec plaisir à des hommes dignes de commander.

Il n'y a point de vice qui ne cherche à se couvrir par quelques excuses.

Il faut se préparer pour chaque jour comme s'il était le dernier.

La volupté nuit toujours à celui qu'elle caresse.

Les dangers cachés sont les plus à craindre.

La conscience nous donne souvent une torture secrète.

La vie est trop longue pour le malheureux, trop courte pour l'heureux.

Nunquam satis est, quod improbæ spei datur.
Nunquam secura est prava conscientia.
Nunquam ubi diu fuit ignis, deficit vapor.

Occasio ægre offertur, facile amittitur.
Occasio receptus difficiles habet.
Occidi pulchrum, ubi cum ignominia servias,
Officium benevoli animi finem non habet.
Omnes æquo animo parent, digni ubi imperant.
Omne vitium semper habet patrocinium suum.
Omnis dies velut ultimus ordinandus est.
Omnis voluptas, quemcunque arrisit, nocet.
O pessimum periculum quod opertum latet!
O tacitum tormentum animi conscientia!
O vita misero longa, felici brevis!

Des larmes trop apprêtées indiquent plutôt l'astuce que la douleur.

Un père irrité est très-cruel envers lui-même.

Savoir obéir est aussi glorieux que de commander.

C'est accorder en partie un bienfait que le refuser avec grâce.

On satisfait la faim à peu de frais, on achète chèrement le dégoût.

La patience unie au courage se rend elle-même heureuse.

L'homme heureux n'a jamais de patience dans l'infortune.

La patience est pour l'âme comme un trésor caché.

Notre patrie est partout où nous vivons heureux.

La méchanceté d'un petit nombre est une calamité pour tous.

Tu peux avec raison regarder les fautes de ton ami comme les tiennes.

C'est atténuer la faute que de la réparer promptement.

Sois le maître et non pas l'esclave de tes richesses.

La douleur muette médite des choses pires que la douleur plaintive.

Paratæ lacrymæ insidias, non fletum indicant.
Parens iratus in se est crudelissimus.
Parere scire, par imperio gloria est.
Pars beneficii est, quod petitur, si belle neges.
Parvo fames constat, magno fastidium.
Patiens et fortis seipsum felicem facit.
Patiens in adversis nunquam est felicitas.
Patientia animi divitias occultas habet.
Patria tua est, ubicunque vixeris bene.
Paucorum improbitas, universis calamitas.
Peccatum amici, velut tuum, recte putes.
Peccatum extenuat, qui celeriter corrigit.
Pecuniæ oportet imperes, non servias.
Pejora querulo cogitat mutus dolor.

On ne cesse de perdre que lorsqu'on n'a plus rien.

C'est l'âme et non pas le corps qui rend le mariage indissoluble.

Connaître le moment de sa mort, c'est mourir à chaque instant.

Chercher un asile auprès d'un inférieur, c'est se livrer soi-même.

L'homme timide voit des périls qui n'existent pas.

C'est rendre la victoire éternelle que d'en user avec clémence.

Il faut toujours penser aux choses dont notre tranquillité dépend.

La plupart des gens sont honnêtes, plutôt par crainte que par vertu.

La fortune protége beaucoup de gens, elle n'en garantit que peu.

C'est être plus que puni, que de succomber à l'injustice.

La punition s'approche lentement du méchant, mais elle s'en approche pour l'écraser.

Le méchant peut retarder la peine, il ne lui échappe jamais.

Tout homme qui veut se rendre utile à la patrie est l'esclave du public.

Perdendi finem nemo, nisi egestas facit.
Perenne conjugium, animus, non corpus, facit.
Pereundi scire tempus, assidue est mori.
Perfugere ad inferiorem, seipsum est tradere.
Pericula timidus, etiam quæ non sunt, videt.
Perpetuo vincit, qui utitur clementia.
Per quæ sis tutus, illa semper cogites.
Plerique metu boni, non innocentia.
Plures tegit fortuna, quam tutos facit.
Plus est quam pœna, injuriæ succumbere
Pœna ad malum serpens, ut proterat, venit.
Pœnam moratur improbus, non præterit.
Populi est mancipium, quisquis patriæ est utilis.

Se ressouvenir d'un malheur, c'est l'éprouver une seconde fois.

Un homme puissant qui a le cœur sensible est une félicité publique.

Se fâcher contre un puissant, c'est chercher le péril.

Il est toujours présent, celui qui, même absent, peut se venger.

C'est tromper, que de faire dans la suite ce qu'on a refusé d'abord.

Pour l'âme honnête, la bonne réputation est le meilleur héritage.

Accorder un bienfait à un honnête homme, c'est en quelque sorte le recevoir.

Un honnête affranchi est un fils sans le ministère de la nature.

C'est nous servir que de ne pas nous nuire quand on le peut.

Un chagrin qui en efface un autre tient lieu de consolation.

Peu s'en faut que l'on ne condamne à plaisir lorsqu'on condamne promptement.

On est près de condamner injustement, lorsqu'on condamne à une trop forte peine.

Précipiter son jugement, c'est vouloir trouver des crimes.

Post calamitatem memoria, alia est calamitas.
Potens misericors, publica est felicitas.
Potenti irasci, sibi periculum est quærere.
Præsens est semper, qui absens etiam ulciscitur.
Prius negare, post fecisse, fallere est.
Probo bona fama, maxima est hereditas.
Probo beneficium qui dat, ex parte accipit.
Probus libertus sine natura est filius.
Prodest, quicunque obesse non vult, cum potest.
Pro medicina dolor est, dolorem qui necat.
Prope est, libens ut damnet, qui damnat cito.
Prope est non æque ut damnet, qui damnat nimis.
Properare in judicando, est crimen quærere.

Il faut prévoir en temps de paix ce qui est utile en temps de guerre.

On ne se réconcilie jamais avec l'honneur après l'avoir une fois négligé.

La pudeur est un don de la nature et non de l'éducation.

Quand on ravit l'honneur d'autrui, on perd le sien.

Celui que l'honnêteté ne retient pas, que la crainte l'enchaîne!

Il est beau de donner tout, et de ne rien exiger.

Dieu regarde plutôt une offrande pure qu'une offrande riche.

Heureuse la vie qui se passe sans affaires!

Qu'il est grand de ne point rechercher les éloges et de les mériter!

On est bien méchant quand on rejette sa faute sur autrui.

Qu'il est misérable celui qui repousse la miséricorde?

Qu'il est malheureux celui qui ne peut s'excuser même à ses propres yeux!

O le triste appui, qui, en nous soutenant, nous blesse!

C'est être bien malheureux que se voir obligé de regretter ce qu'on a fait de bien!

Prospicere in pace oportet, quid bellum juvet.
Pudor dimissus nunquam redit in gratiam.
Pudor doceri non potest, nasci potest.
Pudorem alienum qui eripit, perdit suum,
Pudor quemcunque non flectit, frangat timor.
Pulchrum est, præstare cuncta, nihil exigere.
Puras Deus, non plenas aspicit manus.

Quam felix vita, quæ sine negotiis transiit!
Quam magnum est, non laudari, et esse laudabilem!
Quam malus est, culpam cui suam alterius facit!
Quam miser est, cui ingrata misericordia est!
Quam miser est, qui excusare sibi se non potest!
Quam miserum auxilium est, ubi nocet, quod sustinet!
Quam miserum est, bene quod feceris, factum queri!

Que de choses désagréables rencontre celui qui vit longtemps!

Combien de fois celui qui a refusé le pardon est obligé de le demander!

Qu'il est peureux celui qui a peur de la pauvreté!

Une leçon ne nuit jamais, quelque amère qu'elle soit.

La mauvaise fortune trouve facilement quiconque elle cherche.

Quand vous aimez quelqu'un, vous ne devez jamais vous en plaindre.

Quand l'opinion a écrasé quelqu'un, il est difficile que sa réputation se rétablisse.

Qui se trouve avec indifférence parmi des hommes vicieux, l'est lui-même.

Tout ce que tu cèdes à un homme vertueux, tu le donnes en partie à toi-même.

Quelque chose que tu entreprennes, regarde où tu vas.

Tout ce que l'on fait selon la vertu, se fait avec gloire.

Ceux que la fortune embellit, retombent promptement dans le mépris.

Ce qui doit s'élever le plus haut commence toujours du plus bas lieu.

Quam pœnitenda incurrunt viventi diu!
Quam sæpe veniam, qui negaverat, petit!
Quam timidus is est paupertatem qui timet!
Quamvis acerbus, qui monet, nulli nocet.
Quemcunque quærit calamitas, facile invenit.
Quem deligas, etiam queri de ipso malum est.
Quem fama semel oppressit, vix restituitur.
Qui æquo malis animo miscetur est malus.
Quicquid bono concedis, das partem tibi.
Quicquid conaris, quo pervenias, cogites.
Quicquid fit cum virtute, fit cum gloria.
Quicquid Fortuna exornat, cito contemnitur.
Quicquid futurum est summum, ab imo nascitur.

L'être qui a appris à nuire s'en souvient toujours quand il le peut.

Il y a des gens qui, très à craindre comme ennemis, sont de peu de valeur comme amis.

Celui qui a des dettes n'aime pas à voir la porte de son créancier.

Qu'est-ce que répandre des bienfaits ? c'est imiter la divinité.

Un esclave habile a sa part dans l'empire.

Ce n'est qu'en les essayant qu'on apprend la mesure de ses forces.

Ce qui nous importe le plus, c'est ce que nous sommes, et non ce qu'on nous croît.

A quoi te sert l'argent si tu ne sais pas l'employer?

Une vie tranquille n'appartient qu'à ceux qui abolissent les mots *mien* et *tien*.

L'esclave de mauvaise volonté se rend malheureux, et n'en reste pas moins esclave.

Qui garde ses serments parvient à tous ses buts.

Qui craint les désastres s'en voit rarement surpris.

Qui redoute toute espèce de piéges est certain de ne pas y tomber.

Quicquid nocere didicit, meminit, cum potest :
Quidam inimici graves, amici sunt leves.
Qui debet, limen creditoris non amat.
Quid est beneficium dare? imitari Deum.
Qui docte servit, partem dominatus tenet.
Quid quisque possit, nisi tentando nesciet.
Quid ipse sis non quid habearis, interest.
Quo tibi pecunia opus est, si ea uti non potes?
Quieta vita iis qui tollunt meum tuum.
Qui invitus servit, fit miser, servit tamen.
Qui jusjurandum servat, quovis pervenit.
Qui metuit calamitatem, rarius accipit.
Qui timet insidias omnes, nullas incidit.

Celui qui peut nuire est redouté, même en ne nuisant pas.

On est toujours assez éloquent quand on parle pour l'innocent.

Qui se loue lui-même s'attire bientôt des railleurs.

Qu'il est pauvre celui qui se croit riche!

Celui qui ne vit que pour lui-même est, avec raison, considéré comme mort par les autres.

Qui connaîtrait le malheureux, si la douleur n'avait point un langage?

Qui possède le plus? celui qui désire le moins.

Celui qui se méfie de son ami apprend à son ami à se méfier de lui.

Qui vient pour nuire vient toujours avec préméditation.

Qui pardonne une faute engage à en commettre d'autres.

L'âme de l'homme obtient tout ce qu'elle se commande à elle-même.

Ce que nous devons craindre nous trompe dès que nous le négligeons.

On ne saurait dire honnêtement ce qu'il est malhonnête de faire.

Ce que tu crois fuir vient souvent à ta rencontre.

Qui pote nocere, timetur cum etiam non nocet.
Qui pro innocente dicit, satis est eloquens.
Qui se ipsum laudat, cito derisorem invenit.
Quis pauper est? qui dives videtur sibi.
Qui sibi modo vivit, merito aliis est mortuus.
Qui miserum sciret, verba nisi haberet dolor?
Quis plurimum habet? is qui omnium minimum cupit
Qui timet amicum, amicus ut timeat, docet.
Qui venit, ut noceat, semper meditatus venit.
Qui culpæ ignoscit uni, suadet pluribus.
Quodcunque animus sibi imperavit, obtinet.
Quod est timendum; decipit, si negligas.
Quod facere turpe est, dicere honestum ne puta.
Quod fugere credas, sæpe solet occurrere.

C'est une grande témérité que de condamner ce qu on ne connaît pas!

Ce qui est toujours prêt ne nous fait pas toujours plaisir.

Partout on considère les paroles d'un vieillard comme un conseil.

Ce que nous craignons arrive plus tôt que ce que nous espérons.

Il importe peu dans quelle intention tu commets une action vicieuse.

Celui qui sait ne désirer que ce qu'il faut possède tout ce qu'il désire.

C'est être condamné tous les jours que de craindre de l'être.

Le jour du lendemain vaut toujours moins que le jour présent.

C'est voler, que de recevoir ce qu'on ne peut rendre.

Ce qui doit longtemps nous rester cher doit être rare.

L'adolescence doit être gouvernée par la raison, et non pas par la force.

Il nous importe plutôt de vivre bien que de vivre longtemps.

C'est en vain qu'on cherche un remède contre la foudre.

Quod nescias, damnare, summa est temeritas.
Quod semper est paratum, non semper juvat.
Quod senior loquitur, omnes consilium putant.
Quod timeas, citius, quam quod speres, evenit.
Quod vitiosum est, quo animo facias nihil interest.
Quod vult habet, qui velle, quod satis est, potest.
Quotidie damnatur, qui semper timet.
Quotidie est deterior posterior dies.

Rapere est accipere, quod non possis reddere.
Rarum esse oportet, quod diu carum velis.
Ratione, non vi, vincenda adolescentia est.
Refert, quam quis bene vivat; quam diu, non refert.
Remedium frustra est contra fulmen quærere.

L'homme supporte mieux la résistance que la perfidie.

Aucun homme de bien ne devient riche tout à coup.

L'inquiétude est inséparable de la fortnue.

Plus les choses sont grandes, plus elles sont pleines d'intrigues.

La colère ne considère ordinairement rien.

Retourner au point d'où l'on est venu ne doit paraître dur à personne.

L'innocent accusé ne craint pas les témoins, il craint la fortune.

La victoire ne veut point de rivalité.

Demander, c'est pour l'homme bien né une sorte de servitude.

On obéit plutôt à celui qui demande qu'à celui qui ordonne.

Forcer un ami à rougir, c'est le perdre.

Les yeux et les oreilles du peuple sont souvent de mauvais témoins.

C'est le plus saint devoir de se ressouvenir de celui à qui nous nous devons nous-mêmes.

Le silence du sage est un prompt refus de ce qu'on lui demande.

Repelli se homo, facilius fert, quam decipi.
Repente dives, nemo factus est bonus.
Res inquieta est in seipsum felicitas.
Res quanto est major, tanto est insidiosior.
Respicere nil consuevit iracundia.
Reverti eo, unde venerit, nulli grave est.
Reus innocens Fortunam, non testem timet.
Rivalitatem non amat victoria.
Rogare ingenuo, servitus quodammodo est.
Roganti melius quam imperanti parcas.
Ruborem amico excutere, amicum est perdere
Sæpe oculi et aures vulgi, sunt testes mali.
Sanctissimum est, meminisse cui te debeas.
Sapiens quod petitur, ubi tacet, breviter negat.

Avertissez vos amis en secret, et louez-les en public.

Le crédit est une seconde fortune pour le pauvre.

La douleur d'une nourrice vient immédiatement après celle d'une mère.

Le juge se condamne lui-même quand il opprime un innocent.

La désunion des citoyens fournit des occasions à l'ennemi.

La bienveillance se croit toujours heureuse.

Les conseils manquent toujours quand on en a le plus besoin.

C'est en craignant toujours que le sage évite les malheurs.

Notre âme redoute toujours davantage les maux qu'elle n'a point éprouvés.

C'est la réflexion, et non pas l'âge, qui nous conduit à la sagesse.

La colère croit toujours pouvoir beaucoup plus qu'elle ne peut.

C'est bien tard de chercher les conseils quand le danger vous presse.

Anéantir les lois, c'est se priver soi-même du secours le plus précieux.

Si tu ne veux rien craindre, tu dois tout redouter.

Secrete amicos admone, lauda palam.
Secunda in paupertate fortuna est fides.
Secundus est a matre, nutricis dolor.
Se damnat judex, innocentem qui opprimit.
Seditio civium, hostium est occasio.
Semper beatam se putat benignitas.
Semper consilium tunc deest, cum opus maxime est.
Semper metuendo sapiens evitat malum.
Semper plus metuit animus ignotum malum.
Sensus, non ætas, invenit sapientiam.
Se posse plus iratus quam possit putat.
Sero est in periculis consilium quærere.
Sibi primum auxilium eripere, est leges tollere.
Si nil velis timere, metuas omnia.

Celui qui soutient un coupable se rend complice de sa faute.

C'est une grande consolation que d'être entraîné dans la ruine de tous.

Dans les positions difficiles, la témérité tient souvent lieu de prudence.

Une heure rend souvent ce que beaucoup d'années ont ravi.

— La gloire arrive lorsque le travail a frayé le chemin.

L'espérance console le pauvre, l'argent l'avare, la mort le malheureux.

On aime même l'épine lorsqu'elle porte des roses.

C'est une folie de critiquer celui qui est aimé de tous.

Il y a quelquefois un peu de bêtise dans le bonheur.

C'est une folie que de vouloir se venger d'un autre en se faisant du mal à soi-même.

Un fou se plaint des adversités dont il est lui-même la cause

Il n'est pas raisonnable de craindre ce qu'on ne peut éviter.

C'est une folie que de vouloir se venger de son voisin par un incendie.

La fortune ôte l'esprit à ceux qu'elle veut perdre.

Socius fit culpæ, qui nocentem sublevat.
Solatium grande est cum universo una rapi.
Solet esse in dubiis, pro consilio, temeritas.
Solet hora, quod multi anni abstulerint, reddere.
Solet sequi laus, cum viam fecit labor.
Spes inopem, res avarum, mors miserum levat.
Spina etiam grata est, ex qua spectatur rosa.
Stultitia est insectari quem omnes diligunt.
Stultitiæ partem interdum habet felicitas.
Stultum est, alium velle ulcisci pœna sua.
Stultum est, queri de adversis, ubi culpa est tua
Stultum est, timere quod vitari non potest.
Stultum est vicinum velle ulcisci incendio.
Stultum facit Fortuna, quem vult perdere.

C'est folie de commander aux autres quand on ne sait pas se commander à soi-même.

L'homme bienveillant cherche à persuader avant que d'employer les remontrances.

Celui qui ne sait pas épargner les siens rend service à ses ennemis.

Un objet orné paraît suspect aux acheteurs.

Le soupçon se crée lui-même des rivaux.

L'innocence est toujours environnée de son propre éclat.

Celui qui ne sait pas parler ne sait pas se taire.

La taciturnité d'un sot passe quelquefois pour sagesse.

L'avare est privé des biens qu'il possède autant que de ceux qu'il n'a pas.

Il faut que l'homme apprenne aussi longtemps qu'il lui reste quelque chose à savoir.

Le lâche se dit prudent, et l'avare économe.

C'est le plus sûr parti de ne craindre que Dieu seul.

Quand le pauvre commence à imiter le riche, sa perte est certaine.

Stultum imperare reliquis, qui nescit sibi.
Suadere benevoli est primum, dein corrigere.
Suis qui nescit parcere, inimicis favet.
Suspecta semper ornamenta ementibus.
Suspicio sibi ipsa rivales parit.
Suum sequitur lumen semper innocentia.

Tacere nescit idem, qui nescit loqui.
Taciturnitas stulto homini pro sapientia est.
Tam deest avaro quod habet, quam quod non habet.
Tam diu discendum est homini, quam diu nesciat.
Timidus vocat se cautum, parcum sordidus.
Tutissima res, timere nihil præter Deum.

Ubi cœpit pauper divitem imitari, perit.

Quand l'innocence tremble, elle condamne le juge.

Les plus vifs plaisirs sont accompagnés des craintes les plus vives.

Quand les plus âgés commettent des fautes, la jeunesse apprend à mal faire.

Où la crainte veille il n'arrive rien qui soit à craindre.

Une résolution trop prompte est suivie d'un repentir.

Il importe à l'égard de toutes les paroles dans quel sens nous les prenons.

Pourquoi n'entendons-nous pas la vérité? parce que nous ne la disons pas.

En supportant une ancienne offense, vous vous en attirez une nouvelle.

C'est d'un homme honnête que de ne pas même savoir faire une injure.

Personne ne peut décemment refuser son amour à la vertu.

Il vaut mieux se fier au courage qu'à la fortune.

La contenance d'un héros garantit à moitié la victoire.

Si tu veux être connu de tous, ne connais personne.

Ubi innocens formidat, damnat judicem.
Ubi maxime gaudebis, metues maxime.
Ubi peccat ætas major, male discit minor.
Ubi timetur, nil quod timeatur nascitur.
Velox consilium sequitur pœnitentia.
Verbum omne, refert, in quam partem intelligas.
Verum cur non audimus? quia non dicimus.
Veterem ferendo injuriam, invites novam.
Viri boni est, nescire facere injuriam.
Virtuti amorem nemo honeste denegat.
Virtuti melius quam Fortunæ creditur.
Virtutis vultus partem habet victoriæ.
Vis omnibus esse notus? noris neminem.

La flatterie était autrefois un vice, à présent c'est une mode.

Il est plus important de guérir les plaies de l'esprit que celles du corps.

Un seul jour amène la punition que beaucoup de jours ont préparée.

Le plaisir le plus doux est celui qu'on obtient avec difficulté.

Celui qui gouverne doit prévoir la bonne et la mauvaise issue.

Un homme honnête ne supporte point d'affront; un homme brave n'en fait point.

Il est difficile que la douleur s'entende bien avec la sagesse.

C'est dire d'un homme tout le mal possible, que de dire : c'est un ingrat.

C'est doubler le prix d'un service que d'y joindre la célérité.

L'ignominie est glorieuse, quand on meurt pour la bonne cause.

L'homme irrité, en voulant se venger sur autrui, se venge sur lui-même.

Le proscrit qui n'a pas de foyer est un mort sans tombeau.

Vitium fuit, nunc mos est assentatio.
Ulcera animi sananda magis quam corporis.
Unus dies pœnam affert, multi cogitant.
Voluptas e difficili data dulcissima est.
Utrumque casum adspicere debet qui imperat.

TROCHAICI (vel quasi).

Contumeliam nec ingenuus fert, nec fortis facit.
Difficile est dolori convenire cum sapientia.
Dixeris maledicta cuncta, cum hominem ingratum dixeris.
Duplex fit bonitas, si simul accesserit celeritas.
Est honesta turpitudo, pro bona causa mori.
Expetit pœnas iratus ab alio; a seipso exigit.
Exul is, cui nusquam domus est, sine sepulcro est mortuus.

Se charger des affaires de femmes, c'est abjurer le repos.

L'homme heureux n'est pas celui qui l'est aux yeux des autres, mais aux siens.

Il faut plus de courage pour vaincre ses passions que pour vaincre l'ennemi.

Quand on est arrivé à la vieillesse, on redemande en vain ses jeunes années.

La colère unie au pouvoir c'est la foudre.

Celui qui dans le bonheur prête des secours, en trouve à son tour dans le malheur.

Que la douleur est à plaindre qui reste muette dans les tourments!

Ah! qu'une vie longue est féconde en repentirs!

L'homme qui a de la compassion pour un malheureux fait un retour sur lui-même.

Qui fait naufrage une seconde fois a mauvaise grâce d'accuser Neptune.

Dans le mal espérer le bien, c'est le fait de l'innocent.

Vaincre sa colère, c'est dompter son plus grand ennemi.

C'est provoquer la mauvaise fortune que de se dire heureux.

Fœminarum curam gerere, desperare est otium.
Felix est, non qui videtur esse aliis, sed sibi.
Fortior est, qui cupiditates suas, quam qui hostes subjicit.
Frustra, cum est ventum ad senectam, repetas adolescentiam.
Fulmen est, ubi cum potestate habitat iracundia.
Habet in adversis auxilia, qui in secundis commodat.
Heu dolor quam miser est, qui in tormentis vocem non habet!
Heu quam multa pœnitenda incurrunt viventes diu!
Homo, qui in homine calamitoso est misericors, meminit sui.
Improbe Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.
In malis sperare bonum, nisi innocens, nemo solet.
Iracundiam qui vincit, superat hostem maximum.
Irritare est calamitatem, cum te felicem vocas.



Conduisez-vous avec votre ami comme s'il pouvait devenir votre ennemi.

Il faut plus craindre la jalousie de ses amis que les embûches de ses adversaires.

On ne garde qu'avec danger ce qui plaît à beaucoup de gens.

La mort est heureuse pour l'enfant, amère pour les jeunes gens, et trop tardive pour les vieillards.

Certes il possède bien des vertus celui qui aime celles d'autrui.

Que désirer? que craindre? chaque journée offre tant de chances!

Il ne faut être prompt ni à blâmer, ni à louer personne.

Il ne sert à rien d'avoir appris le bien, si on néglige de le faire.

Ne sois pas en particulier un autre homme qu'en public.

Une demeure n'est jamais étroite quand on y reçoit beaucoup d'amis.

Il n'y a jamais de fortune, si bonne qu'elle soit, dont on ne puisse se plaindre.

Les hommes ne meurent jamais plus satisfaits qu'aux lieux où ils ont vécu avec plaisir.

Les reproches dans le malheur sont plus insupportables que le malheur même.

Ita habeas amicum, posse ut fieri inimicum putes.
Mage cavenda est amicorum invidia, quam insidiæ hostium.
Maximo periculo custoditur, quod multis placet.
Mors infanti felix, juveni acerba, sera nimis seni.
Næ virtutibus multis abundat, qui alienas amat.
Nescias quid optes, aut quid fugias : ita ludit dies.
Neminem nec accusaveris, nec laudaveris cito.
Nil prodest, bene didicisse, facere si cesses bene.
Non aliter vivas in solitudine, aliter in foro.
Nulla, quæ multos amicos recipit, angusta est domus.
Nulla tam bona est fortuna, de qua nil possis queri.
Nusquam melius morimur homines, quam ubi libenter viximus.
Objurgari in calamitate, gravius est quam calamitas.

Tu dois faire le bien par haine du vice, et non par crainte.

Ceux qui diffèrent de bien vivre sont prévenus par la mort.

Le mieux, c'est de suivre nos ancêtres s'ils nous ont tracé la bonne route.

L'argent est ton esclave, si tu sais l'employer ; si tu ne le sais pas, il est ton maître.

En disant du mal des autres, la plupart des gens se disent des injures à eux-mêmes.

Qui avoue sa faute se place bien près de l'innocent.

Plus tard on se livre au vice, et plus il est honteux de le faire.

Le sort des rois est plus malheureux que celui de leurs courtisans.

Il vaut mieux extirper les crimes que les criminels.

Il est souvent plus utile de dissimuler une injure que de la venger.

Le discours est l'image de l'âme : tel homme, tels discours.

Si ta manière de vivre plaît à beaucoup de monde, elle ne doit pas te plaire à toi-même.

La blessure par laquelle on achète la victoire ne cause point de douleur.

Odio oportet ut peccandi, non metu, facias bonum.
Omnes vitam differentes mors incerta prævenit.
Optimum est, sequi majores, recte si præcesserint.
Pecunia, est ancilla, si scis uti ; si nescis, domina est.
Plerique ubi aliis maledicunt, faciunt convicium sibi.
Proximum tenet locum confessio innocentiæ.
Quanto serius peccatur, tanto incipitur turpius.
Regibus pejus est multo, quam ipsis servientibus.
Res bona est, non extirpare sceleratos, sed scelera.
Sæpe dissimulare, quam ulcisci, satius est.
Sermo animi est imago : qualis vir, talis est oratio.
Si multis tua vita placuerit, tibi placere non potest.
Sine dolore est vulnus quod ferendum cum victoria.

Si tu obéis malgré toi, tu es un esclave; si tu obéis de bonne volonté, tu es un serviteur.

Cherchez la solitude si vous voulez vivre avec des hommes innocents.

Il est aussi cruel de pardonner à tous que de ne pardonner à personne.

C'est déposer un trésor dans un tombeau que de faire un vieillard son héritier.

Une mauvaise conscience est à l'abri du danger, mais jamais elle n'est à l'abri de la crainte.

La vie de l'homme est courte, mais une mort glorieuse est l'immortalité.

Si pares invitus, servus es; minister, si volens.

Solitudinem quærat, qui vult cum innocentibus vivere.

Tam crudelitas est omnibus, atque nulli ignoscere.

Thesaurum in sepulchro ponit, qui senem heredem facit.

Tuta sæpe nunquam secura, mala conscientia est.

Vita hominis brevis : ideo honesta mors est immortalitas.

AUTRES SENTENCES [1]

Qui prétend faire deux choses à la fois ne fait bien ni l'une ni l'autre.

On est prompt à soupçonner le mal.

C'est être adultère que d'être amant trop passionné de sa femme.

On corrige difficilement les défauts qu'on laisse passer en habitude.

ALIÆ SENTENTIÆ

Ad duo festinans neutrum bene peregeris.
Ad tristem partem strenua est suspicio.
Adulter est uxoris amator acrior.
Ægre reprehendas quod sinas consuescere.

[1] La traduction de M. Levasseur, publiée en 1825 par M. Panckoucke, et si bien recommandée par M. Boissonnade, fut suivie, dix ans après, d'une traduction nouvelle et plus complète par M. J. Chenu. « Le seul reproche qu'on pourrait faire à notre savant devancier, dit ce dernier traducteur, c'est d'avoir omis un grand nombre de fragments de l'auteur dont il s'est montré le digne interprète..... Pour nous, nous avons pensé que donner un travail complet, c'était entrer dans les vues de la plupart des lecteurs. »

Nous tenons également à donner les *Œuvres complètes* de Publius Syrus, et nous faisons suivre les fragments traduits par M. Levasseur de ceux qu'il a omis, et que nous empruntons à l'édition donnée par M. Chenu.

F. Lemaistre.



Une petite somme prêtée fait un obligé, une forte fait un ennemi.

Chaque homme a son talent spécial.

Un amant irrité se ment beaucoup à lui-même.

Un amant, comme un flambeau, brûle davantage par l'agitation.

Un amant sait ce qu'il désire, et ne voit pas ce qui est sage.

Les soupçons d'un amant sont les songes d'un homme éveillé.

Il n'y a point de châtiment pour les serments d'amour.

Un dépit entre amants resserre les liens de l'amour.

Aimer et être sage! un dieu en serait à peine capable.

Aimer n'est qu'un plaisir pour le jeune homme; c'est une honte pour le vieillard.

Connaissez les défauts de votre ami, mais ne les haïssez pas.

L'amitié est toujours utile, l'amour est quelquefois nuisible.

La perte qu'on ignore n'est pas une perte.

L'amour ne peut être étouffé tout d'un coup, mais il peut lentement s'éteindre.

Æs debitorem leve, grave inimicum facit.
Alius in aliis rebus est præstantior.
Amans iratus multa mentitur sibi.
Amans, ita ut fax, agitando ardescit magis.
Amans quid cupiat, scit; quid sapiat, non videt.
Amans quod suspicatur, vigilans somniat.
Amantis jusjurandum pœnam non habet.
Amantium ira amoris integratio est.
Amare et sapere vix Deo conceditur.
Amare juveni fructus est, crimen seni.
Amici vitia noveris, non oderis.
Amicitia semper prodest, amor et nocet.
Amissum quod nescitur, non amittitur.
Amor extorqueri non pote, elabi pote.

L'amour ne peut s'allier à la crainte.

L'amour est un sujet d'inquiétude oisive.

Le temps, et non la volonté, met fin à l'amour.

En amour, qui fait la blessure la guérit.

On demande toujours : Est-il riche? jamais : Est-il vertueux?

On commence à aimer étant maître de soi, mais on ne cesse pas de même.

Le sage sera maître de ses passions, le fou en sera l'esclave.

Quand la raison commande, l'argent est vraiment un bien.

Dans le choix d'un mari, une femme chaste consulte la raison plutôt que les yeux.

Une femme est bonne du moment où elle est franchement méchante.

Une fois l'arbre abattu, tout le monde peut ramasser du bois.

Il n'y a point d'art quand le résultat obtenu est un effet du hasard.

Une sévérité continuelle ne produit plus d'effet.

Vous ne pouvez bien jouer de la lyre, prenez la flûte.

Amor misceri cum timore non potest.
Amor otiosæ causa sollicitudinis.
Amori finem tempus, non animus facit.
Amoris vulnus sanat idem qui facit.
An dives, omnes quærimus; nemo, an bonus.
Animi arbitrio amor sumitur, non ponitur.
Animo imperabit sapiens, stultus serviet.
Animo imperante, fit bonum pecunia.
Animo virum pudicæ, non oculo, eligunt.
Aperte mala quum est mulier, tum demum est bona.
Arbore dejecta, ligna quivis colligit.
Ars non ea est, quæ casu ad effectum venit.
Assidua pondus non habet severitas
Aulœdus fiat, qui esse citharœdus nequit.

Où l'or persuade, l'éloquence ne peut rien.

L'accord rend les faibles secours puissants.

Nul gain ne satisfait un cœur avare.

L'avare s'afflige d'une perte plutôt que le sage.

L'avare est lui-même la cause de sa misère.

Un plan bien conçu a souvent mal réussi.

On est heureux de perdre un plaisir, lorsqu'en même temps disparaît une douleur.

C'est de l'argent perdu à propos, celui que le coupable donne à son juge.

Un homme heureux est celui qui a pu mourir quand il l'a voulu.

Une bonne réputation est un second patrimoine.

C'est par la bienfaisance que nous approchons le plus des dieux.

Pour croire qu'un bienfait se donne, il faut être sot ou méchant.

La reconnaissance est un encouragement pour le bienfaiteur

Auro suadente nil potest oratio.
Auxilia firma humilia consensus facit.
Avarus animus nullo satiatur lucro.
Avarus damno potius quam sapiens dolet.
Avarus ipse miseriæ causa est suæ.

Bene cogitata sæpe ceciderunt male.
Bene perdis gaudium, ubi dolor pariter perit.
Bene perdit nummos, judici quos dat, nocens.
Bene vixit is, qui potuit, quum voluit, mori.
Bene vulgo audire, est alterum patrimonium.
Benefactis proxime ad Deos accedimus.
Beneficia donari aut mali aut stulti putant.
Beneficiorum calcar animus gratus est.

Secourir promptement le malheureux, c'est le secourir deux fois.

Multiplier les bienfaits, c'est enseigner à les rendre.

C'est mourir deux fois, que de mourir par le caprice d'un autre.

Le malheur est double, quand il succède au bonheur.

Le plaisir devient doux par les caresses, et non par l'autorité.

La navigation est heureuse dans la compagnie des gens de bien.

L'argent devient utile, quand c'est la raison qui commande.

Les biens, lorsqu'ils arrivent, écrasent celui qui ne sait pas les soutenir.

C'est un grand mal, que de s'habituer aux bonnes choses.

L'homme obligeant réduit à la misère est la honte des gens de bien.

A la table des gens de bien s'asseyent volontiers des gens qui leur ressemblent.

Il est bon d'avoir deux ancres pour maintenir son vaisseau.

Il est bon de considérer dans le malheur des autres ce qui est à fuir.

Beneficium egenti bis dat, qui dat celeriter.
Beneficium sæpe dare, docere est reddere.
Bis emori est alterius arbitrio mori.
Bis ille miser est, ante qui felix fuit.
Blanditia, non imperio, fit dulcis Venus.
Bona est, bonos quæ jungit, navigatio.
Bona, imperante animo, fiet pecunia.
Bona quæ veniunt, nisi sustineantur, opprimunt.
Bonarum rerum consuetudo est pessima.
Bonorum crimen est officiosus miser.
Bonorum ultro ad convivia accedunt boni.
Bonum est, duabus anchoris niti ratem.
Bonum est fugienda aspicere in alieno malo.

On peut empêcher le bien de paraître, mais on ne peut l'anéantir.

Le souvenir de la colère est lui-même une petite colère.

Le chameau, en voulant avoir des cornes, a perdu ses oreilles.

Méfiez-vous toujours de celui qui vous a trompé une fois.

Le faux reprend bientôt son caractère propre.

Les prières sont des ordres, quand c'est le plus puissant qui prie.

Les passagers se consolent, quand le naufrage est commun à tous.

Faites attention à ce que vous devez dire, plutôt qu'à ce que vous pensez.

Le temps est pour l'homme le plus utile des conseillers.

Il est désagréable de toucher un endroit sensible.

Contre un homme heureux, Dieu n'a pas trop de sa puissance.

Le trait fréquemment lancé n'atteint pas toujours le même but.

L'homme qui n'a d'asile nulle part est un mort sans tombeau.

Bonum quod est supprimitur, nunquam extinguitur.
Brevis ira est ipsa memoria iracundiæ.

Camelus cupiens cornua aures perdidit.
Cave illum semper, qui tibi imposuit semel.
Cito ad naturam ficta reciderint suam.
Cogit rogando, quum rogat potentior.
Commune naufragium omnibus solatio est.
Considera quid dicas, non quid cogites.
Consultor homini tempus utilissimus.
Contingere est molestum, quæ cuiquam dolent.
Contra felicem vix Deus vires habet.
Crebro si jacias, aliud aliàs jeceris.
Cui nusquam domus est, sine sepulcro est mortuus.

En fait d'art, on doit s'en rapporter à l'artiste.

Le peuple déteste la vie de celui dont il souhaite la mort

L'innocence est la meilleure des consolations.

La réconciliation avec un ennemi n'est jamais sûre.

Le désir et la colère sont les pires de tous les conseillers.

La langue d'un condamné peut trouver des paroles, mais ces paroles sont impuissantes.

La perte ne provient presque jamais que de l'abondance

Une femme laide est la plus belle des guenons.

Avec l'aide de Dieu, on naviguerait même sur une branche d'osier.

Une journée nous traite en mère, une autre en marâtre.

Il est difficile de garder ce qui plaît à beaucoup de monde.

Pesez tout ce que vous entendez, et ne croyez qu'après avoir vérifié.

C'est à l'homme favorisé de la fortune, qu'il convient de rester chez lui.

Cuivis artifici in arte credendum est sua.
Cujus mortem expetunt cives, vitam oderunt.
Culpa vacare maximum est solatium.
Cum inimico nemo in gratiam tuto redit.
Cupido atque ira consultores pessimi.

Damnati lingua vocem habet, vim non habet.
Damnum, nisi ab abundantia, raro venit.
Deformis simiarum erit pulcherrima.
Deo favente, naviges vel vimine.
Dies quandoque noverca, quandoque est parens.
Difficile est custodire quod multis placet.
Discute quod audis omne, quod credas, proba.
Domi manere virum fortunatum decet.

Qui bâtit une maison, ne doit pas la laisser inachevée.

Les dons de l'esprit, comme ceux de la fortune, sont à la portée de tous.

Le souvenir des maux passés est doux.

Le moment où l'on vit heureux est le plus opportun pour mourir.

La bonté est doublée, quand on y joint la promptitude.

Au cheval qui court il n'est pas besoin de faire sentir l'éperon.

Qui aime le travail trouve toujours à s'occuper.

Être blâmé et faire le bien, c'est se conduire en roi.

La solitude est mère de l'inquiétude

La patience est le port des misères.

La conscience punit au défaut de la loi.

Un tyran ne jouit qu'à peine d'une autorité précaire.

Quand la querelle a été vive, la réconciliation devient plus belle.

Le sage corrige ses défauts en voyant ceux des autres.

Domum qui ædificat, impolitam ne sinat.
Dona ingenî et fortunæ proposita omnibus.
Dulcis malorum præteritorum memoria.
Dum vita grata est, mortis conditio optima est.
Duplicatur bonitas, simul accessit celeritas.

Equo currenti non opus calcaribus.
Est homini semper diligenti aliquid super.
Est regium male audire et benefacere.
Est solitudo mater sollicitudinis.
Et miseriarum portus est patientia.
Etiam sine lege pœna est conscientia.
Etiam tyrannus vix precario imperat.
Ex lite multa gratia fit formosior.
Ex vitio alterius sapiens emendat uum,

Elle est bien petite, la portion de la vie que nous employons à vivre.

D'une chaumière il peut sortir un grand homme.

La fortune rend agréable celui qui cache ses dons.

Le maître n'est plus qu'un esclave, dès qu'il craint ceux à qui il commande.

On s'avoue coupable, quand on fuit le jugement.

Supportez ce qui est nuisible, pour supporter aussi ce qui est utile.

Il faut battre le fer, quand il est rouge au feu.

Il n'y a que celui qui n'a pas d'honneur, qui puisse le perdre.

La fortune nous maîtrise, si elle n'est pas maîtrisée complétement.

Ce que la fortune a brisé en partie devient entièrement inutile.

Point de grande faveur de la fortune, qui ne soit suivie de la crainte.

Pour tous les hommes, la fortune dépend du caractère.

Exigua vitæ pars est, quam nos vivimus.
Exire magnus ex tugurio vir potest.

Facit gratum fortuna, quum nemo videt.
Famulatur dominus, ubi timet, quibus imperat.
Fatetur facinus is qui judicium fugit.
Feras quod lædit, ut et id, quod prodest, feras.
Ferrum, dum in igni candet, cudendum est tibi.
Fidem nemo unquam perdit, nisi qui non habet.
Fortuna nos vincit, nisi tota vincitur.
Fortuna unde aliquid fregit, cassum penitus est
Fortunæ dona magna non sunt sine metu.
Fortunam cuique mores confingunt sui.

Mettez un frein à votre langue, et plus encore à l'amour du plaisir.

L'avenir lutte de manière à ne pas se laisser vaincre.

Un coursier généreux s'inquiète peu de l'aboiement des chiens.

C'est dans l'arène même, que le gladiateur décide ce qu'il doit faire.

La fin du mal présent est le commencement du mal futur.

On est peiné de voir accepter avec tristesse ce qu'on donne avec joie.

Le jugement est inique, quand la prévention n'existe pas.

La prévention est inique, quand elle n'est pas suivie du jugement.

C'est un châtiment grave que de se repentir de ce qu'on a fait.

Des noces fréquentes sont une occasion de médisance.

N'entrez pas au conseil où l'on ne vous a pas appelé.

On ne s'égare pas complétement, quand on s'arrête à moitié chemin.

Frenos impone linguæ, peni sæpius.
Futura pugnant, ne se superari sinant.

Generosus equus haud curat latratum canum.
Gladiator in ipsa arena consilium capit.
Gradus futuri est, finis præsentis mali.
Gravat, quod fronte læta das, tristi accipi.
Grave judicium est, quod præjudicium non habet.
Grave præjudicium est, quod judicium non habet.
Gravis pœna animi est, quem post facti pœnitet.

Habent locum maledicti crebræ nuptiæ.
Haud advocatus ne ad consilium accesseris.
Haud errat tota, qui redit media via.

Mieux vaut supporter un héritier qu'en chercher.

C'est en ne faisant rien qu'on s'habitue à mal faire.

Il n'est pas déshonorant d'obéir à la nécessité.

Il y a des crimes que le succès justifie.

Je préfère à une vie honteuse une mort honorable.

C'est blesser l'honneur, que de demander pour un homme indigne.

Se conduire mal est indigne d'une personne bien née.

Pour qui est placé bas, la chute ne peut être ni lourde, ni dangereuse.

Deux personnes font une même chose, et pourtant ce n'est pas la même.

Tout paresseux l'est en tout temps.

Le feu peut briller au loin sans rien brûler.

On doit pardonner au coupable, dès qu'il montre du repentir

Il est excusable d'avoir des torts envers celui qui en a le premier.

En amour, la beauté a plus de pouvoir que l'autorité.

Heredem ferre utilius est quam quærere.
Homines nihil agendo agere consuescunt male.
Honesta lex est temporis necessitas.
Honesta quædam scelera successus facit.
Honestam mortem vitæ turpi præfero.
Honestatem lædes, quum pro indigno petes.
Honeste natos non decet male vivere.
Humilis nec alte cadere, nec graviter potest.

Idem duo quum faciunt, non tamen est idem.
Ignavus omnis omni cessat tempore.
Ignis late lucere, ut nihil urat, potest.
Ignoscere hominum est, ubi pudet, quum ignoscitur
Impune pecces in eum, qui peccat prior.
In amore forma plus valet quam auctoritas.

En amour, on ne cherche jamais qu'un moyen de perdre.

En amour, la colère est toujours menteuse.

Pour l'homme qui est dans l'infortune, le ris même est une injure.

L'injustice n'a pas de peine à être puissante contre le malheureux.

Pour le malheureux, la vie même est un affront.

C'est l'absence de toute sagesse, qui fait le charme de la vie.

Le coq est roi sur son fumier.

Tout pilote peut naviguer sur une mer tranquille.

La faute est doublée, quand elle a pour objet un acte honteux.

Dans la volupté, la douleur est aux prises avec le plaisir.

Dans la volupté, le délire a toujours des charmes.

Trop de promptitude à punir mérite le blâme.

S'excuser de travailler, c'est paresse.

Fuir le travail, c'est la marque de la paresse.

La terre ne produit rien de pire que l'ingrat.

In amore semper causa damni quæritur.
In amore semper mandax iracundia est.
In calamitoso risus etiam injuria est.
In misero facile fit potens injuria.
In misero vita est etiam contumelia.
In nihil sapiendo vita est jucundissima.
In sterculino plurimum gallus potest.
In tranquillo esse quisque gubernator potest.
In turpi re peccare, bis delinquere est.
In venere semper certat dolor et gaudium.
In venere semper dulcis est dementia.
In vindicando criminosa est celeritas.
Inertia est laboris excusatio.
Inertia tum indicatur, quum fugitur labor.
Ingrato tellus homine nil peius creat.

Les prières n'arrivent jamais jusqu'au cœur d'un ennemi.

A la mort d'un ennemi, les larmes ne peuvent se faire passage.

Se venger d'un ennemi, c'est recevoir une seconde vie.

L'œil du voisin est presque toujours malveillant.

La main outrage encore moins qu'une mauvaise langue.

Il est plus facile de faire une injure, que de la supporter.

Un arc trop tendu se rompt facilement.

Connaissez toute la portée du bien, si vous voulez le faire convenablement.

L'envie dit ce qui peut nuire, et non ce qui est.

L'envie s'irrite en secret, mais en ennemie.

Mieux vaut exciter l'envie que la pitié.

L'homme en colère, quand il est revenu à lui, se fâche contre lui-même.

En vous confiant à un ami, ayez soin de ne pas donner prise à un ennemi.

Nul mérite ne peut s'élever, si la renommée ne le fait connaître au loin.

Inimici ad animum nullæ conveniunt preces.
Inimico extincto, exitium lacrymæ non habent.
Inimicum ulcisci, vitam accipere est alteram.
Inimicus oculus esse vicini solet.
Injuriæ plus in maledicto est quam in manu.
Injuriam facilius facias, quam feras.
Intensus arcus nimium, facile rumpitur.
Intellige ecquæ sint, ut et bene agas, bona.
Invidia loquitur id, quod obest, non quod subest.
Invidia tacite, sed inimice, irascitur.
Invidiosum esse præstat quam miserabilem.
Iratus quum ad se rediit, sibi tum irascitur.
Ita crede amico, ut ne sit inimico locus.

Jacet omnis virtus, fama nisi late patet.

Une tache est agréable, quand elle provient du sang d'un ennemi.

Il convient à un magistrat d'écouter le juste et l'injuste.

Dieu donne à l'homme un bien contre deux maux.

Le travail est pour la jeunesse le meilleur assaisonnement des mets.

Le blessé trouve un soulagement à sa douleur dans la douleur de son ennemi.

La méchanceté qu'on loue, devient insupportable.

Quand le lion est mort, les lièvres l'insultent.

Les petits chiens même essayent de mordre le lion qui est mort.

Qui poursuit deux lièvres à la fois n'attrape ni l'un ni l'autre.

Il faut que la langue soit pleinement libre, quand on cherche la vérité.

Une mauvaise langue est le signe d'un mauvais caractère.

Qui vit ignoré dans la solitude est lui-même sa loi.

Une longue vie amène avec elle mille sujets de peine.

Jucunda macula est ex inimici sanguine.
Justa atque injusta audire magistratum decet.
Juxta bonum homini dat Deus duplex malum.

Labor juventuti optimum est obsonium.
Læso doloris remedium inimici est dolor.
Laudata improbitas fiet intolerabilis.
Leo a leporibus insultatur mortuus.
Leonem mortuum etiam catuli morsicant.
Lepores duo qui insequitur, is neutrum capit.
Licentiam des linguæ, quum verum petas.
Lingua est maliloquax indicium mentis malæ.
Locis remotis qui latet, lex est sibi.
Longæva vita mille fert molestias.

Pour le choix d'un héritier, fiez-vous à la nature plutôt qu'à un testament.

On peut davantage, quand on ne sait pas ce que peut le malheur.

La nécessité est le meilleur maître d'éloquence.

En toutes choses, l'expérience est le meilleur maître.

On peut franchir les grands fleuves à leur source.

L'indignation suppose toujours un grand crime.

L'indigence est honteuse, quand elle naît de la richesse.

Vouloir une chose mauvaise, c'est renoncer à l'honnêteté.

Le médecin se porterait mal, si tout le monde se portait bien.

Qui veut faire le mal, en trouve toujours le prétexte.

C'est un fléau domestique qu'un esclave qui régente son maître.

Un mauvais esprit se livre, dans l'isolement, à des pensées plus mauvaises encore.

Qui vit avec les méchants, deviendra méchant lui-même

Quand l'évidence existe, la cause renferme le jugement.

Mage fidus heres nascitur, quam scribitur.
Mage valet, qui nescit calamitas quid valet.
Magister orandi optimus necessitas.
Magister usus omnium est rerum optimus.
Magnarum aquarum transiliri fons potest.
Magnum crimen secum adfert indignatio.
Mala est inopia, quæ nascitur ex copia.
Malam rem quum velis, honestatem improbes.
Male habebit medicus, nemo si male habuerit.
Malefacere qui vult, nunquam non causam invenit.
Malum est habere servum, qui dominum docet.
Malus animus in secreto pejus cogitat.
Malus ipse fiet, qui convivet cum malis.
Manifesta causa secum habet sententiam.

Il y a plus de sûreté pour la douceur, mais moins d'indépendance.

Vous êtes sur mer, craignez cependant de vous trouver sur terre.

L'intempérance est la nourrice de la médecine.

Mieux vaut avoir peu de chose que rien du tout.

Une courtisane n'est qu'une cause de déshonneur.

La crainte ne peut arrêter celui que le plaisir entraîne.

Craignez la vieillesse, car elle n'arrive pas seule.

Où la crainte arrive, le sommeil trouve rarement une place.

Votre sort est bien à plaindre, s'il ne trouve pas d'ennemi.

Votre sort est bien à plaindre, s'il est ignoré de vos ennemis.

C'est une vie bien misérable, que celle qui dépend du caprice d'autrui.

Connaissez le caractère de votre ami, mais ne le haïssez pas.

La conduite de celui qui parle persuade mieux que ses discours.

Il vous faudra mourir, mais pas aussi souvent que vous l'aurez voulu.

Mansueta tutiora sunt, sed serviunt.
Maritimus quum sis, fieri terrestris cave.
Medicorum nutrix est intemperantia.
Melius est quidquam possideri quam nihil.
Meretrix est instrumentum contumeliæ.
Metu respicere non solent, quum quid juvat.
Metue senectam : non enim sola advenit.
Metus quum venit, rarum habet somnus locum.
Miserrima est fortuna, quæ inimico caret.
Miserrima est fortuna, quæ inimicos latet.
Miserrimum est arbitrio alterius vivere.
Mores amici noveris, non oderis.
Mores dicentis suadent plus quam oratio.
Mori necesse est, sed non quoties volueris.

Il n'est point de mortel que la douleur ne puisse atteindre.

Tout ce qui vient à la vie est soumis à la mort.

Une larme de femme est un assaisonnement de malice.

Femme qui pense seule, pense au mal.

Une femme qui cherche à plaire à plus d'un homme, pense à devenir coupable.

C'est par les présents, et non par les larmes, qu'une courtisane se laisse attendrir.

La pierre que l'on roule, ne se couvre pas de mousse.

La bienfaisance ne doit pas dépasser les ressources qu'on a pour faire du bien.

Ne promettez pas plus que vous ne pouvez tenir.

Gardez-vous de rien entreprendre qui puisse plus tard vous causer des regrets.

Nul ne peut échapper à la mort ni à l'amour.

La nécessité obtient de l'homme tout ce qu'elle veut.

La nécessité donne la loi et ne la reçoit pas.

La nécessité rend menteur l'homme qui est dans le besoin

Mortalis nemo est, quem non attingat dolor.
Morti debetur, quicquid usquam nascitur.
Muliebris lacryma condimentum malitiæ est.
Mulier quum sola cogitat, male cogitat.
Multis placere quæ cupit, culpam cupit.
Muneribus, non lacrymis, meretrix est misericors.
Musco lapis volutus haud obducitur.

Ne major quam facultas sit benignitas.
Ne plus promittas, quam præstari possiet.
Ne quidquam incipias, quod pœniteat, cave.
Nec mortem effugere quisquam, nec amorem potest.
Necessitas ab homine, quæ vult, impetrat.
Necessitas dat legem, non ipsa accipit.
Necessitas egentem mendacem facit.

Avec quelle opiniâtreté la nécessité veut-elle régner sur nous!

Ce que la nécessité cache, on cherche en vain à le découvrir.

Toute arme est bonne à la nécessité.

Personne ne peut être juge dans sa propre cause.

Quand on est le premier à rire de soi, on ne prête à rire à personne.

Ce n'est pas avec la timidité qu'on parvient à la première place.

Le méchant a quelque mauvaise intention, quand il imite l'homme de bien.

Rien de plus misérable qu'une mauvaise conscience.

Rien ne peut se faire avec précaution et promptitude tout à la fois.

Rien de plus beau que d'obliger sans demander aucune récompense.

L'homme qui ne peut rien faire n'est qu'un mort vivant.

Quand il s'agit du salut, rien ne doit paraître honteux.

La trop grande franchise est facilement dupe de l'artifice.

Il y a trop de bien dans la mort, s'il n'y a pas de mal.

Necessitas quam pertinax regnum tenet!
Necessitas quod celat, frustra quæritur.
Necessitati quodlibet telum utile est.
Nemo esse judex in sua causa potest.
Nemo qui cœpit ex se risum præbuit.
Nemo timendo ad summum pervenit locum.
Nescio quid cogitat, quum bonum imitatur, malus.
Nil est miserius quam mali animus conscius.
Nil est, quod caute simul agas et celeriter.
Nil exigenti præstare est pulcherrimum.
Nil posse quemquam, mortuum hoc est vivere.
Nil turpe ducas pro salutis remedio.
Nimia simplicitas facile deprimitur dolis.
Nimium est in morte boni, si nil inest mali.

Une corde trop tendue manque rarement de se rompre.

L'art n'est méprisé que par ceux qui ne le connaissent pas.

Ne dédaignez pas ce qui sert de degrés pour arriver à la grandeur.

Ne revenez point sur vos pas, quand vous êtes arrivé au terme.

On ne doit pas répondre à toutes les questions.

On n'est point heureux, si l'on ne croit pas l'être.

On ne peut jamais se rassasier des choses honnêtes.

Ne cherchez point à réveiller la douleur assoupie.

Ne portez point la faucille dans la moisson qui ne vous appartient pas.

Refuser promptement un service n'est pas un service médiocre.

La même chaussure ne va pas à tout pied.

Toutes les choses sur lesquelles on avait compté n'arrivent pas toujours.

Les plaisanteries ne sont pas sans danger avec les rois.

Il n'est jamais trop tard pour rentrer dans le chemin de la vertu.

Nimium tendendo rumpi funiculus solet.
Nisi ignorantes, ars osorem non habet.
Noli contemnere ea, quæ summos sublevant.
Noli reverti, ad finem ubi perveneris,
Non ad rogata respondendum semper est.
Non est beatus, esse qui se non putat.
Non est honestarum ulla rerum satietas.
Non est movendum bene consopitum malum.
Non falx mittenda in messem est alienam tibi.
Non leve beneficium præstat, qui cito negat.
Non omni eumdem calceum induces pedi.
Non omnia evenire, quæ statuas, solent.
Non tutæ sunt cum regibus facetiæ.
Non unquam sera est ad bonos mores via.

Il n'est point de plaisir dont la continuité ne fatigue.

Il n'est pas de peine plus grave pour l'homme, que le malheur.

Le méchant est l'homme à qui vous trouverez le plus facilement un pareil.

Il n'y a pas de grand mal sans dédommagement.

Nul gain n'est comparable à celui que procure l'économie.

Le coupable ne se cache jamais plus facilement que dans la foule.

Qui songe à ce qu'il craint est toujours malheureux.

Jamais on ne surmonte un danger sans danger.

La complaisance de l'épouse produit bientôt la haine de la concubine.

On doit se fier plutôt à ses yeux qu'à ses oreilles.

Je n'aime pas dans les enfants une sagesse précoce.

Je n'aime pas un sage qui ne sait pas l'être pour lui.

Il y a des haines qui se cachent sous le masque, d'autres sous un baiser.

Il n'est pas convenable qu'un service soit nuisible à celui qui le rend.

Nulla est voluptas, quin assidue tædeat.
Nulla hominum major pœna est, quam infelicitas.
Nulli facilius quam malo invenies parem.
Nullum sine auctoramento est magnum malum.
Nullus tantus quæstus, quam, quod habes, parcere.
Nunquam facilius culpa, quam in turba latet.
Nunquam non miser est, qui, quod timeat, cogitat.
Nunquam periclum sine periclo vincitur.

Obsequium nuptæ cito fit odium pellicis.
Oculis habenda quam auribus est major fides.
Odi præcoci puerulos sapientia.
Odi sapientem, qui sibi ipsi non sapit.
Odia alia sub vultu, alia sub osculo latent.
Officium damno esse haud decet præstantibus,

La conduite ne doit pas être en opposition avec les discours.

Soyez en paix avec les hommes, en guerre avec les vices.

Trop de familiarité fait naître le mépris.

On se réunit volontiers à ses pareils.

Refuser promptement un bienfait, c'est l'accorder en partie.

En souffrant beaucoup de choses, on voit arriver des choses qu'on ne peut souffrir.

Peu d'hommes savent apprécier ce que Dieu accorde à chacun

Peu d'hommes ne veulent pas faire le mal, tous savent qu'ils le ont.

On croit avec raison devoir jeter un voile sur la faute de son ami.

L'argent est l'unique mobile de toutes les affaires.

Les jeunes gens prêtent facilement l'oreille aux mauvaises leçons.

Qui ne sait garder les petites choses, perdra les grandes.

Donner à un ingrat, ce n'est pas donner, c'est perdre.

Les vœux que fait l'homme heureux sont bien vite accomplis.

Orationi vita ne dissentiat.

Pacem cum hominibus, bellum cum vitiis habe.

Parit contemptum nimia familiaritas.

Parium cum paribus facilis congregatio est.

Pars beneficii est, quod petitur, si cito neges.

Patiendo multa, veniunt quæ nequeas pati.

Paucorum est intelligere, quid cui det Deus.

Peccare pauci nolunt, nulli nesciunt.

Peccatum amici recte velandum putas.

Pecunia una regimen est rerum omnium.

Pejora juvenes facile præcepta audiunt.

Perdes majora, minora nisi servaveris.

Perdis, non donas, nisi sit, cui donas, memor.

Perfacile felix, quod facit, votum impetrat.

Nul ne peut longtemps soutenir un personnage qui n'est pas le sien.

Si vous voulez des poires, allez-en chercher sur le poirier, et non sur l'orme.

Il est bien difficile de plaire à beaucoup de gens.

Dieu conduit ordinairement un semblable vers son semblable.

Écoutez plutôt votre conscience que l'opinion.

Une médisance est plus outrageante que les mauvais traitements.

On souffre moins, quand on peut épancher sa douleur.

Ce qui n'est pas digne d'un homme libre, ne peut pas être honnête.

Donner tout et ne rien exiger, voilà ce qui est beau!

La reconnaissance est un intérêt assez fort du bienfait.

Se rendre criminel pour ses maîtres est quelquefois un acte de vertu.

Pour de bons matériaux, il faut de bons ouvriers.

Le juge tâche d'effacer, en les dissimulant, les fautes d'un homme de bien.

Personam fictam ferre diu nemo potest.
Pirum, non ulmum, accedas, si cupias pira.
Placere multis opus est difficillimum.
Plerumque similem ducit ad similem Deus.
Plus conscientiæ quam famæ attenderis.
Plus in maledicto quam in manu est injuriæ.
Pœna allevatur tunc, ubi laxatur dolor.
Potest non esse honestum, quod non liberum est.
Præstare cuncta pulchrum est, exigere nihil.
Pro beneficio sat magna usura est, memoria.
Pro dominis peccare etiam virtutis loco est.
Probæ materiæ probus est adhibendus faber.
Probi tegens delicta judex deterit.

Qui veut obliger, et ne peut le faire comme il le voudrait, est malheureux.

Le pupille d'un homme avide n'a que peu de temps à vivre.

Une amitié qui finit n'a pas même commencé.

Toutes les choses qui peuvent arriver arrivent dans leur temps.

Gardez-vous de chercher ce que vous pourriez regretter d'avoir trouvé.

Une femme trop curieuse de paraître belle ne sait rien refuser.

Pour une mauvaise souche, il faut chercher un mauvais coin.

Qu'elle est heureuse la vie qui s'écoule loin des affaires !

Qu'il est triste d'être forcé de perdre celui qu'on voudrait sauver!

Qu'il est douloureux de souhaiter la mort et de ne pouvoir mourir !

Qu'il est pénible de voir le hasard tromper les calculs de la prudence !

Que de repentirs assiégent l'homme qui vit longtemps!

Qui hésite à punir augmente le nombre des méchants.

Prodesse qui vult, nec potest æque, est miser.
Pupillus hominis avidi est ætatis brevis.

Quæ desiit amicitia, ne cœpit quidem.
Quæ fieri fas est, tempore hæc fiunt suo.
Quæ pigeat invenisse, cave quæsiveris.
Quæ vult videri bella nimis, nulli negat.
Quærendus cuneus est malus trunco malo.
Quam felix quæ transit vita sine negotiis!
Quam miserum est cogi opprimere, quem salvum velis !
Quam miserum est mortem cupere, nec posse emori
Quam miserum est, ubi consilium casu vincitur !
Quam pœnitenda incurrunt viventi diu !
Qui dubitat ulcisci, improbos plures facit.

Ceux qui sillonnent les mers n'ont pas le vent dans la main.

Qui veut faire trop vite achève trop tard.

Qui craint un ami ne connaît pas la valeur de ce mot.

Ce que vous voulez tenir secret, ne le dites à personne.

Pratiquer la bienfaisance, n'est-ce pas imiter Dieu?

Ce qui n'est qu'un défaut de l'âge disparaît avec l'âge.

Ce que vous blâmez dans les autres, ne le faites pas vous-même.

C'est une sottise de ménager son bien, quand on ne sait pour qui on le garde.

La passion songe à ce qu'elle veut, et non à ce qui convient.

Tout ce que l'âme se commande, elle l'obtient.

Le malheur trouve sans peine tous ceux qu'il cherche.

Autant d'esclaves, autant d'ennemis domestiques.

Si vous aimez, vous n'êtes pas sage, ou si vous êtes sage, vous n'aimez pas.

Donner une récompense à l'avare, c'est l'encourager à mal faire.

Qui maria sulcant, ventum in manibus non habent.
Qui properat nimium, res absolvit serius.
Qui timet amicum, vim non novit nominis.
Quicquid vis esse tacitum, nulli dixeris.
Quid est beneficium dare? imitari Deum.
Quod ætas vitium posuit, ætas auferet.
Quod aliis vitio vertis, ne ipse admiseris.
Quod nescias cui serves, stultum est parcere.
Quod vult cupiditas cogitat, non quod decet.
Quodcunque animus sibi imperavit, obtinet.
Quoscunque calamitas quærit, facile invenit.
Quot servos, totidem habemus quisque hostes domi.
Quum ames non sapias; aut quum sapias, non ames.
Quum das avaro præmium, ut noceat rogas.

C'est voler, et non pas demander, que de prendre quelque chose à quelqu'un contre son gré.

La santé et la sagesse sont les deux biens de la vie.

Ne rebroussez pas chemin au bout de la carrière.

Le délai n'est bon dans aucune circonstance, si ce n'est dans la colère.

C'est par des remèdes amers qu'on tempère l'amertume de la bile.

Un moyen de remédier aux pertes qu'on a faites, c'est de les oublier.

Les choses n'ont que le prix qu'y veut mettre l'acheteur.

On commettrait bien moins de fautes, si l'on savait tout ce qu'on ne sait pas.

Pour sauver un homme, il est permis de lui faire injure.

La folie accompagne presque toujours la sagesse.

C'est inutilement qu'on est sage, si on ne l'est pas pour soi.

Mieux vaut apprendre tard que n'apprendre jamais.

Mieux vaut ignorer une chose, que la savoir mal.

Rapere est, non petere, quicquid invite auferas.
Recte valere et sapere duo vitæ bona.
Reflectere noli, ad terminum ubi perveneris
Rei nulli prodest mora, ni iracundiæ.
Remedio amaro amaram bilem diluunt.
Rerum amissarum remedium est oblivio.
Res quæque tanti est, quanti emptorem invenerit.

Sæpe minus pecces, si scias quod nescias.
Salutis causa bene fit homini injuria.
Sapientiæ plerumque stultitia est comes.
Sapit nequicquam, qui sibi ipsi non sapit.
Satius est sero te quam nunquam discere.
Satius ignorare est rem quam male discere.

Mieux vaut arrêter le mal dans son principe, qu'y remédier à la fin.

Les étincelles n'effrayent pas les enfants du forgeron.

La prospérité fait des amis, l'adversité les éprouve.

Qui s'est montré méchant une fois passe toujours pour l'être.

Qui veut n'avoir rien à craindre doit se méfier de tout.

Si vous êtes homme de mer, ne vous occupez pas de ce qui se fait à terre.

Qui s'aime lui-même trouve des gens qui le haïssent.

L'empire le plus grand est celui qu'on a sur soi-même.

Le méchant nous met lui-même dans la nécessité de lui faire injure.

L'homme qui se repent de ce qu'il a fait se punit lui-même.

Un ami simulé est le plus dangereux de tous les ennemis.

Qui cache ses vices sous le masque de la vertu est doublement vicieux.

Il y a encore espoir de salut, quand l'homme est sensible à la honte.

Les fous craignent la fortune, les sages la supportent.

Satius mederi est initiis quam finibus.
Scintillæ non fabrorum terrent filios.
Secundæ amicos res parant, tristes probant.
Semel qui fuerit, semper perhibetur malus.
Si nil velis timere, metuas omnia.
Si sis marinus, abstine a terrestribus.
Si tutemet te amaris, erunt qui te oderint.
Sibi imperare est imperiorum maximum.
Sibi ipsa improbitas cogit fieri injuriam.
Sibi ipse dat supplicium, quem admissi pudet.
Simulans amicum inimicus inimicissimus.
Simulata vultu probitas nequitia est duplex.
Spes est salutis, ubi hominem objurgat pudor.
Stulti timent fortunam, sapientes ferunt.

Une autorité qui fléchit ne peut faire respecter sa force.

La prospérité qui s'élèvera sera abaissée.

Une extrême justice est presque toujours une extrême injustice.

Le soupçon se crée lui-même des rivaux.

On ne court aucun danger à se taire.

Qu'il est à craindre, celui qui craint la pauvreté!

Le peureux se dit prudent, l'avare économe.

La peine est bien douce, quand la joie est réprimée par la justice.

Quand vos champs ont besoin d'eau, n'allez pas arroser ceux d'autrui.

L'indigence est honteuse, quand elle provient de la vaine gloire.

Où sera le plus vif plaisir, la crainte sera la plus vive.

La mort est un bien, quand la vie n'est qu'une crainte continuelle.

Celui qui commande, doit prévoir le bon et le mauvais succès.

Submissum imperium non tenet vires suas.
Submittet se, quæ se eriget felicitas.
Summum jus summa plerumque est injuria.
Suspicio sibi ipsa rivales parit.

Tacendo non incurritur periculum.
Timet qui paupertatem, quam timendus est!
Timidus vocat se cautum, parcum sordidus.
Tormentum o dulce, æquo ubi reprimitur gaudium.
Tui quum sitiant, ne agros alienos riga.
Turpis inopia est, quæ nascitur de gloria.

Ubi maxime gaudebis, metues maxime.
Ubi omnis vita metus est, mors est optima.
Utrumque casum adspicere debet qui imperat.

Même pour se pendre, on est bien aise de trouver un bel arbre.

Vous devez vous taire, ou vos paroles doivent mieux valoir que votre silence.

Quand il s'agit du salut, le mensonge devient vérité.

En supportant une ancienne injure, on s'en attire une nouvelle.

Souvent les vices sont voisins des vertus.

Il y a de l'avantage à être vaincu, quand la victoire est préjudiciable.

Au vin qui peut se vendre la branche de lierre est inutile.

Un homme qui fuit n'écoute guère les accords de la lyre.

Ce qu'on ne peut obtenir par la force, on l'obtient par la douceur.

C'est la nature, et non le rang, qui fait l'homme vertueux.

Gardez-vous de faire route en compagnie du méchant.

La vie et la réputation de l'homme marchent du même pas.

C'est la fortune, et non la sagesse, qui est l'arbitre de la vie.

Qui veut éviter l'envie doit cacher son opulence.

Vel strangulari pulchro de ligno juvat.
Vel taceas, vel meliora dic silentio.
Verum est, quod pro salute fit mendacium.
Veterem ferendo injuriam, invites novam.
Vicina sæpe vitia sunt virtutibus.
Vinci expedit, damnosa ubi est victoria.
Vino vendibili suspensa hedera non opus.
Vir fugiens haud moratur concentum lyræ.
Virtute quod non possis, blanditia auferas.
Virum bonum natura, non ordo facit.
Virum ne habueris improbum comitem in via
Vita et fama hominis ambulant passu pari.
Vitam regit fortuna, non sapientia.
Vitandæ causa invidiæ vela opulentiam.

On extirpe difficilement le vice qui s'est enraciné.

Jadis flatter était un vice, maintenant c'est une mode.

Il n'y a point de vice qui n'ait son apologie toute prête.

L'orgueil est le vice ordinaire de la fortune.

C'est la volonté, et non le corps, qui fait l'impudique.

Un plaisir qu'il faut taire, ressemble plus à la crainte qu'à la joie.

Avoir les dehors de la sagesse, ou la posséder réellement, sont deux choses bien différentes.

Plus un joueur est habile, plus il est fripon.

Le rapport de deux cœurs bienveillants est la plus proche parenté.

Une consolation pour les malheureux, c'est de trouver des compagnons d'infortune.

L'homme courageux ne supporte pas d'affront; l'homme bien né n'en fait point.

Il est difficile de concilier la sagesse avec la douleur.

Vitia inveterata difficulter corrigas.
Vitium fuit, nunc mos est assentatio.
Vitium omne semper habet patrocinium suum.
Vitium solemne fortunæ est superbia.
Voluntas impudicum, non corpus, facit.
Voluptas tacita metus magis quam gaudium est.
Vultu an natura sapiens sis, multum interest.

Aleator quanto in arte est melior, tanto est nequior.
Benevoli conjunctio animi maxima est cognatio.
Calamitatum habere socios miseris est solatio.
Contumeliam nec fortis fert, neque ingenuus facit.
Convenire cum dolore difficile est sapientiæ.

Pour qui veut se venger, toute occasion est favorable.

Qui n'ignore pas qu'il est dupe ne passe pas pour l'être.

Traiter quelqu'un d'ingrat, c'est lui dire toutes les injures possibles.

Les plus petits défauts des grands hommes deviennent nécessairement très-grands.

On gagne à ne pas recevoir ce qu'on posséderait malgré soi.

L'ignominie est glorieuse, quand on meurt pour la bonne cause.

Il n'est jamais glorieux pour un roi d'infliger un châtiment cruel.

L'homme heureux n'est pas celui qui le paraît aux autres, mais à lui-même.

Qui s'occupe des affaires des femmes n'a plus de repos à espérer.

La précipitation est accompagnée de l'erreur et du repentir.

Il y a plus de courage à vaincre ses passions, qu'à vaincre ses ennemis.

Ah! qu'il est pénible d'être blessé par une personne dont on n'ose se plaindre!

Cui quid vindicandum est, omnis optima est occasio.
Decipi ille non censetur, qui scit sese decipi.
Dixeris maledicta cuncta, ingratum quum hominem dixeris.
Esse necesse est vitia minima maximorum maxima.
Est beneficium eo carere, quod invitus possideas.
Est honesta turpitudo, pro bona causa mori.
Ex sæva animadversione nulla regi gloria est.
Felix est non aliis esse qui videtur, sed sibi.
Feminarum curam gerere, desperare est otium.
Festinationis error comes et pœnitentia.
Fortior est, qui cupiditates suas, quam qui hostes subjicit.
Heu quam miserum est ab eo lædi, de quo non ausis queri!

Ah ! qu'il est triste d'apprendre à servir, quand on n'a jamais appris qu'à commander !

Qui compatit au malheur fait un retour sur lui-même.

La pensée que l'homme garde pour lui au fond du cœur n'est pas la pensée qu'il a pour les autres.

Souvent une heure nous rend ce que dix années nous ont ravi.

Un jugement est plus fâcheux à rendre entre des amis, qu'entre des ennemis.

La prospérité fait des amis, l'adversité les éprouve.

Je ne suis pas du tout votre ami, si je ne partage pas votre fortune.

Offrir des présents à un mort, ce n'est pas donner, c'est se priver soi-même.

Un instant a suffi pour amener des choses auxquelles personne n'avait songé.

Il y a bien des haines qui se cachent sous le masque, et bien d'autres sous un baiser.

La raison n'est plus écoutée, quand la passion a pris le dessus.

La faute du père ne doit jamais nuire au fils.

Prendre pour soi ce qui appartient à tous, voilà l'origine de la discorde.

Heu quam miserum est discere servire, ubi dominari doctus es !
Homo, qui in homine calamitoso est misericors, meminit sui.
Homo semper aliud fert in se, in alterum aliud cogitat.
Hora sæpe reddidit una, quod decennium abstulit.
Inter amicos quam inimicos judices molestius.
Ipsæ amicos res opimæ pariunt, adversæ probant.
Minime amicus sum, fortunæ particeps nisi tuæ.
Mortuo qui mittit munus, nil dat illi, adimit sibi.
Multa nulli cogitata temporis punctum attulit.
Multa sub vultu latuerint odia, multa in osculo.
Nil rationis est, ubi res semel in affectum venit.
Patris delictum nocere nunquam debet filio.
Principium est discordiæ ex communi facere proprium.

Tout ce qui dépasse le nécessaire ne fait qu'embarrasser ses possesseurs.

Qu'importent les biens que vous possédez, s'il en est de plus grands que vous ne possédez pas.

Rarement un homme peut tout à la fois parler beaucoup et à propos.

Il est ridicule de vouloir, par haine du coupable, perdre l'innocent.

Souvent je me suis repenti d'avoir parlé, jamais de m'être tu.

Il vaut mieux pour vous plaire à un seul homme de bien qu'à une foule de méchants.

On ne doit ni parler, ni se taire toujours; il faut observer un juste milieu.

L'avare est privé des biens qu'il possède, autant que le malheureux de ceux qu'il n'a pas.

C'est une peine moins grave de ne pas pouvoir vivre, que de ne pas le savoir.

Il est moins odieux d'ordonner de mourir que d'ordonner de mal vivre.

Un chien trop vieux ne peut plus s'accoutumer à la chaine.

Quicquid est plus quam necesse, possidentes deprimit.
Quid, quantum habeas, refert? multo illud plus est, quod non habes.
Raro est ejusdem hominis multa et opportune dicere.
Ridiculum est nocentis odio perdere innocentiam.
Sæpius locutum, nunquam me tacuisse pœnitet.
Satius est bono placere te uni quam multis malis.
Semper vocis et silentî temperamentum tene.
Tam deest quod habet avaro, quam misero quod non habet.
Tolerabilior pœna haud posse, quam nescire vivere.
Tolerabilior, qui mori jubet quam qui male vivere.
Veterior canis catenis adsuefieri non potest.

NOTES

P. 251. *A morte semper homines tantumdem absumus.* Sénèque a reproduit presque textuellement cette sentence à la fin de sa lettre xxx : « Ab ipsa (morte) semper tantumdem absumus. »

253. *Bene vulgo audire est alterum patrimonium.* Nous avons chez nous le proverbe : « Bonne renommée vaut *mieux que* ceinture dorée. »

254. *Benefici nunquam, cito dati, obliviscere.* « Telle est la loi qui lie le bienfaiteur et l'obligé : l'un doit de suite oublier son bienfait, l'autre s'en souvenir toujours. » (Sénèque, *des Bienfaits*, liv. II, ch. x.) « Les hommes, dit la Rochefoucauld, ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures; ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait outrage. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine à se soumettre. »

254. *Bis peccas, quum peccanti obsequium accommodas* (v. 102) :

Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
(Crébillon.)

255. *Bona fama in tenebris proprium splendorem obtinet.* Fléchier a dit de Turenne : « Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. »

257. *Effugere cupiditatem, regnum est vincere.* Massillon, dans son sermon pour le jour de Pâques (*Petit Carême*), a dit : « La vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même ; il est bien plus



aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples que de dompter une passion. »

260 *Etiam qui faciunt, oderint injuriam :*

Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appas l'âme est vraiment sensible :
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

(Boileau, *Sat.* xi, v. 95.)

261. *Ex hominum quæstu facta fortuna est Dea.* Comme développement de cette pensée, nous renverrons nos lecteurs à l'ode *A la Fortune*, par J. B. Rousseau.

261. *Excelsis multo facilius casus nocet.* Horace, dans son *Ode* x du liv. II, a dit avec autant de grandeur que d'élégance :

Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus, et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulgura montes.

Facilius crescit, quam inchoatur, dignitas. Sénèque le Philosophe s'exprime en termes peu différents dans la lettre ci.

262. *Fortuna jus in hominis mores non habet.* « La fortune, dit-on, change les mœurs; je crois plutôt qu'elle les découvre : tant qu'on vit dans l'espérance de quelque avantage, on se concerte, on se compose, on se déguise afin de mieux tromper ceux qui entreprennent notre élévation. Est-on parvenu à son but, l'on se montre tel que l'on est. » (La Bruyère.)

263. *Fortuna vitrea est; tum, quum splendet, frangitur* (v. 283). P. Corneille n'a fait que traduire cette sentence, quand il a dit de la fortune

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

263. *Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.* « La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter pour un temps : demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toujours. » (La Bruyère.)

264. *Gravius nocet, quodcunque inexpertum accidit.* « Le ma présent nous paraît toujours plus grand que le mal passé. » (La Bruyère.)

264. *Hominem etiam frugi flectit sæpe occasio.* « Toutes nos qualités

sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal; et elles sont presque toutes à la merci des occasions. » (La Rochefoucauld.)

265. *Ignis probat aurum, miseriæ fortem probant.* Chillon a dit: « On éprouve l'or par le feu, la femme par l'or, et l'homme par la femme. »

266. *Infirmi animi est, non posse divitias pati.* Sénèque le Philosophe reproduit ainsi la même pensée vers la fin de sa lettre v : « Infirmi animi est, pati non posse divitias. »

269. *Lucrum sine damno alterius fieri non potest.* Sénèque le Philosophe s'exprime ainsi, liv. II, ch. viii, du traité *de la Colère :* « Nulli nisi ex alterius damno quæstus est. »

270. *Male vivet quisquis nesciet mori bene.* Cette sentence se rapproche assez de ce proverbe populaire : « Le bien vivre conduit au bien mourir; » ou de celui-ci : « Telle vie, telle mort. »

270. *Malitia unius cito fit maledictum omnium.* Sénèque le Tragique (*Hippolyte,* acte II, sc. ii) a dit:

> Cur omnium fit culpa paucarum scelus?

271. *Malo in consilio feminæ vincunt viros.* Hippocrate a dit que la femme est perverse par nature, et incapable de bien; Salomon la déclarait « plus amère que la mort. » Caton la poursuivait de ses invectives, et Metellus dit un jour, et très-sérieusement en plein sénat, qu'il serait à souhaiter qu'on n'eût pas besoin d'elle pour la propagation de l'espèce. — On connaît les invectives d'Euripide contre les femmes et l'affreuse satire de Juvénal n'est pas moins célèbre. Toutes ces exagérations des anciens, aussi bien que celles de quelques modernes, font penser à ce mot charmant de Montaigne : « Il est plus facile d'accuser un sexe que d'excuser l'autre. »

272. *Mortem timere crudelius est quam mori.* « La mort n'arrive qu'une fois et se fait sentir à tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. » (La Bruyère.)

273. *Nec vita, nec fortuna, hominibus perpes est.* Nous citerons ici quelques réflexions de M. de Sénancour sur la durée de la vie: « Si l'on pouvait réunir pour un certain nombre d'hommes tout ce qui serait propre à les fortifier dès le premier instant; si l'on choisissait les éléments ou la température, les travaux et les habitudes qui conviendraient à chacun, serait-on sûr de ne pas obtenir quelques exemples d'une longévité de deux siècles? Les causes de notre affaiblissement datent presque toujours de nos premières années. Que de choses nous manquent ensuite pour réparer le mal! Ou nous ne savons pas régler

notre manière de vivre, ou nous ne rencontrons pas des circonstances qui nous le permettent et qui nous en laissent le fruit.

« Peut-être n'est-il arrivé à personne encore, ni dans la société, ni dans l'état sauvage, de ne pas succomber accidentellement. de jouir de tous les jours que ses forces lui promettaient à sa naissance. L'ordre général étant compliqué, les exceptions à chaque partie de l'ordre se trouvent innombrables, ou plutôt l'ordre actuel se compose surtout de ces exceptions. Chez tout individu les lois de l'espèce subsistent, mais peut-être ne les verra-t-on dans leur force chez aucun. Il se pourrait donc que l'homme fût destiné à vivre deux siècles. Si nul empêchement ne se présentait, et que néanmoins sur cent millions d'hommes, on n'en vît pas un seul approcher de ce terme, ce serait une des conséquences de la loi la plus générale que nous puissions entrevoir, la loi de diversité.

« Que conclure de ces réflexions? Qu'un bon régime moral et diététique pourrait sensiblement prolonger la vie, ou la rendre plus heureuse en maintenant la santé. »

Quelque chose de plus joli que ces réflexions de Sénancour, c'est le livre de M. Flourens sur *la Longévité humaine*, le plus spirituel et le plus agréable de tous ceux qu'on a faits sur cette matière.

277. *Omne vitium semper habet patrocinium suum.* Sénèque le Philosophe, dans sa lettre CXVI, a dit : « Nullum vitium est sine patrocinio. »

277. *Omnis dies velut ultimus ordinandus est.* Nous rapprocherons encore de cette sentence ce passage de la lettre XIII de Sénèque le Philosophe : « Sic ordinandus est dies omnis, tanquam cogat agmen, et consummet atque expleat vitam. »

279. *Perenne animus conjugium, non corpus facit.* Sénèque le Tragique, *Octavie*, acte I, sc. III :

Amor perennis conjugis castæ manet.

279. *Perfugere ad inferiorem, seipsum est tradere.* Cette sentence paraît être en opposition avec celle de la Fontaine :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
(*Le Lion et le Rat.*)

281. *Pudor dimissus nunquam redit in gratiam.* Boileau paraît s'être inspiré de cette sentence, quand il a dit :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
(*Sat.* X, v. 167.)

282. *Quam sæpe veniam, qui negaverat, petit.* On trouve la même pensée au ch. XXXIV du liv. II du traité *de la Colère*, par Sénèque, avec la seule différence que le verbe *negare* s'y trouve au parfait.

283. *Quotidie damnatur, qui semper timet.* Suétone (*Vie de J. César*, ch. LXXXVI) rapporte que « César pensait qu'il valait mieux succomber une fois aux complots qui le menaçaient, que de les craindre toujours. »

285. *Quotidie est deterior posterior dies.* Sénèque le Tragique :

Tempus te tacitum subruet, horaque
Semper præterita deterior subit.
(*Hippol.*, ac. II, sc. IV.)

285. *Rarum esse oportet, quod diu carum velis.* On peut mettre en parallèle avec cette sentence ces paroles de Sénèque le Philosophe : « Quod voles gratum esse, rarum effice. » (*De Benef.*, lib. I, c. XIV.)

285. *Remedium est frustra contra fulmen quærere.* Franklin a donné un démenti à cette sentence.

286. *Repente dives nemo factus est bonus.* Nous citerons ici ce vers du poëte Ménandre :

« Qui vit selon les lois de l'honneur ne s'est jamais enrichi tout à coup. »

Cette morale n'est pas celle des spéculateurs d'aujourd'hui.

287. *Secundus est a matre nutricis dolor.* C'est ce que Claudien nous rend évident par le portrait qu'il trace d'Électre, nourrice de Proserpine :

Par Cereri pietas : hæc post cunabula dulci
Ferre sinu, summoque Jovi deducere parvam
Sueverat, et genibus ludentem aptare paternis.
Hæc comes, hæc custos, hæc proxima mater haberi.
Tam laceras effusa comas, et pulvere canos
Sordida sidereæ raptus lugebat alumnæ.
(*De Raptu Proserp.*, lib. III, v. 173.)

289. *Suspecta semper ornamenta ementibus.* Horace, dans les vers suivants, raille ceux qui se laissent séduire par l'éclat des perles et des pierreries dont se pare la grande dame :

Nec magis huic niveos inter viridesque lapillos,
Sit licet hoc, Cerinthe, tuum tenerum est femur, aut crus
Rectius, atque etiam melius persepe togatæ est.
Adde huc, quod merum sine fucis gestat ; aperte,

Quod venale habet, ostendit; neque, si quid honesti est,
Jactat habetque palam, quærit quo turpia celet.
(*Serm.* lib. I, sat. II, v. 80.)

289. *Tacere nescit idem, qui nescit loqui.* Le poëte Ausone a dit :

Loqui ignorabit, qui tacere nesciet.

289. *Timidus vocat se cautum, parcum sordidus.* Ce pensée a fourni à Boileau la matière des quatre vers suivants :

Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent :
Un avare idolâtre et fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence.
(*Sat.* IV, v. 59.)

299. *Veterem ferendo injuriam, invites novam.*

Corneille a exprimé la même idée dans ce vers :

Qui pardonne aisément invite à l'offenser.

292. *Frustra, quum ad senectam ventum est, repetas adolescentiam.* Tibulle :

Heu! sero revocatur amor, seroque juventas,
Quum vetus infecit cana senecta caput.
(Lib. I, eleg. VIII, v. 41.)

293. *Maximo periclo custoditur, quod multis placet.*

Quicquid servatur, cupimus magis : ipsaque furem
Cura vocat.
(Ovid., *Amorum*, lib. III, eleg. IV, v. 25.)

293. *Nescias quid optes aut quid fugias : ita ludit die*

Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée ;
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.
(Boileau, *Sat.* VIII, v. 35.)

Nulla, quæ multos amicos recepit, angusta est domus. C'est l'idée de la charmante fable de la Fontaine (*Parole de Socrate*), toujours bonne à citer :

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage ;
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,

Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !
Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

293 *Sermo animi est imago : vir qualis, talis est oratio* (v. 1092). « Le style est l'homme même, » a dit Buffon, dans son Discours de réception à l'Académie française.

M. Levasseur avait annoncé dans sa préface un choix de *Sentences* tirées de divers auteurs, et formant une sorte de complément des *Sentences* de Publius Syrus. L'insuffisance des citations, dont quelques-unes d'ailleurs pouvaient être critiquées, rendait ce travail trop incomplet. Au lieu de reproduire à part ces pensées plus ou moins heureuses, il nous a paru préférable de fondre et d'encadrer dans les notes les fragments ou *Sentences* qui semblent inspirés par Publius Syrus, ou qui du moins peuvent donner lieu à quelque comparaison piquante. Notre but, en ceci, est de donner, dans cette fin de volume, non point une encyclopédie des *pensées*, mais l'œuvre de Publius Syrus, avec ce qui s'y rapporte directement.

F. L.

TESTIMONIA

VETERIS ET RECENTIORIS ÆVI

DE

P. SYRO MIMO

SENECA, *Epist.* VII.

Quantum disertissimorum versuum inter mimos jacet? Quam multa Publii non ex calceatis sed cothurnatis discenda sunt? Unum ejus versum, qui ad philosophiam pertinet, et ad hanc partem quæ modo fuit in manibus, referam, quo negat fortuita in nostris habenda,

Alienum est omne quicquid optando venit.

SENECA, *Epist.* XCIV.

Numquid rationem exigis, cum tibi aliquis hos dixerit versus

Injuriarum remedium est oblivio, etc.

Advocatum ista non quærunt : affectus ipsos tangunt et natura vim suam exercente proficiunt

SENECA, *Epist.* XCIV.

Quis autem negaverit feriri quibusdam præceptis efficaciter etiam

imperitissimos? Velut his brevissimis vocibus, sed multum habentibus ponderis

Avarus animus nullo satiatur lucro.
Ab alio expectes alteri quod feceris.

Hæc cum ictu quodam audimus, nec illi licet dubitare, aut interrogare : quare? Adeo etiam sine ratione ipsa veritas ducit.

SENECA, *Epist.* CVIII.

Non vides quemadmodum theatra consonent, quoties aliqua dicta sunt quæ publice agnoscimus, et consensu vera esse testamur?

Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.
In nullum avarus bonus est, in se pessimus.

Et paulo post :

De contemptu pecuniæ multa dicuntur, et longissimis orationibus hoc præcipitur, ut homines in animo, non in patrimonio putent esse divitias : eum esse locupletem, qui paupertati suæ aptus est, et parvo se divitem fecit. Magis tamen feriuntur animi, cum carmine ejusmodi dicta sunt :

Is minimo eget mortalis qui minimum cupit.
Quod vult habet, qui velle, quod satis est, potest.

Cum hæc atque ejusmodi audimus, ad confessionem veritatis adducimur. Illi enim, quibus nihil satis est, admirantur, acclamant, odium pecuniæ indicant.

Rursus, *de Tranquill. animi:*

Publius tragicis comicisque vehementior ingeniis, quoties mimicas ineptias, et verba ad summam caveam spectantia reliquit, inter multa alia cothurno, non tantum sipario fortiora, et hoc ait :

Cuivis potest accidere quod cuiquam potest.

Hoc si quis in medullas demiserit, et omnia aliena mala, quorum ingens quotidie copia est, sic aspexerit, tanquam illis liberum. et ad se iter sit, multo ante se armabit quam petatur.

Et in *Consol. ad Martiam*, cap. IX.

Egregium versum et dignum audivi, qui non in populo periret,

Cuivis potest accidere quod cuiquam potest.

Controv., VII, *cap.* III.

Usus colore est, et Publianam sententiam dixit : abdicationes suas, inquit, veneno diluit. Et iterum : mortem inquit meam effundi. Memini nos, cum loqueretur de hoc genere sententiarum quo jam infesta erant adolescentulorum omnium ingenia, queri de Publio, quasi jam ille hanc insaniam introduxisset. Cassius Severus, summus Publii amator, aiebat, non illius hoc vitium esse, sed illorum, qui illum ex parte, qua transire deberent, imitarentur : transirent quæ apud eum melius essent dicta, quam apud quemquam comicum tragicumque aut romanum aut græcum : ut illum versum, quo aiebat unum versum inveniri non posse meliorem :

Tam deest avaro quod habet, quam quod non habet.
Desunt luxuriæ multa, avaritiæ omnia.

Et illos versus, qui huic quoque ter abdicato possent convenire

O vita misero longa, felici brevis!

Et plurimos deinceps versus referebat Publii disertissimos

PETRONIUS ARBITER.

Quid putes inter Ciceronem et Publium interesse? Ego alterum puto disertiorem fuisse, alterum honestiorem.

A. Gellius, *Noct. att.*, *lib.* XVII, *cap.* XIV.

Publius mimos scriptavit, dignusque habitus est, qui super Laberio judicaretur. C. autem Cæsarem ita Laberii maledicentia et arrogantia offendebat, ut acceptiores et probatiores sibi esse Publii, quam Laberii mimos prædicaret. Hujus Publii sententiæ feruntur, pleræque lepidæ, et ad communem sermonum usum accommodatissimæ, ex quibus sunt istæ singulis versibus circumscriptæ, quas libitum hercle est adscribere.

Malum est consilium, quod mutari non potest.

Macrobius, lib. II, *Saturn.*, cap. II et VII ubi multa de salibus et ingenio Laberii et Publii habet, et hæc refert :

Publius natione Syrus, cum puer ad patronum domini esset adductus, promeruit cum non minus salibus et ingenio quam forma, et ob hæc et alia manumissus et majore cura eruditus, cum mimos componeret, ingentique assensu in Italiæ oppidis agere cœpisset, productus Romæ per Cæsaris ludos, omnes qui tunc scripta et operas suas in sce-

nam locaverant provocavit, ut singuli secum posita invicem materia pro tempore contenderent, nec ullo recusante, superavit omnes, in queis et Laberium : unde Cæsar arridens hoc modo pronuntiavit ·

Favente tibi me victus es, Laberi, a Syro.

Statimque Publio palmam et Laberio annulum aureum cum quingentis sestertiis dedit, etc.

HIERONYMUS, *in Chron. Euseb. ad Olymp.*, CLXXXIV, an. II.

Laberius mimorum scriptor, decimo mense post C. Julii Cæsaris nteritum , Puteolis moritur. Publius mimographus natione Syrus Romæ scenam tenet

HIERONYMUS, *Epist. ad Lætam.*

Legi quondam in scholis puer,

Ægre reprehendas, quod sinas consuescere.

DESIDERIUS ERASMUS, *chil.*, IV, c. v, n° 6,

Omnes fere Publianas sententias video proverbiorum vice fuisse celebratas: nec injuria sane. Nihil enim illis fingi potest nec argutius nec jucundius; cujus mimos ipsi nuper emendatos non gravati sumus brevissimis scholiis explicare.

J. CÆS., SCALIGER POETICES, *lib.* I, *cap.* X.

Hos latini mimos vocant ex Publio et Laberio, qui eo in genere excelluere.

J. CÆS., SCALIGER POETICES, *lib.* I, *cap.* X.

Translata in Italiam argumenta adeo salibus et dicacitate aucta sunt, et unus Publius universam Græciam ea laude spoliarit.

Ex dial. L. Greg. Giraldi de poetis, *lib.* VIII.

Publius et ipse mimographus fuit, ut ostendimus. Fuit hic natione Syrus, qua ratione Publius Syrus appellatus. Eadem tempestate floruit qua Laberius, hoc est, C. Cæsaris : sed Laberio haud parvo junior.



Adhuc vero puer cum serviret, non minus salibus et ingenio amari, quam corporis forma, a domino meruit. Nam cum forte dominus servum hydropicum in area vidisset, percontatus et simul illum increpans, quidnam in sole faceret, respondit Publius, aquam calefacit Nec minus in convivio exorta quæstione, ut moris erat, quodnam molestum esset otium : aliis alia dicentibus, ipse, podagrici pedes, dixit (et quidem quam vere, utinam nec ego maximo meo incommodo experirer). Ob hæc igitur et alia ejuscemodi a domino manumissus, et majore cura eruditus, ut scribit Macrobius. Cum vero profecisset plurimum in scribendis mimis, ingenti assensu per Italiæ oppida primum, mox Romam adductus ad Cæsaris ludos, ut mimos ageret, omnes tum qui scripta et operas suas in scena locaverant, provocavit, ut singuli secum posita invicem materia pro tempore contenderent, et recusante nemine, omnes superavit, in queis et Laberium : unde Cæsar arridens, hoc modo pronuntiavit:

Favente tibi me victus es, Laberi, a Syro.

Statimque Publio palmam, Laberio vero annulum aureum, cum quingentis sestertiis dedit. Postea Laberius, qua se potuit ratione ultus est : habitu enim Syri inducto, qui veluti flagris cæsus, proripientique se similis exclamat : « Porro, Quirites, libertatem perdidimus; » et paulo post etiam adjecit

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Quibus sic actis, omnes in Cæsarem oculos et ora converterunt, intelligentes ejus potentiam hac dicacitate lapidatam. Sed et Gellius ait C. Cæsarem Laberii maledicentia et arrogantia offensum esse, adeo ut postea acceptiores ac probatiores sibi esse Publii, quam Laberii mimos prædicaret. Meminit vero Publii Plinius, quo loco de cibis agit, qui ex suibus condiuntur : Publii, inquit, mimorum poetæ cœna, postquam servitutem exuerat, nulla memoratur sine abdomine, vocabulo etiam suminis ab eo imposito, etc

LABERIUS

PROLOGUE TRADUIT PAR ROLLIN

— TRAITÉ DES ÉTUDES —

NOTICE

SUR LABERIUS

Laberius Decimus, chevalier romain, se rendit célèbre par la composition de mimes, qui plaisaient tant au peuple romain. Il ne nous reste que le titre de ses pièces et quelques fragments que l'on retrouve dans le *Corpus poetarum* de Maltaire.

J. César, qui avait à se plaindre de l'orgueil et de l'extrême médisance de Laberius, s'en vengea en l'obligeant à paraître sur le théâtre et à jouer dans une de ses pièces. Laberius, qui avait alors soixante ans, s'excusa dans le prologue que nous a conservé Macrobe, *Saturn.*, lib. II, cap VII, d'une action si peu convenable à son rang et à son âge Il exhala sa douleur dans des termes qui auraient dû toucher de pitié les spectateurs. Loin d'être retenu par la présence de César, il se permit, dans le cours de la pièce, plusieurs traits contre la tyrannie, et tout le peuple romain en saisit parfaitement l'application [1]. La pièce

[1] ..... In ipsa quoque actione subinde se qua poterat ulciscebatur inducto habitu Syri, qui velut flagris cæsus proripientique se similis exclamabat :

Porro, Quirites, libertatem perdimus.

Et paulo post adjecit :

Necesse est multos timeat quem multi timent.

Quo dicto universitas populi ad solum Cæsarem oculos et ora convertit, notantes potentiam ejus hac dicacitate lapidatam, etc.

MACROB. *Saturn.*, lib. II, CAP. VII.

terminée, César fit présent d'une bague à Laberius, et lui permit de se retirer. Il vint pour s'asseoir dans le rang des chevaliers romains; aucun d'eux ne lui fit place. Cicéron, qui était très-railleur, lui dit; *Je vous ferais asseoir près de moi si je n'étais pas si à l'etroit* [1], faisant malignement allusion au grand nombre de sénateurs que César venait de créer. Laberius lui répondit vivement : *Cela m'étonne, vous qui avez coutume de vous asseoir sur deux siéges* [2], parce qu'il avait affecté de paraître l'ami de Pompée, et ensuite de César, tandis qu'il n'était véritablement l'ami ni de l'un ni de l'autre.

César chercha encore à humilier Laberius en donnant la préférenee sur lui à Publius Syrus, son rival. Cette disgrâce ne l'affecta point. Laberius mourut à Pouzzoles, l'an 44 avant J.-C., dix mois après l'assassinat de J. César.

Suivant la chronique d'Eusèbe, c'est à tort qu'on a cru qu'Horace n'estimait pas les mimes de Laberius; il dit seulement « qu'on ne « doit point les comparer à des productions d'un ordre plus re- « levé. »

Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cætera : nam sic
Et Laberi mimos, ut pulchra poemata mirer.
Sat. x, lib. I, v. 3.

[1] Recepissem te nisi anguste sederem.
[2] Mirum si anguste sedes qui soles duabus sellis sedere

PROLOGUE

DE LABERIUS

Où m'a réduit, presque sur la fin de mes jours, la dure nécessité qui traverse nos destins, dont tant de mortels ont voulu, et si peu ont pu éviter les coups violents et imprévus! Moi qui, dans la fleur de l'âge, avais tenu contre toute sollicitation, toute largesse, toute crainte, toute force, tout crédit, me voilà, dans ma vieillesse, renversé en un moment, par les douces insinuations de ce grand homme, si plein de bonté pour moi, et qui a bien voulu s'abaisser à mon égard jusqu'à d'instantes prières! Après tout, si les dieux mêmes ne lui ont pu rien refuser, souffrirait-on, moi qui ne suis qu'un homme, que

PROLOGUS LABERII MIMI

Necessitas, cujus cursus transversi impetum
Voluerunt multi effugere, pauci potuerunt,
Quo me detrusit pene extremis sensibus!
Quem nulla ambitio, nulla unquam largitio,
Nullus timor, vis nulla, nulla auctoritas
Movere potuit in juventa de statu;
Ecce in senecta ut facile labefecit loco
Viri excellentis mente clemente edita
Submissa placide blandi loquens oratio!
Etenim ipsi Di negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare qui posset pati?

j'eusse osé lui refuser quelque chose? Il faudra donc qu'après avoir vécu sans reproche jusqu'à soixante ans, sorti chevalier romain de ma maison, j'y rentre comédien! Ah! j'ai vécu trop d'un jour. O fortune excessive dans les biens comme dans les maux, si tu avais résolu de flétrir ma réputation et de m'enlever cruellement la gloire que je m'étais acquise par les lettres, pourquoi ne m'as-tu pas produit sur le théâtre, lorsque je pouvais céder avec moins de confusion, et que la vigueur de l'âge me mettait en état de plaire au peuple et à César? Mais maintenant qu'apporté-je sur la scène? la bonne grâce du corps? l'avantage de la taille? la vivacité de l'action? l'agrément de la voix? Rien de tout cela. De même que le lierre embrassant un arbre, l'épuise insensiblement et le tue, ainsi la vieillesse, par les années dont elle me charge, me laisse sans force et presque sans vie : semblable à un sépulcre, je ne conserve de moi que le nom[1].

Ergo bis tricenis annis actis sine nota,
Eques Romanus e lare egressus meo,
Domum revertar mimus! Nimirum hoc die
Uno plus vixi mihi quam vivendum fuit.
Fortuna immoderata in bono æque atque in malo,
Si tibi erat libitum literarum laudibus
Floris cacumen nostræ famæ frangere,
Cur cum vigebam membris præviridentibus,
Satisfacere populo et tali cum poteram viro,
Non flexibilem me concurvasti ut carperes?
Nunc me quo dejicis? Quid ad scenam affero?
Decorem formæ, ait dignitatem corporis,
Animi virtutem, au vocis jucundæ sonum?
Ut hedera serpens vires arboreas necat,
Ita me vetustas amplexu annorum enecat.
Sepulcri similis, nihil nisi nomen retineo.

Après avoir vécu soixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer de chevalier romain, j'y rentrerai ce soir vil histrion. Hélas! j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il fallait me déshonorer une fois, que ne m'y forçais-tu quand la jeunesse et la vigueur me laissaient au moins une figure agréable : mais maintenant, quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple romain? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sépulcre animé qui n'a plus rien de moi que mon nom.

(J. J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, II[e] part., lettre XXIII.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FABLES DE PHÈDRE

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLES D'AVIENUS

DISTIQUES MORAUX DE DENYS CATON

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

SENTENCES DE PUBLIUS SYRUS

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, rue du Four-St-Germ , 43.





